

Histoires de l'an 2000

Collectif

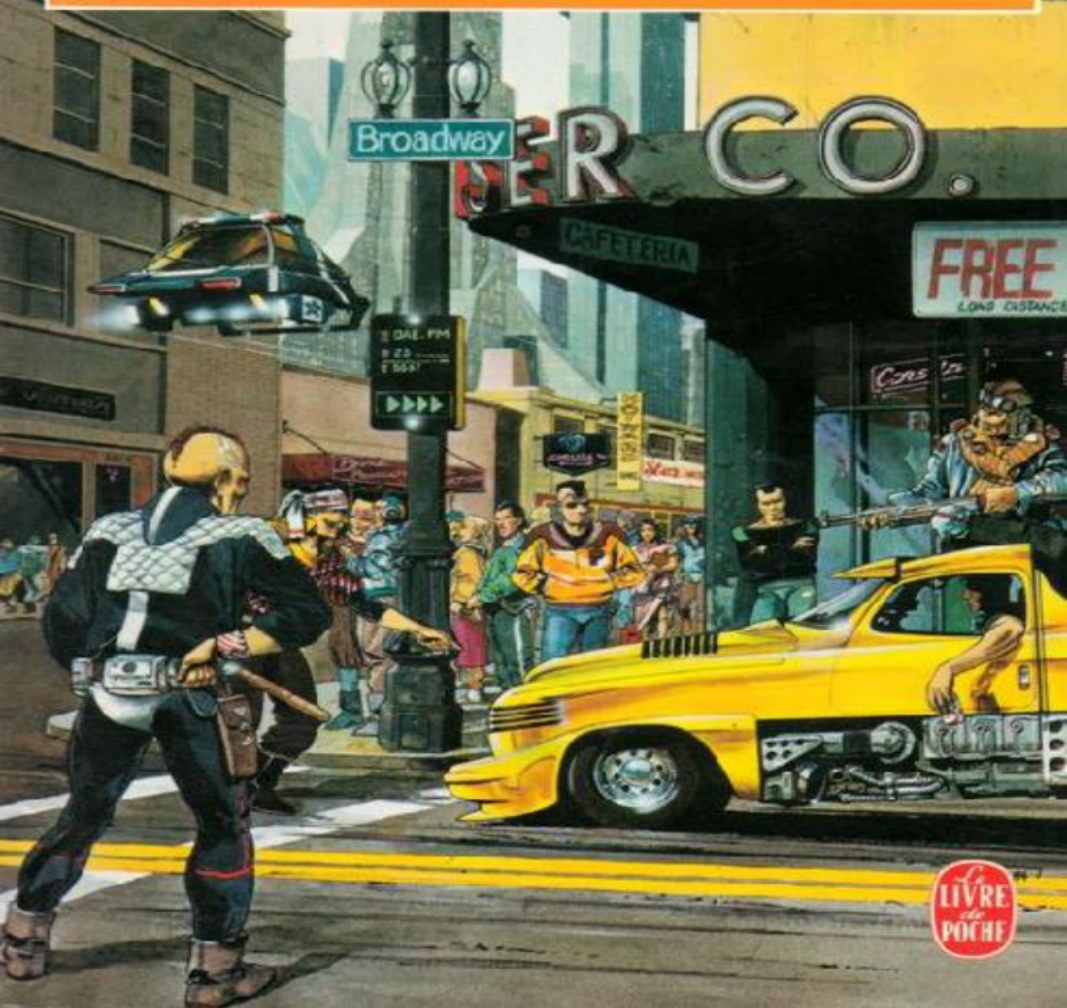
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE L'AN 2000



LIVRE
de
POCHE

1985

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE FICTION

DEUXIÈME SÉRIE

HISTOIRES DE L'AN 2000
(1985)

PRÉFACE

L'AN 2000 ET ENSUITE :

LES SCÉNARIOS DE L'INACCEPTABLE

L'an 2000 : combien de fois a-t-on évoqué son millésime ? Depuis la fin du siècle dernier, et même bien avant, cet an 2000 apparaît comme le seuil d'un monde différent, en particulier dans le domaine de la technologie et de ses effets sur la vie quotidienne, et en même temps comme un avenir assez proche, en continuité avec le nôtre, pensable, concret. Il abrite des horreurs ou des merveilles qui ne sont pas encore réalisées mais dont on croit pouvoir dire qu'elles seront presque certainement réalisées. Il y a de la certitude dans ce millésime-là, comme une façon de dire demain.

En l'évoquant, il s'agit moins de dater une prévision qui mettrait à se produire la durée qui reste à courir jusqu'à cette échéance, que d'ancrer des images du futur. Ces images paraissent plus volontiers optimistes dans les anticipations anciennes, toutes imprégnées du progressisme du siècle dernier, et devenir de plus en plus pessimistes ou encore de plus en plus neutres avec le temps parce qu'elles rejoignent les objets, préoccupations et méthodes, de la prévision rationnelle.

De plus en plus, elles ont donc à voir avec les pratiques de ces deux sœurs ennemies affairées à sonder l'avenir, la futurologie et la prospective, et l'opposition entre ces deux approches, sur laquelle on reviendra, se retrouve dans les nouvelles qui constituent cette anthologie. Il faut du reste faire remarquer ici qu'un grand nombre de textes publiés dans d'autres volumes de *La Grande Anthologie de la science-fiction* font référence à un avenir assez proche et relèveraient par conséquent de ces histoires de l'an 2000 : mais elles ont été rattachées à leur thème dominant tandis que celles qui paraissent ici correspondent à des faits de société, voire à des « tranches de vie », inclassables ailleurs.

Depuis quand utilise-t-on l'an 2000 comme synonyme du futur ? Depuis beaucoup plus longtemps qu'on aurait pu le croire puisque, dès le XVIII^e siècle, Restif de la Bretonne intitule l'une de ses œuvres *L'An deux mille, ou la régénération*. En 1869, un certain Jules-Antoine Moilin propose à ses contemporains un portrait de *Paris en l'an 2000*. Jules Verne, en 1875, décrit *Une ville idéale : Amiens en l'an 2000*. L'utopiste américain Edward Bellamy publie en 1888 son fameux *Looking Backward, 2000-1887 (Cent ans après)*. Aux alentours de la fin du siècle, les références se multiplient : il est touchant de découvrir que vers 1900 une marque de chocolat émet une série de 78 vignettes

différentes portant toutes l'inscription *En l'an 2000* et une illustration de la vie en cette année mécanique. Et bien entendu, Albert Robida, l'immortel auteur et dessinateur du *Vingtième Siècle* (qu'il décrit en son état de l'an 1952), n'a pas pu s'empêcher de dépeindre dans *L'Album*, en 1901, *La Sortie de l'Opéra en l'an 2000*.

Rapporter toutes les références à l'an 2000 dans des titres d'œuvres publiées, romans, nouvelles, essais et parfois publications scientifiques, serait ici fastidieux. Le curieux en trouvera une bonne liste dans l'étonnant travail d'André Decouflé et Alain Villemur, *Les Millésimes du Futur*, contribution à une bibliographie des anticipations datées dans leur titre, édité par le Laboratoire de Prospective Appliquée et la librairie Temps Futurs⁽ⁱ⁾. Il y apprendra aussi que sur l'ensemble des anticipations datées recensées, près de 35 % renvoient à l'an 2000, et guère loin de 40 % si l'on y ajoute les références aux années 2001 et 2002 qui relèvent manifestement du même crû. Les seules années qui témoignent d'une concentration aussi significative encore que très inférieure sont les années 1984 et 1985 par la grâce de George Orwell : encore ne frisent-elles à elles deux que les 10 %. Comparativement, l'an 3000 n'a droit qu'à 3,2 % des titres.

Faire référence à l'an 2000, c'est donc, au moins depuis quelques décennies, décrire un avenir en quelque sorte déjà certain. Le thème de la rupture, de l'étrangeté absolue s'efface de plus en plus devant celui du coup parti, de l'évolution fatale, du déjà écrit, de la tendance prévisible. Cela vient évidemment de ce que l'on se rapproche du terme. Mais cela procède aussi d'une idée beaucoup moins triviale et pourtant de plus en plus reçue, et qui n'en est pas moins contestable et contestée, que l'accumulation des connaissances, notamment économiques et sociales, sous la forme extrapolable de statistiques, permet de dire avec une certaine assurance ce que sera vraiment l'an 2000. Ce serait en somme comme aujourd'hui mais en plus grande quantité, pour le meilleur et pour le pire.

Une telle confiance dans la validité des prévisions statistiques a culminé dans les années 60 en raison de la convergence apparente de plusieurs facteurs. D'abord l'établissement d'assez bonnes séries statistiques dans des domaines très variés dont par exemple la démographie et les comptabilités nationales : ces séries étaient parfois assez longues pour plonger dans l'histoire et faire ressortir des régularités remarquables, sous la forme de progressions assez constantes ou parfois sous celle de cycles. A partir de telles séries, il est tentant d'extrapoler mécaniquement et de prétendre dire, sinon ce que sera exactement la vie quotidienne en l'an 2000, du moins par quel faisceau de possibilités et de contraintes elle sera définie. Dès lors que le nombre des extrapolations constituant ce faisceau devient très considérable, on peut penser, sans doute naïvement, que l'avenir

proche, sauf cataclysme, est écrit et que l'on peut broser une bonne image des conditions de vie d'un individu moyen. Il ne reste plus en somme qu'à se laisser glisser le long du temps jusqu'à rejoindre ce grandiose avenir.

Un second facteur de cette belle confiance a tenu alors au développement, appuyé sur les séries quantitatives, de modèles explicatifs, partiels ou généraux, du développement des sociétés. L'approche – ou l'illusion – structuraliste, alors en vogue dans les sciences humaines, y a été pour quelque chose. De bons esprits, revenus de l'histoire et des vicissitudes de sa métaphysique, pensaient qu'on était enfin en train d'approcher, dans les sciences humaines, le degré de vraisemblance et d'exactitude des sciences exactes. En face d'eux, il est vrai, les tenants de l'historicisme continuaient à prôner l'irréductibilité des phénomènes humains au calcul, mais leur propension, au moins dans les débats journalistiques, à se réfugier derrière des considérations de valeurs et des discours moraux, semblait témoigner de leur mauvaise conscience et d'un peu avouable retrait stratégique dans les nuées de la métaphysique.

Curieusement, l'idée que l'évolution d'un système peut être à la fois déterminée, au moins en termes statistiques, et en même temps rigoureusement imprévisible, qui avait été introduite dans la physique une génération plus tôt et qui faisait alors son chemin en biologie, ne venait ni rompre ni enrichir le débat.

C'est peut-être que, troisième facteur appuyé à son tour sur les connaissances statistiques et sur l'espoir ou l'illusion des théories sociales scientifiques, une technologie certes complexe et souvent empirique de la régulation sociale semblait de nature à réduire ce qu'il subsistait d'erratique et pour ainsi dire d'incongru dans le développement des sociétés avancées. Après tout, depuis la Seconde Guerre mondiale, les économistes par exemple avaient su, semblait-il, inspirer aux gouvernements des mesures garantissant une expansion régulière. Cette technologie pouvait sans le moindre doute être perfectionnée, mais son brillant succès sur plus de vingt ans semblait la garantir contre tout accident d'envergure. Mieux encore, elle allait progressivement s'étendre au Tiers Monde et assurer, certes non sans soubresauts, l'homogénéisation par le haut de la planète.

En résumé, on croyait savoir décrire, savoir expliquer et savoir contrôler. L'apogée de cette confiance est jalonné par deux types de travaux, les uns nettement optimistes et les autres plutôt pessimistes, qui avaient néanmoins ceci de commun qu'ils affirmaient décrire à peu près ce qui pouvait se passer et indiquer comment parvenir au meilleur et éviter le pire.

Au premier type, celui de la futurologie triomphante, appartient un ouvrage d'Hermann Kahn, *L'An 2000*. Au second type, celui de la

futurologie inquiète, on rattachera le premier *Rapport du club de Rome* ; ce dernier ouvrage, mettant l'accent sur les demandes croissantes imposées à l'environnement et sur les graves risques de ruptures qui en découlaient, n'en concluait pas moins implicitement qu'à la condition de se montrer raisonnable et de confier aux savants et aux structures rationnelles du monde moderne (c'est-à-dire en clair aux dirigeants de l'économie transnationale) les leviers de commande, le pire pouvait être évité. Les esprits frondeurs soulignèrent aussitôt que dans un cas comme dans l'autre, les soi-disant prévisions étaient fondées sur des modèles exagérément simplificateurs et pour tout dire mystificateurs. Restait cependant, à peu près intacte, la portée pédagogique d'une réflexion inévitable et incontournable sur un avenir que tous les esprits lucides s'attachaient à reconnaître comme substantiellement différent du présent et par conséquent comme redoutable à l'ignorant et à l'imprévoyant.

Dès le début des années 70, les craquements du système monétaire international avec la dévaluation de fait du dollar en 1971, puis en 1973 le début de la crise dite prématurément et abusivement énergétique, semblèrent donner raison aux prophètes de malheur et ridiculiser les chantres du paradis technologique. Il apparut brusquement que l'on (les experts et les gouvernements) ne savait plus prévoir, ni expliquer, ni contrôler. Et la confiance excessive dans les possibilités de l'avenir proche se mua tout aussi excessivement en une méfiance à l'endroit de toute réflexion sur l'avenir. On (toujours les experts et les gouvernements) choisit dans la tempête de naviguer à l'estime, c'est-à-dire à courte vue. On perdit des yeux l'an 2000 pour mieux entendre le seul bruit du ressac sur ses récifs. Ou quand on continua à invoquer le grandiose avenir, ce fut pour assurer que la tempête ne durerait pas toujours, ce qui revient à dire que demain il fera jour.

Ce qui se perdit – temporairement, il faut l'espérer – dans ce tumulte, c'est l'idée qu'il est possible de tenir sur l'avenir, c'est-à-dire sur les possibles, un discours nullement emphatique mais cohérent et informé, et qu'il est précisément d'autant plus nécessaire de s'y référer que la conjoncture est plus troublée, le changement plus certain et ses effets plus douloureusement manifestes.

Lorsque l'avenir est à peu près la répétition du présent, il n'est nul besoin de prévoir. Lorsque l'avenir semble à tort ou à raison à peu près défini, encore que différent du présent, sa prévision relève surtout d'une incantation. Mais c'est lorsqu'il se montre le plus incertain qu'il est le moins temps de faire économie de son exploration et de sa préparation, même si c'est alors le plus difficile. A long terme, la grande crise des années 70 et 80 apparaîtra, j'en suis persuadé, comme une crise du défaut de prévision. Et il ne sera pas difficile de retrouver

des travaux solides qui annonçaient la montée du chômage pour cause de technologie et l'instabilité des marchés de l'énergie.

Il y a en effet une contradiction évidente entre l'inertie considérable avec laquelle évoluent les sociétés développées et les comportements sociaux (inertie qui caractérise des tendances dites lourdes et qui justifie jusqu'à un certain point les prétentions des prévisionnistes) d'une part, et d'autre part la portée purement conjoncturelle, de l'ordre de l'année ou du couple d'années, de la plupart des politiques économiques et sociales et en particulier de celles de la France. Les difficultés actuelles semblent précisément découler de la rencontre brutale entre les effets de ces tendances lourdes et des événements inattendus ou annoncés mais refoulés qu'elles ignorent superbement... un certain temps.

Faute d'avoir reconnu et admis à temps ces événements inattendus, les responsables ont la tentation de les minimiser ou de les présenter comme transitoires, et faute de prise sur les tendances lourdes, ils ont celle de leur appliquer des traitements homéopathiques ou purement symptomatiques, ou encore de préconiser des solutions miracles qui relèvent parfois du charlatanisme. Le plus souvent, leur seule excuse est qu'ils ont été pris au dépourvu : c'est aussi une faute.

La reconnaissance d'une distinction entre tendances lourdes et événements inattendus mais non strictement imprévisibles fonde deux approches différentes de la prévision à long terme : la futurologie et la prospective. Curieusement, le vocabulaire anglo-saxon ne connaît que le premier terme tandis que le français fait la différence et que la plupart des prévisionnistes français du long terme se réclament de la prospective et enragent lorsque les médias, avec un goût très marqué pour le néologisme douteux, les traitent de futurologues. La distinction n'est pas de pure forme en effet.

Le terme de futurologie est formé du suffixe *logie* hérité du grec et qui signifie à peu près science, et du mot d'origine latine *futur* qui exprime ce qui sera de façon certaine, ce qui doit être. On dit parfois qu'il n'y a qu'un futur tandis qu'il y a des avenir. Considéré de la sorte, le futur est un symétrique du passé historique : il n'y a qu'un passé, il n'y aura qu'un futur. Tout ce qui ne s'est pas produit, par exemple la victoire de Napoléon à Waterloo, est *contrefactuel* et par conséquent négligeable. De même, en forçant un peu le trait, s'il n'y a qu'un futur, toutes sortes de possibles sont exclus et le problème du futurologue est de discerner à peu près bien à partir des séries passées ce futur unique. L'expérience et une série d'itérations doivent le lui permettre.

La futurologie ainsi comprise ne peut que flatter une grande puissance dominatrice et sûre de son destin puisqu'elle lui ressasse à plaisir que ce destin est manifeste et qu'il ne peut pas être entamé,

dévié ou contraint. La futurologie est donc une façon élégante d'affirmer que l'avenir est *comme* le présent et le passé et qu'il suffit ou convient d'appliquer les mêmes méthodes ou recettes pour le faire advenir tel qu'on le souhaite. La prévision technologique, surtout naïve, est généralement de nature futurologique : une technologie est quelque chose que l'on maîtrise, le plus souvent de mieux en mieux, et il n'y a, dans son champ limité, aucune raison pour qu'il en aille autrement dans l'avenir.

Cependant, et même s'il n'existe à partir d'un présent donné qu'un futur peu élastique, ce qui est fort contestable, il y a au moins trois raisons pour que la futurologie soit impraticable et qu'elle ne parvienne pas à dépasser le niveau d'un simple exercice idéologique.

— La première est l'extrême complexité de la situation initiale (présent et tendances passées) qui exclut sa description complète et suffisante. Qui plus est, les mathématiques de l'aléatoire, des perturbations et des turbulences qui se consacrent à des objets comme la météorologie, bien moins complexes que les sociétés humaines, indiquent que des phénomènes très petits peuvent avoir très rapidement des effets tout à fait considérables. Le moyen de les empêcher serait de tout contrôler, mais alors le futur ne se prévoit plus : il se décrète, avec au besoin remaniement du passé, comme dans le 1984 de George Orwell. On voit mal au surplus comment détecter ces phénomènes eux-mêmes et les prévenir.

— La seconde est qu'une prévision certaine est destinée à servir, un projet, celui du renforcement ou de l'évitement de ce futur. Par là, la prévision change les conditions initiales et s'annule d'elle-même. C'est un paradoxe bien connu des auteurs de science-fiction et des spéculateurs boursiers. Si par ailleurs toute prévision qui aboutit à une contrefactualité – à un avenir différent du seul et unique futur – n'exerce aucune influence sur l'avenir, alors toute prévision, vraie ou fausse, est inutile.

— La troisième enfin tient à ce que, même s'il était possible de donner du futur un tableau raisonnablement validé par l'événement, les éclairages retenus dans le présent ne seraient pas forcément pertinents. Les améliorations du futur qui supposent une certaine marge de liberté doivent être envisagées du point de vue du futur et non de celui du présent, même et surtout si elles impliquent des décisions dans le présent. Les anticipations venues du passé étonnent souvent plus par leur manque de pertinence que par leurs inexactitudes.

Pour toutes ces raisons et quelques autres, la prospective renonce à donner de l'avenir un tableau empirique et global. Elle ne considère pas le futur comme un pays déjà formé que l'on puisse visiter et décrire. Elle se veut au contraire problématique. Peut-être reflète-t-elle

les incertitudes de-moyennes puissances comme la France et la Grande-Bretagne quant à leur propre avenir. La prospective tente donc de repérer dans l'histoire et dans le présent, des lignes de force, de grandes tendances explicatives, dans la foulée de géants comme Tocqueville ou comme Marx, sans prétendre qu'elles épuisent les possibles. Et parce qu'elle met précisément l'accent sur la pluralité des possibles, elle s'efforce d'explorer des éventualités dont quelques-unes apparaissent très probables mais dont d'autres, si improbables qu'elles semblent, sont importantes ou graves. La prospective met volontiers l'accent sur la rupture, sur l'accident : s'il se produit, du moins on y aura réfléchi et on ne sera peut-être pas totalement pris au dépourvu. Du coup, la prospective, beaucoup plus qu'une science, s'avoue un art qui laisse beaucoup de place à la subjectivité de son praticien. De là vient sans doute l'intérêt qu'elle porte à la science-fiction et le profit que disent en tirer certains prospectivistes(ii).

Les physionomies de l'an 2000 que proposent ces deux approches sont évidemment très différentes. La futurologie en donne un portrait globalisant, structuré par des scénarios assez peu contrastés, qui d'ordinaire se démode vite mais qui frappe l'imagination. La prospective fournit des éclairages divers, parfois contradictoires, qui visent à nourrir la réflexion plus qu'à s'imposer comme totalité. Elle date peu, elle ne recule pas devant l'improbable actuel.

Des travaux ambitieux comme celui dirigé à l'échelle internationale par Jacques Lesourne se sont efforcés de concilier les avantages des deux approches : le rapport *Interfuturs* en a été le fruit(iii). Il demeurera certainement une référence au moins méthodologique, le témoignage d'un effort lucide et passionné pour comprendre et prévenir, sinon guérir, les tensions de notre temps.

S'il demeure impossible à la futurologie, malgré ses prétentions, de coloniser l'avenir, et à la prospective, en dépit de ses précautions, de l'entrevoir, cette dernière a-t-elle un sens ? Ou bien la prospective elle-même est-elle condamnée à demeurer un exercice de savants ou de salon, à mi-chemin de la philosophie, de l'histoire, de la prophétie, de l'art divinatoire et de la réflexion de bon sens, informée et ordonnée s'il est possible ?

La prospective me paraît en fait à la fois – comme la science-fiction – un produit de l'époque – une époque de changements – et une absolue nécessité, et cela pour trois raisons encore.

— La première est d'ordre pédagogique. Le monde change et nul n'est à l'abri. Toute sensibilisation à la notion même de changement est la bienvenue. Tous – à commencer par les décideurs – doivent se persuader que l'avenir sera radicalement différent du présent, que ce ne sera pas nécessairement pour le pire et que l'adaptation et la maîtrise sont les conditions de la survie, voire du mieux-être. La

prospective incite à penser, sinon les changements, du moins le changement.

— La seconde est que les sources de ces changements potentiels se modifient elles-mêmes très vite. L'humanité a connu jusqu'ici une évolution relativement lente, au moins au regard des générations. Il était donc possible d'expérimenter en vraie grandeur, non sans risques ni dégâts, les acquis, notamment technologiques. Cela n'est plus possible. Les conséquences des innovations doivent être estimées au moyen d'expériences conceptuelles avant d'être subies, sous peine d'incommensurables catastrophes. L'histoire ne nous laisse plus le temps de l'essai et de l'erreur.

— La troisième raison – et la plus problématique – est que devant la portée des innovations qui ne laissent à l'écart aucune région du monde, ni aucun groupe humain, si éloigné, si arriéré, si conservateur qu'il puisse sembler, des stratégies doivent être soupesées et adoptées. Tout n'est pas simultanément possible. A se faire spontanément, l'avenir risque de se défaire. La question de savoir comment et par qui ces choix et stratégies se définiront reste hautement problématique. Il est douteux et peu souhaitable qu'ils relèvent d'aréopages de sages comme en a si souvent proposé la science-fiction. Il serait préférable que ce devienne, sinon l'affaire, de tous, du moins celle de tous ceux qui se sentent concernés. Dans la mesure où elle se projette dans les possibles et où elle s'écarte des théâtres de la lutte immédiate pour le pouvoir, la prospective peut constituer un lieu de débats relativement sereins. Elle vient remplacer dans une certaine mesure, sur un mode plus pragmatique, les grandes constructions idéologiques du passé. Elle a aussi une dimension ludique : espérons qu'elle conduise à un jeu à somme non nulle, et positive.

Et la science-fiction dans tout cela ? Serait-elle la prospective du pauvre (en savoir) ? Son histoire est indissolublement liée à celle de la prévision sociale rationnelle, même si une grande partie de ses expressions n'ont rien à voir avec cette dernière. Jules Verne qui extrapole les techniques de son présent et considère leurs effets sociaux, est bien l'un des ancêtres de la futurologie. Une bonne partie de l'œuvre de H.G. Wells revêt la forme de l'essai prospectif. C'est le seul genre littéraire romanesque qui ait tenté consciemment et collectivement de supputer l'avenir. On peut se gausser de sa naïveté mais ses auteurs ont inventé, expérimenté et développé la plupart des procédés qui sont ceux des prospectivistes aujourd'hui : extrapolation, exagération d'un trait, déformation, combinaison des procédés précédents sur plusieurs thèmes, passage à la limite, raisonnement par l'absurde, etc. Une étude des figures rhétoriques de la science-fiction prospective serait éclairante à cet égard. Du reste, des spécialistes éminents comme André Decouflé ou Bernard Cazes lui rendent

volontiers hommage et n'hésitent pas à dire le profit qu'ils ont tiré de sa fréquentation. Même si on lui dénie tout caractère de représentation d'un avenir certain et toute dimension scientifique, elle constitue un remarquable conservatoire des projections de présents successifs sur leurs avénirs : il ne nous est pas indifférent de savoir comment nos prédécesseurs d'il y a un demi-siècle ou un siècle envisageaient leur avenir qui est notre présent. Leurs erreurs et aussi leurs bonheurs de jugement peuvent nous aider à perfectionner notre propre pensée anticipatrice et peut-être surtout nous maintenir dans l'état de scepticisme qui convient.

Bien entendu, toute la science-fiction n'est pas concernée par une interrogation sincère sur les avénirs. Les univers de convention d'Edgar Rice Burroughs et de *La Guerre des Étoiles* ne renvoient qu'à des fadaises héroïco-sentimentales. Mais une partie impressionnante de la littérature de science-fiction convoie une réflexion authentique, souvent inquiète, parfois fine, constructive et originale, sur l'avenir proche, c'est-à-dire à distance de deux ou trois générations. Elle contribue par là amplement à cette pédagogie prospective du changement qui paraît indispensable. Cette curiosité, parfois cette passion de l'avenir, ne peuvent se développer que sur un terrain où les réponses ne sont pas préformées par des systèmes traditionnels de valeurs, par exemple les grandes religions, ou par des idéologies globalisantes prophétisant le futur. C'est sans doute pourquoi la science-fiction en général et la science-fiction prospective en particulier ont trouvé leur terrain d'élection dans le monde anglo-saxon.

Un aspect essentiel de la portée prospective de la science-fiction tient au caractère collectif de cette littérature. Elle ne décrit pas un futur unique, même lorsqu'elle s'essaie à l'anticipation datée, mais une multitude de possibles indépendants qui représentent autant d'expériences conceptuelles, mais qui entretiennent malgré tout entre eux certaines relations de connivence et de complémentarité. L'extrême complexité de la thématique du genre est en grande partie l'effet de son intertextualité et de son rapport évolutif au présent. En cela déjà, la science-fiction donne une leçon de pluralisme prospectif.

Le souci d'une description riche et problématique de l'avenir proche culmine probablement avec l'étonnante trilogie de John Brunner qui vaut mieux que bien des rapports pédants. Son premier volet, *Tous à Zanzibar*(iv), décrit une terre surpeuplée. Le second, *Le Troupeau aveugle*(v), dresse un tableau dramatique des conséquences de la pollution. Le troisième, *Sur l'onde de choc*(vi), expose les effets de l'informatisation. Il est même arrivé aux écrivains de science-fiction de mettre en scène des prospectivistes ou des futurologues, ainsi Wilson Tucker dans *L'Année du soleil calme*(vii) où des prévisionnistes sont

expédiés dans l'avenir proche pour vérifier leurs conclusions ; ou encore Robert Silverberg qui met à l'épreuve dans *L'Homme stochastique*(viii) les fondements philosophiques de la prévision ; ou enfin Rob Swigart qui, dans *Le Livre des révélations*(ix), met en parallèle prévisionnistes et prophètes des temps anciens.

S'il est un mythe qui hante ces auteurs et ceux des nouvelles qu'on va lire, c'est celui de Cassandre. Ils décrivent très souvent, sur le mode ironique ou sur le mode tragique, des catastrophes survenues dans l'avenir parce qu'on n'a pas entendu leurs avertissements dans le temps où ils écrivaient. Plutôt du reste que de mettre en scène des cataclysmes spectaculaires, ils indiquent à quel prix – élevé – de nouveaux équilibres ont été atteints.

Ces nouvelles, comparées à des études abstraites, ont de surcroît l'intérêt de montrer en action des personnages, de proposer des tranches de vie. Les deux premières concernent les loisirs, les deux suivantes les transports. Logiquement, les deux nouvelles qui viennent ensuite s'intéressent aux banlieues. Puis c'est aux conditions de vie dans les centres urbains que se consacrent quatre autres histoires. Conditions de vie que pallie (mal) l'usage généralisé de drogues dans le texte de Norman Spinrad. Ces problèmes conduisent à l'exclusion des bouches inutiles dans les deux contes de Thomas M. Disch et de Richard Matheson, aux deux extrémités de la vie, tandis qu'enfin celui de John Brunner, splendide et plus désespéré encore que tous les précédents – ce qui n'est pas peu dire – rappelle qu'au sommet de la pyramide sociale, on ne souffre jamais des mêmes maux.

On aura reconnu dans tous ces sujets ceux précisément de la majeure partie des travaux récents de prospective, plus récents en fait que ces textes eux-mêmes.

Cette anthologie est sans doute la plus pessimiste de toute la série. L'avenir y est carrément noir. Mais plus qu'un désespoir sans appel, il faut y lire, ici et là, l'appel au sursaut. En un certain sens, toutes ces *Histoires de l'an 2000* et beaucoup d'autres qui ont même sujet mais qui se trouvent réparties dans d'autres volumes de cette anthologie en fonction de leurs thèmes, indiquent qu'à des problèmes aigus, il est toujours possible de trouver des solutions.

Mais ces solutions nous semblent le plus souvent inhumaines, épouvantables ou grotesques, parce qu'elles impliquent la perte de valeurs, de nos valeurs. Ce faisant, la science-fiction établit explicitement la prospective et la réflexion sur le changement social à son plus haut niveau, le plus difficile aussi, celui de l'interrogation sur l'existence, le sens, la permanence et la subversion des valeurs, en dehors de quoi il n'y a de place que pour un exercice technique assez futile. La question la plus profonde que pose toute prospective est de savoir si dans tel avenir la vie vaudra d'être vécue.

On transporte évidemment toujours ses propres valeurs avec soi, même dans l'avenir, mais voici justement venu le temps de les mettre à l'épreuve. La réponse n'est pas simple. A vous d'en juger avant que l'avenir, devenu histoire, ne vous juge.

GÉRARD KLEIN.

MEURTRE AU JEU DE BOULES

par William Harrison

Nous sommes entrés, dit-on, dans la société des loisirs. Plus les spectateurs sont blasés, plus les jeux doivent être corsés. Il n'y a pas de limite à l'habileté d'un champion. Il n'y a pas de limite aux règles du jeu. Il n'y a pas de vainqueur éternel. Lecteur, te morituri salutant.

LE jeu, toujours le jeu. Gloire au jeu car tout ce que je suis et tout ce que je suis devenu, c'est au Jeu de Boules que je le dois.

Notre équipe est alignée et nous sommes tous les vingt au garde-à-vous pendant que l'orchestre interprète l'hymne de la société anonyme. Nous faisons face à l'anneau ovale de bois où nous attendent les joies de la mutilation ; la piste aux bords surélevés mesure cinquante mètres de long sur trente mètres de large aux extrémités ; tout en haut, il y a les canons qui tirent ces terrifiantes sphères de 10 kilos en ébonite (elles ressemblent à des boules de bowling) à des vitesses supérieures à 500 km/h. Les balles se promènent sur la piste pour ne ralentir et tomber qu'en perdant de leur force centrifuge et lorsqu'elles atteignent le sol ou heurtent un joueur, on lâche une nouvelle salve. Nous sommes au complet, dix patineurs, cinq motards, cinq coureurs (ou matraqueurs). Pendant que l'hymne s'achève, nous restons immobiles, le regard fixé droit devant nous ; 80 000 spectateurs nous observent depuis les tribunes et deux milliards de gens devant leur poste de multivision surveillent la dureté de nos expressions.

Les coureurs, ces ordures, enfilent leurs gros gants de cuir et empoignent leurs battes en forme de crosse dont ils se servent pour détourner les balles ou pour essayer de nous frapper. Les motards roulent tout en haut de la piste (attention, camarades, c'est là que les boules tirées par les canons sont les plus dangereuses) et piquent vers le bas pour aider les coureurs aux moments cruciaux. C'est alors que nous intervenons, nous les patineurs, du moins ceux d'entre nous qui en ont le cran. Notre rôle est de bloquer le passage, de tenter d'empêcher les coureurs de nous dépasser et de marquer des points ; nous sommes en fait de la véritable chair à canon. Il y a donc deux équipes, quarante joueurs au total, qui patinent, courent et roulent sur la piste, poursuivis par les grosses balles (elles arrivent toujours par-

derrière, nous renversant comme des quilles et nous mettant hors de combat), et le principe du jeu, au cas où vous l'ignorerez, consiste pour les coureurs à dépasser tous les patineurs de l'équipe adverse, à s'emparer d'une balle et à la passer à un motard pour marquer un point. Les motards d'ailleurs peuvent également venir épauler les coureurs et dans ce cas, nous qui sommes sur patins à roulettes, devons tout tenter pour renverser ces motos de 175 cm³.

Il n'y a ni mi-temps, ni remplaçants. Quand une équipe perd un homme, c'est tant pis pour elle.

Aujourd'hui, je veille à présenter mon meilleur profil aux caméras. Moi, je suis Jonathan E, le champion, et personne ne me dépasse sur la piste. Je suis le pivot de l'équipe de Houston et pendant les deux heures de la partie (il n'y a plus ni règles, ni sanctions une fois le premier tir de balles lancé) je vais démolir tous ces fumiers de coureurs qui oseront lever leur crosse sur moi.

C'est parti ; aussitôt, c'est la mêlée, motos, patineurs, arbitres et coureurs qui s'accrochent, cognent puis cherchent à se dégager quand une balle fonce vers nous. Je prends mon élan, soulève un patineur adverse et le balance hors de la piste, au milieu du stade ; aujourd'hui, je suis la vitesse brute ; je pousse, je plonge, j'évite une balle et me précipite sur ces salauds de coureurs. Deux d'entre eux se battent à mains nues et un coup terrible arrache le casque et la moitié du visage de l'un d'eux ; le vainqueur reste une fraction de seconde de trop à admirer son œuvre et se fait éliminer par un motard qui avait piqué sur lui et l'aplatit. La foule rugit et je sais que les cameramen ont saisi cette phase de jeu qui a dû faire bondir de leur fauteuil relax tous les spectateurs de Melbourne, de Berlin, de Rio et de Los Angeles.

Le match est entamé depuis une heure et je patine toujours en souplesse ; nous avons perdu quatre hommes souffrant de fractures diverses, un jeunot qui est peut-être mort, et deux motos. L'autre équipe, l'équipe de ce bon vieux Londres, n'est guère plus brillante.

L'une de leurs motos s'emballe, reçoit une balle de plein fouet et explose dans un jet de flammes. Les spectateurs hurlent leur joie.

Continuant à rouler tranquillement, j'arrive près du fameux Jackie Magee de l'équipe de Londres ; je prends tout mon temps pour ajuster mon coup. Il se tourne vers moi, ricane à travers son casque ; et je frappe. Je sens ses dents et ses os céder tandis que la foule m'encourage de ses vivats. Nous les tenons maintenant, ils sont à nous. Et la partie se termine sur le score de 7 à 2 en notre faveur.

Les années passent et les règles changent, toujours dans le sens de la satisfaction du public et donc d'un carnage accru. Il y a plus de quinze ans que je joue et par miracle, je n'ai jamais souffert que de

fractures aux bras et aux clavicules. Je ne suis plus aussi rapide, mais je suis devenu plus méchant et aucun jeunot, même au sommet de sa forme, ne pourra apprendre à massacrer comme moi à moins de venir m'affronter.

Mais ce qui me gêne, ce sont les règles. J'ai entendu parler de parties à Manille, ou à Barcelone, sans limitation de temps où les joueurs se démolissent jusqu'à ce qu'il ne reste plus de coureurs et aucun moyen de marquer des points. Voilà ce qui nous attend. Il y a aussi, paraît-il, du Jeu de Boules avec des équipes mixtes, hommes et femmes vêtus de maillots qui se déchirent facilement, ce qui ajoute un peu de piment au spectacle. On ne reculera plus, maintenant. Les règles seront modifiées jusqu'à ce qu'on finisse par patiner sur des mares de sang. Nous le savons tous.

Avant le début de ce siècle, avant la Grande Guerre asiatique des années 90, avant que les sociétés privées ne remplacent les nations et que les forces de police des sociétés ne supplantent les armées, aux derniers jours du football américain et de la Coupe du Monde en Europe, j'étais un jeunot, un dur moi aussi, et je savais ce que pouvait m'apporter ce jeu. Les femmes, d'abord ; j'ai eu toutes celles que je voulais et je me suis même marié une fois. L'argent ensuite ; j'en ai gagné tant après mes premières victoires que j'ai pu m'acheter des maisons, du terrain et des lacs en dehors des grandes métropoles réservées aux cadres. Ma photo, à cette époque comme maintenant, s'étalait en première page des magazines et mon nom se confondait avec celui du sport que je pratiquais ; j'étais Jonathan E, le champion, le survivant du sport le plus sanglant du monde.

Au début, je portais les couleurs des Sociétés Pétrolières. Ensuite, elles sont devenues tout simplement l'*Energie*. J'ai toujours joué pour cette équipe de Houston ; ils m'ont donné tout ce que je désirais.

« Comment te sens-tu, aujourd'hui ? » me demande Mr. Bartholemew.

C'est le grand patron d'*Énergie*, l'un des hommes les plus puissants de la terre, et il me parle comme si j'étais son propre fils.

« Je me sens méchant », lui dis-je pour le faire sourire.

Il m'apprend que la multivision voudrait me consacrer une émission spéciale retraçant toute ma carrière avec des extraits de mes plus beaux matches sur écrans annexes, l'histoire de ma vie, le rôle d'*Énergie* qui recueille les orphelins, leur offre travail, protection et la possibilité de faire carrière.

« Alors, tu te sens vraiment méchant ? » me redemande Mr. Bartholemew.

Et je lui réponds la même chose sans lui dire tout ce que je garde pour moi car je crains qu'il ne comprenne pas ; je ne lui dis pas que je suis fatigué de cette longue saison, que je me sens seul et que ma

femme me manque, que j'aspire à des pensées plus hautes, plus importantes, plus diverses et que peut-être, mais seulement peut-être, il y a comme une cassure dans mon esprit.

Un vieux copain, Jim Cletus, débarque à mon ranch pour le week-end. Mackie, la fille qui est avec moi en ce moment, sort nos repas du congélateur et les met sous les rayons ; ce n'est pas une femme d'intérieur, cette Mackie, mais elle a des gros seins et une taille plus fine que ma cuisse.

Cletus est juge maintenant. Pour chaque match il y a deux arbitres, des guignols, dont le boulot consiste à s'assurer que tout se déroule correctement, et un juge qui enregistre les points marqués. Cletus appartient aussi au Comité International du Jeu de Boules et il m'apprend que de nouveaux changements sont envisagés dans les règles du jeu.

« Il y aurait par exemple une pénalisation pour un joueur qui prend un tour de retard sur son équipe, me dit-il. La sanction serait d'ailleurs toute simple : on lui ôte son casque. »

Mackie, que son joli petit cul soit béni, fait un Ô de surprise avec ses lèvres.

Cletus, un ancien coureur de l'équipe de Toronto, s'installe confortablement dans mon immense fauteuil et pose ses mains sur ses genoux abîmés.

« Et quoi d'autre ? fais-je. A moins que tu n'aies pas le droit d'en parler ?

— Oh, juste des trucs financiers. Une augmentation des primes pour les meilleures attaques. Et aussi pour l'équipe Championne du Monde, ce qui devrait une fois de plus te faire plaisir. Et on parle de réduire l'intersaison. Les spectateurs en veulent toujours plus et ils trouvent que deux mois c'est trop long. »

Après dîner, Cletus et moi allons nous promener autour du ranch. Il me demande si je désire quelque chose en particulier.

« Oui, quelque chose, mais je ne sais pas quoi, dis-je avec sincérité.

— Tu as quelque chose derrière la tête », me lance-t-il en observant mon profil tandis que nous grimpons un sentier qui serpente à flanc de colline.

La campagne texane s'étend devant nous sous une ceinture de nuages.

« Tu n'as jamais pensé à la mort quand tu jouais ? »

Je sais que je me montre un peu trop songeur pour ce vieux Clete.

« Jamais pendant la partie elle-même, me répond-il avec fierté. Mais en dehors de la piste je ne pensais qu'à ça. »

Nous nous arrêtons et regardons un long moment le paysage.

« Il y a encore une chose dont on discute au Comité, finit-il par admettre. On envisage de supprimer la limitation de temps, ou du moins, que Dieu nous vienne en aide, Johnny, la question a été officiellement posée. »

J'aime bien les collines. Je possède une autre maison en France près de Lyon où les collines ressemblent à celles-ci encore qu'elles soient plus luxuriantes ; là-bas, mes promenades du soir se font sur un ancien champ de bataille. Les villes sont tellement inhabitables qu'il faut avoir un passeport d'affaires pour pénétrer dans des mégapoles comme New York.

« Naturellement, moi je suis partisan de maintenir la limitation de temps, poursuit Cletus. Je suis un ancien joueur et je sais qu'on ne peut pas tout exiger d'un homme. Tu vois, Johnny, mais quand j'insiste auprès du Comité pour qu'on maintienne encore un minimum de règles, j'ai parfois l'impression d'être complètement dépassé. »

* *

*

Les statistiques touchant au Jeu de Boules passionnent autant les foules que tout autre aspect du jeu. Le plus grand nombre de points marqués au cours d'une partie : 81. La plus grande vitesse à laquelle une balle a été stoppée par un coureur : 282 km/h. Le plus grand nombre de joueurs mis hors de combat pendant un match par un seul patineur : 13, record du monde détenu par votre serviteur.

Le plus grand nombre de morts au cours d'une rencontre : 9, Rome contre Chicago, le 4 décembre 2012.

Des écrans géants qui entourent l'anneau contrôlent nos performances et enregistrent chaque détail du massacre ; et aussi étrange que cela me paraisse, nous avons des millions de supporters qui ne regardent jamais l'action, mais qui se contentent d'étudier ces panneaux de statistiques.

Une enquête de la multivision a prouvé ce fait.

Avant de gagner le stade de Paris pour la partie de ce soir, je me promène sous les ponts au bord de la Seine.

Certains de mes admirateurs français m'interpellent, me font des signes et parlent aussi à mes gardes du corps, de sorte que je prends étrangement conscience de moi-même, de ma taille, de mes vêtements, de la façon dont je marche. Un étrange moment.

Je mesure 1,90 mètre et pèse 115 kilos. Mon cou fait 21 centimètres. J'ai les mains d'un pianiste. Je porte ma traditionnelle combinaison de saut à rayures et mon fameux chapeau espagnol. J'ai

trente-quatre ans et je crois qu'en vieillissant je ressemblerai beaucoup au poète Robert Graves.

Les hommes les plus puissants de la terre sont les cadres. Ils dirigent les grandes sociétés qui fixent les prix, les salaires et qui régissent l'économie générale ; nous savons tous que ce sont des escrocs, qu'ils ont des pouvoirs pratiquement illimités et de l'argent à volonté, mais moi aussi j'ai beaucoup de pouvoir et beaucoup d'argent, pourtant je me sens inquiet.

Je me demande bien ce qui me manque, sauf, peut-être, un peu plus de savoir ?

Je repense à l'histoire récente, la seule en fait dont les gens se souviennent, et à la façon dont les guerres de sociétés se sont terminées pour parvenir au regroupement des Six Grandes : *Énergie, Transport, Alimentation, Logement, Services* et *Luxe*. J'oublie parfois de qui dépend telle ou telle activité, par exemple maintenant que les universités sont administrées par les Grandes (ce sont les universités qui forment les joueurs de Jeu de Boules), je ne sais plus qui s'en occupe. Les *Services* ou le *Luxe* ? La musique est l'une de nos plus grosses industries, mais je ne me rappelle pas qui la dirige. La recherche sur les narcotiques relève maintenant du domaine de *l'Alimentation* alors qu'avant elle dépendait de *Luxe*.

De toute façon, je crois que je vais poser des questions sur le savoir à Mr. Bartholemew. C'est un homme qui a une large vision du monde, un homme qui a des valeurs et des souvenirs. Pendant que mon équipe passe son temps à cogner, la sienne enchaîne le soleil, exploite les océans, découvre de aux alliages et tout cela me paraît quand même sacrément plus sérieux.

Le match de Mexico apporte une nouveauté : on a changé la forme de la balle.

Cletus ne m'a même pas prévenu, et peut-être ne le pouvait-il pas, mais nous devons jouer avec une balle qui n'est plus tout à fait ronde et dont le centre de gravité a été déplacé de sorte que sa trajectoire sur la piste devient irrégulière et imprévisible.

Et cette partie est déjà bien assez difficile avec les motards qui jouent aux malins avec moi ; depuis des années, depuis que ma réputation est solidement établie, les motards ont toujours essayé de se débarrasser de moi dès le début du match. Mais au début du match, je suis sur mes gardes, en possession de tous mes moyens, et c'est toujours avec plaisir que je me paie un motard, même depuis qu'on a posé des boucliers sur les motos pour qu'on ne puisse pas les attraper

par le guidon. Mais maintenant, ces salauds savent que je vieillis (encore méchant mais un peu plus lent, comme l'affirment les pages sportives) et ils me laissent cogner le plus longtemps possible sur les patineurs et les coureurs avant de m'envoyer les motards. Assommez Jonathan E, disent-ils, et vous aurez battu Houston ; c'est vrai, mais ils ne m'ont pas encore eu.

Les supporters locaux, pour la plupart des travailleurs non spécialisés de l'*Alimentation*, hurlent dans les tribunes tandis que je réussis à garder toute ma lucidité et que la balle ovale, zigzaguant sur la piste, faisant même parfois des bonds, finit par faucher pratiquement toute leur équipe. Ensuite, trois ou quatre d'entre nous parviennent à coincer leur dernier coureur / matraqueur et à le réduire à l'état de masse sanguinolente ; c'est terminé maintenant car plus de coureurs, plus de points. Ces pauvres imbéciles de travailleurs de l'*Alimentation* quittent le stade en file indienne pendant que, pour le spectacle, nous continuons à marquer les points les plus invraisemblables qu'aucun adversaire n'est là pour nous contester. Score final : 37 à 4. Je me sens merveilleusement bien, mais malgré tout, cette balle ovale m'inquiète.

Mackie est partie (ses lèvres ne feront plus de Ô dans ma villa ou mon ranch) remplacée par une nouvelle, Daphné. Ma Daphné est grande, anglaise, et elle aime la photo ; elle veut toujours poser pour moi. Parfois, nous sortons nos cartons de vieilles photos (les miennes me représentent surtout en joueur de Jeu de Boules, et les siennes en modèle) et nous les regardons.

« Tu as vu ton dos comme il est musclé ! » s'exclame Daphné en examinant un instantané de moi pris sur une plage de Californie. Comme si c'était la première fois qu'elle le remarquait !

Après les photos, je vais me promener derrière le jardin. L'herbe brune qui ondule dans les champs me rappelle Ella ma femme, ma seule femme, et ses longs cheveux si doux qui formaient comme une tente au-dessus de ma tête quand nous nous embrassions.

Je donne des cours au camp de jeunots patronné par *Énergie* ; je leur dis qu'ils ne pourront vraiment commencer à comprendre qu'après avoir reçu quelques bonnes raclées sur la piste.

Ce soir, je leur explique comment arrêter un motard qui cherche à vous renverser.

« Vous pouvez heurter le bouclier de l'épaule, dis-je. Et dans ce cas c'est lui ou vous. »

Les garçons me regardent comme si j'étais fou.

« Ou bien vous pouvez vous aplatir sur la piste, vous protéger, tendre tous vos muscles et laisser ce connard vous passer dessus et

culbuter. »

Comptant sur mes doigts et faisant de mon mieux pour ne pas éclater de rire, je continue :

« Vous pouvez encore esquiver avec un pas sur le côté, remonter et d'un coup de pied le faire sortir de la piste, ce qui demande un minimum d'expérience et une bonne coordination. »

Aucun d'eux ne sait quoi dire. Nous sommes assis sur la pelouse au milieu du stade ; la piste est éclairée, les tribunes sont vides et les visages des jeunots reflètent la stupidité et l'effroi. Je poursuis :

« Ou bien si un motard pique sur vous à bonne vitesse et en position d'équilibre, vous le laissez passer, même s'il porte un coureur. N'oubliez pas que le coureur devra descendre pour s'emparer d'une nouvelle balle, ce qui est loin d'être facile et vous permettra en général de le rattraper. »

Les jeunots prennent un air studieux pendant que je me rends sur la piste pour la démonstration. Un motard fonce sur moi.

Vitesse brute. Je bondis sur le côté, évite le bouclier, agrippe le bras de ce connard et l'arrache à sa machine d'un seul mouvement. La moto s'envole. Le motard a l'épaule déboîtée.

« Tiens c'est vrai, fais-je. J'avais oublié cette solution-là. »

Vers le milieu de la saison, quand je revois Mr. Bartholemew, il a été démis de ses fonctions de responsable d'*Energie*. C'est toujours un personnage important, mais il n'a plus son assurance passée ; il est d'humeur pensif et je décide de saisir cette occasion pour lui parler de mes problèmes.

Nous déjeunons dans la Tour Houston ; il y a un bon bœuf Wellington et un excellent bourgogne. Daphné est assise comme une statue, s'imaginant probablement qu'elle est dans un film.

« Ah, le savoir, je vois, fait Mr. Bartholemew en réponse à mon exposé. Et qu'est-ce qui t'intéresse, Jonathan ? L'histoire ? Les arts ?

— Je peux être franc avec vous ?

— Mais bien sûr. Naturellement », me répond-il en marquant une hésitation.

Et bien que Mr. Bartholemew ne soit pas précisément le genre de personne à qui on aime se confier, je décide de tout lui dire :

« J'ai commencé à l'université. C'était, voyons, il y a un peu plus de dix-sept ans. A cette époque il y avait encore des livres et j'en ai lu quelques-uns, un assez grand nombre en fait, parce que je pensais pouvoir devenir cadre.

— Jonathan, crois-moi, je devine ce que tu vas me dire, soupire Mr. Bartholemew en buvant une gorgée de bourgogne et en jetant un coup d'œil à Daphné. Je suis l'un des rares à regretter sincèrement ce qui est arrivé aux livres. Tout est sur bandes, mais c'est différent, n'est-ce pas ? Aujourd'hui seuls les spécialistes en informatique

peuvent déchiffrer ces bandes et nous sommes revenus au Moyen Age où seuls les moines savaient lire les écrits en latin.

— Exactement, dis-je, laissant ma viande refroidir.

— Tu voudrais que j'attache un spécialiste à ton service ?

— Non, ce n'est pas ça.

— Il y a la cinémathèque. Tu pourrais obtenir un permis pour voir tout ce que tu veux. La Renaissance. Les philosophes grecs. J'ai vu un jour un beau film condensé sur la vie et les pensées de Platon.

— Tout ce que je connais, dis-je, c'est le Jeu de Boules.

— Tu ne veux pas abandonner ? me demande-t-il avec une certaine prudence.

— Non, non, pas du tout. C'est simplement que je veux... mon dieu, Mr. Bartholemew, je ne sais pas comment l'exprimer. Je veux... je veux plus. »

Il a l'air dérouté.

« Mais pas des choses matérielles. Je veux plus pour moi. »

Il laisse échapper un profond soupir, se radosse dans son fauteuil et laisse le garçon remplir son verre. Je sais qu'il comprend ; c'est un homme de soixante ans, extrêmement riche, un puissant parmi les puissants, et au-delà de son regard il y a la lassitude, la compréhension indéniable de la vie qu'il a vécue.

« Le savoir, me dit-il, conduit soit au pouvoir, soit à la mélancolie. Que cherches-tu donc, Jonathan ? Le pouvoir, tu l'as. Tu as le standing, des talents ; quant à ta vie d'homme, beaucoup d'entre nous aimeraient l'avoir. Et dans le Jeu de Boules, il n'y a pas place pour la mélancolie, tu le sais. Pendant le jeu, l'esprit n'existe que pour le corps, pour l'amener à faire le maximum de ravages, n'est-ce pas ? Et tu voudrais changer cela ? Tu voudrais que l'esprit existe pour lui seul ? Je ne pense pas que ce soit cela que tu veuilles.

— Vraiment, je ne sais pas, dois-je admettre.

— Je vais te procurer quelques autorisations, Jonathan. Tu pourras voir des films vidéo et apprendre un peu à déchiffrer les bandes si tu veux.

— Je ne crois pas avoir le *moindre* pouvoir, dis-je, cherchant toujours à comprendre.

— Allons, allons. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? demande-t-il en se tournant vers Daphné.

— Oh, il a indiscutablement des pouvoirs », répond-elle, avec un sourire.

Je ne sais comment, mais la conversation finit par m'échapper ; au signal, Daphné, en bonne espionne de la société qu'elle est probablement, est entrée dans le jeu de Mr. Bartholemew et bientôt nous nous retrouvons à parler de mon prochain match contre Stockholm.

Une sorte de vide grandit en moi, comme une flamme léchant les bords d'un trou. Nous discutons de la fin de la saison, de la finale du Championnat du Monde, des records établis cette année et ma déception, sans même que je sache ce qui l'a provoquée, me rend un peu malade.

Mr. Bartholemew me demande ce qui ne va pas.

« Oh, la nourriture, dis-je. D'habitude, j'ai une excellente digestion, mais aujourd'hui, peut-être pas. »

Dans les vestiaires, nous cédon's à l'atmosphère lugubre des fins de saison. Nous n'échangeons pratiquement pas une parole et comme des soldats ou des gladiateurs qui savent ce qui les attend, nous errons parmi les odeurs chirurgicales en essayant de nous convaincre nous-mêmes que nous allons survivre.

Notre dernière séance d'entraînement de l'année est consacrée à l'étude des coups mortels ; nous n'en sommes plus aux gentilles bousculades des saisons passées. En ce qui me concerne. J'estime posséder deux armes particulièrement efficaces : d'une part, grâce à mon exceptionnel sens de l'équilibre sur patins, j'arrive souvent à faire éclater le genou de mon adversaire d'un coup de pied et d'autre part, je frappe du tranchant de la main avec beaucoup de précision quand un salopard roulant à côté de moi s'avise de m'attaquer. Pour un joueur que les nouvelles règles auront contraint à ôter son casque, c'est la mort à coup sûr ; telle que la situation se présente actuellement (il y a tous les jours des rumeurs concernant d'éventuelles modifications du Jeu de Boules), on vise la trachée, la cage thoracique, le diaphragme ou tout autre point névralgique sur lequel on ne risque pas de se casser la main.

Nos instructeurs, deux étonnants gentlemen orientaux, nous proposent toutes sortes de solutions anatomiques et nous montrent des dessins du corps humain où les centres nerveux sont peints en rose.

« Voilà ce qu'il faut faire, dit Moonpie pour parodier ces deux-là (Moonpie est un bon patineur qui en est à sa quatrième saison et qui se prend pour un cow-boy texan.) Ce qu'il faut faire, c'est cogner sur la mâchoire et le leur faire remonter jusqu'aux ganglions.

— Jusqu'aux quoi ? je fais en souriant à Moonpie.

— Jusqu'à ces putains de ganglions. Un gros tas de nerfs juste sous l'oreille. Tu leur fais remonter la mâchoire dans tout ce bordel de nerfs et j'te jure qu'ils le sentent passer. »

Daphné est partie à son tour, et en attendant la venue d'une nouvelle compagne, cadeau de mes amis et de mes employeurs

d'Énergie, les images d'Ella hantent mes rêves.

Je suis un enfant des sociétés, le bâtard de quelque cadre comme je me plais à le penser, et j'ai été élevé dans le quartier Galveston de la ville. Naturellement, j'étais un gosse grand et fort ce qui, selon ma théorie, m'a également donné des gènes mentaux parfaitement sains car je tiens maintenant pour acquis qu'un corps sain donne un esprit sain ; un homme qui possède la vitesse brute possède aussi la capacité de réfléchir sur sa vie. Toujours est-il que je me suis marié à l'âge de quinze ans alors que je travaillais sur les docks pour les Sociétés Pétrolières. Elle était secrétaire ; elle était mince, avait de longs cheveux bruns et nous avons réussi à obtenir tous deux les permis pour nous marier et entrer ensemble à l'université. Elle suivait des cours d'Électronique Générale (il faut reconnaître qu'elle était intelligente) et moi des cours de préparation à la carrière de cadre et des cours de Jeu de Boules. Pendant cette première année, elle m'a si bien nourri que j'ai pris quinze kilos de muscles ; la nuit, elle pensait mes blessures. Je me suis souvent demandé si ce n'était pas elle aussi une espionne dont la mission consistait à dorloter le fauve que j'étais ; mais peut-être le faisait-elle parce que c'était ma première femme, ma seule femme, qu'elle avait dix-huit ans, qu'elle était belle. Cette femme que je n'ai jamais vraiment oubliée.

Elle m'a quitté pour un cadre ; elle a fait sa valise et elle est partie en Europe avec lui. Six ans plus tard, je les ai rencontrés à un banquet sportif au cours duquel on devait me remettre une coupe ; ils étaient là, souriants, gentils et je ne leur ai posé qu'une question, une seule : « Vous avez eu des enfants, vous deux ? »

Ella, mon amour, j'ai réfléchi, est-ce que tu m'as engraisé puis brisé le cœur pour répondre à quelque grand dessein d'une société ?

Quoi qu'il en soit, j'étais furieux, blessé. Irrécupérable, pensais-je à l'époque. Mais la main qui avait caressé Ella ne tarda pas à frapper les ennemis de Houston.

Je fais tristement le point sur moi-même au cours de cette période de calme qui précède l'arrivée d'une nouvelle femme ; je sais que je suis plutôt intelligent ; il fallait bien que je le sois pour avoir survécu. Pourtant, j'ai l'impression de ne rien savoir et je sens les vides de mon propre cœur.

Comme ces spécialistes des ordinateurs, j'ai des compétences ; je sais ce qu'aujourd'hui signifie, ce que demain sera mais c'est peut-être parce qu'il n'y a plus de livres (Mr. Bartholemew a raison, c'est une honte de les avoir transformés) que je me sens si creux. Je me rends compte que si je n'avais pas le souvenir de mon Ella, je ne chercherais même pas à me rappeler parce que c'est l'amour seulement que je me rappelle.

Oui, je me rappelle ; j'ai lu pas mal de livres pendant cette année

avec Ella et après aussi, avant de devenir professionnel du Jeu de Boules. En plus de tous les volumes concernant le monde des affaires, j'ai lu l'histoire des rois d'Angleterre, ce monument de sagesse de T.E. Laurence, tous les romans oubliés, un peu de Rousseau, une biographie de Thomas Jefferson et autres étranges morceaux. C'est sur bandes maintenant, tout cela, en train de tourner, de s'effacer, dans quelque sous-sol humide.

* *

*

Les règles continuent à se dégrader.

Pour le match de Tokyo, nous apprenons que trois balles ovales seront en jeu en même temps.

Certains de nos joueurs les plus expérimentés ont peur d'entrer sur la piste. Mais après avoir été d'abord cajolés, puis menacés, ils finissent par accepter de se joindre à l'équipe ; seulement, dès que la partie est commencée, ils feignent des blessures et détalent sur la pelouse au milieu du stade comme des lapins. Quant à moi, je joue avec encore plus de désinvolture que d'habitude et j'en donne au public pour son argent. Les patineurs de Tokyo sont ou bien en train de jeter un coup d'œil furtif derrière eux pour guetter l'approche de la balle quand je les cogne, ou encore, les pauvres types, ils me surveillent de trop près et se font descendre par les balles.

Un de ces petits salauds a les reins brisés et frétille comme un poisson avant de mourir dans une violente convulsion.

Les balles bondissent sur nous comme si elles étaient intelligentes.

Mais ainsi que je le sentais, le destin me porte ; je suis un champ de force, un destructeur. D'un coup de pied, je précipite un motard sur la trajectoire d'une balle lancée à plus de 300 km/h. J'évite un enchevêtrement de motos et de patineurs, monte en haut de la piste, pique vers un coureur / matraqueur qui, pris de panique, me rate avec le moulinet de sa crosse ; je ne fignole pas et je le frappe aussitôt avec la certitude absolue (c'est quelque chose que j'ai déjà éprouvé) qu'il est déjà mort avant de toucher la pelouse.

Une balle, peu après avoir été tirée par le canon, sort de la piste, défonce la barrière de protection et retombe dans la foule en fauchant le public. Quel spectacle !

Je me fais prendre par une balle ; c'est peut-être la troisième ou la quatrième fois de ma carrière que je suis touché. La balle était déjà vers le bas de la piste quand elle a heurté ma cuisse et ma botte et le coup n'est pas trop violent encore qu'il me fasse tituber comme un bébé. Un salopard de coureur se précipite sur moi mais l'arrivée d'un de nos motards le force à fuir. Puis un de leurs patineurs passe à côté

de moi et cherche à me frapper, je le cogne dans le bas-ventre avec mon coude ce qui le décourage définitivement.

D'où je suis, en bas de la piste, et souffrant de ma jambe, j'assiste à la mort de Moonpie. Ils lui ôtent son casque, doucement, comme au ralenti, pendant que, me tordant de douleur, incapable de venir à son secours, je hurle des insultes ; un salaud de patineur lui ouvre la bouche du bout de sa botte ; ensuite, ils le cognent sur le sommet du crâne et lui cassent toutes ses dents qui roulent sur la piste ; puis ils le savatent encore et le piétinent ; cette fois c'est sa cervelle qui jaillit. Il pousse un dernier soupir que les caméras ne manquent pas d'enregistrer.

Plus tard, je reviens en piste, roulant à nouveau en souplesse ; je me sens mal mais je sais qu'il en est de même pour tous les autres ; j'ai alors ce dernier sursaut d'énergie, celui que j'ai toujours quand je suis en forme, et juste avant la fin de la partie, je réussis un coup splendide : coinçant sous mon bras la tête d'un de leurs coureurs d'une clef magistrale, je continue à patiner tout en l'expédiant en enfer, lui écrasant la figure de mon poing et prenant de la vitesse jusqu'à ce qu'il pende derrière moi comme un drapeau en berne ; puis je le lâche devant une balle qui le fait voler en l'air où il effectue un soubresaut des plus comiques. Oh ! mon dieu ! mon dieu !

Avant la partie qui doit désigner le Champion du Monde, Cletus vient me voir avec la nouvelle que j'attendais, ce match qui doit se dérouler à New York devant toutes les caméras de la multivision sera joué sans limitation de temps. Les motos seront plus puissantes, il y aura quatre balles simultanément en jeu et les arbitres sanctionneront les joueurs trop timorés en leur ôtant leur casque.

« Avec ces règles-là, plus de souci à se faire, dis-je à Cletus. Avant une heure de jeu nous serons tous morts. »

C'est un samedi après-midi et nous sommes dans mon ranch de Houston ; nous nous promenons dans ma voiture électrique parmi mes bêtes de Santa Gertrude. C'est probablement la dernière fois que je contemple ce véritable trésor : mon propre troupeau de bœufs à une époque où seuls quelques rares privilégiés de la classe des cadres ont la possibilité de manger de temps en temps de la viande pour les changer de la chair insipide des poissons d'élevage.

« Tu me dois une faveur, Clete, dis-je.

— Tout ce que tu voudras », me répond-il en évitant de me regarder dans les yeux.

Je dirige la petite voiture vers ma barrière en bois rustique et nous pénétrons sous la voûte feuillue de mes chênes tandis que les lupins bleus et les jonquilles des prés avoisinants parfument l'air de ce début

de printemps. Tout au rond de moi, je sens qu'il est impossible que je survive ; j'aimerais que mes cendres soient éparpillées ici (les enterrements ne sont pratiquement plus autorisés) pour qu'elles deviennent fleurs.

« Je veux que tu m'amènes Ella, dis-je. Oui, après toutes ces années, c'est bien ce que je veux. Alors tu arranges ça, et n'essaie pas de trouver d'excuses, d'accord ? »

* *

*

Notre rencontre a lieu dans ma villa près de Lyon au début du mois de juin, une semaine avant le match de New York, et je crois qu'elle lit tout de suite au fond de mes yeux quelque chose qui l'aide à m'aimer à nouveau. Naturellement, moi je l'aime. Je comprends en la voyant que depuis très longtemps je n'avais plus le sentiment de vivre ; depuis cette époque très lointaine, dans un siècle passé où je n'avais pas d'autre identité que mon nom, où je n'étais qu'un simple travailleur des docks, bien avant que j'aie voyagé dans le monde entier et que je me sois immergé dans le bruyant cauchemar du Jeu de Boules.

Elle embrasse mes doigts.

« Oh, fait-elle doucement tandis que son visage reflète un émerveillement sincère. Qu'est-ce qui t'est arrivé, Johnny ? »

Quelques jours de tendresse. Quand nos deux corps ne sont pas enlacés, nous essayons de nous souvenir et de tout nous dire : la façon dont nous nous tenions par la main, comment nous nous tracassions dans l'attente du permis de mariage, à quoi les livres ressemblaient sur les étagères de notre ancien appartement de River Yaks. Nous luttons parfois pour tenter de nous rappeler l'impossible ; c'est vrai que l'histoire a disparu, que nous n'avons ni familles ni repères et que nous n'avons que nos courtes vies personnelles pour nous juger ; je veux qu'elle me parle de son mari, des endroits où ils ont vécu, du mobilier de sa maison, de tout. Et moi, à mon tour, je lui parle des femmes, de Mr. Bartholemew et de Jim Cletus, du ranch dans les collines non loin de Houston.

Je voudrais croire, ne serait-ce qu'une fois, qu'elle m'a été enlevée par quelque force malveillante de cet horrible siècle, mais je ne peux échapper à la vérité : elle est partie simplement parce que je n'étais rien à cette époque, parce que je n'avais aucune aspiration et que je commençais à ne vivre que pour le Jeu de Boules. Mais peu importe. Depuis quelques jours, elle reste assise sur mon lit et mes doigts touchent sa peau comme si j'étais aveugle.

C'est notre dernière matinée ; elle sort de la chambre en costume de voyage, les cheveux ramassés sous une toque de fourrure. Toute trace de douceur a disparu de sa voix et elle a un sourire machinal. Elle joue comme un motard, me dis-je ; elle grimpe loin au-dessus de

la mêlée, choisit le moment où elle va piquer et délivre un coup mortel, imparable.

« Au revoir, Ella », lui dis-je.

Et elle détourne légèrement la tête pour éviter mes lèvres qui effleurent la fourrure de sa toque.

« Je suis contente d'être venue, dit-elle poliment. Bonne chance, Johnny. »

* *

*

La fièvre s'empare de New York.

La foule se presse sur la Place de l'Énergie, s'agglutine aux guichets du stade ; partout où je passe, les gens cherchent à m'approcher, bousculent mes gardes du corps et essaient de toucher ma manche comme si j'étais une ancienne figure religieuse, un voyant ou un prophète.

Avant que la partie ne commence, je suis au garde-à-vous avec toute mon équipe pendant qu'on joue les hymnes de la société. Aujourd'hui, je suis la vitesse brute, me dis-je pour me stimuler ; mais quelque part au fond de moi, il y a une trace de doute.

La musique s'enfle et des voix se joignent à l'orchestre.

Le jeu, toujours le jeu, gloire au jeu, dit la musique et je sens mes lèvres qui bougent. Je chante.

Traduit par MICHEL LEDERER.
Roller Bail Murder.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

DIS-MOI TOUT DE TOI

par F.M. Busby

La recherche de sensations fortes peut aller jusqu'au spectacle de la mort. Mais elle peut aller encore plus loin : une société qui a perdu tout sens des valeurs peut aller chercher la petite mort du côté des morts eux-mêmes. Même si l'amour reste le plus fort.

L'IDÉE vint de Charlie. Lui, Vance et moi étions en ville, et nous fêtions notre bonne étoile. Ramener le gros cargo hydrofoil sain et sauf à Hong Kong après avoir coupé dans les franges d'un petit typhon pour respecter l'horaire n'avait pas été chose facile. Nous arrosions donc l'événement en long, en large et en travers à l'aide de drogues diverses ; aucun d'entre nous n'en faisait usage à bord, mais à terre c'était différent. Il y avait de l'alcool, bien sûr, plus certaines autres choses selon les goûts de chacun. Je me contentais de cannabis et de l'un des euphorisants les plus anodins ; j'ai oublié la marque. Vance était en plein voyage, et déjà loin ; quant à Charlie, il avait pris une telle vitesse sur les amphétamines que je m'attendais à chaque instant à le voir dérapier dans les virages.

« Eh, Vance ! Dale ! Avalez-moi un de ces trucs-là, et allons prendre un pied quelque part. » Il nous tendait des Sensies violettes qu'on n'achète pas pour des clous ; l'expansion sensorielle vaut de l'argent, et les vendeurs le savent.

« Quel genre de pied, Chazz ? » Quand Charlie se déchaîne, je deviens prudent.

« Il y a un Nec dans le coin, à quelques blocs d'ici. Jamais essayé ça, Dale ? »

— Non. » Je n'étais jamais allé dans un bordel Nécro ; je ne savais d'ailleurs pas trop si j'en avais vraiment envie.

« Alors bon dieu, allons-y, vieux. C'est pas quand tu seras plus jeune que t'apprendras.

— Qu'en penses-tu, Vance ? » demandai-je. Je perdais ma salive. Quoique pût penser Vance derrière son sourire béat, il aurait eu bien du mal, de là où il était, à trouver les mots pour le dire. Au bout d'un moment, il hocha la tête, très posément. Un message venu d'ailleurs, en sténo.

« Alors, d'accord les copains ? » Charlie tendit une pilule à Vance, puis il m'en donna une et en prit une lui-même. Vance avala la sienne.

J'hésitai, puis avalai la mienne à mon tour. Après tout, je n'étais pas obligé de les suivre jusqu'au bout si je n'en avais pas envie. Mais nous nous mîmes en route vers le Nec, Charlie en tête.

« Tu as essayé ça souvent, Charlie ? Je parle du Nec.

— Quelquefois, Dale.

— Qu'est-ce que ça a de si attirant ? Je ne vois pas très bien. Je veux dire : les gonzesses sont clamsées, et après ? »

Charlie haussa les épaules. « C'est différent, c'est tout. Bon, je vais te dire : un jour, dans un boxon régulier, je crois que c'était à Marseille, j'ai dégoté une nana sourde-muette. C'était... reposant, si tu veux, pas besoin de parler. Ça n'aurait d'ailleurs pas servi à grand-chose. Au Nec, c'est encore mieux, parce qu'elles ne bougent pas. Et tu peux te poser des questions à leur sujet, te demander ce qu'elles diraient si elles le pouvaient, et ainsi de suite. J'en sais rien, Dale ; il faut y être, je suppose. »

Vance ajouta : « Le plus important, c'est ce qu'elles ne disent pas. » Je n'avais jamais soupçonné Vance d'être un Nécro ; Charlie, évidemment, touche à tout ce qui ne risque pas de le tuer. Et même pour ça, je crois qu'il frôle un peu les limites.

Avant que j'aie pu me décider, nous étions arrivés. Une femme nous accueillit ; je ne m'y attendais pas. Petite, Eurasienne, elle était vêtue de collants élastiques. J'aurais aimé que ce soit un bordel vivant ; la pilule sensorielle commençait à faire son effet, et j'avais envie d'elle. Je n'entendis pas les premières questions de Charlie.

« Ce soir, nous avons une bonne sélection dans les chambres A, dit-elle. Je suppose, messieurs, que c'est la catégorie A qui vous intéresse ? » Je savais ce que cela signifiait : après une certaine évolution physique, la catégorie passe à B. J'ai entendu parler d'endroits où il y a même une catégorie C, mais je préfère ne pas y penser.

Nous hochâmes tous la tête, même Vance. Oui, nous avions choisi la catégorie A.

« Alors je vais vous montrer les photographies de la liste A », dit-elle. Elle passa derrière un comptoir pareil à celui d'un hôtel et en revint avec deux paquets de photographies en couleurs de format 18 x 24. Chaque photo représentait une femme nue, étendue sur le dos, bras et jambes écartés, yeux clos. Mortes ; elles devaient l'être, bien que ce ne fût pas évident.

Elle étala les deux paquets sur une lourde table en teck. « Celles-ci, dit-elle en montrant un paquet du doigt, sont maintenues à la température normale du corps. Celles-là sont réfrigérées, afin de pouvoir servir plus longtemps dans la catégorie A. A chacun ses préférences. »

Charlie et moi ne consultâmes que la série des chaudes ; avec un

sourire épanoui, Vance fouilla dans les deux paquets. Je m'aperçus que j'étais très attiré par l'image d'une femme petite et brune, voluptueuse dans sa compacité. Charlie me la prit des mains.

« Hé, ça c'est pour moi », s'exclama-t-il. J'allais discuter, bien qu'il fût vain de discuter avec Charlie, lorsque la photo lui fut arrachée à son tour.

Je n'avais pas vu l'homme entrer. Il était grand, avec un mince visage blême, portait un costume gris clair et se déplaçait silencieusement. Il regarda la photographie.

« Alors, elle attire déjà des clients, dit-il.

— M. Holmstrom, dit la femme, j'ai ici un chèque pour vous. J'espère que tout est satisfaisant, l'apparence de Mme Holmstrom et tout le reste ?

— Tout à fait. » L'Eurasienne retourna derrière le comptoir et en rapporta une enveloppe qu'elle remit à Holmstrom. Celui-ci reposa la photographie sur la table, la remercia et se détourna pour prendre congé.

« Une seconde, dit Charlie. Cette dame-là est votre femme, peut-être ?

— Elle l'était.

— Désolé, désolé. Mais je peux vous poser une petite question ?

— Bien sûr. Je répondrai si j'en ai envie. »

Charlie sourcilla. « Alors voilà, dit-il, ce que je voudrais savoir, c'est comment elle était quand... enfin, je veux dire, *avant* ?

— Je doute que vous puissiez déceler une grande différence », dit l'homme, qui pivota sur ses talons pour sortir. La porte se referma sur lui tandis que Charlie restait bouche bée.

Mon intérêt pour la petite femme brune s'était évanoui ; je feuilletai la pile des chaudes. « Je prends quand même celle-ci », dit Charlie, payant son dû à l'Eurasienne qui lui tendit une clef numérotée. Il prit la direction qu'elle lui indiquait et s'éloigna dans un couloir, à droite du comptoir.

Je n'avais pas remarqué si le choix de Vance s'était porté sur les chaudes ou sur les froides, mais il sortit par une autre porte. Je regardais toujours les photographies, incapable de choisir, incapable de me décider.

La femme vint à mon côté. « Sans doute n'avons-nous rien qui vous intéresse dans cette catégorie, monsieur ? La catégorie B, peut-être ? »

Bon dieu, NON ! Je secouai violemment la tête, feuilletant frénétiquement les photos. Celle-ci, peut-être ? Non. Que diable faisais-je là, de toute façon ?

« Quelque chose d'un peu spécial vous conviendrait peut-être mieux, monsieur. Plus cher, évidemment. Mais si le prix n'est pas un problème... Une jeune fille, une gamine, mais parfaitement

développée. Tuée dans un accident malheureux. Aucune mutilation apparente, aucune intervention de chirurgie esthétique. Et vierge, chose extrêmement rare dans notre commerce. Permettez-moi de vous montrer sa photo. »

La pilule sensorielle et l'euphorisant se livraient un duel à l'intérieur de ma tête et de mon corps. J'attendis qu'elle m'apportât la photographie, que j'examinai.

Je n'ai jamais attaché d'importance à la virginité ; visuellement, de toute façon, ça n'a rien d'apparent. Mais en regardant la jeune fille sur cette image aux couleurs brillantes, je me pris d'affection pour elle. C'était quelqu'un que j'aurais aimé connaître. Je décidai de me lancer, et de faire de mon mieux.

Après avoir payé, suivi un couloir et engagé la clef dans la serrure d'une porte numérotée, j'entrai et la regardai. Je ne compris pas tout d'abord le sentiment d'étrangeté qui me saisit.

La différence entre une personne et sa photographie, aussi bonne soit-elle, c'est que la personne est présente, alors que l'image ne l'est pas. La vision que j'avais là était à mi-chemin entre les deux. La jeune fille était plus qu'une photographie, mais moins qu'une personne. Je ne parvins pas à saisir la différence immédiatement ; il me fallut un moment pour m'en imprégner.

Les cheveux blond-roux étaient les mêmes, longs et bouclés, étalés autour de sa tête. Je ne voulais pas les déranger ; je ne voulais pas toucher les tuyaux qui pompaient à travers son corps un liquide conservateur tiède pour le maintenir à bonne température.

Le corps et les membres fins mais solides semblaient encore assez sains pour qu'elle pût se lever et marcher. Sa peau était vraiment chaude – un peu sèche, peut-être. Mais c'était le visage qui m'attirait : des traits forts bien que délicats. Et je n'arrivais pas à comprendre comment quelqu'un pouvait sourire d'un air si heureux après sa mort. Je voulais lui en demander la raison. Je voulais lui demander un tas de choses.

La pilule sensorielle exigeait plus encore de moi. Il y a des choses, je le sais, qui peuvent aider une fille vierge. Bien que je n'en eusse connu que deux, l'habitude me disposait à ces préparatifs. Puis je me rendis compte, stupidement, qu'aucun stimulus n'aurait pu provoquer la moindre réaction, et que l'établissement l'avait préparée aussi soigneusement qu'il était possible. Je la pénétrai donc.

Lentement et doucement, lentement et doucement, levant la tête pour contempler son sourire. Il fallait que je parle. « Aimes-tu ça ? Et ça ? Tu es belle ; le savais-tu ? »

Le sourire s'infléchit ; je ne sais comment ni pourquoi. Mais par ce léger mouvement, sa beauté me saisit et me captiva. L'intensité de cette attirance m'étonna. J'essayai de me perdre dans la sensation – le

plaisir accru par la pilule sensorielle – mais je n’y parvins pas. Le sourire m’en empêchait. Et je cessai de lutter contre ce que j’éprouvais.

« Pourquoi n’as-tu jamais connu l’amour ? demandai-je. Tu aurais dû. Tu étais faite pour ça. J’aurais aimé... » J’aurais aimé l’avoir rencontrée avant. Car je savais, maintenant, que c’était elle que j’avais toujours cherchée.

Et cela serait-il le seul amour qu’elle aurait connu ? Avec ménagements, avec douceur, j’essayai de donner à mon acte toute sa valeur.

Il me fallait en savoir plus. « Qui es-tu ? » Seul son sourire me répondit. « Que voulais-tu ? Que puis-je te donner ? »

Ce fut mon corps qui répondit à cela ; je le donnai. Sans le vouloir, accueillant à contrecœur l’extase finale. Il me restait encore tant de choses à dire, à demander ; je ne voulais pas la quitter. Mais c’était fait ; c’est la règle, vivant ou mort.

J’embrassai son front lisse et relâchai mon étreinte ; je me sentais vide, comme si c’était moi qui avait dû être étendu là, et non elle. Avec des gestes engourdis, je cherchai mes vêtements. Debout et rhabillé, la main sur la poignée de la porte, je regardai derrière moi. Rien n’avait changé ; elle souriait comme lorsque je l’avais vue pour la première fois. Sur la photo, et ici.

« Mais tu ne m’as rien dit. » Non, et elle ne me dirait rien. « Au revoir, fis-je, je suis désolé. » Et je refermai la porte derrière moi. A l’opposé du côté par où j’étais venu, un signe indiquait la sortie. Je me dirigeai vers cette porte-là et posai la main sur la poignée, mais je ne pus me résoudre à la tourner.

Si je m’en allais, je ne la reverrais jamais. Il fallait que je retourne. Mon subconscient devait le savoir depuis le début ; je m’aperçus que j’avais encore la clef.

Elle était toujours pareille. Toujours le même corps mince et robuste, les cheveux, le sourire. Si belle, et si seule. Le silence.

Je la contemplai un long moment. Puis je lui dis de nouveau au revoir et me détournai. Mais je ne pouvais pas partir. Je m’étais souvenu de quelque chose.

Sa photographie. Elle allait maintenant faire partie de la pile des chaudes, dans la catégorie A – pour Charlie, pour Vance et pour n’importe qui. Et elle était sans défense.

J’imaginai Charlie avec elle. Charlie est un type sympa ; je l’aime bien, en général. Mais quelquefois, après coup, il dit des choses que je n’aime pas entendre. Je ne pouvais pas supporter cette pensée.

Et Charlie n’est pas le pire. Certains hommes la brutaliseraient.

Non. Ils ne l’auraient pas. Personne ne l’aurait. Elle était à moi, désormais.

Avec douceur, je déplaçai ses cheveux pour faire apparaître les tubes en plastique marron par lesquels le liquide entraît et sortait de sa nuque. Les raccords s'obstruaient automatiquement ; seules quelques gouttes de liquide incolore s'échappèrent lorsque j'écartai les tubes.

Une robe aux couleurs criardes était accrochée à une patère, près de la porte. Un motif plus sobre lui aurait mieux convenu, mais c'était tout ce qu'il y avait.

Je la vêtis, aussi molle qu'une personne ivre morte, et l'emportai hors de la pièce, puis vers la sortie. J'avais laissé la plus grande partie de mon argent dans la chambre ; ce n'était pas suffisant, je le savais, mais j'avais un peu moins l'impression d'être un voleur.

Dans Hong Kong surpeuplé, il y a encore des pousse-pousse ; l'homme demanda : « Dame, pas bien ? »

— Ça ira mieux », dis-je, et il m'emmena à mon hôtel. Après nos deux premiers séjours, je n'avais plus jamais pris de chambre dans le même hôtel que Charlie et Vance lorsque nous étions à terre.

Le veilleur de nuit s'enquit : « Dame, ça va ? » Je souris avec un hochement de tête et la portai jusqu'à ma chambre.

Une fois là, je pris soin de sa beauté. « Ça va comme ça ? Veux-tu autre chose ? » Puis je l'aimai de nouveau, et m'endormis en la tenant serrée contre moi pour la protéger du froid.

Mais au matin, il ne subsistait plus aucun doute. Mes idées s'étaient rafraîchies, elle aussi. Elle ne ferait bientôt plus partie de la catégorie A, ni même de la catégorie B.

Je ne pouvais pas laisser cela lui arriver. Ni à moi ; je n'aurais pu supporter de voir ce que le temps lui ferait subir.

Je parcourus les rues encombrées de Hong Kong en réfléchissant, me demandant que faire. L'effet des drogues était passé, mais le problème demeurerait. Nulle part dans la ville je n'aurais pu l'enterrer, même si je l'avais voulu. Un ensevelissement en mer était hors de question ; je ne voulais la laisser pourrir ni sous la terre ni sous la mer. Et le bordel m'aurait fait poursuivre par la police aussi inexorablement que ma compagne était elle-même poursuivie par la catégorie B.

Il existe un quartier, sur les quais, où les touristes peuvent louer des bateaux à moteur ; je m'y rendis, louai une embarcation et croisai le long du rivage jusqu'à ce que j'eusse trouvé un appontement désaffecté où m'amarrer. Les pousse-pousse étaient rares, dans les parages, mais j'en trouvai un qui me ramena dans les quartiers commerçants, où j'achetai un radeau de sauvetage et quelques autres objets, la plupart au marché noir. Je les emportai sur le bateau, puis retournai à mon hôtel.

Aussi froide qu'elle fût devenue, elle souriait toujours. Je respectai sa réserve ; c'était son droit. Je lui expliquai mes plans. « Je fais bien ? »

C'est ce que tu veux ? » Son sourire ne changea pas. Je restai assis longtemps à lui caresser les cheveux ; rien de plus. Dans le miroir taché fixé au mur, je vis un imbécile. Je souris, et l'imbécile me retourna mon sourire.

Nous restâmes assis jusqu'à la nuit. Elle demeura parfaitement tranquille, sans jamais répondre à mes questions, et il fut enfin temps de partir.

Le pousse-pousse était lent ; l'homme, à mon avis, perdit son chemin plus souvent qu'il n'était d'usage pour les touristes ordinaires. Mais nous finîmes par rejoindre le bateau de location, elle et moi.

Nous fûmes bientôt sur l'eau, dans l'obscurité, vers le milieu de la baie où personne ne risquait de nous déranger. Je gonflai le radeau pneumatique et le mis à couple, puis je lui enlevai sa robe, que j'étais dans le radeau. Enfin, malgré la houle de la baie qui entravait mes mouvements, je l'étendis sur sa robe du mieux que je pus pour mettre sa beauté en valeur. Puis je disposai les autres objets autour d'elle, ce dont elle avait besoin, avant d'éloigner le bateau et de jeter la torche.

Les premières lueurs éclairèrent son sourire inchangé. Ses cheveux disparurent dans une éblouissante couronne de feu. J'aurais voulu détourner les yeux, il le fallait, mais je ne pus m'y résoudre. Je vis son sourire s'élargir en une expression d'extase avant qu'un rideau de flammes ne dissimulât toute la scène. J'en fus soulagé. La thermite que j'avais disposée autour d'elle s'enflamma alors. Une explosion de chaleur fulgurante, un nuage de vapeur d'eau, et elle disparut avec le radeau.

Je ramenai le bateau à son propriétaire.

Le lendemain, de retour à bord, Charlie nous parla longuement de sa partenaire du Nec. A l'entendre, cette dernière évoquait plutôt la catégorie B, mais je n'en dis rien. Vance ne fut pas très loquace ; il se contentait de grimacer un sourire. Je pense qu'il n'était pas encore redescendu, bien qu'avec lui, ce fût difficile à dire. Il faisait son travail, de toute façon.

Je ne pouvais rien raconter. Pas à Charlie, pas même à Vance. Difficile à imaginer.

J'aurais tellement aimé qu'elle me réponde, mais elle n'avait pas voulu.

Traduit par JACQUES POLANIS.
Tell me all about yourself.

© Robert Silverberg, 1973 (extrait de « For new dimensions, 3 »).

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

LE SYNDROME DE LA MARIE-CÉLESTE

par Frank Herbert

Le monde moderne est devenu trop complexe, trop rapide, trop éprouvant pour bien des gens. Qu'advient-il s'il le devient encore un peu plus ?

L'AUTOMOBILE de Martin Fisk, une Buick 1997 de l'année passée, à triple turbine et réacteurs assistés, jaillit de l'autoroute, s'insinua entre un gigantesque camion-citerne de réapprovisionnement en marche et un autobus de banlieue, fila comme une flèche et s'engouffra sur la première des huit files de droite, juste à temps pour prendre la bretelle marquée « NOUVEAU PENTAGONE SEULEMENT – Vitesse maximale autorisée : 120 km/h. »

Fisk jeta un coup d'œil à l'indicateur de rapport air / surface à palpeur et vit qu'il roulait à 130, pas trop au-dessus donc de la vitesse limite. Il se fraya alors un chemin dans la circulation dense du matin et se trouva dans la seconde file largement à temps pour rejoindre les voitures qui bifurquaient vers la rampe d'accès au cinquième niveau.

Une grosse limousine officielle, dont l'aile avant était ornée d'une décalcomanie représentant un drapeau de général à deux étoiles, lui fit une queue de poisson et il fut obligé de redescendre à 80 kilomètres à l'heure. Il entendait la barre d'attelage hurler dans son dos alors que les voitures de sa file s'efforçaient frénétiquement d'ajuster leur vitesse. L'ombre d'un hélicoptère de la circulation passa sur la chaussée. *J'espère que le chauffeur de ce général va y laisser son permis*, se dit-il.

Il était déjà dans la courbe ample qui menait au cinquième niveau. A cet endroit, la vitesse était limitée à 90, et contrôlée. La chaussée entraînait dans le bâtiment et Fisk ramena à la vitesse limite son indicateur à palpeur, cherchant des yeux le code de sa sortie, BR71D2, qui brillait un peu plus loin, clignotant mnémonique d'un vert éblouissant.

Fisk arrivait derrière une navette interne au bâtiment ; il se faufila dans la file de droite, donna un coup sec sur le bouton de commande de la centrale warning qui mit en marche tous les feux clignotants autour de sa voiture et déclencha les automatismes. Sa machine capta le signal émis par la chaussée, passa sur automatique et, toujours à 90, s'engagea sur la sortie.

Fisk lâcha le levier de commandes.

Des crochets de traction qui se trouvaient sous la Buick s'engagèrent dans les rubans de freinage de la bretelle de sortie et sa voiture s'arrêta si brusquement qu'il fut projeté en avant ; ce fut son harnais qui le retint.

Le grand signal lumineux rouge qui occupait toute la paroi en face de lui se mit à clignoter un avertissement : « 7 SECONDES ! 7 SECONDES ! »

On a tout le temps, pensa-t-il.

Il tira d'un coup sec avec la main droite sur sa serviette qui se trouvait dans le logement sous le tableau de bord, tandis qu'il détachait son harnais de sécurité de la main gauche et pressait sur la commande d'ouverture de la portière avec son genou. Il se trouva sur le passage pour piétons avec trois secondes d'avance. La paroi lumineuse s'éclipsa : la voiture fit un bond en avant et plongea dans une cage d'ascenseur qui la descendrait au sous-sol où elle serait rangée dans un casier programmé. En indiquant son signal d'identification personnel au système contrôlé par ordinateur, il récupérerait sa voiture vérifiée, révisée et prête au trajet de ce soir : la sortie de la ville, toujours périlleuse.

Fisk jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet ; plus que quatre minutes avant son rendez-vous avec William Merrill, l'officier de liaison du Président du Bureau de Contrôle Intérieur, patron de Fisk. Adoptant la discourtoisie impersonnelle de rigueur, Fisk se joignit à la cohue des gens qui se hâtaient sur le tapis roulant.

Un jour, se disait-il, j'aurai un chic travail agréable et de tout repos dans une station hydroponique océanique, où tout ce que j'aurai à faire consistera à surveiller des cadrans et où il n'y aura rien de plus rapide que des tapis roulants qui iront à 65 kilomètres à l'heure. Il pécha une pilule verte dans la poche de son veston et l'avalait, espérant qu'il ne serait pas obligé d'en reprendre une autre pour ramener à la normale sa pression sanguine.

Mais il était déjà dans la capsule pneumatique de l'ascenseur qui l'amènerait selon une courbe particulière à une courte distance à pied de sa destination. Il entoura de ses bras la barre d'appui. La porte se referma avec un bruit sourd. Il entendit un sifflement lointain, éprouva sur ses épaules la douce accélération du mouvement sinusoïdal de translation et se retrouva devant le mur opposé, jaune et nu, qu'il connaissait bien. La pression diminuait, la capsule s'immobilisa et sa porte s'ouvrit.

Fisk pénétra dans une vaste galerie, esquiva les files qui menaient au trottoir à grande vitesse et se fraya un chemin parmi les piétons qui se rendaient à leur travail en se hâtant tout autour de lui.

Quelques secondes plus tard, il était dans le bureau de Merrill,

devant une secrétaire du Corps Auxiliaire des Femmes, une brune bien roulée et à l'air efficace. Elle le regarda entrer depuis son bureau.

« Oh, monsieur Fisk, dit-elle, je suis bien contente que vous ayez une minute d'avance. M. Merrill est déjà arrivé. Vous pourrez avoir neuf minutes. J'espère que ce sera suffisant. Il a un emploi du temps très chargé, aujourd'hui, et cet après-midi, il y a la réunion de la Sous-Commission du Conseil de Sécurité, avec le Président. » Elle était déjà levée et lui ouvrait la porte intérieure. « Est-ce que ce ne serait pas merveilleux si on pouvait inventer des journées de quarante-huit heures ? » demanda-t-elle.

C'est déjà fait, pensa-t-il. On s'est simplement contenté de les faire tenir dans le bon vieux modèle de vingt-quatre heures.

« M. Fisk est arrivé », annonça-t-elle en s'effaçant.

Fisk était maintenant dans le Saint des Saints, et il se demandait pourquoi il n'arrivait pas à s'ôter de l'esprit la soudaine prise de conscience du fait qu'il n'y avait que trente-deux minutes qu'il était sorti au volant de sa voiture de l'ascenseur du garage de son appartement, à 160 kilomètres de là.

Merill, un homme roux et sec, au visage étroit, à la peau livide semée de taches de rousseur, était assis, l'air tendu, derrière son bureau qui se trouvait juste en face de la porte. Il leva sur Fisk ses yeux verts et l'invita à franchir le seuil. « Entrez et asseyez-vous, Marty, mais dépêchez-vous. »

Fisk traversa le bureau. C'était un hexagone irrégulier, dont la plus grande diagonale mesurait peut-être douze mètres. Merill tournait le dos au mur le plus étroit. A sa droite se trouvait la paroi la plus large, entièrement occupée par un tableau synoptique représentant une carte des États-Unis, l'intensité lumineuse des lignes rouges, bleues et violettes qui la sillonnaient symbolisant la densité de la circulation sur les grandes voies express qui s'entrecroisaient dans tout le pays. Il y avait une carte semblable au plafond, mais celle-ci montrait l'ensemble de l'hémisphère nord et se limitait aux axes de première priorité, large de vingt voies ou plus.

Fisk se laissa tomber dans le fauteuil qui se trouvait devant le bureau de Merill, repoussa une mèche brune sur son front et sentit qu'il était humide de transpiration. *Flûte !* pensa-t-il. *Il va falloir que je prenne une autre pilule.*

« Alors ? demanda Merill.

— Tout est là, répondit Fisk en flanquant la serviette sur le bureau de Merill. Dix jours de voyage, soixante-cinq mille kilomètres et dix-huit entretiens particuliers, plus cinquante et une autres entrevues et des rapports de mes assistants.

— Vous savez que le Président est très préoccupé par ce sujet, fit Merill. J'espère que c'est présenté de telle sorte que je puisse lui en

parler cet après-midi.

— C'est en ordre, répondit Fisk. Mais ça ne va pas vous plaire.

— Ouais, eh bien je m'y attendais, dit Merrill. De toute façon, il n'y a pas grand-chose qui me plaise dans tout ce qui échoue sur ce bureau. » Il leva tout d'un coup les yeux sur une ligne jaune qui était apparue sur la Carte au-dessus de leurs têtes, indiquant une obstruction partielle sur la transcontinentale, près de Caracas. Sa main droite se leva vers le bouton d'un interphone et resta dessus jusqu'à ce que le jaune ait fait place à du rouge, puis à du bleu tirant sur le violet.

« Le quatrième problème dans cette région depuis deux jours, fit Merrill en retirant sa main du bouton. Il faudra que je trouve le moyen d'en parler à Mendoza dans le programme de ce matin. Bon. » Il se tourna vers Fisk. « Faites-moi un résumé, le modèle économique. Qu'est-ce qui prend à tous ces cinglés pour qu'ils déménagent d'un bout du pays à l'autre, comme ça ?

— Il y a une vingtaine d'éléments qui se recourent tous, pour étayer mon idée première, répondit Fisk. Le service Psy la confirme également. La question est de savoir si ça va se stabiliser et s'arranger. Vous pourriez signaler au Président, en dehors du rapport, que tout cela est plein d'implications politiques. Et délicates, avec ça, si l'histoire vient à filtrer. »

Merill appuya sur le bouton d'un enregistreur, sur son bureau. « Très bien, Marty, nous allons enregistrer tout ça. Reprenons les faits et résumons-nous. J'écouterai la bande pour examen en lisant votre rapport. »

Fisk hocha la tête « Très bien. » Il sortit de la serviette des dossiers bourrés de papiers et les rangea devant lui. « Nous disposions évidemment du rapport originel, qui exposait le fait que des gens se déplaçaient hardiment d'un bout du pays à l'autre, en quantités plus importantes que la normale, depuis des points de départ auxquels nous n'aurions jamais pensé, pour rallier les destinations auxquelles nous nous attendions le moins. Et ces gens, loin d'être des pionniers audacieux qui auraient déplacé leurs racines par esprit d'aventure, se révélaient être les individus les plus timides qui soient.

— Les profils psy se trouvent-ils dans votre rapport ? demanda Merrill. Je ne m'en sortirai pas avec le Président si je n'ai pas toutes les preuves nécessaires.

— C'est là, répondit Fisk en tapotant l'une des chemises. J'ai aussi des photocopies de factures de restoroutes itinérants et de camions-citernes pour des ravitaillements en marche, qui montrent que les gens dont il est question dans ces rapports sont bien ceux que nous avons analysés.

— Inquiétant », fit Merrill. Il jeta un coup d'œil au plafond sur une

brève lueur jaune du côté de Seattle et ramena son attention sur Fisk.

« Les rapports des services national et fédéral des contributions directes sont là aussi, poursuit Fisk en désignant un autre dossier. Et, ah oui, le nombre des propriétaires de voitures est, par endroits, en chute vertigineuse. J'ai aussi des chiffres sur les transferts de permis de conduire, et des relevés de banques et de compagnies d'assurances qui montrent les transactions commerciales effectuées lors de ces déménagements. Vous savez, certains de ces cinglés ont vendu à perte des affaires florissantes pour s'adonner à des carrières différentes sur les lieux de leur nouveau domicile. D'autres ont accepté un nouvel emploi à un salaire inférieur. De très grosses entreprises en sont fort ennuyées. Elles ont perdu leurs chevilles ouvrières pour des raisons insensées. Et le ministère de la Santé Publique a calculé que...

— Oui, mais qu'est-ce que ça a à voir avec l'effondrement du nombre des propriétaires d'automobiles ? » demanda Merrill.

On peut toujours lui faire confiance pour mettre droit dans le mille, se dit Fisk. « On enregistre parmi ces gens une dégringolade du nombre des propriétaires de voitures, répondit-il.

— Est-ce que les gens de Détroit se doutent de quelque chose ? demanda Merrill.

— J'ai fait de mon mieux pour les dépister, répondit Fisk, mais ça va faire du bruit lorsque leurs enquêteurs iront interroger les mêmes personnes que moi.

— Nous ferions mieux de les inviter à étudier nos constatations, suggéra Merrill. Il y a de gros alliés politiques là-bas. Et à quoi ressemblent les communautés choisies par ces cinglés ?

— C'est très révélateur, répondit Fisk. La plupart des régions qui ont reçu une grosse affluence sont ce que les ingénieurs qui construisent nos autoroutes appellent irrévérencieusement des *marécages de cours supérieur*, c'est-à-dire des endroits où les embranchements des autoroutes vont en se ramifiant, ce qui permet de quitter plus facilement les voies express.

— Par exemple ?

— Oh... New York, San Francisco, Seattle, Los Angeles.

— C'est tout ?

— Non. Il y a eu des augmentations de population significatives dans des zones où la construction des autoroutes ralentissait la circulation. Il y a eu des vagues à Bangor, dans le Maine..., à Blaine, dans le Washington... Et, grand Dieu ! à Calexico, en Californie ! Ces villes ont vu débarquer cent soixante-dix nouveaux arrivants au cours de deux week-ends consécutifs.

— Je suppose que les courbes de distribution sont cohérentes ? fit Merrill d'une voix lasse.

— D'un bout à l'autre. Ils sont tous d'un certain âge, voire d'un âge

certain, ils conduisent des voitures anciennes, bien entretenues, ont peur de prendre l'avion et n'aiment pas dire pourquoi ils sont allés si loin. Le profil de régions entières de ces zones de *marécages* en a été modifié. Il y a quelque chose d'uniforme chez eux : ce sont des gens conservateurs, timides... vous voyez le genre.

— J'en ai bien peur. Ça risque d'avoir des répercussions politiques, aussi. La représentation au Congrès changera dans ces régions pour se conformer au nouvel état de fait, c'est certain. C'est ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas ?

— Oui. » Fisk vit qu'il ne lui restait plus que cinq minutes et sentit sa nervosité augmenter. Il se demanda s'il oserait avaler une pilule devant Merill, décida qu'il valait mieux n'en rien faire et poursuivit. « Vous devriez également étudier le problème du point de vue des assurances. Les tarifs augmentent et les gens commencent à se plaindre. Il y avait un rapport sur mon bureau, lorsque je suis rentré, hier soir. A un homme près, ces cinglés étaient tous des conducteurs à faible risque. Comme ils sortent du marché, les charges supportées par les autres augmentent d'autant.

— Je ferai peut-être faire une enquête complémentaire, répondit Merill. Autre chose ? Il ne vous reste presque plus de temps. »

Il ne vous reste presque plus de temps, se répétait Fisk. *L'histoire de notre vie à tous*. Il montra un autre dossier. « Voici les rapports sur les personnes disparues. La courbe qui l'illustre correspond à cette théorie. J'ai aussi des notes sur les divorces, qui valent la peine d'être regardées de près : des femmes ont refusé de rejoindre leur mari lors de ces déplacements ; et des choses comme ça.

— Le mari a déménagé et sa femme a refusé de le rejoindre ?

— C'est ce qui se passe le plus souvent. Il est quand même arrivé aussi quelquefois que ce soit la femme qui s'en aille et refuse de revenir. Abandon de domicile... Très caractéristique.

— Oui, c'est bien ce que je craignais, fit Merill. Très bien, j'étudierai tout ça quand...

— Encore une chose, chef, le coupa Fisk. Les télégrammes et les comptes rendus des compagnies de déménagement. » Il indiqua du doigt un épais dossier sur la droite. « J'ai fait faire des photocopies, parce que sans cela peu de gens accepteraient de nous croire.

— Ah oui ?

— Une compagnie de déménagement reçoit l'ordre de disons Bangor, d'aller chercher tout le contenu de la maison qui se trouve, par exemple, à Tulsa, dans l'Oklahoma. La demande contient une requête, celle de nourrir le chat, le chien, le perroquet ou n'importe quel animal. Et, lorsque les déménageurs se rendent à l'adresse, c'est pour découvrir dans la maison un chat ou un chien affamé, voire même parfois mort de faim. Un déménageur a trouvé un bocal de

poissons rouges morts.

— Et alors ?

— Ces maisons cadrent parfaitement avec le reste, expliqua Fisk. Les déménageurs trouvent des dîners qu'on avait laissés mijoter, le couvert mis et tous les signes qui montrent que les gens étaient partis avec l'intention de revenir... mais n'étaient pas revenus. Il y a un nom pour ça dans l'industrie du déménagement : ils appellent ça les déménagements à la *Marie-Céleste*, d'après l'histoire du bateau à voiles qui...

— Je connais l'histoire », trancha Merill d'une voix morose.

Merill passa une main lasse sur son visage, puis la laissa retomber sur son bureau avec un bruit sourd. « Très bien, Marty, ça colle, dit-il. Ces gens-là s'en vont pour la promenade du samedi ou du dimanche après-midi. Ils se trompent de chemin, prennent par erreur une bretelle d'accès à sens unique et se retrouvent coincés sur une voie express à grande vitesse. Ils n'ont jamais roulé à plus de 240 de toute leur vie et le rayon porteur de a voie express les force à rouler à plus de 450 ou 480, alors ils paniquent, ils passent sur automatique et ils n'osent plus toucher à rien jusqu'à ce que les automatismes les fassent ralentir pour bifurquer. Après ça, on a de la chance si on arrive à les faire remonter dans quelque chose avec des roues.

— Ils vendent leurs voitures, poursuivit Fisk. Ils s'en tiennent au métro local et aux moyens de transport de surface. Les marchands de voitures d'occasion ont repéré ces gens-là ; ils les appellent des paniqués. Un cinglé avec une plaque d'immatriculation d'un autre État vient les voir, tout tremblant, l'œil vitreux, et leur demande : « Combien me donnez-vous pour ma voiture ? » Le marchand l'assomme au passage, évidemment.

— Évidemment, répéta Merill. Enfin, il vaut mieux que nous passions tout cela sous silence, jusqu'à ce que le Congrès ait voté les crédits pour la nouvelle voie express, le Trans-Huron. Après ça... » Il haussa les épaules. « Je ne sais pas quoi, mais nous trouverons bien quelque chose. » Il fit un geste de la main pour congédier Fisk, se pencha vers l'enregistreur de rapports qui jaillit du bureau. « Ne vous éloignez pas, Marty, que je puisse vous joindre en cas d'urgence », dit-il.

Quelques secondes plus tard, Fisk était dans la galerie, devant les files allant vers le tapis roulant à grande vitesse qui le conduirait à son propre bureau. Un homme le bouscula et Fisk se rendit compte qu'il se tenait debout sur le pas de la porte du bureau, peu désireux de s'engager dans le couloir envahi par les multitudes grouillantes qui passaient dans un sifflement.

Non, se dit-il. Ce n'est pas que je n'en aie pas envie ; j'ai peur, c'est tout.

Mais il était tout de même assez honnête envers lui-même pour réaliser que ce n'était pas du tapis roulant à grande vitesse qu'il avait peur. C'était de ce que le tapis signifiait, de l'endroit où il pourrait l'emmener.

Je me demande ce que ma voiture me rapporterait, pensa-t-il. Puis il se posa une question : *Est-ce que ma femme déménagerait ?* Il essuya sur sa manche la paume de sa main couverte de sueur avant de prendre une autre pilule verte dans sa poche et de l'avaler. Puis il fit un pas en avant dans la galerie.

Traduit par DOMINIQUE HAAS.

Mary Celeste Move.

© Frank Herbert, 1976.

© Presses Pocket, 1981, pour la traduction.

MASQUE A GAZ

par James D. Houston

La voiture est probablement l'objet le plus caractéristique du XX^e siècle, celui qui a le plus profondément remodelé le paysage, les villes, les comportements humains eux-mêmes. Dans la précédente nouvelle, elle allait trop vite. Dans celle-ci, elle ne roule plus du tout : le Grand Embouteillage est probablement, avec la guerre atomique, le fantasme le plus significatif de notre avenir proche.

Charlie Bates n'attachait pas une grande importance aux autoroutes. Comme il le disait souvent à sa femme, quand il rentrait de son travail, il les utilisait ou non. Il les classait parmi ces commodités à obstacles dont le monde était si inévitablement encombré. Il ne fut donc ni surpris, ni dérouté lorsqu'un après-midi d'été, vers dix-sept heures trente, sur les huit voies autour de lui, la circulation se mit à ralentir, puis finalement s'arrêta complètement.

Il ne commença à s'inquiéter que lorsque le mouvement reprit une demi-heure plus tard. Son moteur était arrêté, sa voiture était en prise : pourtant elle se mit à avancer lentement comme si une autre voiture la poussait. Charlie se retourna, mais le conducteur derrière lui s'était retourné aussi, et celui derrière lui également. Tous les conducteurs sur toutes les voies s'étaient retournés pour voir qui poussait. Charlie entendit sa plaque minéralogique se froisser. Il ouvrit la portière et mit pied à terre.

Il se trouvait dans le tournant d'un échangeur élevé, qui dominait un autre échangeur en contrebas, et plus bas encore une ligne droite à douze voies qui menait au centre de la ville.

Aussi loin que Charlie pût voir, dans n'importe quelle direction, les voitures étaient pressées les unes contre les autres, voie contre voie, et rien ne bougeait. On ne poussait plus, car, de toute évidence, il n'y avait plus d'endroit vers lequel pousser. Il regarda à l'intérieur des voitures près de lui. Les conducteurs étaient un peu inclinés suivant la pente du tournant. Personne ne semblait s'inquiéter. Ils attendaient tranquillement. Tous les moteurs étaient maintenant arrêtés. Audessous de lui, aux niveaux inférieurs, on attendait aussi des milliers de voitures, et pas un son, – pas de klaxon, pas de cris. Au début, le silence ennuya Charlie, l'effraya. Cependant, il décida que c'était la seule façon civilisée de se comporter. Pas la peine de s'énerver, pensa-

t-il. Il remonta dans sa voiture, et referma la porte aussi doucement que possible.

Lorsque Charlie se fut habitué au silence, il finit par le trouver reposant. Une autre heure passa. Puis un hélicoptère les survola et un haut-parleur annonça :

« Votre attention, s'il vous plaît. Vous êtes pris dans un embouteillage qui concerne toute la ville. Il faudra au moins vingt-quatre heures pour le résorber. Vous avez le choix : ou passer la nuit sur place dans votre voiture, ou la laisser sur l'autoroute. La municipalité assurera la protection par la police pendant la durée de la crise. »

L'hélicoptère délivra son message environ tous les cinquante mètres. Un lourd murmure le suivit le long de l'autoroute. Le conducteur le plus proche de Charlie se pencha à la fenêtre :

« Ils sont fous ? »

Charlie le regarda.

« Ils doivent être fous ! Vingt-quatre heures pour résorber un damné embouteillage ? »

Charlie secoua la tête, partageant la stupeur de l'autre automobiliste.

« Probablement un carambolage quelque part plus loin, dit l'homme. J'en ai vu d'autres avant. Ça ne prend jamais plus d'une heure ou deux. Je ne sais pas ce que vous allez faire, mais moi, je vais attendre que ça se passe. S'ils s'imaginent que je vais laisser ma voiture là sur l'autoroute, ils se mettent le doigt dans l'œil ! »

Il s'appelait Arvin Bainbridge. Pendant que s'écoulaient deux heures de plus, Charlie et lui parlèrent de la circulation et au monde. Il commençait à faire nuit quand Charlie décida que lui, au moins, devrait aller téléphoner à sa femme. Arvin pensait que l'embouteillage allait se terminer d'un instant à l'autre, de sorte que Charlie attendit encore un peu. Mais rien ne se passa. Finalement, Charlie sortit de sa voiture avec l'intention de trouver une cabine téléphonique. Mais il se rendit compte que pour arriver en bas, il lui faudrait faire au moins deux kilomètres à pied pour trouver la sortie. Heureusement, Arvin avait une corde de remorquage dans son coffre. Charlie l'attacha à la rambarde, agita le bras en signe de remerciement, passa par-dessus la barrière et descendit jusqu'au second niveau. Là, il s'accrocha au tronc d'un grand arbre et se laissa glisser jusqu'au sol. En levant les yeux vers le contrefort en béton massif de l'autoroute et vers la corde d'Arvin se balançant loin au-dessus de lui, Charlie comprit qu'il ne regrimerait jamais là-haut. Au diable ! se dit-il, je ferais aussi bien de rentrer. Les flics seront là pour surveiller. De plus, la voiture est entièrement payée. Il se mit à la recherche d'un autobus ou d'un taxi, mais tout semblait bloqué par l'embouteillage.

Dans un bar, où il s'arrêta pour se rafraîchir, il apprit que chaque sortie, chaque entrée, chaque voie dans le complexe autoroutier autour de la ville, était embouteillé.

« Et vous savez, lui dit le patron du bistrot, c'est drôle : il n'y a pas eu un seul accident. Ils ont dit que tout s'était passé graduellement. Les choses ont ralenti petit à petit, et la ville tout entière s'est arrêtée tout à fait. Certains types n'ont même pas utilisé leurs freins. Ils ont juste avancé d'un kilomètre à l'heure et puis ils se sont arrêtés. »

Il fallut deux heures à Charlie pour rentrer chez lui à pied. Quand il arriva, sa femme, Fay, était au bord de la crise de nerfs.

« Pourquoi n'as-tu pas téléphoné ?

— Mais j'ai essayé, chérie !

— Et qu'est-ce qui est arrivé à ton pantalon ? »

Il regarda d'un air penaud son pantalon en whipcord tout déchiré.

« Je me suis laissé glisser le long d'un arbre et je suppose que quelqu'un y avait laissé un clou.

— Pour l'amour de Dieu, Charlie, ce n'est pas le moment de plaisanter. Si tu savais ce que je me suis fait comme mauvais sang !

— Mais je ne plaisante pas ! Tu as de la veine que j'aie pu descendre. Quelques-uns des gars sont encore là-haut. Les plus vieux, les plus gros ne pouvaient pas passer par-dessus la rambarde. Et un tas de types ne voulaient pas s'en aller. Ils vont probablement rester dehors toute la nuit. »

Elle avait l'air au bord des larmes et le regardait comme s'il était fou.

« Charlie, je t'en prie... »

Il l'entoura de son bras et la serra contre lui.

« Qu'est-ce qu'il s'est passé, Charlie ? Où as-tu été ? »

Il la conduisit jusqu'au canapé et ils s'assirent. Son genou poilu passait à travers le tissu déchiré.

« J'ai pensé que tu le verrais à la télé, ou quelque chose...

— Mais voir *quoi* à la télé ? »

Pendant que Fay sanglotait et reniflait, il lui raconta toute l'histoire. Quand il arriva au terme de son récit, elle était assise toute droite et le regardait fixement.

« Charlie Bates, tu veux dire que tu as laissé ta voiture sur l'autoroute ?

— Mais, chérie, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Je ne pouvais pas rester là-haut toute la nuit ! Pas dans une Volkswagen. J'aurais attrapé froid. J'aurais eu des crampes partout !

— Tu aurais pu te mettre dans la voiture de quelqu'un d'autre. Cet Arvin, ce type, t'aurait bien laissé monter. Quelqu'un avec un chauffage ou un grand siège à l'arrière, ou quelque chose...

— Tu ne peux pas entrer comme ça dans la voiture de quelqu'un

d'autre et y passer la nuit. De toute façon, je voulais te téléphoner. C'est pourquoi je suis descendu, en premier lieu. »

Elle frotta son genou nu.

« Oh ! Charlie. » Et s'appuyant de nouveau contre lui :

« Au moins, dit-elle, il ne t'est rien arrivé à toi. C'est la chose la plus importante ! »

Elle se pelotonna contre lui et ils restèrent silencieux jusqu'à ce qu'elle dise :

« Charlie, qu'est-ce qu'on va faire ?

— A quel sujet ?

— Pour la voiture.

— Attendre, je suppose. Attendre jusqu'à demain au moins, jusqu'à ce qu'ils aient liquidé l'embouteillage. Puis y retourner. Bien sûr, ce ne sera pas aussi facile que cela en a l'air. Probablement, il faudra arriver jusqu'à la pénétrante la plus proche et faire deux ou trois kilomètres à pied sur l'autoroute, sur le terre-plein central, je pense... En plus il faut aller jusqu'à l'approche elle-même, qui se trouve au beau milieu de la ville. Peut-être pourrais-je emprunter une bicyclette. Je ne sais pas très bien comment nous...

— Dis donc, Don et Louise ont un tandem. Peut-être qu'on pourrait le leur emprunter et y aller tous les deux.

— Peut-être, dit Charlie d'un air fatigué. On se préoccupera de ça demain. Je suis fourbu ! »

Le lendemain matin, Charlie emprunta le tandem de Don et Louise, Fay emballa un panier repas et ils pédalèrent à travers la ville, en s'imaginant qu'ils allaient arriver assez tôt pour être sur place quand leur voiture serait libérée, bien qu'une solution rapide ne parût plus probable. Les nouvelles du matin prédisaient trente-six heures de plus avant que la circulation ne reprenne. L'embouteillage ne couvrait pas seulement les autoroutes, mais toutes les rues principales et les intersections clefs, où les autobus, les cars et les camions étaient tous imbriqués les uns dans les autres. Cela s'étendait même au-delà de la ville. La police avait essayé de bloquer le trafic à l'arrivée, mais c'était impossible. Toutes les autoroutes traversaient la ville ou son réseau de faubourgs. Des motocyclistes impatients avaient mis en doute les rapports de police. Ils finirent par rompre les barrages sur les routes et la confusion s'étendit dans toutes les directions à raison de cent voitures à l'heure.

Charlie et Fay dépassèrent tout cela adroitement en suivant une déviation par des rues restées libres que Charlie avait repérées, après avoir vu les nouvelles à la télévision. Ils pédalèrent pratiquement toute la matinée. A la fin, ils gravirent une énorme côte et décidèrent de prendre un ascenseur jusqu'au toit d'un immeuble dominant l'autoroute où était garée leur voiture. Charlie avait emporté une paire

de jumelles de marine. C'est à ce poste de guet qu'ils mangèrent leur déjeuner et surveillèrent le long serpent de voitures silencieuses.

« Tu peux voir la nôtre, Charlie ?

— Oui, elle a l'air O.K. Un peu compressée, mais O.K.

— Fais voir !

— Là !

— Bon sang ! dit Fay. Quelques-uns de ces pauvres types sont encore assis là-bas. Ils ne savent donc pas à quel point leurs femmes doivent être inquiètes ?

— Leurs femmes ont probablement entendu les nouvelles. A l'heure qu'il est, tout le monde doit être au courant.

— Mais inquiètes tout de même, j'en suis sûre. »

Elle embrassa Charlie. « Je suis contente que tu sois rentré ! » Puis, regardant de nouveau :

« Je suppose que tous ces gens ont faim. Peut-être faudrait-il leur apporter des sandwiches.

— Il en faudrait un tas pour nourrir tous ceux qui sont sur l'autoroute, ma chérie.

— Je veux dire ceux qui sont juste autour de notre voiture. Cet Arvin, par exemple. Tu sais... enfin, tes amis, quoi...

— Mais Fay, je ne les connais pas très bien.

— Oui, mais nous devrions faire quelque chose !

— La Croix-Rouge doit y être, dit Charlie, ce n'est pas une croix sur cet hélicoptère du côté de l'hôtel de ville ? Passe-moi les jumelles.

— Ah ! oui, dit Fay. Oui, ils jettent des petits paquets.

— Là ? Montre. Oui. Oui, c'est exactement ce qu'ils font. Les gars sont debout sur le toit de leur voiture et font des signes. Je suis sûr qu'ils ont dû passer une nuit drôlement désagréable !

— Pauvres choux ! »

Charlie mâchait un sandwich au thon et scrutait la ville comme un navigateur. Au bout d'un moment, Fay pointa son doigt :

« Regarde, Charlie, là-bas. Deux hélicoptères de plus.

— Où ? Ah ! oui ! Ils ont l'air d'oiseaux militaires. Je suppose que l'Armée doit être dans le coup aussi.

— Qu'est-ce qu'ils font ? Ils enlèvent une des voitures ?

— Non. Ce n'est pas une voiture. Ça ressemble à une longue caisse étroite. Et ils ne la soulèvent pas, ils la descendent. Il y a deux types en bas, en bleus, en train de l'attendre. Voilà. C'est descendu. Ils l'attachent au terre-plein central. Attends une seconde. Ce n'est pas une caisse. Un des gars vient d'ouvrir une porte sur le devant et vient d'y entrer. Hé ! Les gens sautent hors de leur voiture et accourent vers le terre-plein. Ils arrivent en courant de partout, passant par-dessus les capots. Quelqu'un vient de renverser l'autre type en bleu. Je crois qu'il va y avoir une bagarre. Ils sont tous rassemblés autour de la porte en

train de pousser. Non. Je crois que ça va s'arranger. Le gars à l'intérieur vient de sortir et il est en train de coller un signe sur la porte. Les hommes s'en vont. Les femmes s'alignent le long du terre-plein maintenant.

— Pauvres petites !

— Une femme vient juste d'ouvrir la porte et elle est entrée.

— Oh ! Charlie, que je suis contente que tu sois rentré !

— Et moi donc ! »

Du haut de leur toit, ils pouvaient entendre périodiquement les messages de l'hélicoptère de la police. A la fin de la première journée, les prédictions pour mettre fin à l'embouteillage étaient d'au moins deux, sinon trois jours de plus. Sûrs d'être tout près, si jamais cela prenait fin, mais fatigués à la seule pensée de pédaler à travers la ville deux fois par jour du poste de guet à leur domicile et retour, ils décidèrent de louer un appartement dans l'immeuble au-dessous d'eux. Heureusement, il y en avait un de libre au dernier étage, juste en face de l'autoroute. Ils s'y installèrent le soir même, bien qu'ils aient eu peu de choses à y installer en dehors des jumelles et d'un thermos. Ils convinrent que Charlie pédalerait jusqu'à la maison, le lendemain, pour prendre quelques objets de première nécessité, pendant que Fay garderait un œil sur la voiture.

Leur plan marcha merveilleusement. Une fois sur place, ils établirent un tour de garde, quatre heures chacun. Charlie avait calculé que depuis l'appartement, si les choses avaient l'air de s'arranger, il pouvait atteindre la voiture en une demi-heure. Il pensait qu'il serait prévenu suffisamment à temps en écoutant les messages des hélicoptères, en regardant la télé, et en surveillant les progrès dans la ville basse où fonctionnaient les grues. A travers ses jumelles, il regardait les gigantesques mâchoires soulever les bus, les cars et les fourgons, pour les déposer sur les bas-côtés de l'autoroute. C'est là, pensait-il, que les choses se dénoueraient en premier, ce qui lui permettrait de remonter à bicyclette six blocs d'immeubles jusqu'à l'arbre à un kilomètre au-dessous de sa voiture. En escaladant l'arbre, il pouvait atteindre le sommet d'un mur de soubassement de cinq mètres de haut et se laisser tomber sur l'autoroute. Et de là, par le terre-plein central et en contournant le virage en épingle à cheveux, il arriverait à l'échangeur.

Pour en être tout à fait sûr, Charlie faisait le circuit à froid plusieurs fois par jour : descendre par l'ascenseur, monter sur sa bicyclette, sur l'arbre, par-dessus le mur, le long de l'autoroute, jusqu'à sa voiture. Il mettait le moteur en route pour le chauffer pendant quelques minutes. Puis il retournait à pied, faisant des signes aux automobilistes qui attendaient et qui surveillaient son passage, avec une admiration mêlée d'envie et d'incrédulité. Le troisième jour,

les hommes avaient le visage fatigué et la barbe naissante, les yeux cernés de noir par un mauvais sommeil. Les femmes étaient échevelées, le visage pâteux et plâtreux, la plupart d'entre elles regardant dans le vide à travers les pare-brise. Charlie comprit qu'il devait faire quelque chose. Quelquefois, il s'accroupissait sur le terre-plein pour bavarder avec le bonhomme qui lui avait prêté la corde.

« Comment ça va, Arv ?

— A peu près pareil, Charlie.

— Il fait plutôt chaud aujourd'hui non ?

— A peu près ce que ça a été, Charlie. On s'habitue, je suppose. Vous le sentez probablement plus que moi. Mais ça dure longtemps...

— Ce ne sera plus aussi long maintenant, ça se tire.

— Combien de temps avez-vous mis ?

— Vingt-huit minutes dix aujourd'hui.

— Ça diminue, eh ?

— *Poco a poco*, dit Charlie, *poco a poco*. C'est l'ascenseur qui me retarde le plus. C'est l'ascenseur le plus lent que j'aie jamais vu !

— Vous n'avez pas pensé à attendre sur le bas-côté quelque part. Votre femme pourrait vous faire signe par la fenêtre quand le moment sera venu.

— Dites donc...

— Cela m'est venu hier, dit Arvin, mais j'ai supposé que vous y aviez pensé.

— Ça ne m'est jamais venu à l'esprit. C'est une idée formidable. » Charlie fit une pause. « Je voulais vous demander, poursuivit-il. Pourquoi ne venez-vous pas à l'appartement faire la connaissance de Fay ? Je lui ai parlé de vous. Je sais que vous l'aimeriez bien. On pourrait prendre un pot ou deux et se détendre pendant un moment. »

— Eh bien, c'est vraiment gentil de votre part, Charlie. Mais je ne suis pas sûr... L'ennui, c'est qu'on ne sait jamais quand cette histoire va se terminer.

— J'ai ce tandem, Arv. S'il se passe quelque chose, on revient à bicyclette en un rien de temps. Je vais plus vite à chaque voyage. Allons, venez ! Cela vous ferait du bien de sortir de là.

— J'aimerais bien, Charlie, vraiment, j'aimerais bien. Mais pour être honnête, je n'ai pas cette voiture depuis très longtemps, j'ai encore des traites à payer et... eh bien ! je sens qu'il vaudrait mieux que je reste tout à fait à proximité.

— Je comprends ce que vous pouvez ressentir, Arv. D'un certain point de vue, je ne vous blâme pas. Je suis moi-même un peu nerveux, surtout la nuit, quand je ne peux pas voir grand-chose. Mais au cas où vous changeriez d'avis, je repasse cet après-midi...

— Merci, Charlie !

— A plus tard, Arv, et merci pour l'idée.

— Tout le plaisir est pour moi, Charlie. Je ne voudrais pas vous voir rater votre voiture au moment où ça se remettra en route. »

Suivant l'avis d'Arvin, Charlie passa la plus grande partie de chaque journée, assis sur le banc d'un arrêt d'autobus dans la rue en face de l'immeuble.

A la fin de l'après-midi du sixième jour après que la circulation se fut arrêtée, le mouchoir blanc de Fay apparut à la fenêtre du 12^e étage. La bicyclette de Charlie était devant lui dans le caniveau. Il enfourcha la roue arrière comme un cavalier du Poney express et en un clin d'œil il fut parti pédalant vite et fort pour atteindre son sapin.

A plusieurs blocs de là, il pouvait entendre le bruit déjà presque oublié d'un millier de moteurs. Lorsqu'il atteignit le sommet du mur de béton et s'arrêta, prêt à sauter, un nuage de gaz d'échappement s'éleva vers lui et l'aveugla. Cela lui brûla les yeux. Il se mit à tousser. Il sauta tout de même, sûr de la route à suivre, même s'il ne pouvait rien voir. Haletant et s'essuyant les yeux, il escalada les capots en direction du terre-plein central. La fumée ne se dissipait pas. Elle montait et augmentait, étouffant Charlie. Chaque conducteur était en train de pousser son moteur, le réchauffant pour démarrer enfin. Pris de panique à l'idée qu'il allait manquer sa voiture et qu'elle serait emportée par le flot déferlant, Charlie avançait à l'aveuglette en titubant, assourdi par le tonnerre des cylindres longtemps refroidis, secoué de nausées par les fumées, égaré dans la demi-obscurité des grandes vagues grises qui l'entouraient.

Les voitures disparurent. Il lui sembla avoir titubé pendant des heures à travers la fumée. Il oublia presque où il était, jusqu'à ce qu'il entendît un cri derrière lui :

« Hé, Charlie ! Où vous allez ? »

— C'est vous, Arv ?

— Oui ! Vous avez presque dépassé votre voiture !

— C'est cette damnée fumée !

— C'est infernal, hein ? »

Arv était enchanté. A travers le voile de fumée qui s'échappait de dessous sa voiture, Charlie pouvait voir une attente sauvage dans ses yeux hagards et derrière sa barbe, le sourire de ses dents jaunes.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? dit Charlie encore haletant, s'accrochant à l'antenne d'Arvin, pendant que ses poumons se convulsaient.

— On dirait qu'on va sortir. Vaut mieux réchauffer le moteur.

— Quand avez-vous reçu le signal ?

— Pas de signal, vraiment, cria Arvin, mais tout le monde dans la file a mis en route, alors j'ai mis en route aussi. On devrait démarrer sans plus tarder.

— Mais vous avez avancé un peu ? »

— Pas encore. Mais vous avez intérêt à chauffer votre moteur,

Charlie. On va partir, mon vieux, on va repartir ! »

Toussant et pleurant, Charlie tituba jusqu'à sa voiture, y monta et la mit en route. Il accéléra plusieurs fois, puis il se pencha en avant pour appuyer sa tête contre le volant, pendant qu'une nausée le submergeait. Le bruit autour de lui lui perçait les tympans. Il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il fixait la jauge à essence à travers son volant. Elle était presque vide. Il regarda autour de lui. Il y avait moins de bruit. La fumée s'était un peu dissipée. Il aperçut de vagues silhouettes d'automobiles sur la file voisine. Aucune n'avait bougé. Il arrêta son moteur. De toute évidence, d'autres faisaient la même chose. D'instant en instant, le bruit des moteurs diminuait de manière perceptible. Il y avait peu de vent. La fumée s'évapourait lentement. Ce n'est que petit à petit qu'il put discerner des formes autour de lui. Derrière lui, il vit un conducteur couché sur son capot, la poitrine secouée de spasmes. Devant lui, un homme et une femme, les yeux vitreux, étaient adossés à leur voiture. Dans la file voisine, il entendit le halètement d'un homme en train de vomir. Il se retourna et vit Arvin se penchant par la porte ouverte vers le caniveau. L'hélicoptère de la police arriva sur eux en vrombissant, tournoya, aspirant la fumée et annonça :

« Prière d'arrêter vos moteurs. Prière d'arrêter vos moteurs. L'embouteillage ne sera pas terminé avant au moins trente-six heures. Vous serez prévenus bien à l'avance de l'heure du départ. Prière d'arrêter vos moteurs... »

Personne ne sembla écouter. L'hélicoptère passa. Charlie sortit, encore mal à l'aise, mais capable de se tenir debout. Arvin était assis sur le bord de son siège maintenant, penché en avant, la tête dans les mains.

« Hé, Arv ! Ça va, oui ? » Charlie le regarda pendant un long moment avant que la réponse ne lui parvienne.

« Oui, je crois.

— Fausse alerte, hé ? »

Arv émit un gognement.

« On dirait pourtant que demain sera le jour J », dit Charlie. Arv fit un signe d'acquiescement puis il leva lentement la tête. Ses yeux étaient sombres, épuisés, vaincus. Tout espoir l'avait quitté. De profondes rides de fatigue ravinaient ses joues et son front. Sa barbe était sale et broussailleuse. Il avait l'air terriblement vieux.

« Charlie, dit-il d'une voix faible et enrouée, si ce n'est pas pour demain ? Qu'est-ce que nous allons faire, pour l'amour de Dieu ? Ça fait six jours ! »

Charlie fut remué de compassion.

« Écoutez, Arv, dit-il. Vous avez entendu le dernier message ? Ça va

durer encore au moins trente-six heures. Pourquoi ne venez-vous pas à l'appartement vous étendre un moment ? »

Une petite lueur éclaira les yeux d'Arvin. Sa bouche esquissa un faible sourire, comme s'il se souvenait d'un plaisir depuis longtemps enfui. Mais il dit :

« Je ne peux pas, Charlie. » Il haussa les épaules en signe de désespoir.

Charlie acquiesça lentement.

« Je sais, Arv, je sais. » Puis, après une pause : « Bon, alors, dit-il, je pense que je vous verrai cet après-midi. »

Il attendit la réponse d'Arvin, mais la tête de celui-ci était retombée dans ses mains et il restait assis là, oscillant doucement. Charlie s'en alla.

La plus grande partie de la fumée s'était dissipée. Le lourd silence n'était coupé, çà et là, que de lointains gémissements, ou de toux saccadées. Tout autour de lui, dans le tournant qu'il allait suivre, sur les autres routes qui sinuaient si gracieusement au-dessous de lui, au milieu des voitures poussiéreuses, il voyait des gens étalés, accroupis, allongés sur le terre-plein central, pliés en deux par-dessus les rambardes, pliés en deux sur les portières, vitres baissées, haletants, l'œil fixe, sonnés. Il se fraya un chemin jusqu'au mur de béton, l'escalada, et laissa derrière lui la désolation. Cependant, il savait qu'il lui faudrait revenir, peut-être même plusieurs fois. Personne ne pouvait dire quand ce serait fini. Les rapports de police n'avaient aucune signification. Il retourna à l'appartement consoler Fay, qui se sentait coupable de lui avoir fait courir ce lièvre pour rien. Puis il pédala jusqu'à la basse ville vers un magasin de surplus militaires. Il décida d'acheter un masque à gaz pour Arvin et un autre pour lui-même.

Traduit par DOROTHÉE TIOCCA.
Gas Mask.

© James D. Houston, 1969.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

BANLIEUE ROUGE

par Richard E. Peck

Les transports urbains ont suscité la banlieue, anneau intermédiaire qui enserre le cœur urbain, zone tampon entre la vraie ville et la nature, ou ce qu'il en reste, et parfois zone tout court. Dans l'imaginaire collectif, la banlieue cerne souvent la ville comme une armée d'assiégeants. On s'habitue à tout, même à forcer un blocus deux fois par jour.

JACK BRENS appuya le pouce sur la touche de l'identificateur et attendit que les portes hermétiques de la motrice s'ouvrent. Il s'était trop attardé à son bureau, dans l'espoir d'éviter d'avoir à parler aux autres usagers, et avait dû traverser au pas de course la gare fétide. Les portes s'écartèrent ; il avança la tête et aspira avec soulagement l'air frais de l'intérieur, puis essuya ses paumes moites sur ses cuisses et entra vivement dans la voiture. La sueur lui ruisselait au creux des reins. Il étira ses lèvres dans une parodie de sourire serein.

La plupart des passagers étaient assis, la ceinture attachée, quelques-uns affectant de dormir, d'autres s'efforçant de se concentrer sur leur journal dont les pages raides de papier-fax leur tressautaient dans les mains. Des traits de lumière zébraient la pénombre en diagonale ; certaines des plaques de tôle épaisse soudées sur les fenêtres n'avaient apparemment pas résisté au tir de barrage biquotidien.

Brens se mordit le bout de la langue pour se faire souvenir de téléphoner au service d'entretien de la Coop quand il arriverait chez lui. Aujourd'hui, le train était sous sa responsabilité – un jour sur cent ; un jour sur vingt semaines ouvrables. S'il ne corrigeait pas les défauts qu'il remarquait, il risquait d'en souffrir demain même si la responsabilité incombait alors à quelqu'un d'autre. A qui ? Karras. Demain, Karras occuperait le siège du conducteur.

Brens adressa un petit signe de tête à plusieurs des voyageurs grisonnants qui le saluaient.

« Hé, Brens ! Ça va ?

— Hello, Mr. Brens.

— Rentre-leur dans le chou, Jack. »

Il s'avança à grandes enjambées dans le passage envahi par l'âcre odeur de la peur émanant des quelque quatre-vingt-dix hommes tassés

sur leur siège. Certains banlieusards avaient déjà descendu du filet leur cloche à fumer individuelle. Le règlement interdisait de fumer avant que le train se mette en marche, mais Brens les comprenait trop bien pour en exiger l'application.

Seul Karras était assis au premier rang. Les sièges à côté et derrière lui étaient vides.

« J'ai cru que vous ne viendriez pas et que j'aurais à la conduire moi-même, dit Karras. Mais c'est mon tour demain. »

Brens hocha la tête et se glissa sur le siège du mécanicien. Pendant qu'il se familiarisait avec le tableau de bord, il eut conscience que le regard de Karras s'était fixé avidement non pas sur lui mais au-delà sur le pare-brise. L'éclairage dans le tunnel de la gare avait baissé et l'obscurité extérieure transformait temporairement la glace en miroir.

Brens y jeta un coup d'œil et vit l'image dédoublée de Karras reflétée dans les couches intérieure et extérieure du verre à l'épreuve des balles : quatre yeux globuleux, deux calvities luisantes qui oscillaient alternativement du flou au précis.

La sonnerie annonçant le départ retentit.

Il consulta le rétroviseur intérieur. Deux places vides seulement, devant bien sûr. Il n'avait pas entendu parler de démissions de la Coop et pensa donc que les hommes qui auraient dû occuper ces places étaient malades ; il fallait un motif grave pour ne pas prendre le train qui vous était assigné et encourir l'amende d'un jour entier de salaire.

Le train s'anima en vibrant. Des lumières s'allumèrent, les ventilateurs vrombirent jusqu'à leur maximum de puissance et la voiture tangua en se hissant sur son coussin d'air. Brens s'appliqua à garder les mains proches de la commande de contrôle manuel.

« Vous vous donnez vraiment à fond à ce truc-là, hein ? dit Karras. Détendez-vous. Vous n'avez rien d'autre à faire qu'à jouir du paysage, à moins que vous ne vous preniez pour un véritable mécanicien. »

Brens s'efforça d'oublier sa présence. Il était exact que le train était presque entièrement automatique, mais l'homme dont venait le tour d'occuper le siège avait assumé tout de même certaines responsabilités, avait certaines fonctions à remplir et pas de temps à perdre. Jusqu'à ce que le train ait dépassé sain et sauf le troisième cercle – dépassé la Limite-de-la-Ville, dépassé Air-Libre, dépassé la Zone-Industrielle. Et, après cela, un parcours facile d'une cinquantaine de kilomètres pour arriver chez lui.

Brens se représenta la ville au-dessus d'eux tandis que le train fonçait à travers la pénombre souterraine qu'il repoussait d'un éventail de lumière éclatante. La Ville s'étendait sur trente pâtés de maisons depuis le centre dans cette direction et s'arrêtait au mur de défenses la séparant d'Air-Libre. Toute l'étendue de la Ville était maintenant unifiée, finalement – les bâtiments rejoints et enclos hermétiquement

à l'abri de l'air pollué en dehors de cette ruche massive presque autonome. Des escaliers mécaniques montants et descendants, des trottoirs roulants, une température et une pollution intérieures maintenues à un niveau acceptable – c'était en somme assez agréable.

En comparaison d'Air-Libre c'était idyllique. Le cercle d'Air-Libre avec ses incroyables multitudes d'habitants s'étendait tout autour de la Ville qu'il tenait sous sa menace perpétuelle. Brens n'y était pas passé depuis des années, pas depuis que le traverser en voiture pour se rendre à son travail représentait une perte de temps et un danger hors de toute mesure. Vingt ans auparavant, il avait été un des derniers heureux que la Direction de la Sécurité Sociale avait jugés « récupérables » – maintenant, personne ne quittait Air-Libre. D'ailleurs, personne non plus ayant un grain de bon sens n'y entrait.

Il se rappelait encore vaguement y avoir vu des maisons réservées à une seule famille, que sa femme Hazel le croie ou non, et plus nettement la pièce pour une seule famille qu'il avait partagée avec ses parents et son grand-père. Il se souvenait même des premiers colporteurs d'O qui étaient venus dans Sheridan Street. Énormes et musclés, un réservoir vert attaché sur le dos, ils plaisantaient avec les enfants qui les tiraient par la manche et qu'émandaient à grands cris une bouffée d'O pur pour l'ivresse que cela provoquait selon la rumeur. Mais les colporteurs ne voulurent d'abord traiter qu'avec les asthmatiques et les emphysémateux au premier stade de la maladie qui se rassemblaient par les après-midi lourds et humides pour respirer leur dollar d'air pur à travers le masque de caoutchouc crasseux pendu au bras du colporteur. Cela se passait avant que chaque famille ait son ballon personnel branché directement sur le distributeur de la Ville.

Il ignorait ce qu'était l'existence dans Air-Libre à présent, en dehors de ce qu'il pouvait déduire des statistiques qui transitaient par son bureau à la Direction de la Sécurité Sociale. Ces chiffres ne signifiaient pas grand-chose : tant d'écoles à entretenir, tant de centres d'assistance aux chômeurs dont il fallait compléter et garder les stocks, tant de vigiles nécessaires pour assurer la surveillance de divers centres de loisirs – il se bornait à convertir les chiffres du budget de la Ville en pourcentages correspondant aux demandes des conseillers techniques d'Air-Libre. Et il ne s'était pas entretenu avec un conseiller technique depuis près d'un an. Mais il pensait que ce ne devait pas être agréable. La Direction de la Sécurité Sociale avait récemment dissous toutes les brigades anti-émeutes et avait affecté les hommes à la garde du mur ; l'objectif désormais n'était plus de réprimer mais de contenir. Ce qui se passait dans Air-Libre ne regardait que les Aérés, pour autant qu'ils n'essayaient pas d'entrer dans la Ville.

Bon. Dix kilomètres d'Air-Libre jusqu'à la Zone-Industrielle, cinq kilomètres de Zone-Industrielle, où les Aérés maintenaient ronflants les hauts-fourneaux et vivante l'industrie de la Ville. Mais cette partie du trajet ne serait pas désagréable. Seuls les Aérés raisonnables étaient autorisés à pénétrer dans la Zone-Industrielle, et la plupart tenaient à leur emploi de peur que l'empreinte de leur pouce ne soit effacée des identificateurs à chaque porte de sortie d'Air-Libre. Un contrôle aussi strict avait paru barbare au début, mais Brens savait à présent qu'il était nécessaire. La multiplication des sabotages dans la Zone-Industrielle l'avait rendu indispensable. Les Aérés qui choisissaient de travailler avaient pratiquement libre accès à la Zone-Industrielle. Et ceux qui choisissaient de ne pas travailler – eh bien, libre à eux. Ils avaient en tout cas de quoi s'occuper. Chaque année, la Sécurité Sociale installait un nombre croissant de centres de loisirs, et les écoles publiques étaient ouvertes à n'importe qui au-dessous de cinquante ans à condition de ne pas avoir un casier judiciaire trop chargé.

Au-delà de la Zone-Industrielle commençait le quartier résidentiel. Quelques kilomètres de faubourgs hérissés d'immeubles à grande hauteur pour les secrétaires et le personnel administratif débutant, qui s'amalgamaient soudain aux îlots dispersés des blocs d'immeubles d'habitation des quartiers rénovés, puis la vraie campagne. Brens voyait la ligne de banlieue comme un baromètre de la valeur sociale : plus on était précieux pour la Ville, plus on avait les moyens d'en vivre éloigné. Brens et sa femme avaient déménagé la dernière fois un an seulement auparavant vers le bout de la ligne, à une cinquantaine de kilomètres. Ils disposaient d'un petit carré d'herbes jaunies et de deux pommiers nains qui ne voulaient pas donner de pommes. C'était...

Il s'arracha à sa rêverie et essaya de percer l'obscurité qui fonçait à leur rencontre. Leur allure s'accélérait et il perdait paradoxalement la notion de mouvement donnée par les oscillations du départ et la lente marche souterraine. La vitesse plus grande augmentait le taux de compression du coussin à mesure que l'air s'engouffrait en mugissant dans les ouïes et filait en sifflant par les tuyères le long des parois de la motrice. La Limite-de-la-Ville serait atteinte d'un instant à l'autre.

Brens se concentra sur l'une des quelques opérations non encore automatisées : à la Limite-de-la-Ville, quand le train sortait du tunnel, sa tâche réelle commencerait. Par trois fois le mois dernier des Aérés avaient tenté de faire une percée à travers les protections de la Ville en passant par le tunnel.

« Dites donc ! s'exclama Karras. Vous n'avez pas vérifié les systèmes de défense.

— Merci, murmura Brens les dents serrées, mais ils sont au point. »

Cependant, parce qu'il savait que Karras avait raison, il fit jouer la

manette d'armement des mitrailleuses 12.7 montées sur le toit et s'assura du bon fonctionnement de l'inverseur de courant pour alimenter les lasers placés à l'avant. Les lampes témoins s'allumèrent vertes, comme toujours.

Il n'y avait bien que Karras, à présent courbé en avant sur son siège par l'expectative, pour avoir remarqué cette omission. Parce que Karras était un malade. Ce type semblait littéralement attendre avec impatience son tour au siège avant, pas seulement pour le spectacle que tous les autres usagers de la Coop essayaient de ne pas voir mais aussi pour une occasion de se servir des armes dont le train venait d'être équipé.

« Un de ces jours, ils vont tenter un gros coup. Ils donneraient tous leur bras droit pour entrer dans la Ville, rien que pour camper dans les couloirs. Moi, à leur place, je chercherais un moyen de faire une sortie vers les Faubourgs. Mais eux ? Tout ce qu'ils savent faire, c'est détruire. D'ailleurs, est-ce que vous vous imaginez qu'ils vont accepter sans broncher l'augmentation de la taxe sur l'O ? Pensez-vous ! Ils attendent leur heure et nous le savons, vous et moi. Voilà pourquoi on doit vérifier le fonctionnement de tous les appareils que nous avons. On ne sait jamais quand...

— Après, Karras ! On arrive. »

Brens sentit son cœur se serrer en voyant le lointain cercle de lumière foncer vers eux – la sortie du tunnel, la Limite-de-la-Ville. Ses avant-bras se raidirent et il fixa intensément les instruments, prêt pour l'éventualité d'avoir à passer des commandes automatiques à la commande manuelle et à arrêter le train. Mais un feu vert s'alluma ; devant, le cercle de ciel s'éclaircit comme le train en approchant passait sur la manette qui coupe la diffusion de brouillard à la sortie du tunnel. Et en même temps que le brouillard, se dissipait aussi la barrière de vingt mille volts qui crépitait ordinairement entre les pylônes de sortie. Pendant les quelques instants qui suivraient, où le train déboucherait dans Air-Libre, la Ville serait virtuellement vulnérable.

Brens regarda la sortie avec une attention accrue mais ne vit rien. La motrice s'enfonça comme une flèche dans le crépuscule gris et il se détendit. L'instinct ou une impulsion machinale lui fit cependant tourner les yeux vers les rétroviseurs extérieurs. Et il les aperçut : une masse indécise de corps qui se précipitaient à l'intérieur du tunnel en direction de la Ville. Il enfonça une série de boutons sur le tableau de bord et se raidit pour affronter la secousse.

Elle se produisit.

Un murmure parcourut la voiture bondée derrière lui, mais il fit comme s'il n'avait rien entendu et tint son regard dirigé droit devant lui.

« Qu'est-ce que c'était donc ? questionna Karras. Je n'ai rien vu.

— Des Aérés. Ils attendaient que la première voiture soit passée, je pense. Ils avaient dû s'imaginer que de cette façon personne ne les repérerait.

— Je ne parlais pas de ça, je vous demandais ce que vous aviez utilisé. Je n'ai pas entendu les mitrailleuses.

— Pour quelqu'un qui a la charge du train demain, vous n'êtes pas à la page. Rien d'extraordinaire, pas de ce vacarme ni de ces éclairs qui excitent tellement certaines personnes. J'ai simplement mis en marche les aérofreins sur les trois dernières voitures.

— Dans le tunnel ? Bonté divine ! Ils ont dû les balayer tout le long des parois et les éjecter comme une raclette. Qui a eu cette idée-là ?

— C'était une suggestion du bulletin de la Coop de ce matin, vous ne vous rappelez pas ? »

Karras se renfrogna.

« J'ai mieux à faire qu'à étudier tout ce qu'ils bavent. Ils doivent passer leur journée à dicter des mémos. Ces types qui s'occupent de la direction, c'est un ramassis d'imbéciles.

— Pourquoi ne pas vous proposer ?

— Je leur donne mes quatre jours de paie par mois. Qui a besoin de s'enquiquiner avec ça ? »

Brens acquiesça en silence. Cela n'amusait personne de faire marcher la Coop. Personne ne savait le faire, au fond. Et c'était un des problèmes majeurs découlant d'une direction assumée par des amateurs : de fichues conditions pour exploiter une voie ferrée. Mais les seules, puisque la compagnie même avait déposé son bilan, et que les dirigeants de l'État aussi bien que la municipalité avaient refusé de se substituer à elle. Sans la Coop, la Ville serait morte – ulcère purulent au milieu du cancer d'Air-Libre.

Air-Libre défilait à toute allure autour d'eux à présent. De chaque côté, le talus de la voie en déblai s'ornait d'une frange de jambes pendantes. Des gens étaient assis sur le faîte des cavaliers et lançaient des projectiles sur les wagons d'acier inoxydable qui filaient comme des flèches. Leur adresse avait toujours stupéfié Brens. En dépit de son effort de volonté pour ne pas broncher, il tressaillait quand les œufs, pierres, bouteilles et détritrus divers heurtaient et maculaient le pare-brise.

« Regardez-moi la précision de ces salauds-là, hein ? Vous avez jamais essayé de calculer le temps nécessaire pour atteindre un objectif qui se déplace aussi vite que nous ? »

Brens secoua la tête.

« Je pense qu'ils en ont pris l'habitude.

— C'est bien possible. Qu'ont-ils d'autre à faire en dehors de s'exercer ? »

Derrière eux, une mitraillede retentit et des balles crépitèrent sur le blindage. Bon nombre des passagers plongèrent à la première rafale.

« Regardez-les là-bas, dit Karras en désignant l'arrière de la voiture. Tous verts de frousse. Je connais un psychologue qui a trouvé le moyen de détendre la situation, à ce qu'il prétend. Son idée, c'est de peindre des cibles sur le flanc des voitures au-dessus des fenêtres. Je vous en ai parlé ? Il pense que cela peut être efficace de deux ou trois façons. Premièrement, si les tireurs font mouche, le risque que quelqu'un soit touché à travers une faille du blindage de tôle diminue. Deuxièmement, peut-être qu'ils se lasseront de tirer quand ils verront que cela ne nous empêche pas de respirer. Ou troisièmement, d'après lui, même s'ils continuent, cela leur donne de quoi s'occuper, canalise en quelque sorte leur agressivité. S'ils se défoulent sur le train, peut-être qu'ils s'en prendront moins à la Ville. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ne serait-il pas plus intelligent d'installer des stands de tir dans tous les centres de loisirs ? Ou de trouver le moyen d'obtenir de nouvelles voitures pour les trains ? Nous ne pouvons pas continuer éternellement à rafistoler ces vieilles guimbardes pour les faire rouler coûte que coûte. La dernière chose dont nous ayons besoin pour le moment, c'est de nous transformer en cible plus que nous ne le sommes déjà.

— O.K. Si vous voulez. Seulement moi, je me disais...»

Brens lui ferma ses oreilles et cligna des paupières pour regarder l'ultime éclat ardent du soleil couchant. Ses rayons plaquaient des arcs-en-ciel à travers les traînées d'œufs que le remous d'air étalait lentement sur la vitre. Ce magma se coagulait et noircissait de toutes les particules de cendre apportées par le vent qui se plaquaient dessus et formaient croûte. Quand il fut incapable de le supporter plus longtemps, Brens mit en marche les essuie-glaces et contempla cette glu grumeleuse qui s'étalait sur la vitre, comme il l'avait prévu. Mais une partie se détacha pour aller rejaillir le long du train lancé à toute vitesse.

Il y avait toujours des gens là-haut. S'il prenait soin de regarder droit devant lui, leur présence devenait simplement une ombre en lisière du chenal à travers lequel il surveillait la voie qui se déroulait à sa rencontre. Il doutait qu'un regard puisse accrocher le sien assez longtemps pour que cela ait une importance quelconque, mais il évitait les visages. Il risquait tout de même d'en reconnaître un. Vingt ans, cela ne fait pas si longtemps. Vingt ans plus tôt, il avait regardé comme ceux-là passer les trains du haut d'un talus.

Le train se cabra pour filer sur son coussin d'air le long de la voie surélevée, de niveau avec les fenêtres du premier étage qui le bordaient de chaque côté. Des têtes floues étaient postées à ces

fenêtres, ici détachées du corps, là le menton dans la main et le bras appuyé sur le rebord de la fenêtre. Les rétroviseurs extérieurs lui montraient des visages qui reculaient pour éviter la bouffée de vent soulevée par le train et les débris en suspension qui tournoyaient dans l'air pollué du soir. Il essaya de se représenter le schéma laissé par le passage du train – la poussière s'échappant du tourbillon comme les lignes de polarisation autour d'une pointe aimantée. Quelques visages portaient des respirateurs ou de simples masques de coton, à peu près inutiles. Beaucoup ne se donnaient même pas la peine de reculer et restaient exposés à la brise que provoquait le train. Alors, comme à chacune des rares fois où précédemment il avait été appelé à occuper le siège du mécanicien, Brens eut envie de ralentir le train, de laisser le courant d'air s'apaiser et diminuer derrière eux, mû par ce que lui même considérait comme de la sympathie ridicule et mal placée pour les Aérés, qui semblaient apprécier le divertissement donné par le passage étincelant du train. Cela tempérait la monotonie de leur journée.

«... C'est par ici que le six heures trente a eu l'explosion. Il y a cinq mois. Vous vous souvenez ?

— De quoi ?

— L'explosion. Des gamins avaient dû mettre la main sur des détonateurs et les avaient attachés à des fils de fer pendus à un arbre. Quand le train les a heurtés, ils ont réduit le pare-brise en miettes. Failli blesser quelqu'un. Mais les équipes sont venues et ont brûlé tous les arbres le long de la voie. Ces petits salauds ne pourront plus recommencer cette plaisanterie-là. »

Brens hocha la tête. Il y avait une des voitures-ateliers blindées plus loin, sur une voie de garage à l'abri sous l'avancée de pierre du talus.

Le train s'éleva encore pour franchir la rivière qui marquait la frontière entre Air-Libre et Zone-Industrielle. Ils avançaient en sécurité dans la coque concave du pont. Sur la rivière au-dessous, un chat – ou un chien, c'était difficile à déterminer à cette distance – s'avancait avec précaution sur la croûte d'algues qui recouvraient presque complètement le cours d'eau. Du milieu de la rivière gonflée montait une vapeur jaunâtre à reflets rouges ; et un peu plus loin en amont de brillantes taches vertes marquaient l'emplacement du principal déversoir de la Zone-Industrielle.

A l'autre extrémité du pont, un groupe d'enfants dégagea précipitamment la voie en tranchée et se suspendit à la paroi.

« Hé ! Mettez les lasers en marche. Grillez-leur les fesses. »

Karras sautait d'excitation sur son siège.

« Vous ne pouvez pas vous taire une minute, non ? Ils ne sont pas dans le chemin.

— Ah, mais dites donc ! Vous ne comprenez plus la plaisanterie ?

D'ailleurs vous savez bien qu'ils se faufilent dans la Zone-Industrielle pour chaparder. Vous estimez que nous devrions les laisser faire ?

— Je vous demande simplement de vous taire. Je suis fatigué, c'est tout. Ne cherchez pas la petite bête.

— Bien sûr. La bonne excuse. Fatigué ! Mais demain la place avant sera à moi. Alors ne venez pas me tourner autour pour jeter un coup d'œil, compris ?

— C'est promis. »

Des nuages sulfureux flottaient dans l'air et Brens vérifia le niveau de pollution à l'intérieur de la voiture. Un 18 satisfaisant, comme il aurait pu s'en douter. Mais la vue de bâtiments verdiss, de briques écaillées et pelées sur tous les murs des usines le déprimait toujours. Le trajet de retour était pire que celui pour aller en Ville. Les heures de tolérance s'étendaient de cinq à huit, où les interdictions de pollution étaient levées. Il connaissait la théorie : l'air du soir était plus sujet à la condensation à cause de la baisse de température et déverser des polluants dans l'air nocturne pouvait même déclencher une pluie qui nettoierait. Il connaissait aussi les considérations pratiques qui n'en étaient pas absentes : une interdiction permanente ferait presque sûrement fuir les industries. Des accommodements étaient indispensables pour que la Ville survive.

Ce serait agréable de rentrer chez soi.

Le train amorça sa descente en courbe légère vers la sortie de la Zone-Industrielle et Brens se cramponna instinctivement aux bras de son siège quand celui-ci pivota sur son cardan. Au bas de la courbe, il aperçut la barricade. Quelque chose d'entassé sur la voie.

Pas un instant il ne douta de ses yeux. Son bras se détendit vers la manette de contrôle manuel, mais il se retint à temps. Retomber maintenant sur la voie, à mi-courbe, risquait de faire basculer le train ou de le laisser sortir de la voie sur le ballast affouillé et plein de nids de poule où le sol inégal n'offrait pas de base stable pour reformer le coussin d'air et repartir.

« Devant vous ! Sur la voie ! »

Karras fit un mouvement vers les commandes mais Brens allongea un bras rigide et le bloqua d'un geste de sa main ouverte qui le plaqua au sol. Brens concentra son attention sur la voie qui accourait vers eux. A la dernière minute, au moment où la courbe se modifiait et amorçait une inclinaison vers l'horizontale, il mit en marche tous les aérofrens et fit fonctionner le coupe-circuit principal.

Des panneaux verticaux jaillirent des flancs des voitures sous la poussée de leurs vérins hydrauliques pour former des chicanes contre le remous d'air et le train retomba violemment sur la voie. La boîte de vitesses enclenchée sur la traction grinça son désaccord avec une stridence qui noya presque le vrombissement mourant des ventilateurs

et le train s'immobilisa en tressautant.

A l'intérieur, les lumières s'assombrirent et clignotèrent. Des voix jaillirent dans l'obscurité au milieu du vacarme d'hommes qui se relevaient péniblement.

Brens relâcha le coupe-circuit et appuya sur le signal d'alarme au-dessus de sa tête.

« Attention ! cria-t-il. Du calme, s'il vous plaît ! Il y a quelque chose sur la voie et j'ai été obligé de stopper. Ne bougez pas. J'ai prévenu les équipes de surveillance et elles vont arriver d'une minute à l'autre. »

Puis il détourna son attention des passagers pour regarder par le pare-brise. La barricade se trouvait à six mètres à peine – des débris de fonte rouillés et des moules hors d'usage entassés sur le terre-plein. Ce fouillis hétéroclite semblait embrasé dans la lumière rouge intermittente projetée par les feux d'alarme tournant sur le toit des wagons. Derrière la barricade et le long du ballast, des silhouettes sans visage se dressèrent dans cette clarté démoniaque et restèrent immobiles, se contentant de contempler le train. La lumière stroboscopique qui passait sur eux faisait de chaque visage un essaim de fugaces ombres mouvantes. Brens fit tirer une rafale d'avertissement par les mitrailleuses fixées sur le toit de la première voiture, puis les brancha aussitôt en commande automatique, mais les silhouettes aux aguets demeuraient figées comme des statues.

« Ils doivent savoir, commenta Karras qui, debout à côté de Brens, massait son épaule meurtrie. Regardez. Il n'y en a pas un qui remue. »

Puis l'un des observateurs rompit son immobilité et fonça sur la voiture en brandissant un gourdin. Il réussit à faire deux enjambées avant que les mitrailleuses ajustent son mouvement et se déclenchent. Un bref crépitement d'en haut et l'homme s'effondra. En tombant, il lança le gourdin dont les mitrailleuses suivirent avec méthode l'arc qu'il décrivait dans les airs, crachant un feu nourri qui le fit danser dans une pluie d'étincelles. Il s'éparpilla en mille morceaux avant d'atteindre le sol.

Les autres guetteurs ne bronchèrent pas.

Brens les contempla longtemps avant de parvenir à définir ce qui le déconcertait dans leur aspect : aucun ne portait de masque respiratoire. Essayaient-ils de se suicider ? Et pourquoi cette attaque qui n'aboutirait à rien ? Ses yeux s'étaient accoutumés à l'éclairage intermittent et il examina la foule. Des visages jeunes et vieux, principalement des hommes mais quelques femmes ici et là parmi eux, de toutes les couleurs, unis en apparence seulement par leurs vêtements. Des Aérés de la Zone-Industrielle en tablier de cuir, avec des souliers à semelle épaisse, probablement évadés d'une usine du voisinage. Il tressaillit quand l'un d'eux hocha légèrement la tête – voyons, ils ne pouvaient pas le distinguer à travers le pare-brise. Le

hochement devint plus violent et il comprit alors que l'homme toussait. En proie à une quinte, il porta les mains à sa bouche et se plia involontairement en deux. Cela suffit. Les mitrailleuses crépitèrent une nouvelle fois et il tomba.

« Mais qu'est-ce qu'ils espèrent ? »

Dans son désarroi il s'était tourné vers Karras.

« Est-ce qu'on sait ? Ils sont cinglés, tous tant qu'ils sont. Des mécontents ou des anarchistes. Surtout stupides, à mon avis. Comme leurs tentatives pour s'introduire en Ville. Même s'ils nous expulsaient, ils ne sauraient pas quoi faire après. Représentez-vous l'un d'eux assis dans votre bureau. A votre place.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. S'ils nous empêchent de passer, qui s'occupera d'eux ? Vous comprenez, nous les nourrissons, nous dirigeons leurs écoles, nous les enterrons. Je ne vois pas à quoi ils pensent que tout ça les mènera.

— Écoutez ! L'antenne de secours arrive. Elle va s'occuper d'eux. »

La plainte syncopée d'une sirène grandissait dans le crépuscule qui s'assombrissait, mais les guetteurs restaient toujours figés sur place. Quand la sirène se changea en klaxon insistant, Brens remit les mitrailleuses en contrôle manuel pour protéger la voiture-atelier qui approchait. L'attroupement se dispersa au même signal. Il y avait des gens là, puis il n'y en eut plus. Ils disparurent le long de la voie et se fondirent dans l'ombre.

La grue de l'équipe de secours enleva les pièces de fonte qui encombraient la voie et les déposa sur le côté. En quelques minutes ce fut fini. Des signaux verts s'allumèrent à l'intention de Brens, et la voiture-atelier s'éloigna à toute vitesse.

En passant devant les gardes de la sortie de la Zone-Industrielle, Brens nota mentalement de prévenir la Coop. Si les Aérés s'enhardissaient assez pour se rebeller ouvertement dans la Zone-Industrielle, mieux valait augmenter les gardes de la sortie. Même les Faubourgs risquaient de n'être plus en sécurité. A une cinquantaine de kilomètres, il n'était pas vraiment inquiet pour son propre foyer mais certains banlieusards habitaient dangereusement près de la Zone-Industrielle.

Il regarda dans le rétroviseur extérieur. La voiture de queue se détacha et s'engagea sur une voie de garage où elle s'immobilisa tandis que le reste du train poursuivait sa route. Le même manège recommençait tous les trois kilomètres. Les wagons se détachaient l'un après l'autre et se rattacheraient le lendemain matin. Brens éprouvait souvent une curieuse sorte de jalousie envers les banlieusards qui habitaient plus près : ils n'étaient jamais de service aux commandes de la voiture de tête en partant de la Ville. La responsabilité du train ne leur incombait que pour de brefs parcours, et seulement pour le trajet

aller.

Mais c'était juste, se gourmanda-t-il. C'est lui qui habitait le plus loin. Les privilèges ne vont pas sans obligations. Et il était quitte pour vingt nouvelles semaines, ses obligations remplies.

A la gare, il fit son rapport par télex au bureau de la Coop et sortit d'un pas pressé à la rencontre de Hazel. Les autres épouses étaient parties. Seule sa fourgonnette attendait, le moteur tournant au ralenti, près du quai. Il savait qu'il aurait dû ne songer qu'au plaisir de se détendre chez lui, mais le trajet qu'il venait de faire l'obsédait toujours curieusement. Il fut agacé d'être incapable de rejeter de son esprit les Aérés. Il passait sa journée entière à travailler pour eux ; ses soirées devraient lui appartenir.

Il jeta un coup d'œil derrière lui à la Ville, mais ne vit rien dans la cuvette noyée de brume au pied des collines qui se succédaient vers l'est. Si la pluie tombait cette nuit, cela éclaircirait peut-être l'atmosphère.

Hazel sourit et agita le bras.

Il lui répondit par un sourire. Il connaissait d'avance sa réaction quand elle apprendrait ce qui lui était arrivé : un brin de peur et d'inquiétude conjugales pour lui, ce qui la rendait toujours plus tendre. Presque l'accueil du héros. Somme toute, il s'en était tiré assez bien. Un retour sain et sauf, avec juste quelques minutes de retard, pas de blessés ou de problèmes graves. Et son tour de prendre la place du mécanicien ne reviendrait pas avant plusieurs mois. C'était bon d'être chez soi.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Ganîlet.

© Damon Knight, 1972. Reproduit de « Orbit 10 » avec l'autorisation de l'auteur.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

UNE JOURNÉE EN BANLIEUE

par Evelyn E. Smith

Insécurité : le thème est devenu dominant dans le discours politique. Qu'arrive-t-il si on n'y prête même plus attention, si l'agression est devenue un mode de vie, un moyen peut-être d'épicer l'ennui des banlieues bourgeoises ?

BASSE la tête, Margie ! » cria Mrs. Skinner, tandis que les balles frappaient les vitres de la voiture.

— Les vitres sont à l'épreuve des balles, fit remarquer Margie, en tournant la tête pour regarder par la glace arrière.

— Ne t'y fie pas, dit sa mère sombrement. Je crois savoir que les Toits-Plats ont une cinquième colonne à Détroit. »

Margie se remit droite sur son siège.

« C'est cette vieille Helen Kempf qui nous tirait dessus. Elle n'est pas capable d'atteindre un éléphant !

— Elle est tout de même arrivée à toucher une portière de voiture. J'espère que nous aurons le temps de faire une rapide pulvérisation avant que ton père rentre à la maison. Heureusement qu'il y a de la peinture qui sèche immédiatement.

— Quand je retournerai en classe, je l'attirerai dans le vestiaire et je la tuerai, dit Margie.

— Tu sais que l'école est un terrain neutre », murmura Mrs. Skinner, les yeux fixés sur la route. Aucun risque de mines (les Toits-Plats utilisaient aussi cette voie), mais il pourrait toujours y avoir un traquenard. « Nous avons un accord avec le conseil.

— Le conseil ! ironisa Margie. Il comprend presque exclusivement des Résidents du Manoir du Vieux-Moulin-à-Vent. Leurs enfants vont dans des écoles privées, ou quelque chose de ce genre : leurs classes sont pratiquement vides. »

Mrs. Skinner n'entendit les mots qu'à moitié. Elles traversaient maintenant une région accidentée, et ses yeux scrutaient avec attention les massifs qui masquaient les talus. Était-ce le canon d'un revolver qui brillait au soleil ou seulement un morceau de bouteille cassée ?

« Tu connais mon opinion sur les Résidents du Vieux-Moulin-à-Vent ? » dit Margie. Et elle se mit à l'exposer à sa mère en termes tout

à fait crus.

Cela capta l'attention de Mrs. Skinner, qui pinça les lèvres.

« Margery, je ne sais pas où tu prends cette façon de parler.

— Les Toits-Plats s'expriment toujours de cette manière en classe.

— Ne mens pas à ta mère. Le professeur ne permettrait jamais même à un Toit-Plat, d'avoir un tel langage en classe. Tu tiens cela des garçons.

— Mais, ce sont nos garçons.

— Les garçons sont des garçons. Ils...

— Attention ! » hurla Margie.

Le pied de Mrs. Skinner, chaussé de haut talon, appuya lourdement sur l'accélérateur. La voiture fit un bond en avant. Derrière, un énorme caillou – s'abattit sur la route, projetant de la boue sur la glace arrière. Le front de Mrs. Skinner était emperlé de sueur.

« La prochaine fois, dit-elle calmement, ne me distrais pas quand nous passons dans la gorge. »

Margie se mit à pleurer doucement.

« As-tu vu qui c'était ?

— Mrs. Pascal avec tous les gosses, sauf le bébé, sanglota Margie. Ils sont tous à la maison et n'ont rien à faire en raison des vacances de Pâques.

— Elle ne doit plus savoir à quel saint se vouer avec huit enfants à amuser. Mais après tout c'est son affaire. »

Un léger sourire voltigeait sur le visage de Mrs. Skinner tandis qu'elle tirait rapidement ses plans.

« Tu la coinceras à la prochaine réunion de l'Association des Parents d'élèves, hein, dis, maman ? »

Mrs. Skinner eut un sourire énigmatique, et Margie s'abstint d'autres questions. Sa mère avait toujours aimé faire cavalier seul. Les autres Toits-Pointus auraient pu lui en tenir rigueur, mais elle était – il faut le dire – la meilleure tireuse du lotissement. Avec maestria elle pénétra dans le parking par l'entrée de Brightview.

« Il vaut mieux prendre ton revolver, conseilla-t-elle, quand elles sortirent de voiture. Je sais que le Marché Central est un terrain neutre, mais ces chausse-trapes de la route ne me disent rien qui vaille. »

Cependant, étant donné que les Toits-Plats – et les Toits-Pointus – fréquentaient la partie du supermarché réservée aux détenteurs de revenus allant de 15 990 à 17 990 dollars, le directeur demanda aux Skinner de déposer leurs revolvers à son bureau.

« Le magasin est paisible, Mrs. Skinner, et j'essaie qu'il le reste. C'est déjà assez des bagarres à coups de poing. La semaine dernière, Mrs. Knowland et Mrs. Maltese se sont battues au rayon de la Crèmerie et ont fracassé une caisse de gros œufs de Jersey. Si

seulement vous autres femmes vous vous rendiez compte que ce genre d'histoire passe dans les frais généraux et fait monter les prix ! »

Les Skinner prirent un chariot dans l'armada alignée et entamèrent leur promenade dans les allées, Quand elles rencontraient des Toits-Plats, il y avait des regards hostiles et, parfois, le brusque écart d'un chariot. Si elles croisaient d'autres Toits-Pointus, elles s'arrêtaient pour se dire l'heure et échanger des nouvelles qui ne figuraient pas dans les journaux locaux car il arrive que ces derniers tombent entre les mains des maris.

« Méfiez-vous d'une femme qui circule en disant qu'elle fait la quête pour la Fondation Anti-Séborrhée, signala Mrs. Belton. C'est une Toit-Plat qui espionne les demeures de Brightview. Vous avez eu une idée merveilleuse de mettre des rideaux aux grandes baies.

— N'importe qui d'autre y aurait pensé », répondit modestement Mrs. Skinner.

Près de la Pâtisserie, Mrs. Skinner et Margie se heurtèrent à Mrs. Richmond, débordant de potins.

« Avez-vous appris ce qui est arrivé à la petite Ava Pratt ? Les Toits-Plats s'en sont emparés hier. Ils l'ont attirée dans un terrain vague. »

Mrs. Skinner émit des petits claquements de langue.

« Est-ce que je peux avoir des biscuits enrobés de chocolat, dis, maman ? Maman ? demanda Margie.

— Non, répondit Mrs. Skinner. Cela te donne des boutons.

— On ne croit pas qu'elle vivra, poursuivit Mrs. Richmond.

— Et des craquelins à la farine d'avoine, alors ?

— Oui, mais un petit paquet... Et qu'a-t-on dit au père ? »

Mrs. Richmond haussa les épaules.

« Comme d'habitude... un maniaque sexuel. Quoi d'autre ? Les hommes vont mettre sur pied une patrouille et battre les buissons ce soir. »

Les deux dames eurent de petits rires tristes.

« J'espère qu'il n'y aura personne de blessé, émit Mrs. Skinner, tolérante... Alors, tu vois, recommanda-t-elle à Margie, tandis qu'elles poussaient leur chariot le long des Condiments et des Confitures, ne va pas dans le terrain vague toute seule. Il faut que tu apprennes à ne pas courir de risque si tu veux avoir, plus tard, un mari et des enfants à toi et vivre dans un joli lotissement comme Brightview. »

Margie fit un saut de côté, mais pas assez vite. Un gros pot d'olives dégringola d'une pyramide et lui effleura l'épaule.

« Pourquoi ne vivrais-je pas à Brightview même ? questionna-t-elle en frottant l'endroit endommagé.

— Parce que ce sera vieux quand tu auras grandi. Il n'y aura pas les dernières commodités modernes. Les gens te regarderont de haut si tu ne vas pas t'installer dans une maison neuve dès que tu seras mariée...

Zut ! encore pas de langues de paon en gelée !

— Il y en a des quantités dans la section du Manoir du Vieux-Moulin-à-Vent », dit Margie, scrutant à travers la séparation améthyste en verre incassable qui séparait ceux qui disposaient de 30 600 dollars de leurs semblables aux revenus inférieurs. On apercevait des silhouettes vagues, vêtues de tweed, qui évoluaient dans ces régions lointaines.

« Des boîtes et des boîtes.

— Ne te fais pas *remarquer* en train de les regarder ! s'écria Mrs. Skinner en la tirant en arrière. Ce qu'ils font, disent ou ont ne nous regarde pas ! *Nous nous en moquons !* »

Une dame Toit-Plat, tiraillée entre deux marques de gibier mariné, leva les yeux.

« Un de ces jours, il faudra que nous, les Toits-Plats, et vous, les Toits-Pointus, nous décrétions un armistice, et que nous allions là-haut, et qu'on leur fasse leur affaire à ces Résidents du Vieux-Moulin-à-Vent, s'exclama-t-elle d'une voix passionnée et contenue. Qu'on brûle leurs maisons de haut en bas pour leur apprendre à se croire supérieurs à nous. »

Pendant un instant, elles restèrent là, unies par un lien commun de haine. Puis...

« Viens, Margie, dit Mrs. Skinner. Il faudra nous contenter d'un salmis d'agouti.

— Une minute, maman. »

Visant soigneusement par-derrrière les Conserves de Poisson, Margie déclencha sa fronde. Il y eut un hurlement.

« Ça apprendra à Marilyn Sforza à me faire tomber un pot d'olives dessus », murmura Margie, rangeant sa fronde dans son étui.

Sa mère lui tapota les cheveux.

Un hélicoptère qui rôdait au-dessus du supermarché les arrosa de balles tandis qu'elles gagnaient en courant le parking.

« C'est trop fort ! haleta Mrs. Skinner quand elles furent en voiture. J'ai son numéro et je vais la dénoncer. Canarder un peu... bon, ça passe... mais bombarder, c'est vraiment passer la mesure ! »

Margie n'avait pas oublié la leçon et resta silencieuse pendant qu'elles roulaient sur la grand-route. Les yeux de Mrs. Skinner, aux aguets, allaient d'un côté à l'autre, mais c'est de derrière que vint le danger : une voiture de sport bondée de mères Toits-Plats vociférantes arriva à toute vitesse et les força à quitter la route. Pendant un instant, Mrs. Skinner fut prise de panique. La voiture se mit à osciller, s'enfonça de quelques pieds, puis s'immobilisa dans un fossé. Tandis que Margie et elle la ramenaient sur la route, elles entendirent le bref fracas d'une explosion. Quand elles continuèrent leur chemin, elles découvrirent que le pont devant elles avait sauté. La voiture des Toits-

Plats, était une masse de ferraille tordue.

« C'est nous qui étions visées, dit avec satisfaction Mrs. Skinner en s'engageant vers une déviation. Il y en a une qui s'est trompée dans ses messages. »

Elle et Margie rirent de concert.

« Je parie que c'est la même bande qui a fait un raid contre la réception de bridge de Mrs. Perkins, consommé toutes les provisions et tué le bébé, déclara Margie.

— Cela ne m'étonnerait pas, convint Mrs. Skinner. Heureusement que ce n'était qu'un garçon !

— Qu'est-ce qu'on a dit cette fois à Mr. Perkins ?

— Qu'il était tombé du berceau. Naturellement, le médecin l'a confirmé. Tous les médecins sont avec nous. » Mrs. Skinner palpa affectueusement son pistolet automatique. « C'est leur intérêt. Nous les bourrerions de plomb, ces médocastres, s'ils nous vendaient... s'ils nous dénonçaient, Margie, ou mieux encore s'ils donnaient des renseignements sur nous.

— S'ils donnaient des renseignements sur nous », répéta complaisamment Margie.

Quand elles s'arrêtèrent devant le « Petit Cap Cod » – parmi une rangée de Caps Cod presque identiques, Rock, le frère aîné de Margie, arrachait d'un air maussade les mauvaises herbes de la pelouse.

« Ça a marché, les achats d'épicerie ? demanda-t-il avec un petit sourire dédaigneux.

— Naturellement, répondit sa mère. Comme toujours. »

Il s'accroupit sur le trottoir pour examiner les traces de balles sur la voiture.

« Eh ben, quand papa va voir ça...

— Il ne le verra pas. Tu vas y mettre de la peinture « Vite-sèche ». »

Il se releva et la défia.

« Et si je ne le fais pas ? Si je lui disais la vérité pour une fois ? »

Leurs yeux se rencontrèrent. Il grandit, pensa-t-elle avec un serrement de cœur. Bientôt il la quitterait. Mais Margie serait toujours à elle, même si elle se mariait et partait...

« Et qu'en dirais-tu si je lui parlais de cet argent que tu as pris dans mon sac ? »

Il s'humecta les lèvres.

« Mais je n'ai pas...

— Et de ton... flirt avec Sue Richmond ?

— Je ne voudrais pas toucher à Sue Richmond même avec des pincettes... Bon, ça va, tu m'as eu, dit-il avec amertume. De nous deux, c'est toi qu'il croirait. Il ne penserait jamais que...

— Très juste. Il ne penserait pas, convint Mrs. Skinner, regrettant d'être obligée d'agir ainsi, mais sachant qu'il n'y avait pas d'autre

moyen. Tu n'es pas le seul à Brightview... ni à Marcus Park non plus. Les autres aussi essaient d'avertir leur père.

— Maman, dit-il en fronçant les sourcils, une supposition que j'aille à l'université, que je décroche mes diplômes, et que je devienne banlieusard comme papa, et que je me marie... que nous partions tous les deux, ma future et moi, vivre dans un ensemble immobilier où les maisons sont tout à fait modernes. Avec des toits plats, je veux dire.

— Tu ne ferais pas cela, répliqua-t-elle après un silence. Après tout, tu es toujours mon fils. Maintenant, dépêche-toi. Débarque les provisions, puis tu peindras la voiture. »

Margie et elle entrèrent dans la maison de leurs petits pas féminins rapides, et elles fermèrent la porte derrière elles.

« Il partira bientôt, n'est-ce pas ? » questionna tristement Margie.

Mrs. Skinner prit la petite fille par la taille.

« J'en ai bien peur. Et quand il reviendra, il aura tout oublié, ou il croira que... c'était un effet de son imagination. Il est même possible qu'il aille voir un psychiatre à ce sujet.

— Mais nous, nous saurons toujours, n'est-ce pas, m'man ?

— Nous saurons toujours, confirma Mrs. Skinner, parce que c'est toujours à nous que reviendra le soin de nous occuper de tout. »

Mr. Skinner rentra tout joyeux, par le train de six heures trois. Il embrassa sa femme et sa fille et se glissa derrière le volant de la voiture.

« Tu as passé une bonne journée, chéri ? s'enquit Mrs. Skinner.

— Assez mouvementée, dit-il en riant. Marshall a fait des histoires comme d'habitude, et Winterhalter a déclaré qu'il allait annuler. Il s'agissait d'un ordre de dix wagons... c'est quelque chose !

— Sapristi, je pense bien !

— Alors le patron m'a dit : « Henry, vous allez aller trouver le vieux Winterhalter et voir si vous pouvez lui faire entendre raison. » Eh bien, au commencement, Winterhalter ne voulait pas dire un mot ; il était trop furieux. A vrai dire, j'ai cru qu'il allait me jeter dehors, moi et ma valise d'échantillons. »

Mr. Skinner se mit à rire, et sa femme fit de même gentiment.

« Puis il s'est calmé, et nous avons discuté ; finalement il a consenti à maintenir sa commande. » Mr. Skinner ajouta, d'une voix pleine de modestie : « Seulement, il a dit que, la prochaine fois, le patron devrait m'envoyer, à la place de Marshall, s'il voulait qu'il lui passe d'autres ordres. Le patron a été... hem... assez enthousiaste.

— Je pense bien, commenta Mrs. Skinner de sa voix douce.

— Il a déclaré qu'il me témoignerait sa gratitude d'une manière plus tangible que par des mots et que, lorsque je recevrais mon enveloppe la semaine prochaine, je verrais ce qu'il voulait dire.

— C'est merveilleux, chéri. Nous saurons bien employer un

supplément de fonds.

— Pour t'acheter de jolies choses, hé ? dit tendrement Mr. Skinner. Ta journée a été bonne ?

— La routine habituelle, répondit-elle.

— Ce doit être bien monotone pour vous autres, les femmes. J'ai une idée : pourquoi n'irais-tu pas demain en ville avec Margie assister à une matinée ? Et je vous retrouverais pour le dîner, qu'en penses-tu ? »

Pour aller à la ville, il fallait traverser la Résidence de la Vallée Heureuse et le Parc de Schlossman, couper par les Bois de Chez-Vous et longer la limite des Ranches du Paradis. On disait que les Rancheros du Paradis avaient des dispositifs atomiques sur leurs revolvers.

« Eh bien, Henry, à vrai dire, cela ne me chante pas de conduire dans tous ces encombrements. »

Une de ses mains quitta le volant et vint presser les épaules de sa femme.

« C'est l'ennui d'habiter en banlieue. Tu es devenue une vraie petite sauvage... »

— Je me plais ici, répliqua Mrs. Skinner. Et tu ferais bien de garder tes deux mains sur le volant, Henry.

— Je pourrais pratiquement conduire dans cette rue avec les pieds, plastronna Mr. Skinner. On y est aussi tranquille que chez soi. Je ne peux pas comprendre pourquoi il y a tant d'accidents par ici dans la journée. Ah ! ces femmes au volant !

— N'aie pas l'esprit étroit, Henry », dit en souriant Mrs. Skinner.

Elle s'adossa à son siège et ferma les yeux. Elle pouvait se détendre. La rue était sans danger maintenant. De cinq heures et demie de l'après-midi à huit heures trente du matin, de même que les week-ends et jours fériés, il n'y avait aucun risque.

Sur la route, Mr. Skinner se laissait aller à rêver.

« Je vais te dire : si l'augmentation est aussi importante que je l'espère et que je le... (il eut un sourire dubitatif)... mérite, et si j'en ai une autre l'année prochaine, nous pourrions commencer à songer à une maison neuve. Peut-être une dans... » Il acheva avec une désinvolture affectée : «... la Résidence du Manoir du Vieux-Moulin-à-Vent. »

Il ne pouvait pas voir le visage de Mrs. Skinner se crispier, les yeux de Margie s'agrandir de terreur. Mais il perçut le silence.

« Qu'il a-t-il ? Tu ne *veux* pas aller au Manoir du Vieux-Moulin-à-Vent ? Tu ne voudrais pas vivre dans de meilleures conditions ?

— Nos amis sont ici à Brightview, Henry.

— Mais, pour l'amour du Ciel, le Manoir est juste de l'autre côté de la route. Ils pourraient venir te voir. Et tu te feras de nouveaux amis.

— Somme toute, maman, dit Margie pensive, les maisons du

Manoir du Vieux-Moulin-à-Vent ont des toits pointus. Des tas de pointes.

— Des pignons, corrigea Mrs. Skinner, on les appelle des pignons. »

Margie avait raison. Les pignons ne pouvaient pas se comparer aux toits plats ; c'était plutôt le fin du fin en matière de « pointes ». Elle se représentait, habillée de tweed, déambulant doucement dans des couloirs améthyste aux voûtes de cathédrale, où il y aurait à tout moment des langues de paon en gelée... Tandis que ses amis de Brightview (sauf que, bien sûr, ce ne seraient plus ses amis) aplatisaient leurs nez envieux contre le verre couleur de soutane d'évêque, invulnérable aux balles, incassable.

« Veux-tu dire que tu ne *voudrais* pas aller habiter dans le quartier du Vieux-Moulin-à-Vent ? » La voix de Mr. Skinner était au maximum de l'incrédulité.

Elle prit un peu de temps pour répondre.

« Évidemment, cela m'ennuierait de quitter notre vieille maison, dit-elle enfin. Nous y avons passé tant d'heureuses années ensemble. » Et elle le regarda, tendrement. « Mais le Manoir serait si bien pour les enfants... »

Ce serait beaucoup mieux pour les enfants, se dit-elle. Plus sûr, en tout cas. Si les Rancheros du Paradis avaient des armes atomiques, ce n'était qu'une question de mois pour que les Résidents du Vieux-Moulin-à-Vent en aient aussi. Ils étaient peut-être conservateurs, mais pas réactionnaires. Et, bien entendu, leurs armes seraient plus importantes et plus efficaces (quoique ne brillant pas davantage) que celles de n'importe qui... comme tout ce qu'avaient les Résidents du Vieux-Moulin. Nous nous y adapterons, pensa Mrs. Skinner, passant en revue dans son esprit – pour en rejeter la majeure partie – sa garde-robe actuelle. Nous nous y adapterons très bien.

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

A Day in the Suburbs.

© Mercury Press, Inc. 1960.

© Éditions Opta, pour la traduction.

COMPAGNONS DE CHAMBRE

par Harry Harrison

Un monde urbain surpeuplé, pollué, affamé : c'est l'image du futur peu réjouissante que renvoient d'innombrables œuvres de science-fiction et certains scénarios de prospective. L'une des plus fortes est cette nouvelle qui est à l'origine du roman Soylent green devenu lui-même un film célèbre : Soleil vert.

L'ÉTÉ

LE soleil d'août entraît par la fenêtre ouverte et brûlait les jambes d'Andrew Rusch, que cette sensation inconfortable arracha des profondeurs de sa torpeur. Peu à peu, il prit conscience de la chaleur, de la présence du drap humide et froissé sous son corps. Il frotta ses paupières encroûtées, puis resta étendu à fixer le plâtre taché et craquelé du plafond, encore à peine éveillé, avec une impression de dépaysement, sans savoir en ces premiers instants de l'éveil où il se trouvait au juste, bien qu'il vécût dans cette même chambre depuis plus de sept ans. Il bâilla, et le sentiment d'étrangeté le quitta quand il chercha à tâtons la montre qu'il posait toujours sur la chaise près du lit ; puis il bailla de nouveau en clignant les paupières devant les aiguilles qu'il distinguait comme dans une brume sous le verre rayé. Sept heures... sept heures du matin, et le petit chiffre 9 s'inscrivait au milieu de la minuscule fenêtre carrée. Lundi 9 août 1999... et c'était déjà la fournaise, avec la ville encore engluée dans la vague de chaleur qui cuisait et faisait suffoquer New York depuis dix jours. Andy se gratta le flanc où coulait la transpiration, puis tira ses jambes hors de la flaque de lumière et roula l'oreiller sous sa nuque. De l'autre côté de la mince cloison qui divisait la chambre en deux, lui parvint un grincement mêlé de cliquetis qui se mua vite en un bourdonnement continu dans l'aigu.

« Bonjour... » cria-t-il pour dominer le bruit, puis il se mit à tousser. Toujours toussant, il se leva à regret et traversa la pièce pour se verser un verre d'eau au réservoir mural ; le liquide sortit en un mince filet brunâtre. Il l'avalait puis frappa des doigts le cadran du réservoir dont l'aiguille tressauta à proximité de l'indication *Vide*. Il fallait le remplir, il devrait s'en occuper avant de pointer à quatre heures au commissariat. La journée était commencée.

Une glace en pied, fêlée du haut en bas, était fixée sur la porte de la grande armoire, et il en approcha le visage tout en frottant son menton où la barbe pointait. Il lui faudrait se raser avant d'aller au boulot. Personne ne devrait jamais se regarder le matin, tout nu, tout exposé, conclut-il avec dégoût, les sourcils froncés à la vue de la blancheur cadavérique de sa peau et de la légère courbure de ses jambes que dissimulait normalement le pantalon. Et comment se

débrouillait-il pour avoir à la fois les côtes saillantes comme celles d'un cheval affamé et une brioche grandissante... les deux en même temps ? Il tripota sa chair molle et se dit que ce devait être le régime à base de féculents, en plus du fait qu'il restait assis la plupart du temps. Du moins la graisse n'apparaissait-elle pas sur sa figure. Son front se dégarnissait un peu plus tous les ans, mais ce n'était pas trop évident tant qu'il gardait les cheveux très courts. Tu viens tout juste de prendre trente berges, songea-t-il, et tu as déjà des rides autour des yeux. Et tu as le nez trop gros... n'est-ce pas l'oncle Brian qui prétendait que c'était le sang gallois de la famille ? Et tes canines sont un peu trop visibles, si bien que tu ressembles un peu à une hyène quand tu souris. Tu es vraiment beau garçon, Andy Rusch ! Et c'est miraculeux qu'une fille comme Shirl consente seulement à te regarder, bien plus à se laisser embrasser par toi ! Il se fit la grimace puis se mit à la recherche d'un mouchoir pour vider son impressionnant appendice nasal gallois.

Il n'y avait qu'un seul caleçon propre dans le tiroir ; il l'enfila. Encore une chose à se rappeler aujourd'hui ; faire un peu de lessive. Le bourdonnement grinçant s'élevait toujours derrière la cloison quand il poussa la porte de communication.

« Tu vas te choper une coronarite, Sol », dit-il à l'homme à barbe grise perché sur la bicyclette sans roues, en train de pédaler avec tant d'ardeur que la sueur ruisselait sur sa poitrine et imbibait la serviette de bain attachée autour de ses reins.

« Pas de coronarite pour moi, souffla Solomon Kahn, sans cesser son mouvement. Il y a si longtemps que je fais ça tous les jours que mon palpitant en serait privé si je cessais. Et pas de cholestérol non plus dans mes artères, puisque des nettoyages réguliers à l'alcool m'en débarrassent. Et pas de cancer du poumon, puisque je n'ai pas les moyens de fumer même si j'en avais envie, ce qui n'est pas le cas. Et, à l'âge de soixante-quinze ans, pas de prostatite parce que...

— Je t'en prie, Sol... épargne-moi ces atroces détails quand j'ai le ventre vide. Est-ce que tu aurais un cube de glace de trop ?

— Prends-en deux... la journée s'annonce chaude. Et ne laisse pas la porte ouverte trop longtemps. »

Andy entrebâilla le petit réfrigérateur tassé contre le mur, en tira rapidement la boîte de plastique où était la margarine, puis vida deux cubes de glace dans son verre avant de refermer la porte. Il remplit le verre d'eau au réservoir et le posa sur la table près de la margarine. « As-tu déjà mangé ? demanda-t-il.

— Je mange avec toi. Les accus devraient être rechargés à présent. »

Sol cessa de pédaler ; le grincement s'éteignit en un gémissement, puis le silence s'établit. Il débrancha les fils de la dynamo installée sur

l'axe arrière de la bicyclette et les enroula soigneusement près des quatre batteries d'automobiles alignées sur le dessus du réfrigérateur. Ensuite, après s'être essuyé les mains à sa serviette de bain sale, il traîna un des sièges baquets récupérés sur une vieille Ford 1975 et s'assit de l'autre côté de la table, face à Andy.

« J'ai entendu le bulletin d'information de six heures, dit-il. Les Anciens organisent encore une marche de protestation aujourd'hui contre le Bureau de l'assistance. C'est là que tu risques d'en avoir, des coronarites !

— Sûrement pas, et Dieu merci ! Je ne suis pas de service avant quatre heures, et Union Square ne dépend pas de notre commissariat. » Andy ouvrit la boîte à pain, y prit un des biscuits rouges de quinze centimètres carrés et poussa la boîte vers Sol. Il y étala une mince couche de margarine et en mordit une bouchée, le nez pincé pendant qu'il mastiquait. « J'ai l'impression que la margarine a ranci.

— Ah ! oui, tu crois ? grommela Sol, en mordant un des biscuits. Tout ce qui est fabriqué avec de l'huile de moteur et du gras de baleine est ranci par avance.

— Voilà que tu te mets encore à parler pour ne rien dire, observa Andy en déglutissant son biscuit à l'aide d'une gorgée d'eau. Toutes les graisses synthétisées à partir des pétrochimiques n'ont quasiment pas de goût, et tu sais bien qu'il n'existe plus de baleines dont on puisse utiliser la graisse... ce n'est que de la bonne vieille huile de chlorelle.

— Les baleines, le plancton, l'huile de hareng, c'est tout du pareil au même. Ça a goût de poisson. Je mange mon biscuit sans rien pour ne pas avoir de nageoires ! » On frappa soudain à coups répétés sur la porte et Sol grogna : « Il n'est pas huit heures qu'ils sont déjà après vous !

— Ça peut être n'importe qui, répondit Andy en se dirigeant vers la porte.

— Possible, mais ce n'est pas le cas, tu le sais aussi bien que moi, et je te parie des dollars contre des boutons de culotte que j'ai raison. Tu vois ? » Il hocha la tête d'un air sombrement satisfait quand Andy ouvrit le battant et qu'ils virent le maigre messenger aux jambes nues qui se tenait dans le couloir obscur.

« Que veux-tu, Woody ? demanda Andy.

— Je veux rien du tout », zézaya Woody à travers ses gencives nues. Bien qu'il eût dépassé de peu les vingt ans, il n'avait pas une seule dent. « Le lieutenant dit : apporte, j'apporte. » Il tendit à Andy la planchette à messages avec son nom inscrit dessus.

Andy se tourna vers la lumière et déplia la planchette pour lire le message ; il déchiffra le gribouillis pointu du lieutenant sur l'ardoise.

Il prit ensuite la craie, apposa ses initiales et remit le tout au messager. Ayant refermé la porte, il revint achever de déjeuner, le front plissé de réflexion.

« Ne me regarde pas ainsi, dit Sol. Ce n'est pas moi qui t'ai envoyé ce message. Est-ce que je me trompe en pensant que les nouvelles ne sont pas des plus agréables ?

— Ce sont les Anciens. Ils encombrent déjà Union Square et le commissariat a besoin de renforts.

— Mais pourquoi toi ? Ça me paraît le boulot des flics en uniforme.

— Les flics en uniforme ? D'où tires-tu cet argot médiéval ? Bien sûr qu'ils ont besoin d'agents pour contenir la foule, mais il faut des inspecteurs sur les lieux pour repérer les provocateurs connus, les pickpockets, les détrousseurs et les autres. Ça va faire du bruit dans ce parc aujourd'hui. Il faut que je me présente à neuf heures, ce qui me laisse donc le temps de nous approvisionner en eau auparavant. »

Andy revêtit lentement un pantalon et une ample chemisette, puis il mit une casserole d'eau à chauffer sur le bord de la fenêtre, au soleil. Il prit les deux bidons de plastique de quinze litres et, quand il sortit, Sol leva les yeux de l'écran de télévision pour le regarder par-dessus ses lunettes démodées.

« Quand tu rapporteras la flotte, je te servirai un verre... ou penses-tu qu'il soit trop tôt ?

— Sûrement pas, dans mon état présent. »

Le couloir fut plongé dans les ténèbres une fois la porte refermée derrière lui, et il suivit le mur à tâtons jusqu'en haut de l'escalier, en égrenant des jurons. Il faillit tomber en trébuchant sur un tas d'ordures que quelqu'un avait déposé là. Deux étages plus bas, une ouverture avait été percée dans le mur, laissant filtrer assez de clarté pour qu'il descende en sécurité les deux derniers étages jusqu'à la rue. Après l'humidité du couloir, la chaleur de la 25^e Rue l'assaillit en un flot malodorant, miasmes étouffants composés de pourriture, d'ordures et d'humidité mal lavée. Il dut se frayer un passage parmi les femmes qui encombraient déjà le perron, en marchant prudemment pour éviter de piétiner les enfants qui jouaient par terre. Le trottoir était encore dans l'ombre mais les gens s'y entassaient au point qu'il dut circuler sur la chaussée, se tenant éloigné du caniveau pour éviter les détritiques et les déchets qui s'y amassaient. Les journées successives de chaleur avaient si bien amolli l'asphalte que celui-ci cédait d'abord sous les pas, puis adhéraît à ses semelles. Il y avait l'habituelle queue aboutissant à la prise d'eau peinte en rouge au coin de la 7^e Avenue, mais elle se rompit au milieu des clameurs et certains agitèrent le poing, juste comme il allait y prendre place. La foule mécontente et grommelante se dispersa et Andy vit que l'agent de service fermait à clef la porte d'acier.

« Que se passe-t-il ? Je croyais que cette prise d'eau restait ouverte jusqu'à midi ? » s'étonna Andy.

Le policier se retourna, gardant machinalement la main à portée de son revolver, puis il reconnut un inspecteur de son propre commissariat. Il repoussa en arrière sa casquette et s'essuya le front du dos de la main.

« Le sergent vient de nous donner des ordres ; toutes les prises bouclées pour vingt-quatre heures. Le niveau des réservoirs a baissé en raison de la sécheresse et il faut économiser l'eau.

— Pas marrant, fit Andy en regardant la clef toujours dans la serrure. Je vais prendre mon service, ce qui signifie que je n'aurai rien à boire pendant deux jours...»

Après un coup d'œil circulaire et circonspect, l'agent rouvrit la porte et prit un des bidons des mains d'Andy. « Un seul devrait vous suffire. » Il le tint sous le robinet et le remplit, puis, baissant le ton : « Ne le répétez pas, dit-il, mais il paraît qu'il y a eu un nouveau dynamitage de l'aqueduc au nord de l'État.

— Encore les paysans ?

— Sans doute. J'étais au service de surveillance là-bas avant d'être muté et c'était duraille. Ils n'hésitent pas à vous faire sauter en même temps que l'aqueduc. Ils prétendent que c'est la ville qui leur vole leur eau.

— Ils en ont pourtant assez, observa Andy en reprenant le bidon plein. Plus même qu'il ne leur en faut. Et ici, dans la ville, il y a trente-cinq millions de personnes qui crèvent de soif.

— Ce n'est pas moi qui vous contredirai », fit l'agent en claquant la porte de métal et en tournant la clef.

Andy fendit à nouveau la foule amassée sur le perron et se rendit d'abord dans la cour de derrière. Tous les cabinets étaient occupés et il dut attendre ; quand il réussit enfin à entrer dans un des boxes, il y emporta avec lui ses bidons. Un des gosses qui jouaient sur le tas d'ordures contre la palissade les lui aurait sûrement volés s'il les avait laissés sans surveillance.

Quand il eut remonté les sombres étages et eut ouvert la porte de la chambre, il entendit le tintement clair des cubes de glace contre les verres.

« C'est la Cinquième Symphonie de Beethoven que tu nous joues là, dit-il en posant les bidons pour se laisser choir sur une chaise.

— Mon air préféré », confirma Sol en apportant les deux verres glacés qu'il avait placés sur le réfrigérateur. Puis, avec la solennité d'un rite religieux, il fit tomber un petit oignon dans chacun. Il tendit un verre à Andy qui trempa précautionneusement les lèvres dans le liquide.

« C'est quand je goûte une de tes préparations, Sol, que j'arrive

presque à croire que tu n'es pas définitivement cinglé. Pourquoi appelle-t-on cela des *gibsons* ?

— Un secret qui se perd dans la nuit des temps. Pourquoi appelle-t-on *stinger* un *stinger*, et *pink lady* un *pink lady* ?

— Je ne sais pas... Pourquoi ? Je n'en ai jamais bu de ceux-là.

— Je ne sais pas non plus, mais c'est leur nom. Comme ces trucs verts qu'ils servent dans les bouges, les *Panamas*. Ça ne veut rien dire, c'est seulement un nom.

— Merci, dit Andy, qui vida son verre. La journée s'annonce déjà meilleure. »

Il passa dans sa chambre, prit son pistolet dans la gaine, au fond de son tiroir, et l'accrocha à la ceinture de son pantalon. Son insigne était à son trousseau de clefs, sa place habituelle, et il glissa son calepin dans la même poche, avant d'hésiter un instant. La journée serait longue et dure et pouvait lui réserver n'importe quelle surprise. Il prit aussi ses menottes, sous ses chemises, puis le tube de plastique souple bourré de plombs de chasse. Il en aurait peut-être besoin dans la foule, ce serait moins dangereux qu'une arme à feu avec toutes ces vieilles gens qui piétineraient en rond. Et en plus, avec les nouveaux règlements d'austérité, il fallait avoir de foutrement bonnes raisons pour utiliser une seule cartouche. Il se lava de son mieux avec le demi-litre d'eau qui chauffait au soleil sur le bord de la fenêtre, puis se frotta le visage avec le petit morceau de savon gris et granuleux pour amollir un peu ses poils de barbe. Sa lame de rasoir était maintenant ébréchée des deux côtés, et tout en l'affûtant à l'intérieur d'un verre il songea qu'il était temps d'essayer de s'en procurer une neuve. Peut-être à l'automne.

Sol arrosait sa jardinière de fenêtre lorsque Andy repassa derrière la cloison ; il irriguait avec un soin méticuleux les rangées de fines herbes et de minuscules oignons. « Ne t'en fais pas », dit-il à Andy.

Le soleil était à présent haut dans le ciel et la chaleur augmentait dans la vallée d'asphalte et de béton que constituait la rue. Le bandeau d'ombre était plus étroit et le perron si bondé de gens qu'il n'arriva pas à franchir le seuil. Il se glissa doucement contre une petite fille au nez morveux, couverte seulement de sous-vêtements grisâtres et descendit d'une marche. Les femmes maigres ne s'écartaient qu'à regret, sans lui prêter attention, mais les hommes lui adressèrent des regards froids et fixes, avec sur les traits une haine évidente qui leur conférait une ressemblance étrange, comme s'ils eussent tous été les membres d'une seule et même famille en colère. Andy se dégagea d'entre les premiers et, parvenu sur le trottoir, dut passer au-dessus de la jambe tendue d'un vieillard étalé là. Il paraissait mort et non endormi, et il pouvait tout aussi bien l'être pour l'intérêt qu'on lui portait. Son pied nu était sale et une ficelle nouée à sa cheville menait

à un bébé nu assis sur le trottoir, qui mâchonnait une assiette en plastique tordue. Le bébé était tout aussi sale que l'homme et la ficelle était passée autour de sa poitrine, sous ses bras gros comme des tuyaux de pipe, parce qu'il avait le ventre enflé et lourd. Le vieux était peut-être bien mort. Mais quelle importance, puisque son seul travail dans le monde était de servir d'ancre pour le bébé, ce qu'il pouvait tout aussi bien faire mort que vivant ?

Sorti de la chambre à présent, et dans l'incapacité de converser avec Sol avant son retour, Andy se rendit compte qu'une fois de plus il n'avait pas réussi à lui parler de Shirl. C'était pourtant assez simple, mais il oubliait toujours, il évitait le sujet. Sol pourtant se vantait continuellement d'avoir toujours été un chaud lapin, et il aimait à énumérer les filles avec lesquelles il avait couché quand il était dans l'Armée. Il comprendrait.

Ils étaient compagnons de chambre, voilà tout. Il n'y avait rien d'autre entre eux. Amis, bien sûr. Mais amener une fille pour vivre là n'y changerait rien.

Alors, pourquoi ne lui en avait-il pas parlé ?

L'AUTOMNE

« Tout le monde dit que c'est le mois d'octobre le plus froid qu'on ait jamais connu. Moi, en tout cas, je n'ai jamais vu plus froid. Et la pluie en plus, jamais assez forte pour remplir les réservoirs mais juste suffisante pour vous tremper et vous faire avoir encore plus froid. Pas vrai ? »

Shirl hochait la tête, écoutant à peine les mots. La longue file avançait et elle fit quelques pas traînants derrière la femme qui lui avait parlé : un ballot informe de lourds vêtements sous un imperméable déchiré en plastique, avec une ficelle nouée à la taille, si bien qu'elle ressemblait à un sac bosselé. Non pas que j'aie tellement meilleure allure, se dit Shirl en rabattant davantage sur sa tête le coin de sa couverture pour se protéger du crachin obstiné. Il n'y en aurait plus pour longtemps, il ne restait que quelques douzaines de personnes devant elle, mais cela avait pris beaucoup plus de temps qu'elle n'avait cru ; il faisait presque nuit. Une lampe s'alluma au-dessus du wagon-citerne, accrochant des reflets à ses flancs noirs et éclairant le rideau de pluie. La queue bougea de nouveau et la femme devant Shirl se propulsa en avant, entraînant son enfant, un paquet aussi enveloppé et informe que sa mère, le visage caché par une écharpe tricotée, d'où sortait une plainte presque continue.

« Tais-toi », dit la mère. Elle se retourna vers Shirl ; sa figure était une masse rouge autour du trou noir de sa bouche presque sans dents. « Il pleure parce qu'il a été voir le médecin, il se croit malade, mais ce n'est que la kwash. » Elle leva la main enflée, ballonnée de l'enfant. « On le sait bien quand ils enflent, avec des taches noires sur les genoux. Il a fallu que j'attende deux semaines à l'hôpital de Bellevue pour voir un docteur qui m'a dit ce que je savais déjà. Mais c'est la seule façon pour qu'il vous signe le papier. Comme ça j'ai obtenu une ration de beurre de cacahuètes. Mon bonhomme aime bien ça. Vous habitez dans ma rue, pas vrai ? Je crois bien vous y avoir vue ? »

— 26^e Rue », dit Shirl en ôtant le couvercle du bidon pour le mettre dans la poche de son manteau. Elle se sentait gelée jusqu'aux os et avait la certitude qu'elle allait attraper un rhume.

« Tout juste. Je savais bien que c'était vous. Attendez-moi, on rentrera ensemble. Il se fait tard et y a des tas de voyous qui nous

voleraient notre eau, ils peuvent toujours la revendre. Mme Ramirez dans mon immeuble, – c'est une Espagnole mais elle est bien, vous savez, sa famille habite là depuis la Deuxième Guerre mondiale, – elle a un œil au beurre noir tellement gonflé qu'elle n'y voit plus et deux dents cassées. Un voyou qui l'a matraquée pour lui voler son eau.

— Oui, je vais vous attendre, bonne idée ! dit Shirl, qui se sentait soudain très seule.

— Les cartes », dit l'agent et elle lui tendit les trois cartes de l'Assistance : la sienne, celle d'Andy et celle de Sol. Il les approcha de la lumière puis les lui rendit. « Six litres ! lança-t-il au préposé à la soupape.

— Ça ne fait pas le compte, protesta Shirl.

— Ration réduite aujourd'hui, madame. Avancez, il y a encore un tas de gens qui attendent. »

Elle tendit le bidon ; l'homme de la soupape y inséra le bout d'un gros entonnoir et fit couler l'eau. « Au suivant », appela-t-il.

Le bidon glougloutait tandis qu'elle marchait, et il était d'une légèreté tragique. Elle alla se placer près de l'agent de police pour attendre la femme, laquelle arriva traînant son enfant d'une main et portant de l'autre un bidon de quinze litres qui était presque plein. Elle devait avoir une famille nombreuse.

« Allons-y », dit la femme, et l'enfant se laissa tirer à bout de bras en geignant.

Au moment où elles quittèrent l'embranchement de chemin de fer de la 12^e Avenue, il fit plus sombre encore, car la pluie absorbait la totalité du jour faiblissant. Les bâtiments de ce secteur étaient surtout d'antiques entrepôts et des usines aux murs sans fenêtres qui dissimulaient leurs occupants. Les trottoirs étaient mouillés et déserts. Le réverbère le plus proche était à un pâté de maisons de distance.

« Qu'est-ce que mon mari va me passer pour rentrer si tard ! » dit la femme quand elles tournèrent à l'angle de la rue. A ce moment deux silhouettes leur barrèrent le passage sur le trottoir.

« Donnez-nous la flotte ! dit la plus proche, et la lointaine lumière accrocha un reflet au couteau qu'elle pointait en avant.

— Non, je vous en prie ! Je vous en prie ! » supplia la femme, ramenant derrière elle son bidon d'eau, le plus loin possible des deux voyous. Shirl se tassait contre le mur. Quand ils avancèrent, elle constata que c'étaient de jeunes garçons, des moins de vingt ans. Mais ils avaient quand même le couteau.

« La flotte ! dit le premier, en feignant de porter la lame vers la femme.

— Prenez-la ! » glapit-elle en balançant le bidon au bout du bras. Avant que le garçon ait pu esquiver, elle l'avait frappé sur le côté de la tête ; il fut projeté sur le pavé, hurlant de douleur, tandis que le

couteau lui échappait de la main. « Vous en voulez autant ? lança-t-elle au second garçon, qui n'avait pas d'arme.

— Non, je ne veux pas d'ennuis », assura-t-il en tirant l'autre par le coude et en battant en retraite à l'approche de la femme. Quand elle se baissa pour ramasser le couteau, il réussit à remettre son camarade debout et à l'entraîner derrière l'angle de la rue. La scène n'avait duré que quelques secondes et Shirl était restée tout ce temps le dos au mur, tremblante de frayeur.

« Ils ont eu une surprise, croassa la femme en élevant à hauteur de ses yeux le vieux couteau à découper, pour l'admirer. Ça me sera plus utile qu'à eux. Des mômes, des demi-sel. » Elle était tout excitée et heureuse. Elle n'avait pas lâché un seul instant la main de l'enfant qui sanglotait encore plus fort.

La femme accompagna Shirl jusqu'à sa porte, sans qu'elles rencontrent d'autre difficulté. « Merci, mille fois, dit Shirl. Je ne sais ce que j'aurais fait...

— Ce n'est rien, dit la femme, ravie. Vous avez vu ce que je lui ai fait... et qui a le couteau à présent ! » Elle partit à grands pas, le lourd bidon d'une main, son enfant de l'autre. Shirl entra.

« Où étais-tu passée ? s'enquit Andy quand elle ouvrit la porte. Je commençais à me demander ce qui t'était arrivé. » Il faisait chaud dans la pièce, avec une vague odeur de poisson frit. Andy et Sol étaient assis à la table, le verre en main.

« C'est à cause de l'eau. La queue n'en finissait pas. Ils ne m'ont donné que six litres ; les rations sont encore réduites. » Elle vit le regard noir d'Andy et décida de ne pas lui parler de l'incident du retour. Il se serait mis deux fois plus en colère et elle ne voulait pas lui gâcher son repas.

« C'est vraiment épatant, fit Andy, sarcastique. La ration était déjà trop faible... alors maintenant ils la diminuent encore. Quitte tes vêtements mouillés, Shirl, et Sol va te servir un *gibson*. Son vermouth maison a vieilli comme il faut et je me suis procuré de la vodka.

— Buvez, dit Sol en lui tendant le verre glacé. J'ai fait de la soupe avec cette saloperie d'Ener-J, c'est la seule façon de le manger. Ça devrait être prêt. Nous commencerons par là, avant de... » Il termina sa phrase d'un geste de la tête en direction du réfrigérateur.

« Que se passe-t-il ? demanda Andy. Un secret ?

— Aucun secret, répondit Shirl en ouvrant le réfrigérateur. Une surprise, seulement. J'ai acheté ça au marché, aujourd'hui, un pour chacun de nous. » Elle montra une assiette chargée de trois petits hamburgers de soja et lentilles. « Ce sont les nouveaux qu'ils ont montrés à la télé, ceux qui ont un goût de viande grillée au barbecue.

— Ça a dû coûter une fortune, dit Andy. Il va falloir nous priver de manger jusqu'à la fin du mois.

— Ce n'est pas tellement cher. De toute façon, j'ai payé ça avec mon argent personnel, pas sur le budget.

— Ce qui ne change rien : l'argent, c'est l'argent. On aurait sans doute pu vivre toute une semaine avec ce que ces trucs ont coûté.

— La soupe est servie », dit Sol en posant les assiettes sur la table. Shirl avait une boule dans la gorge et ne pouvait parler ; elle contemplait son assiette en s'efforçant de retenir ses larmes.

« Je regrette, fit Andy. Mais tu sais comme les prix montent... il faut bien prévoir. L'impôt municipal sur le revenu a été porté à quatre-vingts pour cent, à cause des versements plus élevés à la Sécurité sociale, ce qui va nous faire passer un hiver difficile. Ne crois pas que je n'apprécie pas ton attention...

— Dans ce cas, pourquoi ne fermes-tu pas ta gueule ? Mange ta soupe ! intervint Sol.

— Ne t'en mêle pas, Sol.

— Je ne m'en mêlerai pas tant que vous aurez vos querelles hors de ma piaule. Allons, allons, il ne faut pas se gâcher un pareil festin. »

Andy allait répondre mais se retint. Il prit la main de Shirl. « Nous allons faire un très bon dîner, dit-il. Tâchons de le manger gaiement.

— Pas tellement bon, observa Sol en pinçant les lèvres sur une cuillerée de soupe. Attends d'avoir goûté ça. Enfin, les hamburgers vont nous ôter ce mauvais goût de la bouche. »

Le silence régna pendant qu'ils avalaient la soupe, puis Sol commença une de ses histoires de l'armée, quand il était à la Nouvelle-Orléans, et c'était d'une telle énormité qu'ils éclatèrent de rire ; après, la situation se détendit. Sol leur partagea le reste des *gibsons* tandis que Shirl servait les steaks.

« Si j'étais assez soûl, je prendrais presque ça pour de la viande, annonça Sol en mastiquant avec entrain.

— C'est bon », dit Shirl, et Andy approuva de la tête. Elle acheva rapidement son morceau, essuya la sauce avec un morceau de biscuit d'herbes, puis but une gorgée de *gibson*. L'incident avec les voyous à son retour de la corvée d'eau lui paraissait déjà lointain. Qu'est-ce que la femme avait dit, déjà, au sujet de la maladie de son enfant ?

« Savez-vous ce qu'est la kwash ? » demanda-t-elle.

Andy haussa les épaules. « Une sorte de maladie, voilà tout ce que j'en sais. Pourquoi ?

— Il y avait une femme près de moi dans la queue pour l'eau et on s'est parlé. Elle avait avec elle un petit garçon atteint de cette kwash. Je ne crois pas qu'elle aurait dû l'emmener sous la pluie, dans son état. Et je me demandais si c'était contagieux.

— Alors, ne vous en faites pas, dit Sol. Kwash, c'est une abréviation de « kwashiorkor ». Si, dans l'intérêt de votre santé, vous suiviez comme moi les programmes médicaux, ou si vous ouvriez de temps en

temps un livre, vous seriez renseignée. Ce n'est pas contagieux parce que c'est simplement une maladie de sous-alimentation, comme le béribéri.

— Jamais entendu parler de celle-là non plus, dit Shirl.

— Ce n'est plus aussi fréquent de nos jours, mais il y a beaucoup de kwash. Ça provient d'une insuffisance de protéines. En un temps, on ne la trouvait qu'en Afrique, mais maintenant on en a dans tous les États-Unis. Formidable, hein ? Il n'y a plus de viande, les lentilles et le soja coûtent trop cher, alors les mères bourrent leurs gosses de biscuits d'herbes et de confiserie, tout ce qui est bon marché...»

L'ampoule clignota puis s'éteignit. Sol traversa la pièce à tâtons et trouva un commutateur parmi le labyrinthe de fils au-dessus du réfrigérateur. Une faible ampoule, branchée sur la batterie, s'alluma. « Il faudrait recharger, dit-il, mais ça peut attendre demain matin. Il ne faut pas faire d'exercice après les repas, c'est mauvais pour la circulation et la digestion.

— Je suis vraiment enchanté que vous soyez ici, docteur, dit Andy. J'ai besoin d'un avis médical. J'ai des ennuis. Vous comprenez... tout ce que je mange passe dans mon estomac...

— Très drôle, petit malin. Shirl, je ne comprends pas que vous puissiez supporter ce plaisantin. »

Le repas leur avait fait du bien et ils bavardèrent un moment. Puis Sol annonça qu'il allait éteindre pour économiser le courant de la batterie. Ils se souhaitèrent bonne nuit et Andy entra devant pour prendre sa lampe de poche ; la moitié de la pièce qu'ils occupaient était encore plus froide que l'autre, réservée à Sol.

« Je me couche, dit Shirl. Ce n'est pas que je sois si fatiguée, mais c'est le seul moyen d'avoir chaud. »

Andy manipula en vain le commutateur du plafonnier. « Le courant n'est pas encore rétabli et j'ai un travail à terminer. Ça fait combien... une semaine que nous n'avons plus d'électricité le soir ?

— Attends que je sois au lit et ensuite j'actionnerai la lampe de poche... ça ira ?

— Il faut bien. »

Il ouvrit son calepin sur la commode, posa à côté une formule réutilisable et se mit à inscrire les renseignements dans son rapport. De la main gauche, il manœuvrait à intervalles lents et réguliers le levier de la lampe, qui lui fournissait ainsi une lumière continue. La ville était calme ce soir-là, la pluie et le froid ayant chassé les gens des rues. Le bourdonnement de la petite dynamo et les quelques grincements de la pointe sur le plastique paraissaient anormalement bruyants. La clarté de la lampe suffisait à Shirl pour se déshabiller. Elle frissonna en ôtant ses vêtements et passa vivement un pyjama épais ; puis une paire de chaussettes très reprisées avec lesquelles elle

couchait, avant d'enfiler enfin un gros pull-over. Les draps étaient froids et humides. Ils n'avaient plus été changés depuis le début de la pénurie d'eau, bien qu'elle s'efforçât de les aérer le plus souvent possible. En portant les doigts à ses joues, elle s'aperçut qu'elles étaient mouillées et se rendit compte qu'elle pleurait. Elle se retint de renifler de peur d'agacer Andy. Il faisait de son mieux, après tout. Oui, avant qu'elle vienne s'installer ici, c'était différent ; elle avait eu la vie facile, une bonne nourriture, une chambre chaude et, quand elle sortait, son garde du corps personnel, Tab. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de coucher avec lui deux fois par semaine. Elle avait eu la chose en horreur, même le simple contact de ses mains, mais au moins cela ne durait pas trop longtemps. Avoir Andy auprès d'elle, c'était tout autre, c'était bon ; elle aurait voulu qu'il vienne la rejoindre au lit en ce moment même. Elle frissonna de nouveau, sans réussir à cesser de pleurer.

L'HIVER

La ville de New York vacillait au bord du désastre. Chacun des entrepôts fermés était un noyau de discorde, encerclé de foules affamées et apeurées qui cherchaient un bouc émissaire. La colère les poussait à l'émeute, les bagarres pour la nourriture devenaient des bagarres pour l'eau, et celles-ci tournaient au pillage chaque fois que possible. La police luttait, mais elle n'était plus qu'une mince barrière entre les protestations furieuses et le chaos sanglant.

Au début, les bâtons de police et les matraques plombées avaient suffi à stopper les échauffourées, puis cela ne faisant plus d'effet, on avait eu recours aux gaz pour disperser les foules. La tension grandissait, car les gens ne s'enfuyaient que pour se rassembler en un autre lieu. Les jets des pompes à incendie les arrêtaient facilement quand ils s'efforçaient de pénétrer dans les stations de l'Assistance, mais il n'y avait pas assez de véhicules et ceux-ci ne pouvaient remplir leurs citernes une fois qu'ils les avaient épuisées. Le ministère de la Santé avait interdit de recourir à l'eau de rivière : cela aurait équivalu à répandre du poison. Le peu d'eau disponible était plus qu'indispensable pour combattre les incendies qui se déclenchaient dans toute la ville. Les rues étaient bloquées en de nombreux points et le matériel des pompiers ne pouvait passer ou devait s'astreindre à de longs détours. Certains des incendies prenaient de l'extension et, dès midi, la totalité du matériel était déjà en usage.

Le premier coup de feu fut tiré quelques minutes après midi, le 21 décembre, par un garde de l'Assistance sociale, et tua un homme qui avait brisé une fenêtre du dépôt alimentaire de Tompkins Square pour tenter de s'y introduire. Ce fut la première balle, mais non la dernière... ni non plus la dernière victime.

On boucla certaines zones agitées dans des filets aériens, mais il n'y en avait qu'une quantité limitée. Ensuite les hélicoptères durent se contenter de planer sans efficacité au-dessus des rues en ébullition, comme simples postes d'observation pour la police, qui savait ainsi où envoyer des renforts. Connaissances d'ailleurs inutiles, puisque la police n'avait plus de réserves, tous les hommes étant engagés quelque part.

Après le premier accrochage sérieux, plus rien n'impressionna

vivement Andy. Tout le reste de la journée et toute la nuit, ainsi que tous les autres agents de la ville, il dut affronter la violence et l'appliquer pour rétablir la loi et l'ordre dans une cité déchirée par les combats. Il n'eut de repos qu'après avoir été victime de son propre gaz et s'être fait emmener à l'ambulance du Service des hôpitaux pour y recevoir des soins. Un infirmier lui lava les yeux et lui administra un comprimé pour lutter contre la nausée. Allongé sur une civière, serrant sur sa poitrine son casque, ses grenades et sa matraque, il tenta de récupérer. Le chauffeur du véhicule était assis sur un autre brancard, armé d'une carabine pour décourager quiconque eût manifesté trop d'intérêt envers l'ambulance ou son précieux contenu de produits médicaux. Andy aurait aimé y rester plus longtemps, mais le brouillard froid entraîna par la porte et il se mit à frissonner au point que ses dents claquaient. Il eut du mal à reposer les pieds à terre, mais, dès qu'il se mit en marche, il se sentit un peu mieux... un peu réchauffé. L'attaque avait été jugulée et il alla lentement rejoindre le groupe le plus proche de silhouettes en bleu, en fronçant le nez tant ses vêtements sentaient mauvais.

Ensuite la fatigue ne le quitta plus et il n'eut plus le souvenir que de visages hurlants, de pas précipités, de détonations, de cris, de l'éclatement sourd des grenades lacrymogènes, d'un objet qu'on lui avait lancé et qui lui avait laissé une large ecchymose et une enflure au revers de la main.

Quand le soir vint, il se mit à tomber une froide averse mêlée de neige fondue qui, s'ajoutant à l'épuisement, chassa les gens des rues mais pas la police. Quand les foules se furent retirées, les forces de police s'aperçurent que leur travail ne faisait que commencer. Il fallait surveiller les portes défoncées et les fenêtres béantes en attendant qu'elles soient réparées, découvrir les blessés et les faire soigner, pendant que les pompiers avaient également besoin d'aide pour combattre les incendies. Cela dura toute la nuit. A l'aube, Andy se retrouva affalé sur un banc au commissariat et entendit le lieutenant Grassioli qui appelait son nom sur une liste.

« Voilà tout ce que je peux autoriser, ajouta le lieutenant. Vous autres, prenez vos rations avant de partir et laissez ici votre matériel anti-émeute. Soyez tous de retour à dix-huit heures. Il n'y aura pas d'excuses ! Nous ne sommes pas au bout de nos peines. »

A un moment de la nuit, la pluie avait cessé. Le soleil levant projetait de longues ombres dans les rues transversales, conférant un éclat doré au revêtement noir et mouillé. Une maison isolée brûlait encore et Andy dut enjamber les débris calcinés qui encombraient la chaussée. Au coin de la 7^e Avenue, il vit les carcasses de deux vélos-taxis dont on avait déjà volé toutes les pièces utilisables et, quelques mètres plus loin, le corps tassé d'un homme. Il aurait pu être endormi,

mais au passage Andy constata qu'il était mort, à voir les marques de violence que portait son visage renversé. Il poursuivit sa route. Les services de santé n'allaient recueillir que des cadavres ce jour-là.

Les premiers troglodytes sortaient d'une bouche de métro, en clignant les paupières sous la lumière. Durant l'été, tout le monde s'était moqué des troglodytes : ceux que l'Assistance avait logés dans les stations maintenant silencieuses du chemin de fer souterrain. Mais, quand l'hiver était venu, l'envie avait remplacé les rires. Peut-être que c'était sale et sombre, sous la surface, mais il y avait tout de même quelques réchauds électriques. Ces gens ne vivaient certes pas dans le luxe, mais au moins l'Assistance ne les laissait pas mourir de froid. Andy parvint à sa rue.

En montant l'escalier, il piétina lourdement quelques dormeurs ; mais peu lui importait : il était trop fatigué même pour s'en apercevoir. Il eut du mal à introduire sa clef dans la serrure. Sol l'entendit et vint lui ouvrir.

« Je viens justement de faire de la soupe. Tu as bien calculé ton moment. »

Andy tira de sa poche quelques morceaux de biscuits d'herbes et les répandit sur la table.

« Tu voles de la nourriture ? fit Sol en ramassant un biscuit et en le grignotant. Je croyais qu'il n'y aurait plus de distribution avant deux jours ?

— Ma ration de la police.

— C'est normal. Impossible de tabasser les citoyens quand on a le ventre vide. Je vais en mettre un peu dans la soupe pour lui donner de la consistance. Tu n'as sans doute pas vu la télé aujourd'hui, alors tu ignores tout du carnaval qui se déroule au Congrès. Ça bouge sérieusement...

— Shirl est réveillée ? » demanda Andy en se débarrassant de son manteau pour se laisser choir sur un siège.

Sol demeura un instant silencieux puis répondit lentement : « Elle n'est pas ici. »

Andy bâilla. « Il est un peu tôt pour sortir. Pourquoi ?

— Ce n'était pas aujourd'hui, Andy. » Sol, le dos tourné, remuait la soupe. « Elle est partie hier, deux heures après toi. Elle n'est pas encore rentrée...

— Tu veux dire qu'elle est restée dehors tout le temps des émeutes... et toute la nuit ? Qu'est-ce que tu as fait ? » Il se redressa sur sa chaise, oubliant son épuisement.

« Que pouvais-je faire ? Sortir pour me faire piétiner comme tout le reste des vieux imbéciles ? Je te parie qu'elle va très bien. Elle a dû se rendre compte de la situation et se réfugier chez des amis au lieu de rentrer.

— Quels amis ? Qu'est-ce que tu racontes ? Il faut que j'aille la retrouver.

— Reste assis ! Que pourrais-tu fabriquer dehors ? Mange ta soupe et dors, c'est ce que tu as de mieux à faire. Elle se débrouillera, je le sais, ajouta Sol à regret.

— Qu'est-ce que tu sais, Sol ? » Andy le saisit par les épaules, le retournant à demi.

« Bouscule pas le pot de fleurs ! » cria Sol, en repoussant les mains d'Andy. Puis, d'un ton plus calme : « Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'est pas sortie pour rien. Elle avait ses raisons. Elle avait mis son vieux manteau, mais j'ai aperçu dessous une robe qui m'a paru vraiment chic. Et des bas nylon. Une fortune sur ses jambes. Et quand elle m'a dit au revoir, j'ai remarqué qu'elle était très maquillée.

— Sol... que cherches-tu à me dire ?

— Je ne cherche pas... je te dis. Elle était habillée pour aller en visite, pas pour faire les courses. Comme si elle allait voir quelqu'un. Son père, par exemple... elle pourrait lui avoir rendu visite.

— Pourquoi aurait-elle envie de le voir ?

— A toi de me le dire. Vous vous êtes chamaillés, pas vrai ? Peut-être qu'elle est partie pour se calmer.

— Chamaillés... oui, sans doute. » Andy retomba sur son siège et se serra le front entre les paumes. N'était-ce que la veille ? Non, l'avant-veille. Pour lui, cela faisait un siècle qu'ils avaient eu cette stupide querelle. Mais ils se disputaient si souvent depuis quelque temps ! Une querelle de plus n'aurait rien dû changer. Il leva soudain les yeux, effrayé. « Elle n'a pas emporté ses affaires... rien ? demanda-t-il.

— Rien qu'un petit sac, répondit Sol en posant devant Andy un bol de soupe fumante. Mange. Je vais en prendre moi aussi. Elle va revenir. »

Andy était presque trop fatigué pour discuter. Et que dire ? Il tournait machinalement sa cuiller dans sa soupe, puis il prit conscience de sa faim. Il mangea, le coude sur la table, soutenant sa tête de sa main libre.

« Tu aurais dû écouter les discours au Sénat hier, reprit Sol. Le spectacle le plus marrant de la terre. Ils essaient de faire passer leur Décret de Crise – tu parles d'une crise, il n'y a que cent ans qu'elle a commencé ! – et il fallait les entendre tourner en rond autour des petites questions en évitant de mentionner les grandes. » Sa voix prit un accent du Sud prononcé. « Devant la gravité des circonstances, nous envisageons la prospection de toutes les immenses richesses du plus grand bassin alluvial, du delta, messieurs, du plus puissant des fleuves, le Mississippi. Des digues et des canalisations de drainage, monsieur, les merveilles de la science, monsieur, et vous aurez ici même les terres cultivées les plus riches du monde occidental ! » Sol

souffla coléreusement sur sa soupe. « Des digues, c'est bien le mot ! Encore un doigt pour boucher la fissure. Cela fait un millier de fois qu'ils débattent la question ! Mais y en aurait-il un seul pour faire état de la seule et unique raison d'être du Décret de Crise ? Bien sûr que non ! Après tant d'années, ils sont toujours aussi dégonflés et n'osent pas dire la vérité, alors ils la planquent dans l'une des minuscules notes de bas de page.

— De quoi donc parles-tu ? demanda Andy qui n'écoutait qu'à moitié, plus soucieux de Shirl.

— De la surpopulation, c'est tout. Quand je pense qu'ils viennent seulement de rendre légales les cliniques d'avortement ouvertes à toutes les femmes et de fournir obligatoirement à toutes les mères des informations sur la contraception ! Mon vieux, qu'est-ce qu'on va entendre quand les conservateurs s'en apercevront !

— Assez pour le moment, Sol. Je suis fatigué. Est-ce que Shirl a parlé de son retour ?

— Je t'ai répété tout ce qu'elle a dit. » Sol se tut pour écouter un bruit de pas dans le couloir. Ils s'immobilisèrent... et on frappa discrètement à la porte.

Andy y fut le premier, tournant la clenche, ouvrant brusquement le battant.

« Shirl ! s'écria-t-il. Tout va bien ?

— Mais oui, bien sûr... tout va bien. »

Il la serrait contre lui, lui coupant presque la respiration. « Avec les émeutes... je ne savais que penser, dit-il. Je ne suis moi-même rentré que depuis un petit moment. Où étais-tu ? Que t'est-il arrivé ?

— J'avais seulement envie de sortir. » Elle plissa le nez. « Qu'est-ce que c'est que cette drôle d'odeur ? »

Il s'écarta d'elle, sa colère perçant sous sa fatigue. « J'ai chopé un peu de mon propre gaz et ça m'a fait vomir. C'est difficile à surmonter. Qu'est-ce que tu veux dire, tu avais envie de sortir un moment ?

— Laisse-moi ôter mon manteau. »

Andy la suivit dans la chambre et referma la porte sur eux. Elle tira une paire de chaussures à talons hauts du sac qu'elle portait pour les ranger dans le placard. « Alors ? insista-t-il.

— Rien de plus. Ce n'est pas compliqué. Je me sentais prise au piège ici, avec les pénuries, le froid et tout, et sans jamais te voir, et j'avais du chagrin de notre querelle. Rien ne paraissait marcher comme il fallait. Alors je me suis dit que si je m'habillais élégamment et que j'aille dans un des restaurants que je fréquentais avant, pour prendre une simple tasse de café, je me sentirais peut-être mieux. Un remontant moral, tu comprends ? » Elle observa le visage froid d'Andy puis détourna vivement les yeux.

« Et qu'est-il arrivé ?

— Je ne suis pas à la barre des témoins, Andy. Pourquoi ce ton accusateur ? »

Il pivota sur ses talons et regarda par la fenêtre. « Je ne t'accuse de rien, mais... tu es restée dehors toute la nuit. Que crois-tu que je ressente ?

— Oh ! tu sais l'agitation qu'il y avait hier, j'avais peur de rentrer. J'étais chez Curley...

— Le restaurant clandestin où il y a de la viande ?

— Oui, mais quand on n'y mange pas, ce n'est pas cher. Seule la nourriture est coûteuse. J'ai rencontré des gens de connaissance et on a bavardé ; ils allaient à une soirée et m'ont invitée. Alors je les ai accompagnés. On a regardé les nouvelles des émeutes à la télé et personne ne tenait à repartir dans les rues, alors on a prolongé la réunion. » Elle s'interrompit, puis ajouta : « Voilà tout.

— Tout ? » Une question coléreuse, un noir soupçon.

« C'est tout », répéta-t-elle, d'une voix maintenant aussi froide que celle d'Andy.

Elle lui tourna le dos pour commencer à retirer sa robe, et les mots échangés se dressaient entre eux comme une barrière glacée. Andy se laissa tomber sur le lit, lui tourna également le dos, et ils furent comme des étrangers dans la chambre minuscule.

LE PRINTEMPS

L'enterrement les rapprocha comme rien n'avait pu le faire dans les froides profondeurs de l'hiver. Une journée pleine de vent mordant et de pluie, avec cependant l'impression que l'hiver touchait à sa fin. Mais l'hiver avait été trop long pour Sol dont la toux était devenue rhume, puis le rhume pneumonie, et que peut faire un vieillard dans une pièce glaciale, sans médicaments, par un hiver qui semble ne jamais vouloir finir ? Mourir, seule solution, alors il était mort. Ils avaient oublié leurs griefs pendant sa maladie et Shirl l'avait soigné de son mieux, mais des soins affectueux ne suffisent pas à guérir la pneumonie. L'enterrement avait été bref et aussi froid que le jour. Ils regagnèrent la chambre dans la nuit qui tombait vite. Ils n'étaient pas rentrés depuis une demi-heure que l'on frappait sèchement à la porte. Shirl soupira.

« Le messenger ! Oh ! non... Tu ne vas pas devoir travailler aujourd'hui !

— Ne t'en fais pas. Grassy lui-même ne reviendrait pas sur sa parole en pareille circonstance. De plus, ce n'est pas la façon de frapper du messenger.

— Peut-être un ami de Sol qui n'a pas pu assister aux obsèques ? »

Elle alla ouvrir le battant et cligna un instant les paupières dans les ténèbres du couloir avant de reconnaître l'homme qui se tenait devant elle.

« Tab ! C'est toi, n'est-ce pas ? Entre, ne reste pas planté là. Andy, je t'ai parlé de Tab, mon garde du corps...

— Bonjour, Miss Shirl, dit fermement Tab, qui demeura dans le couloir. Désolé, mais ce n'est pas une visite amicale, je suis en service pour le moment.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Andy en s'approchant de Shirl.

— Il faut que vous compreniez. Je prends le boulot qu'on veut bien m'offrir », dit Tab. Il ne souriait pas, la mine triste. « J'appartiens au service des gardes du corps depuis septembre, pas à titre régulier mais pour des tâches occasionnelles. On accepte ce qui se présente. Si on refuse un boulot, on est tout de suite rejeté au bout de la liste. J'ai une famille, à nourrir...

— Où voulez-vous en venir ? » fit Andy. Il se rendait compte qu'il y

avait une autre personne derrière Tab, dans le noir du couloir. Et, aux frottements de semelles, il devinait qu'il y en avait d'autres qui restaient hors de vue.

« Vous laissez pas embobiner, dit l'homme qui se dissimulait derrière Tab, d'une voix de nez, déplaisante. J'ai la loi pour moi. Je vous ai payé. Montrez-lui le commandement !

— Je crois enfin comprendre, dit Andy. Écarte-toi, Shirl. Entrez, Tab, que nous puissions causer. »

Tab s'avança et l'homme tenta de le suivre. « Vous n'allez pas entrer sans moi... » cria-t-il. Andy lui coupa la parole en lui claquant la porte au nez.

« Je regrette que vous ayez fait cela », dit Tab. Il avait autour de ses doigts crispés un coup-de-poing américain muni de pointes.

« Du calme, dit Andy. Je veux vous parler seul d'abord pour savoir ce qui se passe. Il a un commandement d'occupation, n'est-ce pas ? »

Tab fit un signe affirmatif, l'air malheureux, sans relever les yeux.

« Mais de quoi diable s'agit-il ? » demanda Shirl qui jetait des regards inquiets à leurs expressions figées.

Andy ne répondit pas et ce fut Tab qui se tourna vers elle : « Le commandement d'occupation est délivré par le tribunal à quiconque peut prouver qu'il a besoin d'un endroit où habiter. On n'en délivre qu'un certain nombre, et en général aux gens qui ont des familles nombreuses et sont dans l'obligation de quitter un autre habitat. Avec un commandement d'occupation, vous avez le droit de vous mettre à la recherche d'un appartement ou d'une chambre libre. Le commandement est une sorte de mandat de perquisition. Il peut y avoir des difficultés, des gens qui ne tiennent pas à voir des inconnus s'installer chez eux. Aussi les gens qui ont obtenu un commandement d'occupation se font accompagner d'un garde du corps. Ce qui explique ma présence ici. Le type dans le couloir – il s'appelle Belicher – m'a embauché.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ? insista Shirl qui ne comprenait toujours pas.

— Il est ici parce que Belicher est un vampire, dit Andy, le ton amer. Il tourne autour des morgues, en quête de cadavres.

— C'est une façon de voir, convint Tab, en contrôlant sa colère. C'est aussi un type qui a une femme et des gosses et aucun lieu où se loger, ce qui est une autre façon de voir les choses. »

On tambourina soudain sur le battant et la voix geignarde de Belicher se fit entendre. Shirl, qui avait enfin compris la signification de la présence de Tab, poussa un soupir. « Tu es venu pour les aider, dit-elle. Ils ont appris que Sol est mort et ils veulent cette chambre. »

Tab ne put qu'opiner de la tête.

« Il y a encore un moyen de s'en sortir, déclara Andy. Si l'un des

gars de mon commissariat venait ici vivre avec nous, ces gens ne pourraient s'y installer. »

Les coups augmentèrent de violence et Tab fit un demi-pas en arrière vers la porte. « S'il y avait quelqu'un ici en ce moment, ça pourrait coller, mais Belicher serait sans doute en mesure de porter l'affaire devant le tribunal et d'obtenir les droits d'occupation parce qu'il a une famille. Je vais faire de mon mieux pour vous faciliter les choses... mais Belicher reste mon employeur.

— N'ouvrez pas cette porte ! dit sèchement Andy. Pas avant que nous ne soyons d'accord.

— Il le faut... ce n'est pas ma faute. » Il se redressa et referma son poing armé. « N'essayez pas de m'arrêter, Andy. En tant que policier, vous connaissez la loi sur ce point.

— Tab, est-ce obligatoire ? » intervint Shirl à voix basse.

Il se tourna vers elle, les yeux lourds de détresse. « Nous avons été bons amis, Shirl, et c'est ce que je veux me rappeler. Mais tu n'auras pas bonne opinion de moi, désormais, parce qu'il faut que je fasse mon boulot. Je dois les laisser entrer.

— Allez-y. Ouvrez cette foutue porte », concéda Andy avec amertume. Il pivota pour s'approcher de la fenêtre.

Les Belicher firent irruption. Mr. Belicher était mince, avec une tête de conformation bizarre, presque sans menton, et l'air d'avoir juste assez d'intelligence pour signer son nom au bas de la demande de l'Assistance. Mrs. Belicher était le pilier de la famille ; de la graisse molle de son corps étaient sortis les sept enfants présents auprès d'elle. Tous destinés à grossir les allocations familiales qui les faisaient vivre. Le numéro huit dessinait déjà une bosse supplémentaire sous la masse pâteuse de sa chair ; c'était d'ailleurs en réalité le numéro onze puisque trois des Belicher antérieurs avaient péri de maladie ou d'accident. La plus grande fille, âgée de douze ans au plus, portait le dernier bébé couvert de pustules qui puait atrocement et hurlait en permanence. Les autres enfants s'appelaient maintenant à grands cris, soulagés d'avoir échappé au silence et à la tension qui régnaient dans le couloir sombre.

« Oh ! regarde le joli réfrigérateur, s'exclama Mrs. Belicher qui avançait en se dandinant pour l'ouvrir.

— N'y touchez pas », fit Andy. Mr. Belicher le prit par le bras.

« Elle me plaît, cette chambre... pas grande, vous savez, mais agréable. Qu'y a-t-il là derrière ? » Il se dirigeait vers la porte entrebâillée de la cloison de séparation.

« Ma chambre, répondit Andy en lui claquant le battant au visage. Tâchez de ne pas y mettre les pieds.

— Pas la peine de vous fâcher, dit Belicher, en s'écartant vivement de côté comme un chien qui a déjà reçu trop de coups de pied. Je

connais mes droits. La loi décrète que je peux tout regarder, si je veux, avec un commandement d'occupation. » Il s'éloigna encore quand Andy fit un pas vers lui. « Non pas que je doute de votre parole, monsieur, je vous crois. Cette pièce-ci va très bien... une bonne table, des chaises, un lit...

— Ce mobilier m'appartient. Cette pièce en fait est vide, et elle est plutôt petite. Elle n'est pas assez spacieuse pour vous et toute votre famille.

— Elle est assez grande. Nous avons vécu dans de plus petites...

— Andy... empêche-les ! Regarde... » Le cri désolé de Shirl fit pivoter Andy ; il vit que deux des enfants avaient découvert les sachets de fines herbes et d'épices que Sol avait si patiemment fait pousser dans ses jardinières sur la fenêtre et qu'ils les ouvraient sans précaution, s'imaginant que c'était quelque forme de nourriture.

« Posez ça ! » cria-t-il. Mais avant qu'il soit parvenu jusqu'à eux, ils y avaient déjà goûté et en recrachaient la substance.

« Ça me brûle la bouche ! » hurla le plus grand des garçons en répandant sur le plancher le contenu de son sachet. L'autre garçon se mit à bondir sur place, en déchirant ceux qui restaient. Ils échappèrent à Andy et, en un clin d'œil, tous les sachets furent vidés.

Dès qu'Andy eut le dos tourné, le garçon plus jeune, toujours aussi énervé, monta sur la table – où les chiffons souillés de boue qui lui enveloppaient les pieds laissèrent des traînées répugnantes – et mit en marche la télé. La musique beuglante couvrit les hurlements des gosses et les remontrances inefficaces de leur mère. Tab retint Belicher qui tournait la clef de la penderie pour voir ce qu'il y avait dedans.

« Faites-moi sortir ces gosses d'ici, dit Andy, le visage livide de fureur.

— J'ai un commandement, j'ai mes droits ! s'écria Belicher en reculant et en brandissant un carré de plastique imprimé.

— Peu m'importe vos droits, répliqua Andy en ouvrant la porte du couloir. Nous en reparlerons quand ces petits voyous seront dehors. »

Tab mit fin à la situation en empoignant le gamin le plus proche par la nuque et en le poussant à l'extérieur. « Mr. Rusch a raison, déclara-t-il. Les gosses peuvent attendre dehors pendant que nous nous expliquons. »

Mrs. Belicher s'assit lourdement sur le lit et ferma les yeux comme si toute la scène lui était complètement étrangère. Belicher se tassa contre le mur en disant des mots que personne n'entendait ou n'écoutait. Il y eut encore quelques cris aigus et des sanglots de colère dans le couloir quand le dernier enfant y eut été expédié.

Andy jeta un coup d'œil circulaire ; Shirl s'était retirée dans leur partie de la chambre ; il l'entendit verrouiller la serrure. « J' imagine qu'il n'y a rien à faire ? » demanda-t-il à Tab.

Celui-ci haussa les épaules. « Désolé, Andy, sincèrement. Que puis-je faire d'autre ? C'est la loi. S'ils veulent rester ici, vous n'arriverez pas à les en expulser.

— C'est la loi, c'est la loi », répéta Belicher d'une voix sans timbre.

Andy n'avait que faire de ses poings crispés ; il se força à les ouvrir. « Aidez-moi à porter tout ça de l'autre côté, s'il vous plaît, Tab.

— Volontiers, dit Tab en saisissant l'autre bout de la table. Essayez d'expliquer à Shirl ma position, hein ? Je ne pense pas qu'elle comprenne que c'est simplement mon travail. »

Les fines herbes et les épices séchées répandues sur le plancher craquaient sous leurs pieds. Andy ne répondit pas.

Traduit par Bruno Martin.

Roommates.

© Harry Harrison, 1970.

© Casterman, 1975, pour la traduction.

THÉRAPIE 2000

par Keith Roberts

Entre toutes les formes de pollution, celle par le bruit passe pour l'une des plus éprouvantes : elle rend fou l'être à l'ouïe fine. On peut évidemment tenter de se boucher les oreilles. Mais quand tout a échoué, il faut recourir aux grands moyens. Ceux par exemple que prévoit une médecine devenue infaillible.

C'ÉTAIENT les boules Quies qui avaient déclenché le problème. Ou plutôt leur absence et les difficultés que rencontrait Travers dans ses tentatives pour acheter un de ces objets désuets et potentiellement antisocial. Il s'était bien sûr inventé une couverture : en fait, il en avait quatre, chacune vaguement moins crédible que les autres. Mais même comme technicien de laboratoire menant des expériences dans le cadre d'un nouveau projet ultra-secret de guerre du Son il n'avait aucun succès. On ne pouvait ni ne devait trouver d'obturateurs d'oreilles.

Une fois entrée en lui, cette idée ne le quitta plus. Il cultiva l'habitude répréhensible de se bourrer les oreilles de toutes sortes de bouts de papier, de Kleenex, de tout ce qui lui tombait sous la main. Il étudia les propriétés d'absorption sonore d'une vaste série de substances. A un moment, la cire chaude lui parut être une bonne solution ; mais il n'y avait aucun moyen de contrôler son écoulement. Peut-être en travaillant sur soi-même, la tête à plat sur la table... Sa seule expérience fut un échec poisseux. La cire fut définitivement éliminée, mais il restait beaucoup d'autres choses à essayer.

Il devint distrait. Son imprécision s'exprimait sous forme de tentatives de plus en plus douloureuses de fourrer d'autres choses dans ses oreilles déjà remplies à ras bord. Le problème était, bien sûr, tout le problème était que rien ne *durait*. Quelques minutes, peut-être, seulement quelques secondes d'engourdissement délicieux : l'absence totale de sensation auditive, et puis le bruit se mettait à nouveau à s'infiltrer et à s'insinuer le long des parois, dans les interstices du rembourrage ; et les démons revenaient, quoique assourdis, dansant et

frappant dans son crâne.

Il échafauda une nouvelle théorie qu'il était incapable, malgré son absence de plausibilité scientifique, de chasser de son esprit. En substance, c'était l'idée que les obturateurs *absorbaient* le bruit, étaient vite saturés de vacarme et devenaient donc perméables. Sa nouvelle préoccupation lui dictait de rapides et frénétiques changements d'obturateurs et une alternance incessante de matériaux. Il essayait maintenant la céramique et le bois taillé à la main et bien graissé. Il mettait régulièrement et ostensiblement ces derniers chefs-d'œuvre à égoutter dans l'évier.

C'était la vie de Travers. A l'aube, obéissant, il se levait au son de l'émission de Dicky Dobson « Levez-vous en pleine forme ». Deux heures plus tard – deux heures de « Keeling Cocos Walker » et son groupe, de flashes d'information, et de « Salut les mecs », *et caetera*, – le métro inter-bloc le déversait à l'endroit de son travail, un grand ensemble de quarante étages surmonté, comme un gâteau recouvert de glaçage, par les deux étages et annexe de la société Maschler-Crombie-Cohen. Son plaisir consistait là à monter un flot interminable de petites annonces, à jongler avec des objets aussi disparates que la crème aux hormones et les harmonicas et à les harmoniser soit avec des mots en caractères gras, soit avec une étoile, soit encore avec le symbole du dollar, signes qui depuis des temps immémoriaux servaient à proclamer leur excellence.

« Le colleur » – le domaine des petites annonces, devenu depuis maintenant plusieurs décennies le parent pauvre des relations publiques et une des professions les plus conservatrices – attachait encore ces étiquettes désuètes à ses produits chéris. En fait, Travers utilisait un Grant et Digby, mélange volumineux d'épidiascope et de machine à imprimer qui permettait d'agrandir, de réduire, de rétrécir, d'amplifier, de colorer à loisir les images avant de les fixer en appuyant simplement sur un bouton. C'était une bonne machine. Travers pouvait presque avoir l'illusion d'une certaine intimité une fois qu'il était entré dans les subtilités de ses différents soufflets pliants de plastique noir, bien que le vacarme du bureau pénétrât jusque-là. Pas de vidéo, naturellement, mais les haut-parleurs revendiquaient bruyamment la journée de six heures et quart réclamée par le syndicat, leurs slogans alternaient avec les cris furieux du chef du studio qui courait après une reproduction disparue de nature morte. Et, bien sûr, chaque artiste avait à côté de lui son propre mini-transistor si bien qu'à tout moment, le vacarme général était encore rehaussé de bribes d'interprétation de morceaux aussi radicalement différents que du Puccini et du free jazz du milieu du XX^e siècle.

A dix-huit heures juste, Travers rentrait chez lui en métro pour entamer sa longue soirée de loisirs. Les wagons étaient maintenant

tous pourvus de Trivid ; il se demandait comment les jeunes avaient jadis pu supporter leurs courts trajets sans elle. Lui, il avait décidé qu'il n'était plus jeune. Il se souvenait bien des wagons sans Trivid et de beaucoup d'autres choses. Après tout, il avait consacré douze ans de sa vie de travail au Grant et Digby. Une fois en se rasant – le XXI^e siècle, ayant atteint le sommet de la perfection technologique dans beaucoup de domaines, n'avait toujours pas trouvé de solution définitive au problème de la barbe humaine – il se découvrit un unique cheveu blanc. Il en parla à Deidre le soir même, mais elle se contenta de se moquer de lui de cette façon lente et froide qui était la sienne, lui dit combien l'âge importait peu aux vrais hommes et aux vraies femmes, l'embrassa et partit en courant lancer un galet dans la mer.

C'était la vie de Travers, le soir. Le métro le laissait au pied de son propre Bloc d'Habitation. Il prenait l'ascenseur – il était question de mettre des Trivids dans les ascenseurs – et traversait des étages pleins de hurlements jusqu'à sa propre chambre, au quarante-troisième. Mais l'expression « propre chambre » le frappait de temps en temps par son étrangeté. Si, par malchance, il lui arrivait un jour de ne pas aboutir dans la chambre 633, mais dans l'une des huit cents autres cellules de plastique fleuri à fond crème que comprenait le B.H., il se demandait comment il saurait que la cellule n'était pas la sienne, son fragment privé, personnel, et complètement sécurisant de la culture du XXI^e siècle. Ce serait peut-être à cause de petites marques, de petites bosses, d'éraflures sur les murs, contre lesquels il avait de temps en temps lancé des objets dans ces accès de rancune infantile qui semblaient survenir de plus en plus fréquemment. Les chocs ne provoquaient bien entendu aucune réaction : les murs étaient à ce point imprégnés de Son qu'un coup ne laissait pour ainsi dire aucune trace. Aussi, les bottes de Travers, les condiments de son maigre garde-manger, et à l'occasion Travers lui-même, étaient projetés contre des murs souples et translucides de plastique bouton de rose derrière lesquels des ombres électroniques brillaient et se pavanaient toute la sainte journée. Et toute la sainte nuit, excepté un court moment.

Mais comme ce moment de silence était précieux ! Travers avait depuis longtemps calculé le nombre des appareils de Trivid environnants et deviné leur situation exacte d'après ce qu'il entendait. Fondamentalement, il était encerclé. Par en haut et par en bas, naturellement, et par les deux côtés. Le troisième côté de la pièce, le mur du corridor, s'il n'était pas impénétrable, était celui qui le rapprochait le plus du silence total. Le quatrième mur était la cloison des toilettes. Il n'y avait pas de fenêtres. Les chambres avec fenêtre étaient chères : quatre-vingts dollars par semaine contre les cinquante

que Travers payait pour ses quatre murs. Ce n'était pas que l'absence de vue le perturbât outre mesure. Il était, ou était devenu, imperméable au paysage. Un mur extérieur lui aurait valu une légère zone supplémentaire de calme, aurait rendu l'assaut continuél contre ses sens moins multidirectionnel.

Travers vivait ce qui faisait sa vie pendant les trois heures entre l'émission *La Fin des Fins* (qui passait après l'émission *Deuxième Spectacle* et émission *Il est assez tard mais pas trop tard*) et le chœur de l'aube de l'inimitable Dicky Dobson. Naguère, l'interruption des émissions durait quatre heures. Jadis, quatre heures et demie. Travers avait observé son rétrécissement impitoyable avec terreur et consternation, comme un homme primitif regarderait en fronçant les sourcils l'inexorable disparition du soleil pendant une éclipse. Une fois certes, la trêve n'avait duré vraiment que deux heures, mais (sans doute pour la première fois) Dieu lui était venu en aide. Pas en personne, bien entendu, mais grâce aux bons offices de *Marche dans la lumière*, un corps immensément puissant qui possédait des cellules dans tous les pays du monde. Travers avait entendu l'annonce un soir, sans le vouloir : conformément aux possibilités inépuisables des mathématiques, trois Trivids voisines s'étaient un jour branchées sur la même chaîne et avaient réussi à pénétrer la dernière version du « Dispositif de Protection Mentale » de Travers sans grand mal. La déclaration était faite par le président de *Marche dans la lumière* en personne. Au prix de mégadollars, annonçait-il fièrement, la Corporation avait acheté une heure de silence par jour, destinée à la méditation et à la prière. Cela avait probablement déclenché un tollé ; mais *Marche dans la lumière* était une secte riche, vraiment très riche, et l'interdiction avait été maintenue. Par gratitude et par curiosité, Travers leur avait même demandé leur brochure, *Le Salut*. Elle était arrivée dans une enveloppe en plastique couleur kraft sur laquelle une femme et un homme nus, tous les deux délicatement asexués, levaient les bras vers un envahissant soleil orange. Travers fut intrigué, moins sans doute par la perspective de l'Amitié Immortelle que par les chapelles insonorisées de l'ordre, où on pouvait acheter du temps pour méditer, sous forme de tickets de roulement. Mais l'entrée et l'inscription étaient chères, hors de prix pour Travers, avec ses pauvres deux cent dollars par semaine, et il avait dû abandonner son rêve à regret.

Son autre rêve – le rêve important – demeurerait.

Il l'appelait Deidre. Ou plutôt, ils avaient décidé par consentement mutuel qu'elle s'appellerait Deidre. Elle, souriante et dorée, secouait ses cheveux d'or. Elle était son seul vice, son seul espoir, sa seule

évasion.

Il ne savait pas, ou ne se souvenait pas de quelle manière elle s'était mise à exister. Elle était peut-être née de ces rêves enfantins, de ces histoires que les enfants se racontent la nuit sous les draps. Mais Deidre n'était pas une forme nocturne, une succube. Elle était réelle et vivante, réelle autant que n'importe quelle femme, plus réelle que certaines ; elle avait le cafard et des rhumes, et une fois, elle s'était coupée et avait saigné. Elle avait ses moments de calme et ses moments de réflexion, et elle avait aussi une humeur singulière digne d'un petit chat où rien de ce qu'il disait, ni rien de ce qu'il faisait ne lui convenait, et où il s'énervait tout en sachant qu'elle ne voulait pas être méchante, mais en pensant qu'elle ne se rendait pas compte de la fuite du temps. A ces moments-là, ils se querellaient ou bien elle s'asseyait en silence et le regardait, le visage calme, glacé et douloureux ; et le jour suivant, c'était l'enfer. L'enfer, au bureau, l'enfer dans le projecteur où des images d'elle, lumineuse, mordorée et bleu de mer, flottaient, taches insupportables devant ses yeux. L'enfer le jour et la nuit qui suivaient, jusqu'à l'arrêt de la dernière Trivid, jusqu'au moment où elle venait en courant vers lui, petite fille surgie de l'aube ou du crépuscule frais, et lui disait que ça avait été long, tellement long. Et puis, elle lui racontait sa journée, ce qu'elle avait fait, les vêtements qu'elle avait fabriqués – elle était très forte pour faire des choses, des vêtements, des maisons, du bonheur, de tout – et lui demandait comment ça s'était passé, comment cela avait été pour lui. Et tout jaillissait, la frustration, le désespoir, le vacarme infini, gris et lumineux dans la ville infinie, grise et lumineuse, ruche humaine de Néant. Et puis elle le prenait dans ses bras, pressait fort sa tête contre ses seins, chantonait et riait, et lui faisait tout oublier, et il se perdait dans sa chaleur et dormait pour se réveiller et se rendormait encore.

L'idée que Deidre était réelle était sa conclusion personnelle et mûrement pesée. Quelque part, le lien spatial et temporel avait éclaté, il était arrivé à mi-chemin d'une autre réalité, la seule qui eut le moindre sens pour lui. Un lien temporel, presque certainement car les choses que Deidre lui montrait, les endroits dans lesquels ils flânaient, ne pouvaient exister. Pas maintenant, plus maintenant.

Inventait-elle ces endroits pour lui faire plaisir ? Il le lui avait demandé assez souvent. Mais elle se contentait de rire, invariablement, de le taquiner et elle ne disait rien. Pendant un moment, il avait pensé qu'elle lui cachait quelque chose un secret bien à elle qui, une fois découvert, risquait de les replonger tous les deux dans les limbes de la monotonie journalière. Mais il n'y avait rien ; elle le lui dit une fois, honnêtement et simplement, ses mains dans les siennes, ses yeux bleus cherchant les siens, oscillant d'avant en arrière avec ces petits mouvements et ces petits changements de direction qui

faisaient tellement partie d'elle. Quand elle parlait comme cela, avec sérénité et assurance, on ne pouvait douter d'elle. De cette voix-là, de cette manière-là, elle lui avait dit que Dieu existait vraiment.

Le fait d'être réelle avait ses inconvénients. Car qui pouvait dire de quelle centaine, de quel millier de manières Travers pourrait faire du mal à son amie ? Un mot dit ou un geste accompli, inconsciemment, dans la journée, des liens étranges qui pourraient... quoi ? détruire, empoisonner tout ce qui était beau et vrai ? Conscient de cela, Travers eut une énorme réaction. Pendant les mois qui suivirent rien ne fut trop bon pour Deidre. Et Deidre était si délicieusement et si facilement capable d'être gâtée. Car elle prenait, acceptait tout avec le même plaisir naïf – pas naïf, ce n'était pas le mot, ni enfantin, ni simple – le même plaisir, ce goût des choses physiques qui caractérisait tout ce qu'elle faisait. « Occupe-toi de moi, disait-elle. Entoure-moi. Que je me sente toute chaude et toute bien ! » Il faisait ces choses, content, mais encore apeuré ; ce jour-là, un jour...

« Foutaise. »

Deidre était assise sur une plage. Sa plage préférée. La courbe du sable, blanc là où le soleil l'avait séché, marron crème là où la marée descendante le dévoilait, s'étendait jusqu'à une haute colline, un cap vert couronné par un bosquet d'arbres balayés par le vent. Derrière ce cap, il y en avait d'autres, des colonnes de rochers s'alignaient en une procession majestueuse, la lumière était vaporeuse sur leurs visages, jusqu'au brouillard lumineux de l'horizon.

« Pouah », dit Deidre. Puis elle lui reprit les mains. « Mon chéri, *je t'aime*. Tu ne comprends pas – je ne peux pas expliquer, je ne suis pas douée pour les phrases mais tu ne comprends pas que c'est tout ce qui compte ? »

Il ne répondait pas, pas à ce moment-là. Il était perdu dans ses pensées. Et puis elle ramassa un peu de sable pour le lancer sur lui, partit en courant, plongea dans la mer. Et ils revinrent à la petite cabane de la plage – c'était la cabane, cette fois-ci, et non la villa. Elle avait aussi une villa, avec des murs blancs imprégnés de lumière et couverts d'ustensiles de cuisine en cuivre jaune et en cuivre rouge ; il y avait toujours un grand feu dans la cheminée et des peaux de mouton crème et très moelleuses qui servaient de tapis. Ils les empilaient et se mettaient dessus pour faire l'amour, à la lumière dansante, sautillante et changeante, des flammes. Venait ensuite le moment où il s'occupait le plus d'elle. Le café frémissait dans l'âtre : il lui en apportait une tasse, et lui soulevait les épaules encore enveloppée dans les toisons, et la tenait pendant qu'elle buvait, blottie contre lui. Puis elle se réveillait à demi, à peine, restait allongée, ébouriffée, dorée et détendue, la lueur de la flamme sur son visage, les yeux clos, faisant des bruits de chatte heureuse, souriant

malicieusement pour le taquiner ; et elle voulait refaire l'amour, ils recommençaient et puis dormaient, dormaient merveilleusement bien. Elle se brossait les cheveux, ses longs cheveux soyeux qu'elle avait laissés pousser pour lui, ronronnait encore, lui donnait des petits noms, et, venant d'elle, ces syllabes chaudes et brunes n'étaient pas ridicules. Enfin, ils se pressaient et s'agitaient, affolés tous les deux par le Temps, comme des enfants surpris en train de manger de la confiture, plus que comme des adultes sérieux et responsables. Elle le reprenait dans ses bras pendant un instant, l'embrassait une fois encore...

Comment le quittait-elle ?

Il ne savait pas.

Mais les murs couleur crème de sa cellule s'animaient soudain, pleins de lumière, et derrière eux résonnaient les voix familières si haïes.

« Debout, debout, levez-vous en pleine forme, c'est Dicky Dobson qui vous parle... »

Et Deidre s'estompait dans la brume, triste, comme une apparition.

Et puis les journées, les longues journées insipides et remplies de Son ! Il lui semblait que les heures s'étiraient interminablement avant qu'il puisse la retrouver. Dormir était impossible pour Travers, dans ce vacarme, et les tranquillisants lui étaient interdits eux aussi. Une fois, drogué, il avait essayé de faire venir Deidre, et elle n'avait pas pu ou pas voulu se montrer ; elle était restée une ombre dans l'obscurité, une silhouette qui pleurait, pleurait, comme un oiseau, pâle et mince avant de s'évanouir dans une aube nouvelle. De ce jour-là, il n'avait plus touché à ça. De ce jour-là avait commencé le jeu des boules.

Deidre était contre. Quand il lui en parla, elle se mordit la lèvre et fronça les sourcils. Elle ne voulait pas lui dire pourquoi. Il perçut sa blessure et son inquiétude, se sentit perdu, et une heure entière, irremplaçable, s'écoula avant qu'ils ne redeviennent eux-mêmes. Après cela, il ne lui dit plus rien. Il n'avait jamais eu, aussi loin qu'il pût se souvenir, de secret pour elle auparavant.

Trois jours plus tard, il comprit partiellement pourquoi elle avait été blessée. Il en fit un abcès.

C'était très douloureux. Pour être plus précis, c'était comme si un petit soleil flamboyait, enfermé de manière irrévocable et atroce dans sa mâchoire. Il était exclu de dormir avec cette douleur, malgré la présence des mains de Deidre, l'esprit et la force de vie de Deidre, qui faisait tout pour l'atteindre à travers la douleur qui l'enveloppait. Il cria et pleura, se cogna la tête, s'évanouit presque. Le matin, dès la première lueur ou même avant – avant même l'émission de Dicky Dobson – il fut obligé d'aller voir un médecin.

Quatre heures d'agonie avant le rendez-vous. Il appela son patron

au vidéophonie. Celui-ci se mit à rire en voyant sa tête, lui demanda si cela changerait quelque chose s'il pleurait, et quand Travers fit non de la tête sans un mot, il rit encore un peu plus. A ce moment-là, Travers était devenu grotesque. Le pus éclatait et se répandait en de nouvelles poches, causant de nouveaux points d'inflammation. Mais au fur et à mesure qu'il enflait, la douleur s'apaisait miraculeusement. La douleur en son esprit s'aggravait à présent ; il avait conscience de son erreur et de sa bêtise, d'avoir blessé Deidre, en faisant ce qu'il avait fait. Il avait besoin de la voir de manière urgente, de lui expliquer, de la tenir dans ses bras mais c'était impossible, et à sa place, il y avait le docteur Tees.

Le docteur était ennuyé. Avec quelque raison, se dit Travers. Car les corps étrangers que le docteur Tees l'accusait d'avoir mis dans ses oreilles – on en retrouva apparemment quelques lambeaux – étaient la cause originelle de ses souffrances. Et les souffrances de Travers étaient la cause originelle de la perte de temps que subissait le docteur – Travers était désolé. Il aimait le docteur Tees, ou plus exactement, il essayait de l'aimer, consciencieusement et sérieusement. Mais c'était difficile, car le docteur avait une Trivid fixée à son bureau et pendant qu'il l'examinait, et donnait son diagnostic, Kandjar – pour la cinquième fois de la semaine, Travers avait fait le compte – se battait avec Willy Chester le Sanglant, en un classique combat de quinze rounds. Des rayons de lumière de couleur jouaient sur le dessus du bureau et il y avait du bruit. Travers décida qu'il souffrait de rétention de mémoire. Il connaissait le commentaire frénétique par cœur, presque mot pour mot. Il s'aperçut également qu'il était sensibilisé à chaque esquive, à chaque direct du droit et du gauche, à chaque flot de sang.

Mais le docteur parlait.

C'était un jeune homme affable, ventripotent. Et incroyablement, assez extraordinairement boutonneux. Travers en incriminait secrètement la Trivid. C'était une autre de ses théories, aussi peu scientifique que possible : le bruit continu, dirigé surtout vers la tête, devait finir par être absorbé par les tissus jusqu'au point où, devenus pour ainsi dire imbibés, ils rejettent chaque nouvel assaut de carrées et de rondes, chaque choc d'octaves et de dissonances. Le visage du docteur Tees suait de bruit à travers le spectre auditif tout entier, de quarante hertz à quinze mille, avec des traces de ces vingtièmes harmoniques, qui ne sont discernables que sur l'oscilloscope. L'harmonique, l'ante-harmonique, plutôt, comme théorie des pustules.

Travers devait vraiment faire attention. Il comprit qu'on l'envoyait à un spécialiste parce que tout cela devait cesser. Oui, fit-il de la tête, oui, il comprenait et approuvait. Ils l'avaient soigné, il était désinfecté et n'avait plus mal. Il ferait tout, absolument tout, pour son propre

bien, il se rendait compte. Sinon il y aurait de vrais problèmes, et Travers, sans l'avoir voulu et un peu mystérieusement, en aurait sa part.

Il en parla à Deidre, cette nuit-là. Elle avait une cinquantaine de questions à lui poser sur le docteur, sur ce qu'il avait dit et fait, sur le spécialiste que Travers devait voir. Quelle sorte de spécialiste ?

Travers rougit, se sentit bête. Il avait été trop énervé pour le demander.

Mais il pensa de nouveau, ce qu'il avait déjà pensé souvent, que Deidre ferait une merveilleuse infirmière. Il la voyait dans un pavillon frais, blanche, empesée et grande, avec une coiffe qui ressemblait à un grand papillon de toile raide. Il se réveilla un peu plus frais et cette image le soutint tout au long de ses heures de travail chez Maschler et Crombie.

Mais le soir, les problèmes recommencèrent.

Il avait voulu faire venir Deidre tôt, pour une fois. Parce qu'il y avait tellement de choses à dire sur sa courte et tumultueuse journée. Il avait entendu parler – simplement entendu, remarquez, c'était juste dans l'air – d'un nouveau travail chez Maschler. Un meilleur poste. Il en avait parlé à son chef de studio, et Rowlinson n'avait pas dit non, n'avait vraiment pas dit non. Il avait fait hum, et toussoté, l'avait regardé par-dessus ses lunettes et avait émis quelques doutes sur ceci ou cela, mais il n'avait pas dit non, pas franchement. Il gagnait au change cinquante dollars par semaine, et la possibilité d'une chambre donnant sur l'extérieur. Travers défaillait presque en y pensant. Une pièce de façade, avec tous les privilèges que cela comportait. Un mur entier, tout un côté de son existence libéré du vacarme ! Maintenant, il voyait déjà la pièce, lui-même assis près de la fenêtre ; une nuit d'été peut-être, et le million de lumières clignotantes qui formaient la ville, luisantes et rampantes, carte vivante étalée tout en bas... Après cela, la réalité de la chambre 633 était dure à supporter. Surtout maintenant qu'on lui avait interdit d'exercer son vice secret. Il restait assis à ruminer, dans la lumière et le brouhaha, la tête dans le creux de ses mains ; il s'allongeait sur sa paillasse, s'agitait, se levait, faisait du café, le buvait, se rallongeait, s'asseyait. Les aiguilles de l'horloge murale rampaient avec une lenteur impossible, marquant tristement les secondes et les minutes comme si même l'horloge voulait le priver de cet interlude de paix qui était encore si douloureusement éloigné dans le temps.

Vers vingt heures, une humeur curieuse s'empara de lui. Pour la première fois depuis des années peut-être, il se retrouva en train de se demander pourquoi lui, Travers, devait se distinguer par des mésaventures si étranges. L'affaire des obturateurs, par exemple. En y repensant, en reconstituant chacun de ses actes, il ne trouvait aucune

faillie dans sa logique, aucun moment où on pouvait dire : « C'est là que Travers a déraillé. » Non, il avait fait ce qu'il avait fait par nécessité. C'était peut-être un faux-fuyant, mais c'était une nécessité vitale pour lui en tant qu'individu. Puis, il se prit à se demander s'il y avait eu une époque – à l'époque cambrienne, par exemple, ou à l'époque dévonienne calme et hantée de lagon – où il y avait eu du silence, et s'il y avait vraiment aujourd'hui un endroit (en dehors de ces chapelles hors de prix qui faisaient la fortune de Marche dans la lumière) où on pouvait dire que la tranquillité régnait, même pour peu de temps. Certainement pas dans ce qui restait de la campagne. Il avait économisé sou par sou pendant des années pour payer ses seules courtes vacances en dehors de la ville, mais cela avait été en vain. Partout, tous les quelques mètres, semble-t-il, dans ces champs soigneusement préservés, sur les bouts de plage, sur les collines qui à un endroit définissaient les limites de la ville, ils avaient installé des aires de confort. Les touristes qui erraient sans but, un peu effarés, s'y rassemblaient, branchant leurs écouteurs, leur Trivid de poche, rechargeant les accumulateurs de mini-transistors, se remplissant l'âme d'une délicieuse ambroisie de son. Il n'y avait rien pour lui dans ces endroits. Rien des plages désertes de ses rêves, ou de ceux de Deidre, ni soupirs du vent dans les herbes, ni clapotis ni chuchotement des vagues contre les rochers et le sable...

À sa grande surprise, il se vit en train d'utiliser, contre sa volonté et sa raison, son vidéophone. Les numéros de l'annuaire défilèrent, verts et brillants, tandis qu'il consultait les listes. Il trouva ce qu'il cherchait, composa le numéro de la Poste, Tour Centrale, sa gorge se serra à deux reprises, puis il déposa sa plainte aussi clairement et brièvement que possible.

L'homme qui lui faisait face dans le petit écran pétillant se montra compréhensif. Oui, oui, excès de bruit, c'est très regrettable ; bien sûr, chaque citoyen était contrôlé de manière très stricte, chacun avait droit à une certaine quantité de décibels en fonction de son statut exact. Travers était-il *certain* que le règlement n'était pas respecté ?

Il en était certain.

Alors, dit son nouvel ami et bienfaiteur, on allait entreprendre une action. Immédiatement. Les ingénieurs centraux ratissaient constamment la ville à la recherche de contrevenants. Une camionnette était en service dans le quartier, elle était déjà en route, en fait. Ne vous inquiétez pas, monsieur Travers ; restez tranquille, attendez la lumière... Avec un sourire impersonnel, professionnel, l'employé des réclamations s'effaça lui-même.

Je l'ai fait maintenant, pensa Travers, avec un mélange de terreur et d'exultation. *Deidre, je l'ai vraiment fait, maintenant...*

Mais, et si... supposons, espoir contre espoir... supposons que

quelque chose soit vraiment *fait* ? Travers imagina, ou essaya de se représenter le Silence. S'étendant comme un baume, comme les ondulations majestueuses d'un lac, à partir de sa cellule, à travers l'immeuble et au-delà. Il s'abandonna à son rêve. Il se vit devenir le patriarche, l'archiprêtre d'une nouvelle religion. Et si, après ses débuts modestes, cette foi devait continuer à se répandre ? A travers la ville, le pays, franchissant les mers, peut-être, pour couvrir le monde. Cette vision était enivrante et immense. Le Silence. Une nouvelle foi qui rassemblerait des centaines, des milliers, des millions peut-être, de convertis. Il se demanda de quelle épaisseur devraient être les murs qui lui assureraient le calme absolu ? Un mètre, cent mètres, cinq cents mètres ? L'argent ne serait pas un problème. Il voyait les routes bordées d'arbres qui rayonneraient à partir du sanctuaire, la circulation ralentie et son bruit amorti. Il voyait l'endroit comme s'il y était, le bloc blanc et carré, abreuvé de soleil, formé par ses murs. A l'intérieur, une éternité de calme. Avec Deidre...

Le signal lumineux des visiteurs clignotait avec insistance au-dessus de la porte, comme un œil rouge, en colère.

Combien de temps était-il resté absorbé dans ses pensées ? Quelques minutes seulement ; mais même le Son s'était momentanément évanoui pour lui. Il se déplaça jusqu'à la porte, comme dans un rêve, encore saisi par sa nouvelle et provisoire exaltation.

Il y avait deux techniciens. Et une grande abondance d'appareils, de compteurs, de détecteurs en forme de bol, de chariots débordant de leviers de contrôle et de cadrans, un micro sur un pied flexible, dont la tête était aplatie comme un serpent de chrome brillant. Ils branchèrent ceci et testèrent cela, notèrent l'heure, firent un rapport au service central, vérifièrent le nom et le numéro d'identification de Travers, consultèrent des liasses de tableaux et de notes, en sortirent un énorme plan du B.H. – ils lui paraissaient merveilleusement bien équipés – et finalement furent prêts à commencer.

Travers priait en silence.

La tête du micro cherchait en tournant, tandis que les aiguilles du cadran oscillaient et tremblotaient. Les lumières s'allumaient et s'éteignaient.

Travers sentit la sueur jaillir de son front et de ses aisselles.

Le micro reniflait maintenant le plafond.

« Négatif, dit l'homme de la poste. A peu près deux virgule huit en dessous du maximum. »

Ils dirigèrent la petite machine vers le sol.

« Négatif ici, dit l'opérateur. Cinq en dessous. »

Mais les cris et les hurlements, la musique, les rythmes qui se surajoutaient et se recouvraient furieusement, le vacarme éclatant,

permanent, c'était *négatif* ? Le micro était sourd, ou mal réglé. Ils se moquaient de lui.

« Écoutez, monsieur, dit l'homme de la poste, vous nous avez fait venir pour des clous.

— Attendez une minute. »

Nouvel espoir.

La tête du micro était dirigée vers un coin de la pièce. Il semblait presque à Travers qu'elle tremblait. Comme si elle sentait une victime.

« On a un neuf virgule cinq par ici, dit l'opérateur. D'accord, monsieur, vous avez votre cause de réclamation. »

Les détecteurs furent mis en marche. Les cadrans consultés, le plan étalé sur la paillasse de Travers.

« C'est lui, dit l'homme de la poste, en indiquant un nom du doigt. Il s'appelle Lupcheck. Une amende de quatre-vingts dollars. D'accord, monsieur Travers, merci de nous avoir appelés. On ne peut pas permettre que tout le monde soit dérangé par le boucan. C'est pas bon pour le système. »

Et après un étalage final de sondes et de tuyaux, de mystérieux objets brillants qui disparaissaient dans des boîtes, ils partirent.

Travers se tordit les mains.

Lupcheck... Il connaissait Lupcheck assez bien. Et Lupcheck connaissait Travers. Leurs chemins s'étaient déjà croisés une fois. Lupcheck conduisait une grue au supermarché local : une chose volumineuse, bleu vif, qui circulait continuellement, avec des chuintements et des ronflements pneumatiques, tout le long du circuit des rails suspendus au-dessus du demi-hectare de produits présentés. Des pamplemousses, des boîtes de conserve, du papier hygiénique et des mini-transistors, des fleurs artificielles, des boîtes d'œufs, du fromage et tout ce qu'on peut imaginer d'autre, tout était emporté par Lupcheck de son casier de l'entrepôt, jeté vers l'endroit qui lui était attribué tandis que les tas diminuaient sous les mains fiévreuses et voraces des consommateurs. Travers avait souvent admiré sa dextérité dans le maniement de la grue ; jusqu'au jour où eut lieu un événement compliqué qui laissa un consommateur tout secoué et sans chapeau et répandit des morceaux de bananes, des oranges amères en conserve, des pots de confiture et des céréales sur le sol. Le consommateur cria quelque chose vers le toit d'un air très en colère, on lui répondit, il continua à crier jusqu'au moment où Lupcheck sauta en bas – il avait une petite échelle d'araignée presque invisible fixée sur un côté de la grue. Lupcheck n'était pas grand, mais il était trapu et il arborait des cheveux gris orangé qui poussaient en touffes irrégulières sur son large crâne, et des avant-bras massifs et rougeauds. Ses poings étaient gros, avec des articulations couvertes de cicatrices et de crevasses. Un coup de ce poing et les lunettes du consommateur furent

complètement enfoncées d'un côté de son visage, et du sang ruissela et élaboussa le sol en grosses gouttes rondes. Le consommateur hurlait tandis que Lupcheck remontait dans sa machine en grommelant, encore fâché. Et Travers s'en alla vite vers la sortie, se sentant mal et ne voulant plus des choses qu'il avait achetées, se demandant avec une sorte d'étonnement écoeuré pourquoi il n'avait encore jamais compris le pouvoir destructeur du paquet d'os qui terminait le bras humain.

Travers avait peur de Lupcheck. Et maintenant il lui avait coûté quatre-vingts dollars.

Quelque temps après le départ des chasseurs de décibels, il n'était pas évident que le tumulte général des Trivids se fut légèrement calmé. Travers passa une nuit agitée, trop mal pour dormir, incapable d'invoquer Deidre. Comme toujours, l'incrédulité venait avec la fin du vacarme. C'était comme d'essayer de se souvenir de la douleur ; il semblait inconcevable que le B.H. n'ait pas toujours connu un calme aussi parfait. Les lumières s'éteignirent dans les boxes alentour, et Travers resta allongé les yeux ouverts dans des ténèbres de velours. Dans le noir, il se maudit amèrement. Quelle petite chose cela semblait, après coup, cette simple affaire de bruit ! Sans aucune raison, ou presque aucune, il avait compromis le matin suivant. Et il s'était aliéné Deidre, et lui avait fait du mal, il n'en doutait pas. Il se prépara au sommeil avec une espèce de désespoir, mais l'aube pointa et Dicky Dobson surgit avec sa cacophonie quotidienne, tandis que Travers était encore allongé, les yeux rouges de fatigue. Maintenant, des horreurs l'attendaient, car même s'il parvenait à éviter Lupcheck, c'était en tout cas le Jour du Spécialiste.

Lupcheck l'attrapa au vol dans l'ascenseur.

Travers appuya sur les boutons, paniqué, mais l'autre était trop rapide pour lui. Il avança une épaule dans la porte qui était en train de se fermer poussivement ; le mécanisme siffla péniblement, se rouvrit et se referma sur Lupcheck. L'ascenseur commença sa descente régulière.

Lupcheck agrippa les vêtements de Travers, le souleva sur la pointe des pieds et le poussa contre la paroi de l'appareil. Travers respirait avec difficulté, fixant les yeux bleu pâle et globuleux. Comme c'était déjà arrivé auparavant, il se sentait curieusement détaché ; mentalement, il se rendait compte que Lupcheck était vraiment irrité, et il réfléchissait tout en observant la texture grossière de la peau de l'autre, le réseau formé par ses veines minuscules, la couleur des poils en bataille de ses sourcils épais, certains roux, d'autres blancs, d'autres gris. Un petit muscle se crispa au coin de la bouche de Lupcheck, et Travers se demanda un instant si le grutier n'était pas aussi malheureux que lui. Puis monta la rage, vertigineuse et froide. Elle lui disait qu'il devait envoyer son genou dans le bas-ventre de Lupcheck,

lancer un coup de poing à la jointure du nez et des yeux pour le mettre hors de combat. Il fut retenu par ce qu'il avait vu au supermarché. Lupcheck était invincible ; il y aurait d'autres coups, comme les coups d'un grand marteau puissant, trop terribles pour être supportés et des choses se casseraient dans la bouche de Travers – il voyait déjà le sang et sentait déjà la douleur. Aussi resta-t-il tout flasque pendant que Lupcheck le cognait une fois encore contre la paroi de l'ascenseur, et il grogna, et il promit, et il jura.

Quoi qu'il arrive maintenant, Deidre serait fâchée. Fâchée de sa lâcheté, fâchée s'il se battait et était inutilement blessé. Aussi, Travers dut écouter les choses que disait Lupcheck et faire les promesses que demandait Lupcheck et il déguerpit, reconnaissant de ce répit, quand Lupcheck le relâcha enfin. La rage bouillonnait encore ; elle ne le quitterait plus, il le savait, tant que Deidre n'en aurait pas souffert. Comme toujours, contre sa volonté. Mais elle devait souffrir, par la folie et l'incompétence de Dieu, sinon pour d'autres raisons.

La rage amena Travers jusqu'au bloc hôpital. Il y avait déjà été une fois, des années plus tôt, et se souvenait obscurément du chemin. Il se fraya un passage le long de souterrains bondés qui renvoyaient le fracas aigu des auto-transporteurs et le brouhaha encore plus intense des voitures. Des Trivids installées çà et là dans les murs et les toits, renforçaient le vacarme. Entre les écrans, il y avait encore des affiches et des publicités parlantes encadrées de fausses flammes et de motifs écossais bleus, roses, rouge vif, blancs et jaunes. Le bloc hôpital était bien signalisé. On aurait dit qu'il étendait ses fibres nerveuses électroniques jusque dans les souterrains ; bientôt, Travers se trouva confronté aux possibilités contradictoires offertes par les services Nez, Gorge et Oreille, Ophtalmologie, Gériatrie, Cancer, et une demi-douzaine d'autres aux noms encore plus menaçants. Les sillons lumineux – suivez le rouge et bleu – clignotaient, eux aussi. Il se trompa deux fois de chemin, revint sur ses pas, et finit par trouver son chemin jusqu'à un auto-transporteur qui grimpa doucement une rampe assez raide et le déposa à la réception de l'endroit.

Il s'en souvenait aussi. Les murs de béton sans fin, la lueur dure et blanche qui émanait de petites ouvertures latérales, et le vacarme. Des haut-parleurs, dirigés dans tous les sens, vociféraient des numéros d'identification, dirigeant les patients de la consultation vers l'une des portes ou l'un des ascenseurs. Rangée après rangée de boxes ouverts, aux murs bruts, les cas qui n'avaient pas semblé dignes d'être admis dans le dédale du dessus étaient reçus par un personnel habillé de blanc qui courait frénétiquement ; au-delà se trouvait la section des accidentés, envahie par le flot de la ville entière. Des ambulances, éjectées à quelques secondes d'intervalle d'une batterie de monte-charges, vomissaient des brancards et des blessés encore valides ;

d'autres employés, des infirmières et des aides soignantes, grouillaient autour d'eux. Des sonnettes d'alarme retentissaient constamment, des chariots s'entrechoquaient en cliquetant. A un endroit, Travers vit l'épave d'un véhicule transporté dans la panse d'un camion de soins, déversé sans cérémonie aucune sur une rampe inclinée. Des hommes se précipitèrent dessus, l'un tenait les cylindres d'une lame d'oxycoupage. On extrairait probablement les victimes immédiatement, comme des harengs tout frais d'une boîte.

Travers frissonna d'horreur, se retourna et présenta son Identicket à l'examen impersonnel du contrôle des Rendez-vous. La machine clignota, pointa rapidement et lui rendit une carte perforée et codée. Il se pressa, bousculé, déchiffrant ses instructions en chemin.

Dans son bloc, le vacarme était pire qu'ailleurs. Il dépassa des salles pleines de bruit, et violemment éclairées, des couloirs pleins du cliquetis métallique des chariots et des ustensiles. Il fut harcelé et ballotté, expédié d'un endroit à l'autre. A la longue, en haut de l'immeuble les signaux muraux commencèrent à avoir un sens. Il trouva son couloir, dénombra les portes, présenta sa carte à une sonde électrique, et fut admis mécaniquement dans une antichambre sans caractère, mais moquetée.

Au moins, il y faisait plus calme. Une Trivid solitaire fonctionnait, le Son coupé. Un réceptionniste – humain, enfin – prit en main le destin de Travers. On lui dit de s'asseoir et d'attendre, on lui donna un magazine aux pages de plastique à feuilleter. Il lut automatiquement des mots qui n'avaient aucun sens. Et pria pour Deidre. En d'autres temps, d'autres grandes crises de sa vie, cette technique avait marché. Il ferma les yeux, concentré. Repoussant la lumière qui filtrait à travers ses paupières, repoussant le bruit.

« *Monsieur Travers...* »

Travers leva les yeux avec un sursaut en entendant cette voix irritée. Il était de nouveau parti du mauvais pied. Maintenant, il avait contrarié le spécialiste.

On le fit entrer dans un bureau. Ici, enfin, il y avait du Silence. Un silence si intense que le ouic-ouic, le ronflement lent du ventilateur encastré dans le plafond semblait puissant. Le spécialiste consulta un classeur couvert de plastique, fronça les sourcils, gloussa et secoua la tête. Puis, il joignit les doigts et regarda Travers d'un air morose au-dessus de ses mains en parlant.

Cet homme éminent présenta soigneusement ses arguments, tapotant parfois le dessus du bureau pour appuyer son discours. Tout d'abord, Travers devait comprendre le problème considérable que lui et ses semblables posaient à une société moderne ; une société, souligna le spécialiste, organisée en fonction de grands principes historiques pour le bien du plus grand nombre de ses membres. En

fait, il répéta les admonitions du docteur Rees, tandis que Travers acquiesçait en silence, ne voulant pas le déranger. Voulant seulement, à la vérité, s'échapper une fois de plus dans son désert de Son.

Mais il semblait que cela ne se pouvait pas, car le spécialiste parlait toujours, posant des questions de plus en plus pénétrantes avec insistance. La direction que prenait l'interrogatoire était étrange. Des choses sur l'enfance de Travers, des événements éloignés qu'il extrayait, réexaminait et retournait dans tous les sens. Travers répondait, tout d'abord réticent, puis plus coopératif, jusqu'à ce qu'enfin toute sa douleur sortît de lui avec des sanglots bouillonnants, le besoin, le grand besoin de calme de son âme. Son idée de sanctuaire.

Travers s'arrêta, épouvanté. Mais le spécialiste rayonnait à présent, le pressant de continuer. Le spécialiste lui-même comprenait le problème de Travers, il comprenait vraiment. Quant à la solution, eh bien, dans cette société moderne, dans ce meilleur des mondes possibles, on pouvait tout obtenir. Et ce besoin était après tout très simple à satisfaire. La réponse ? Elle n'était pas dans d'énormes boîtes de médicaments, ni dans des systèmes étranges, ni dans des rêves romantiques inaccessibles...

Travers cligna des yeux devant la beauté parfaite de la solution qui commençait à poindre. Si simple, si subtilement simple, simple comme la relativité, simple comme toutes les grandes idées vraiment originales... Elle signifiait bien sûr le sacrifice de son nouveau poste, la fin de son rêve d'un jour d'une pièce séparée. Mais son esprit rayonnait déjà à l'idée des autres possibilités, plus grandes encore. Le bonheur total et complet pour lui, et pour Deidre. Il se voyait déjà, annonçant la merveilleuse nouvelle : le Temps, le temps illimité d'être ensemble lui et elle. Le monde s'estompait ; il ne voyait plus que l'avenir lumineux et parfait. Il acquiesça, fiévreux, sans voix, tant il était impatient, désireux seulement de signer les formulaires que le spécialiste lui présentait, et de commencer.

Il fut conduit à une nouvelle pièce. Aseptisée, cette fois, laquée de blanc. L'infirmière qui le préparait était brune de peau et souple. Presque comme Deidre, avec des cheveux soyeux, dont la masse était sûrement cachée dans son bonnet blanc impeccable. Mais elle le poussait dans tous les sens avec indifférence, comme s'il n'était qu'une carcasse, qu'un simple morceau de viande indigne de toute considération humaine. Ses yeux, il les aperçut une fois, semblaient pleins de mépris ennuyé ; mis il vit l'écouteur du transistor dans son oreille, le fin cordon qui entraînait dans le col de son uniforme et parvint à lui retourner son regard du haut d'une indifférence plus

condescendante encore.

L'anesthésie locale fit immédiatement effet, un engourdissement glacé se répandit de ses mâchoires à son cou et à ses tempes. Il fut conduit vers un siège qui épousa ses formes quand il s'y assit, et qui s'affaissa et bascula au moyen d'innombrables leviers brillants. Une lampe fut allumée, lumineuse comme une planète et, toute proche, il sentit la bouffée de chaleur momentanée qu'elle provoquait sur ses joues et son nez, juste avant qu'on lui fixe un tissu sur les yeux. Sa tête était tournée ; des doigts fouillaient ses joues mortes, les creusaient.

Les instruments faisaient de petits bruits. Des tintements et des cliquettements. Puis des crissements et des grincements plus rapprochés, enfin un craquement, puis rien. Plus rien du tout.

Le tissu fut enlevé, et Travers regarda autour de lui hébété. Le cauchemar était terminé, proprement et correctement ; il avait suffi d'un court instant. Plus de Dicky Dobson, plus de « Levez-vous en forme » ; plus de gens, rien. On lui avait assuré que la technique était si parfaite que son sens de l'équilibre demeurerait intact ; une simple affaire d'excision, de suppression d'os minuscules qui travaillaient en accord avec d'autres os minuscules : des alignements qui fonctionnaient avec une précision d'horlogerie et servaient à transmettre l'enfer des quatre quarts du globe à l'intérieur de son crâne...

Les visages lui faisaient des grimaces. L'infirmière, l'anesthésiste, le chirurgien ; des compliments ou des insultes, des félicitations ou du mépris. Il répondait en souriant euphoriquement. Il ne savait ni ne voulait savoir.

Et il y avait la ville silencieuse, dehors. Les wagons silencieux et les auto-transporteurs silencieux, les gens silencieux et les véhicules silencieux. Un million de fenêtres silencieuses, veaux de cellules qui abritaient un million de Trivids silencieuses. Quelque part, Lupcheck conduisait une grue silencieuse, mimait sa rage silencieuse, pauvre et stupide Lupcheck, il était vaincu maintenant, il ne comptait plus du tout.

Il était hors de question de travailler aujourd'hui. Travers se faufila précautionneusement chez lui, attentif au vertige qui pouvait se manifester un moment. Il emprunta l'ascenseur jusqu'à sa chambre, fit glisser silencieusement le panneau de porte pour la refermer. Derrière les murs, comme toujours, des formes électroniques dansaient. Il leur sourit aussi, c'était un sourire de bénédiction.

Il se dévêtit lentement, il avait tout le temps du monde, à présent. L'anxiété de la nuit, la tension de la journée l'avaient épuisé. Il se recroquevilla sur la paillasse, s'enveloppa dans les couvertures et s'endormit presque instantanément.

La plage surgit. Et dessus, Deidre courait comme elle n'avait jamais

couru. Il courut aussi, les bras tendus, il sentait ses pieds trébucher dans le sable chaud. Il essaya de l'enlacer, mais elle le repoussa. Tout abasourdi, il vit alors la trace de ses larmes briller sur son menton et sur sa gorge, et ses yeux, la terrible accusation de ses yeux. Elle tomba à genoux, se tenant la gorge et se balançant, figure de a détresse, posant encore et encore la même question silencieuse, *pourquoi, pourquoi*, jusqu'à ce qu'il comprenne enfin.

Deidre était muette.

Traduit par Sylvie Finkielsztajn.
Therapy 2000.

Publié avec l'autorisation de l'Agence Hofiman, Paris.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

PERSONNE N'HABITE BURTON STREET

par Gregory Benford

Quand on a renoncé à résoudre les problèmes urbains, ceux notamment qui conduisent à de brusques explosions de violence, à des soulèvements incontrôlés, il reste une issue.

Celle qui consiste à faire du problème sa propre solution.

JE me tenais près d'un de nos postes de commandement provisoires, juste après le petit déjeuner, et me nettoyais les dents avec un cure-dent tout en bavardant avec Joe Murphy, lorsque le premier acte des Troubles Domestiques nous frappa de plein fouet.

Le printemps avait perdu sa parure de fleurs depuis un mois, et l'été était là – chaud, étouffant, le genre de temps qui vous laisse couvert de sueur avant même que vous ayez fini votre première tasse de café du matin. Un tel été annonce toujours des ennuis, et celui-ci paraissait le pire depuis que j'étais entré dans la Force.

Nous savions qu'ils étaient dans le secteur, et se rapprochaient progressivement. Depuis une demi-heure, notre réseau de communications était en effervescence, faisant le point sur leurs positions et demandant aux ordinateurs quelle attitude adopter quand ils seraient là.

Je regardais la rue. Au fond, se trouvait un tas de boutiques semi-permanentes, ainsi qu'une boîte aux lettres. La boîte aux lettres m'ennuyait : elle n'aurait pas dû se trouver là.

Au loin, de l'autre extrémité de Burton Street, on entendait déjà le grondement de basse de la foule.

Pendant que nous nous préparions, Joe ne cessait de ronchonner sur les mensualités qu'il devait à cause du Snocar qu'il s'était laissé refiler. Je ne l'écoutais que d'une oreille : de l'autre, je suivais la rumeur de la foule.

« Si encore y'avait que ça, continua Joe. Mais tout cloche : les voisins, les écoles, tout.

— Tout cloche sauf Murphy, hein ? lui dis-je en souriant.

— Allons, tu me connais mieux que ça. Mais personne ne fait rien

de valable. Bien sûr, tout le monde a du travail, mais la plupart du temps, ce sont des emplois inutiles imposés par les syndicats.

— Pour avoir un vrai boulot, il faut avoir une vraie formation », dis-je, mais ce n'était nullement pour me moquer de lui. J'aime mon boulot, et il vaut mieux que bien d'autres, mais je sais bien que ce n'est pas de la haute spécialisation. Joe et moi, on est des gars ordinaires.

« Pourquoi est-ce que ça te travaille, tout d'un coup ? lui demandai-je. Ça ne te ressemble pas. »

Joe haussa les épaules. « Sais pas. Ma bourgeoise m'embête pour que je gagne plus d'argent et qu'on déménage. Elle s'entend pas avec les voisins, il y a même eu des bagarres. » Il paraissait presque gêné.

« Plus d'argent ? Enfin, tu as tout ce qu'il te faut, comme nous tous ! Bien des gens sont plus mal lotis que toi. Regarde tous ces Africains miséreux qui vivent de rien du tout. »

J'allais le taquiner sur le fait qu'il était marié, mais, comme je l'ai dit, je continuais à prêter l'oreille à la foule. Il est facile de juger de la direction que suit un groupe de gens ou une meute de loups ; après un curieux silence qui dura environ cinq secondes, je fus fixé : ils venaient droit vers nous.

« Scott ! criai-je au gars des transmissions. Donne-moi un bilan définitif ! »

Murphy cessa de me faire part de ses ennuis et écouta un moment le bruit de la foule, comme s'il venait seulement de se rendre compte de sa présence, puis partit au trot vers les Polauts rangés en bas dans le camion. Ils étaient préchauffés, tout prêts à partir, mais Joe tenait à jeter un ultime coup d'œil, peut-être aussi à programmer les dernières instructions de Scott.

Je finis par jeter mon cure-dent et vérifiai une dernière fois les joints à volume constant de ma combinaison en plastiform à l'épreuve des balles. Scott arriva au pas de course avec le diagnostic du Q.G. Comme toujours, le bilan électronique était à la fois net et imprécis. Je pus néanmoins en déduire les indices bruts repérés au sein de la foule qui venait vers nous. La meilleure estimation – il ne faut jamais espérer mieux qu'une estimation – était un tas de Troubles Psy et de Préjugés Raciaux, sans compter un bon nombre de Chômeurs. Il y en a de plus en plus dans la ville, et ils nous donnent bien du fil à retordre. Ils sont dingues, prêts à tout casser.

Après avoir paraphé le document, je l'envoyai à Scott. J'avais pris mon temps pour le lire ; je distinguais maintenant des cris isolés et des bruits de verre brisé. J'abaissai la visière de mon casque et branchai le micro extérieur. J'allais étouffer avec ce truc, mais je n'étais pas assez stupide pour traîner le climatiseur en plus de tout le reste.

Je refis face à la rue au moment même où un groupe d'une centaine

de personnes tournaient le coin du bas, se répandant comme une vague grise et crasseuse. Je plongeai derrière le parapet et fis signe à Murphy de lancer trois Polauts pour commencer. Je dus lever trois doigts écartés car il y avait déjà trop de bruit pour se parler. Je jetai un coup d'œil sur ma montre : fichtre, même pas neuf heures du matin !

Scott dévala l'escalier que nous avions installé sur le côté du bâtiment. Je le suivis sans perdre de temps. En haut, nous étions trop exposés. Murphy nous rejoignit avec les tableaux de commandes. Après avoir suivi l'allée, nous nous accroupîmes derrière une clôture basse pour observer ce qui se passait.

La plupart continuaient à crier à tue-tête, comme si le souffle ne devait jamais leur manquer, et brandissaient ce qu'ils avaient sous la main. Peu à peu, ils se dispersèrent pour former des groupes plus petits. Les plus rapides avaient déjà atteint les premières maisons.

Un grand Noir remonta la rue d'un pas souple, sans se presser. Il s'arrêta devant la boutique en bois du coiffeur, lança quelque chose à travers la fenêtre et *whoom* ! Les flammes léchèrent le haut de la vitrine, s'étendant rapidement.

Un homme plus très jeune ramassa quelques pierres et se mit à les jeter méthodiquement sur les vitrines des magasins suivants. Il était suivi par une femme, qui marchait maladroitement avec ses talons hauts ; on aurait dit qu'elle allait faire ses courses, n'était qu'elle tenait un marteau à la main. Le Noir sourit et lui montra l'enseigne du coiffeur, qui continuait à tourner sur elle-même devant la boutique ; d'un coup bien assené, elle répandit des éclats de verre sur dix mètres de trottoir.

Je me tournai vers Murphy : « Tout est prêt ? »

Il fit un signe affirmatif. « Tu donnes le signal. »

L'agence de voyages voisine du coiffeur étant en béton, ils ne purent y mettre le feu. Cinq hommes se lancèrent contre la porte. Au troisième essai, ils réussirent à l'enfoncer. Un moment plus tard, une grande affiche touristique vola sur le trottoir, suivie par un pied de chaise. Ils faisaient tout leur possible, mais sans outils, ils avaient du mal à démolir le mobilier.

« C'est bon, dis-je. Lance les premiers Polauts. »

Une fumée noire remontait Burton Street, et je commençais à en sentir l'odeur âcre. Les filtres allaient éliminer ça. La seule chose qu'ils ne neutralisaient malheureusement pas, c'était la sueur humaine, et elle n'allait pas me lâcher de toute la journée.

Notre première voiture de patrouille prit beaucoup trop vite le tournant du bas de la rue. Je regardai Murphy, qui la contrôlait, mais il était trop occupé à essayer d'éviter les gens qui emplissaient la rue. Quelque chose le tracassait ; il avait dû relâcher son attention.

J'étais certain que la voiture allait faire un tonneau, avec de vilaines conséquences, mais elle se redressa et le conducteur put limiter le dérapage. Le hurlement des pneus fit tourner des têtes dans la foule, qui changea de direction et arriva sur la voiture au moment même où celle-ci freinait pile, laissant des traces de caoutchouc sur la chaussée. Murphy composa une nouvelle instruction, et le Polaut assis à côté du chauffeur se mit à tirer sur un type qui essayait d'allumer un cocktail Molotov ; l'engin du Polaut faisait le bruit d'une carabine à répétition. Le type le fixa un moment, puis alla se réfugier dans une quincaillerie.

La foule s'était mise à bombarder la voiture : briques, fragments de mobilier, marchandises diverses provenant des magasins. Un objet lourd et dur fracassa le pare-brise ; le chauffeur se jeta de côté, trop tard pour éviter d'avoir la main droite écrasée par une bouteille. Un type – sans doute le même que tout à l'heure – apparut sur le toit de la quincaillerie, rejeta le bras en arrière et lança quelque chose dans la rue.

Il y eut un bruit de verre brisé et un cercle de flammes s'élargit juste devant la voiture, qui fut bientôt entourée d'un nuage de fumée noire et grasse. Murphy allait devoir se fier à son intuition ; on ne voyait plus rien dans la voiture.

Un jeune armé d'un fusil à canon scié apparut sur le pas d'une porte et s'accroupit dans le plus pur style Western. Il tira deux coups en succession rapide sur la voiture, atteignant un des policiers en plein visage alors qu'il descendait et plaquant son corps contre le toit de la voiture, où il resta un moment immobile avant de s'effondrer.

Une mare rouge se forma rapidement autour de sa tête et s'écoula vers le trottoir, aux cris approbateurs de la foule. L'adolescent courut vers le corps, lui arracha son insigne et s'écria : « Souvenir ! » avant de battre en retraite. Il eut droit à quelques rires.

Murphy me regarda ; je lui fis signe qu'on allait passer aux pompiers, et pris mon tableau de contrôle. Scott était tout occupé à cracher dans son enregistreur des notes pour un futur rapport. Lorsque Murphy lui donna une bourrade, il s'interrompt le temps d'établir le contrôle radio sur les pompiers.

La majeure partie de Burton Street était maintenant en feu et noyée dans une lumière orangée. La foule avait cessé de s'intéresser au flic, et commençait à se diriger vers nous – mais c'était prévu. Les pompiers arrivèrent en courant de leur pas saccadé, juste devant nous. Ils amenaient une simple lance d'incendie : la foule n'était pas assez importante pour que ça vaille la peine d'engager une voiture et tout le reste. Mais ils portaient l'uniforme rouge réglementaire. De loin, on aurait pu les prendre pour des vrais.

Leur programme de routine était une fois de plus une belle salade.

Au lieu de se diriger, comme je l'avais programmé, vers la boutique du coiffeur ou un des autres magasins en feu, ils foncèrent droit vers une papeterie que la foule n'avait pas touchée. Ils étaient trois, traînant le tuyau et la lance d'incendie. La foule s'était reculée pour voir ce qui allait se passer.

Lorsque l'eau sous pression jaillit, elle enfonça la devanture du magasin et inonda tout l'immeuble. Il y eut des rires dans la foule, ou plutôt dans ce qui en restait – beaucoup avaient commencé à gagner un autre secteur.

Les rires cessèrent soudain, un grand type, l'air absolument fou, arrivait en brandissant une cognée. Il l'abattit sur le tuyau, mais le rata. Les gens s'approchèrent pour regarder la suite. Pour le type, c'était devenu un point d'honneur, mais ces tuyaux sont plus solides qu'on ne pense. Il insista ; au cinquième essai un joint céda – sans doute une réparation mal faite.

La foule rit de nouveau : le gars reculait précipitamment. Il avait failli prendre le jet d'eau en plein visage ; avec cette pression, ce n'est pas une plaisanterie, croyez-moi.

Le pompier qui tenait le tuyau n'y prêta pas attention, car il n'était pas programmé pour cela. Lorsque le gars finit par s'en rendre compte, il alla vers lui et lui enfonça posément la hache dans le dos.

Il commençait à faire chaud. Comme je n'avais vraiment pas envie de modifier le programme de routine, les autres pompiers ne tardèrent pas à être eux aussi mis hors de combat – plus ou moins de la même manière. Une petite grand-mère (qui avait sans doute à se plaindre des allocations) emprunta la hache au gars, juste le temps de couper les bras et les jambes des pompiers, puis trottina pour rejoindre le gros de la foule.

Je levai ma visière et les regardai disparaître au bout de la rue. Je pris mon lance-grenades et tirai une cartouche lacrymogène faible, pour qu'ils se dépêchent un peu. Le vent soufflant de côté allait rapidement disperser le gaz. Bien ! Je ne tenais pas à avoir des réclamations si quelqu'un y était resté exposé trop longtemps.

Scott commandait déjà de nouveaux policiers et pompiers pour l'équipe de l'après-midi. Les remplaçants allaient sûrement arriver à temps. Il y avait eu peu de dégâts ; la foule aurait pu faire nettement mieux.

« J'appelle l'équipe de récupération ? demanda Murphy.

— Bien sûr. Ils ne risquent pas de revenir ; ils avaient déjà l'air complètement crevés. » Ils avaient pris la direction du secteur d'Horton, à quelques rues de là.

Un camion s'arrêta au milieu de la rue. Deux hommes en combinaisons de travail en descendirent et commencèrent à charger les androïdes, tout en éteignant les foyers d'incendie au passage. D'ici

une heure, tout allait être remis en place, y compris la boutique de coiffeur préfabriquée.

« Quel fichu truc, fit observer Murphy.

— Quoi ? dis-je.

— Tout ça. » Du geste, il embrassa Burton Street. « Quel gâchis de construire tout ça, juste pour que ces crétins aient le plaisir de le démolir.

— Un gâchis ? dis-je. C'est le meilleur investissement que l'on ait jamais fait. Il y avait combien de gens dans cette foule ? Deux cents, au jugé ? Pendant des semaines, ils vont se tenir tranquilles, racontant à leurs potes comment ils ont mis le feu à la rue ou descendu un flic.

— T'as sans doute raison. Pour le prix, c'est pas cher, si c'est vraiment utile.

— Si c'est utile ! Allons, si ça ne l'était pas, ils ne seraient pas là, tu peux en être sûr. Tu sais que pour avoir le droit d'y participer, il faut l'avis favorable d'un psycho. Les ordinateurs calculent exactement ce dont ils ont besoin, le genre d'action qu'il leur faut pour décharger leur agressivité, puis nous le projettent lors du briefing au Q.G. Ça marche à tous les coups.

— Je me demande... Tu sais ce que les Comsies disent des psychos, des sondes et des médicaments : c'est une at...

— Atteinte à la vie privée ?

— Ouais, maugréa Murphy, morose.

— Mais mon vieux, les psychos, c'est la santé publique ! Ça fait partie de l'assistance sociale ! On n'a plus besoin de perdre du temps et de l'argent pour aller se mettre sur un divan et parler à un type. Le gouvernement te donne bien mieux, et c'est gratuit ! »

Murphy me lança un drôle de regard. « T'as raison. Faudrait peut-être que j'aille me faire faire un check-up un de ces jours. »

Je fronçai les sourcils – pas trop, juste ce qu'il fallait. « Je me demande, Joe. Il nous arrive à tous d'avoir des ennuis une fois de temps en temps, mais ça ne veut pas dire qu'on ait besoin de se faire soigner, tu sais. N'y pense plus, et ça passera tout seul. »

Joe était régulier, mais même un gars comme moi, qui n'a jamais été marié, pouvait voir que ce n'était pas lui qui pensait tout ça. Ça venait de sa femme. Encore une qui n'était pas satisfaite de ce qu'elle avait.

Et ça, ça pouvait devenir grave. Un gars comme Joe, qui n'a pas fait d'études, n'a guère de débouchés dans l'informatique ou dans l'automation, même pas de chances de promotion dans l'armée. Si bien que la pression montait dans sa tête.

Les chefs, comme moi, sont censés veiller à l'état mental de leurs hommes, et je suis le règlement, comme tout le monde. Mais le problème n'était pas du côté de Joe.

Je pris mentalement note de faire examiner la femme de Joe par un psycho.

« Bon, dit-il en ôtant son casque. Faut que j'aille préparer les Polauts pour la prochaine. »

Je regagnai lentement notre centre d'opérations permanent pour faire mon rapport. Après avoir réfléchi un bon moment, je décidai de signaler également Joe lui-même. On n'est jamais trop prudent.

Après, il se sentira mieux dans sa peau et travaillera mieux. Je me sens à coup sûr bien mieux qu'avant. C'est un bon boulot que j'ai : veiller à la bonne marche des affaires publiques et aider les gens à être plus heureux.

J'arrivais au bout de la rue, me demandant où je pourrais aller prendre un verre, lorsque j'avisai la boîte aux lettres. Je la vérifie chaque fois, sûr que ça ne peut être qu'une erreur.

On prétend que tout est strictement réaliste dans Burton Street, mais y mettre une boîte aux lettres, c'est vraiment une idée tordue.

Elle est en fonte, et solidement fixée. On ne peut pas y mettre le feu, ni l'arracher. Impossible de décharger son agressivité sur un truc pareil.

Et elle ne sert certainement à rien. Pas à l'angle de Burton Street. Personne n'habite ce quartier.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.
Nobody Lives on Burton Street.

© Gregory Benford, 1969.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

L'HOMME QUI AVAIT DISPARU

par Katherine MacLean

Les immenses cités du présent et de l'avenir sont constituées de systèmes interdépendants extrêmement complexes et fragiles. On l'a vérifié lors des grandes pannes qui ont privé à plusieurs reprises New York d'électricité. Un incident relativement minime peut entraîner des conséquences qui, de proche en proche, s'enchaînent et conduisent à une véritable catastrophe.

C'est un véritable métier que de prévoir et de prévenir ces sinistres. Un métier susceptible – comme tout savoir – d'être retourné.

Vous n'êtes pas seul. » Les mots s'épalaient en lettres lumineuses rouges dans le ciel du soir. Dans les rues libres, les gens qui revenaient de leur travail n'avaient qu'à lever les yeux pour apercevoir l'enseigne ; elle projetait une lueur pourpre dans le ciel tandis que les passants franchissaient les portes de leur Royaume, leur micro-société régie par ses propres lois. Ils se changeaient, revêtaient d'étranges costumes, parfois des armures légères, et organisaient des tournois pour gagner les faveurs des dames. Ou encore, dans un autre Royaume, protégé par de hauts murs, ils pratiquaient les rites du culte sadique aztèque ou bien la simple pauvreté et l'amitié des Communes de la Fraternité d'Amour. Ils n'étaient pas seuls.

Les non-conformistes qui ne parvenaient pas à trouver de cellules pour les accueillir vivaient dans les zones publiques libres et se rendaient à des réunions libres pour rencontrer leurs semblables. Mais à quoi bon ? Lorsque, tard dans la nuit, ils quittaient seuls ces réunions, ils passaient devant les panonceaux rouges qui brillaient dans les vitrines des magasins. « *Vous n'êtes pas seul. Trouvez vos âmes sœurs. Trouvez votre distraction favorite. Trouvez votre compagnon, votre compagne. Utilisez les services d'« Harmonie », diagnostics de la personnalité et conseils en unions.*

Carl Hodges était seul. Il errait dans un quartier en ruine désert, et il voyait dans le ciel brumeux de New York se refléter la lueur rouge

de l'enseigne qui vacillait comme la flamme écarlate d'une bougie. Il savait ce que proclamaient les néons. *Vous n'êtes pas seul.*

Il ferma les yeux et les larmes jaillirent sous ses paupières closes. Maudit soit le jour où il avait appris à parcourir le temps. Il avait la faculté de se souvenir. De se souvenir de Suzanne. Il revoyait le mouvement de la planche de surf et Suzanne se dirigeant vers une énorme vague, puis l'avant de la planche pris sous le rouleau, la lame qui la soulevait très haut, toujours plus haut et enfin la rejetait avec une violence inouïe. Il savait comment, pour son plaisir, revenir aux événements passés, mais à présent, il ne parvenait pas à s'arracher à cette vision. La même scène se déroulait sans cesse sous ses yeux. *Pense à quelque chose d'autre.*

« Alors, encore en train de chialer, papa ? fit une jeune voix insolente. (Une main glissa deux comprimés entre ses lèvres.) Tiens, des pilules de bonheur. Tu n'as aucune raison de pleurer. Le monde est beau. »

Carl Hodges, docilement, prit les cachets dans sa bouche et les avala.

Bientôt il ne souffrirait plus ; ses souvenirs et sa peine allaient disparaître. Penser à quelque chose d'autre. Son travail. Oui, il devrait être à son travail au lieu d'avoir quitté son poste et se trouver en compagnie de ces enfants fugitifs. Penser à des trucs drôles.

Peut-être était-il prisonnier, mais il s'en moquait. Autour de lui, agglutinés dans le noir, se tenaient des groupes d'enfants et d'adolescents fugitifs vêtus d'étranges costumes provenant de nombreuses communes éparpillées sur tout le territoire des États-Unis. Ils lui avaient dit avoir fui les Royaumes et les coutumes bizarres de leurs parents car ils haïssaient la Fraternité, le conformisme et l'uniformité de ces adultes avec lesquels ils avaient été contraints de vivre parce que la loi obligeait les villages-sociétés à éduquer les enfants à l'intérieur de leurs murs.

Les adolescents lui avaient déclaré que toute règle était néfaste, que toute habitude n'était que répétition neurotique et que la peur était restrictive, de même que le pragmatisme et la pitié.

Il se disait que ce n'étaient que des enfants traversant une phase momentanée de révolte.

Les pilules commençaient à produire leur effet, le plongeant dans un tourbillon de plaisir. Il se rappela des trucs drôles.

« Je vous ai déjà raconté la dernière partie de Futurologie que j'ai jouée avec Ronny ? demanda-t-il à la bande d'adolescents dont il était le prisonnier-invité. On avait travaillé tard et il était dix heures et demie. Donc, après avoir fini, on a débranché le grand ordinateur de ses contrôles à distance pour jouer aux Échecs Urbains. Nos trois premiers coups devaient être trois erreurs mineures de maintenance.

Ronny m'a pris ma moitié de ville en déclenchant un tremblement de terre à partir d'une panne de Frigidaire dans une cantine. Il supprimait tout le personnel de la centrale électrique grâce à une intoxication alimentaire et la centrale de Croton explosait, celle qui se trouve sur une faille de l'écorce terrestre. Mais là, il avait triché parce qu'il ne pouvait pas prouver la présence de la faille à cet endroit. Alors, j'ai fait disparaître ses technocrates de Brooklyn Dôme en inversant la polarité des machines à air conditionné. Heureusement que nous ne jouons pas pour de vrai. A la fin d'une bonne partie, il ne reste plus personne. »

Un gamin blond qui semblait être le chef de la bande s'avança et prit Carl Hodges par le bras pour le reconduire vers sa chambre dans la cave.

« Tu avais déjà commencé à m'en parler, mais j'aimerais bien avoir quelques précisions, demanda-t-il. Ça m'intéresse énormément. Ça me plairait d'étudier la Prédiction de Maintenance pour en faire mon métier. Comment le simple fait d'intervertir les fils d'un appareil à air conditionné peut-il détruire tout un îlot d'habitation ?

— Parce que ça change l'odeur de l'air, répondit Carl Hodges, l'homme qui avait disparu et qui en savait trop. Tu n'aurais jamais cru que ça pourrait avoir de telles conséquences, hein ? »

Depuis le 3 juin, toutes les forces de police disponibles recherchaient un informaticien qui, la dernière fois qu'on l'avait aperçu, racontait comment détruire la ville de New York.

Judd Oslow, Chef de la Brigade de Secours, semblait fort excité au téléphone :

« George, ton histoire de contre-hasard ne marche pas. Je voudrais que tu nous trouves l'endroit où se cache Carl Hodges et que tu nous donnes d'autres indices comme les trois premiers. Je ne suis pas censé envoyer mes hommes à la recherche de Carl Hodges, ça ne dépend pas de mon service ; mais c'est ma tête et non la tienne qui risque de tomber. Essaie de te concentrer pour mémoriser une description.

— D'accord. » (George se prépara à visualiser un homme.)

« Carl Hodges, 29 ans, 70 kilos, 1,73 mètre, cheveux bruns, yeux marrons. »

George visualisa quelqu'un d'un peu plus petit et d'un peu plus mince que lui. Il se souvint des hommes plutôt frères qu'il avait connus et qui étaient toujours prêts à se battre pour prouver qu'ils étaient les plus forts.

« Il est assistant coordinateur de l'automation informatisée des

services municipaux, précisa Judd Oslow.

— Ça consiste en quoi ? demanda George qui cherchait à mieux comprendre le travail de Carl Hodges.

— En gros, c'est l'homme qui fait fonctionner la ville, le cerveau de toutes les équipes d'entretien et de réparation. Il utilise l'ordinateur pour prévoir les points d'usure, les accidents, les orages ou les crues qui pourraient endommager les lignes téléphoniques, les câbles électriques ou les conduites d'eau, puis il envoie des équipes de réparation pour arranger les choses avant que la situation ne s'aggrave. Bref, son boulot consiste à éviter les ennuis graves.

— Oh, fit George qui pensa : *Carl Hodges doit être fier de son travail. Il ne tient pas à être le plus fort.* Comment se comporte-t-il avec ses amis ? Comment vit-il ?

— Attends une seconde. (Judd reprit le dossier qu'il avait sous les yeux.) Distractions favorites : échecs, minimax et surf. Pas de commune. Peu d'amis. Une fille morte dans un accident pendant qu'ils étaient en voyage amoureux le mois dernier, n'est pas heureux. Vu pour la dernière fois à un Club de rencontres pour Étrangers au coin de la 36^e Rue et de la 8^e Avenue. Était peut-être défoncé, ou bien psychotique, car on nous a rapporté qu'il parlait avec incohérence d'un sujet dangereux qu'il avait normalement l'habitude d'éviter.

— Quel sujet ?

— Secret.

— Pourquoi ?

— Panique. »

George, se souvenant des raisons invoquées par les autorités, maîtrisa la colère qu'il ressentait toujours lorsqu'on lui opposait le secret. La panique, ou toute autre stimulation de masse qui précipiterait subitement un grand nombre de gens dans la même direction pouvait provoquer d'énormes bousculades sur les trottoirs et dans les transports. Des gens seraient serrés, piétinés, étouffés. Dans une ville surpeuplée où chacun avait accès à tout, la seule façon d'empêcher la cohue était de veiller à une bonne utilisation des différences en s'assurant que chacun restât à sa place. Les autorités décrétaient parfois le secret, ou bien contrôlaient les informations, pour éviter que des nouvelles intéressantes n'attirent trop de monde au même endroit.

Le Chef de la Brigade de Secours brancha le relais TV sur la ligne téléphonique et montra à George une photo de l'homme qui avait disparu. La bouche pincée, le regard vide, celui-ci ressemblait à un étudiant maigre et de petite taille. George essaya de se brancher en s'efforçant de croire qu'il s'agissait de son propre visage qu'il contemplait dans une glace. Le regardant dans les yeux, il se sentit très seul.

Il commença par se rendre au Club de rencontres pour Étrangers. Il suivit sa première impulsion et fit semblant d'être Carl Hodges. Il parcourut la ville sur les traces de ce dernier, mais il n'en retira aucune assurance car il pensait que les flots d'émotions qui le ballottaient d'un endroit à l'autre n'étaient que le reflet de ses propres sentiments de solitude et de tristesse. Après avoir vécu quelques événements malheureux, il fut convaincu que c'était bien lui qui était en cause.

George s'éveilla à l'aube. Il vit la pâle lumière du soleil effleurer les buissons en haut d'un immeuble. La végétation s'illumina comme des bougies sur un gâteau d'anniversaire. Il resta allongé, les yeux ouverts, tandis que le jour se levait et que les dernières traînées roses disparaissaient dans le ciel. Les grillons chantaient et les hautes herbes lui caressaient le visage.

George ne bougeait pas. Il se sentait endolori. Il souffrait. La bande d'adolescents qui l'avait attaqué lui avait même laissé des marques de chaînes sur les jambes. Ils n'avaient pas cherché à le tuer, mais seulement à lui donner une leçon pour qu'il ne revienne plus empiéter sur leur territoire.

George éprouvait une impression bizarre ; il était seul. D'habitude, il parvenait à s'intégrer à n'importe quel groupe, à se lier avec n'importe qui. Aurait-il oublié comment fraterniser avec des étrangers ? Les adolescents l'avaient abandonné sur le trottoir, les mains et les pieds attachés ensemble par une ridicule cordelette chinoise. Il avait réussi à se libérer et avait marché jusqu'à la Commune de Fraternité d'Amour de sa petite amie pour y dormir. Lorsqu'il était entré, mal à l'aise, se sentant en état d'infériorité, il avait espéré que personne ne le regarderait. Les frères, dans les pièces de devant, lui avaient dit qu'il dégageait de mauvaises vibrations et qu'il troublait une importante méditation de groupe ; ils lui avaient donné une tasse de thé et l'avaient mis dehors avec son sac de couchage.

Vers quatre heures du matin, se demandant ce qui n'allait pas, il s'était installé pour dormir dans un coin de la ceinture verte, en race des quartiers généraux de la Brigade de Secours du centre-ville. Et maintenant, dans la lumière du petit matin, le corps couvert de bleus, restant sur une impression d'échec, il se sentait triste. Cette nuit-là, il s'était rendu dans de nombreux endroits à travers la ville, mais il n'avait pas trouvé Carl Hodges. L'informaticien était encore prisonnier quelque part.

Le soleil était déjà haut dans le ciel et George franchissait le pont George Washington par la voie la plus difficile. Il progressait sous le

tablier, s'accrochant aux traverses, escaladant un enchevêtrement de poutrelles et de câbles. De temps en temps, il s'asseyait et regardait, plus de trente mètres en contrebas, les eaux qui scintillaient dans le soleil tandis que d'énormes bateaux, ressemblant à des jouets, passaient lentement.

Le vent caressait sa peau, parfois chaud, parfois froid et brumeux. George suivit des yeux l'ombre d'un nuage qui, au sud, longea le cours du fleuve puis recouvrit les flèches des grands immeubles avant de venir dériver, îlot bleu foncé dans le bleu clair de l'onde. Puis l'ombre envahit le pont tandis que George, levant la tête, voyait un gros nuage noir obscurcir le soleil.

Le nuage passa et le soleil, à nouveau, flamboya. George, des taches noires dansant devant ses yeux, détourna le regard et aperçut l'ombre du nuage qui grignotait le flanc d'une gigantesque falaise à l'ouest avant de disparaître derrière la crête. George repartit le long d'une poutrelle inclinée ; il avança avec prudence car il était encore ébloui. Au-dessus de lui, le bruit continu du trafic rendait un son lointain et rassurant.

À l'horizon, une mouette s'élançait dans le ciel. Elle trouva un courant ascendant, et, ses larges ailes déployées, immobiles, elle se rapprocha et vint planer devant lui, corps d'un blanc immaculé, tête cynique, sardonique, bouche amère et petits yeux scrutateurs.

George eut envie de tendre la main pour la toucher. Il affermit sa prise sur la traverse et passa une jambe au-dessus d'une poutrelle.

La mouette, d'un petit coup d'ailes, s'éloigna et se laissa dériver, encore toute proche, tentatrice.

George se dit qu'il n'était finalement pas assez stupide pour se faire avoir par une mouette et tomber du pont.

L'oiseau de mer vira, glissa le long d'un courant invisible puis éclata d'un rire rauque de mouette : « Criiii. Ha, ha, ha... ». George espéra qu'il aurait l'occasion de revenir, mais il n'avait jamais entendu parler de quelqu'un qui se fût lié d'amitié avec une mouette. Il continua à se diriger vers le littoral du New Jersey. Il grimpa à une échelle métallique pour atteindre une petite plate-forme de peintre et un téléphone. Il composa le numéro de la Brigade de Secours et demanda Judd Oslow.

« Chef, j'en ai marre de mes vacances.

— Ahmed m'a dit que ce matin tu marchais comme un infirme. Jusqu'à quelle heure tu as travaillé hier soir ?

— Jusqu'à trois heures et demie.

— Tu as trouvé quelque chose sur Carl Hodges ?

— Pas vraiment. »

George leva les yeux sur le ciel bleu sillonné d'hélicoptères et d'avions. Il n'avait pas envie de parler de son échec de la veille.

« Où es-tu en ce moment ?

— Sur une plate-forme de peintre sous le pont George Washington.

— C'est ça que tu appelles te détendre ? Escalader le pont George Washington ?

— C'est loin de la foule. Et j'aime bien l'escalade.

— Après tout, ça te regarde. Tu n'es pas loin du Centre Médical Presbytérien. Présente-toi au poste de la Brigade de Secours du Centre et rédige quelques rapports sur ce que tu as fait toute cette semaine. Il y a probablement certains trucs pour lesquels on aimerait peut-être te payer. La fille du bureau d'information t'aidera à remplir les formulaires. Elle te plaira, George. La paperasserie ne la dérange pas. Laisse-la t'aider. »

Ahmed Kosavakats, le supérieur de George et son ami d'enfance, était prêt à admettre sa défaite. Sa raison l'avait poussé à essayer de retrouver Carl Hodges et il avait pensé juste.

La commune où Carl Hodges s'était réfugié pourrait lui demander comment utiliser l'ordinateur de la ville à son profit. Ahmed avait vérifié les livraisons habituelles de pièces de rechange, les améliorations, les reconstructions et les projets de chaque commune par l'intermédiaire de l'ordinateur des statistiques. Rien. Pas le moindre signe d'une brillante manipulation destinée à détourner les services urbains.

Ahmed se leva et, plongé dans ses pensées, il étira ses longs bras. Ceux qui détenaient Carl Hodges ne se servaient pas de lui. S'il pouvait sauver Carl Hodges et devenir son ami, il ne raterait certes pas l'occasion de l'utiliser. Quand on voulait influencer sur l'avenir de sa ville...

Puisqu'il ne parvenait pas à retrouver Carl Hodges à l'aide de sa propre logique, c'était que ses ravisseurs ne pensaient pas logiquement et qu'il était impossible de prévoir leurs réactions par la logique. S'ils pensaient sur un plan émotionnel, George Sanford pourrait probablement se brancher sur eux et les localiser. Mais il faudrait qu'Ahmed lui dise sur quel type de gens se brancher et quelles étaient leurs émotions.

Les intuitions de George Sanford étaient dignes de confiance. Jadis, lorsque George n'était qu'un gamin grassouillet de la bande d'Ahmed, celui-ci avait constaté combien les simples remarques et les suppositions de George se révélaient souvent exactes. George ne s'était jamais trompé. Mais George ne pensait pas. Avec une pointe d'envie, Ahmed avait expliqué que la tête de George était comme une radio, qu'on pouvait brancher son cerveau sur n'importe quelle station pour obtenir les nouvelles, les prévisions météo et l'heure exacte à Paris,

San Francisco ou Hong Kong ; mais une radio est incapable de raisonner, incapable de faire la plus simple des additions : une radio, ça marche parce que c'est vide.

George Sanford était devenu un type grand et fort à l'allure féline, un être renfermé. Il était très costaud et ne se souciait apparemment pas de manger, de boire ou de dormir ; il avait un visage sans expression, mais il continuait à se brancher sur les gens. Son seul but dans l'existence était d'avoir des amis et de les aider ; et comme il était bien accueilli, il avait des amis partout.

Sous son modeste Q.I. se dissimulaient des facultés inexploitées n'apparaissant qu'au moment où l'on demandait le maximum de George et qu'on l'appelait au secours. Mais on ne savait pas encore jusqu'où George pouvait aller. Lui-même ne le savait pas. Il n'y pensait d'ailleurs probablement pas. Il n'avait aucune exigence en ce qui le concernait.

Ce qu'il fallait, pensa Ahmed, c'était garder George sous pression. Le noyer sous le travail.

Ahmed trouva George en train de dicter ses rapports à une jolie fille. La charmante employée, les mains posées sur le clavier de sa machine à écrire, écoutait George avec une expression de surprise et de doute. George, le front plissé, était lancé dans le récit de quelque chose qu'il avait fait la veille. La fille amena le chariot de la machine en face d'un espace vide du formulaire et posa timidement une question ; la lampe rouge d'un magnétophone s'alluma pour enregistrer la réponse. George hésitait ; les yeux au plafond, il cherchait en vain l'inspiration, le front creusé de rides encore plus prononcées qu'auparavant.

George avait toujours du mal à comprendre les raisonnements de l'administration. Il ne savait pas pourquoi on exigeait de lui certaines réponses. La fille et lui eurent tous deux l'air soulagé quand Ahmed les interrompit en coupant le magnétophone.

« On m'a dit de faire équipe avec toi cet après-midi, déclara-t-il. Ce boulot passe avant les rapports ou toute autre mission. Tu te sens bien maintenant ?

— Naturellement, Ahmed, répondit George, légèrement surpris.

— Alors, sortons. On va voir si on peut se brancher sur ce type. D'accord ?

— D'accord. »

George se leva avec aisance. Il avait un bleu à la naissance des cheveux, sur le côté de la tête, deux ecchymoses marquaient son bras droit et sous son pantalon, sa cheville droite était profondément entaillée. Ces blessures auraient pu être provoquées par une matraque maniée par un gaucher ou bien par une chaîne maniée, de gauche à droite, par un droitier.

Lorsqu'ils sortirent du bureau de la Brigade de Secours, Ahmed désigna les bleus sur le bras de George.

« Je peux te demander d'où ça vient ?

— Non », répondit George. Puis il pinça les lèvres et les yeux fixés droit devant lui, il franchit la double porte.

George ne tient pas à en parler parce qu'il a eu le dessous, songea Ahmed. Ils devaient être nombreux. Mais George n'était pas mort, ni sérieusement blessé. Ses agresseurs n'étaient donc pas des tueurs, à moins que George ne leur ait échappé. Probablement une histoire d'empiétement. George avait dû pénétrer sur un territoire ou un Royaume pendant que, la veille, il recherchait Carl Hodges. Ahmed chassa ces pensées de son esprit. Ils s'arrêtèrent sur un trottoir au milieu des buissons et des arbres et ils levèrent les yeux sur les grands bâtiments du Centre Médical Presbytérien qui se dressaient dans le ciel comme de gigantesques murailles. Des hélicoptères-ambulances tourbillonnaient telles des mouches autour des aires d'atterrissage.

« Ne perdons pas de temps, George. Branche-toi sur Carl Hodges, fit Ahmed en prenant un carnet et un stylo. Tu as une photo de lui ?

— Non. (Le grand type paraissait mal à l'aise.) Tu vas faire comme les autres fois ? S'il est malade, est-ce que je serai malade moi aussi ?

— J'ai une photo. »

Ahmed tira un portefeuille de sa poche et tendit un cliché à George. Le sol, sous leurs pieds, se mit à trembler avec un bruit sourd.

A un peu plus de quinze kilomètres de là, et deux minutes plus tôt, Brooklyn Dôme, la banlieue sous-marine de New York, perdait soudain son dôme. Le poids énorme de l'océan écrasa la ville et de l'air, charriant un flot de débris, maisons et habitants, s'engouffra dans un puits de ventilation. Une fontaine de ruines jaillit dans le ciel avant de retomber en pluie, épaves flottant à la surface de la mer.

Durant toute la matinée, le désir collectif d'échapper à l'encerclement des murs avait propulsé George, rayonnant de bonheur, vers les hauteurs et les vents d'un ciel dégagé. Mais cette envie diffuse de toute une ville se modifia brusquement pour devenir panique, impuissance, défaite, douleur, puis rien, plus rien. Les événements se télescopaient et se fondaient en un bloc de ténèbres. Les émissions de milliers d'esprits s'interrompirent et leurs bourdonnements au sein des vibrations de la ville cessèrent.

Tendant ses facultés à la recherche d'informations, George rencontra le souvenir de l'impact ; il traversa son cerveau comme l'onde de choc d'un bang supersonique, comme une vague de brouillard noir. Il ferma les yeux pour se brancher et ne trouva rien. Sauf que le monde s'était allégé. Un lourd fardeau de peurs venait d'être levé.

George ouvrit les yeux et inspira profondément.

« Quelque chose d'important, dit-il. Quelque chose... »

Ahmed regardait sa montre.

« 1650 mètres, 1600, murmura-t-il.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Il y a eu une explosion quelque part. Je calcule la distance. Le son se propage d'abord par la terre, puis par l'air. J'attends que le bruit arrive. Le décalage entre les deux me donnera la distance. »

Trente secondes plus tard, le son de mort d'une ville sous-marine leur parvint, sorte d'étrange rugissement grinçant, étouffé, sourd. Lointain.

George ferma à nouveau les yeux et il sentit le monde autour de lui se déplacer.

« Tu trouves quelque chose, George ? demanda Ahmed avec impatience. C'était à environ dix kilomètres.

— Quelqu'un sait ce qui est arrivé. Attends. Je l'ai. Brooklyn Dôme s'est effondré.

— Douze mille habitants, fit Ahmed. (L'air mécontent, l'écouteur à l'oreille, il régla sa radio-poignet.) Je ne parviens pas à joindre le quartier général. C'est occupé. »

George referma les yeux pour explorer cet autre endroit qu'il avait perçu.

« Quelqu'un a un cauchemar. Il n'arrive pas à se réveiller.

— Ne flippe pas, George. Reste en contact avec la réalité. Beaucoup de gens sont morts, c'est tout. Tiens-toi à ça. J'essaie d'avoir des instructions. »

George, paupières closes, étudiait la sensation qu'il éprouvait dans sa tête. Un homme, quelque part, était prisonnier d'un cauchemar, à moitié endormi dans une sombre cellule ou un placard. C'était une espèce de délire.

Le monde de la réalité, en cette journée ensoleillée, était bien cruel, mais les fragments de l'univers de cet homme étaient pires encore. Il y avait quelque chose d'important dans ses pensées. Il avait, comme eux, ressenti le choc de la lointaine explosion, et il avait su immédiatement ce que cela signifiait. Il s'y était attendu.

« Je n'arrive pas à le localiser », déclara George en ouvrant les yeux pour retrouver le monde baigné de lumière qui l'entourait.

Ahmed, grimaçant dans le soleil, la tête légèrement inclinée, écoutait le débit rapide des voix anonymes qui s'adressaient à lui par l'intermédiaire de sa radio.

« Laisse tomber cette affaire, George. C'est probablement Carl Hodges. Ça peut attendre. Le quartier général diffuse des ordres d'urgence. Les équipes de réparation et d'inspection doivent vérifier sur le champ tous les points vulnérables des services automatiques et rechercher des traces de mauvais fonctionnement ou de sabotage. Des

équipes ont l'ordre de se rendre à Jersey Dôme et de tout passer au crible pour s'assurer qu'il ne va pas exploser comme Brooklyn Dôme. Ils ont pour instruction de présenter ça comme une inspection de routine.

— Et nous, qu'est-ce qu'on fait ?

— Une seconde, j'écoute. Ils parlent de nous. On doit aller à Jersey Sous-Marine et essayer d'arrêter le saboteur qui aurait pu faire exploser Brooklyn Dôme et qui pourrait utiliser la même méthode avec Jersey Dôme.

— Quelle méthode ?

— Ils ne savent pas. Ils ne savent même pas s'il y a vraiment un saboteur. Ils nous envoient vérifier.

— Si ce saboteur existe, il est probablement déjà au travail. »

George se dirigea vers l'entrée du métro et dévala les marches qui conduisaient aux rames de fauteuils. Ahmed le rejoignit et ils purent attraper deux sièges vides qui ralentissaient avant de repartir sur les voies rapides.

« Salauds ! Laissez-moi sortir d'ici ! Je vous tuerai ! »

Carl Hodges se débattait furieusement entre ses liens. Il se souvenait enfin. Il savait ce qu'avait fait la bande de jeunes qui le retenaient prisonnier.

« Espèces de lézards décervelés ! Laissez-moi sortir d'ici ! Vous avez détruit Brooklyn Dôme. Il faut que je retourne travailler pour stabiliser les échanges avant qu'il n'y ait une autre catastrophe. Laissez-moi sortir d'ici ! »

Ils se reculèrent. Leurs sourires s'effacèrent devant la colère de Carl Hodges. Le plus grand d'entre eux répliqua, avec une pointe de ressentiment :

« T'en fais pas, papa. Ce n'étaient pas de vraies gens. Rien que des technocrates, des objectivistes, des fascistes et tout.

— Oui, c'étaient des techs. Et la ville a besoin de techs. Ce sont les gens avec des boulots de tech qui font marcher la ville. Ne l'oubliez pas. »

Le grand type se pencha sur lui. Il rayonnait.

« Je me rappelle mes bandes. Ce sont les objectivistes qui ont fait passer la loi disant que la stérilisation obligatoire des femmes ne peut être levée qu'en payant cinq cents dollars pour l'opération. Si jamais je veux me marier il faudra donc que j'économise cinq cents dollars pour que ma femme ait un enfant. Ils veulent tous nous anéantir. Personne ne dispose de tant d'argent, sauf les techs. La prochaine génération, on aura tous disparu. On ne fait que se défendre en les détruisant à notre tour.

— Oui, et nous ça va plus vite, pouffa un gamin. Boum !

— Les objectivistes ont fait passer cette loi légalement. Alors pourquoi ne pas réunir suffisamment de suffrages pour la faire abroger ? demanda Carl Hodges.

— On nous a expédiés dans les bleds. On n'a plus le droit de voter. Tu parles comme un objectiviste. Tu crois peut-être que tous ceux qui n'ont pas d'argent doivent disparaître ?

— Je crois que tous ceux qui n'ont pas de cervelle doivent disparaître ! répondit Carl Hodges d'un ton hargneux. Vos mères n'auraient pas payé dix *cents* pour vous avoir. Dommage que cette loi n'ait pas été votée plus tôt.

— Un génocide. (Le plus grand de la bande le frappa sur la bouche.) Et on a été gentils avec toi. Avec toi ! »

Il se retourna et cracha par terre d'un air dégoûté.

Les autres s'avancèrent.

« Du calme ! »

Le chef s'interposa. Puis il s'adressa à Carl :

« Nous ne voulons pas te faire de mal. Tu nous as appris des choses ; tu es un très bon professeur. Tu auras tout ce que tu veux. De l'argent d'abord. Tu resteras ici jusqu'à ce que tu aies assez d'argent pour payer ta liberté. Ça te coûtera cinq dollars. C'est moins cher que cinq cents dollars pour avoir le droit de naître. C'est une bonne affaire, non ? »

Les gosses qui se pressaient derrière le chef s'esclaffèrent, puis leurs rires s'enflèrent tandis que, petit à petit, ils commençaient à comprendre. Après quelques lourdes plaisanteries, ils le détachèrent et s'en allèrent, le laissant enfermé dans une étroite chambre sans fenêtre.

Carl Hodges fit le tour de la pièce, cherchant méthodiquement un moyen de s'évader. Il fallait qu'il sorte pour remettre de l'ordre dans la ville après l'effondrement de Brooklyn Dôme. Il fallait qu'il sorte et fasse arrêter ces gosses avant qu'ils ne sabotent autre chose. Mais il n'y avait aucun moyen de s'évader. Il était coincé et il le méritait bien. Il se concentra, réfléchit encore, luttant contre ses larmes et sa faiblesse. Il pensa prendre une pilule de bonheur. Il saisit la bouteille pleine de cachets blancs et en vida le contenu dans un trou du sol.

* *

*

Les deux hommes de la Brigade de Secours firent passer leurs fauteuils par les couloirs d'accélération vers les voies les plus rapides, dépassant de nombreux fauteuils vides. Tous deux étaient penchés sur la barre de sécurité de leurs sièges comme pour les faire avancer plus

vite. Les gens qu'ils croisaient tenaient des TV portatives comme des magazines et ils regardaient l'écran de la même manière que, jadis, on lisait.

Ils entendirent faiblement la voix d'un journaliste de télévision, une voix qui se fit plus claire au fur et à mesure qu'ils approchaient du fauteuil dont l'occupant était à l'écoute. « Brooklyn Dôme. Pression atmosphérique de sept kilos. Implosion d'abord, puis explosion. » La dernière phrase se perdit dans un murmure, puis le son devint à nouveau plus fort tandis qu'ils s'avançaient vers un autre fauteuil glissant sur la voie lente ; le passager avait les yeux rivés sur l'écran du poste posé sur la barre de sécurité et le son était poussé à fond. « Des débris de toutes sortes flottent dans un rayon de trois kilomètres autour du centre de l'explosion. Des garde-côtes, des sous-marins et des hommes-grenouilles convergent vers la zone sinistrée pour rechercher d'éventuels survivants. Et maintenant voici comment l'explosion a été perçue depuis le pont d'un cargo, le *Mary-Lou*, qui se trouvait à huit kilomètres au sud de Brooklyn Dôme. » Les deux hommes croisèrent un fauteuil et virent sur l'écran de télé l'image distante de l'explosion, gigantesque parapluie qui s'ouvrait sur l'horizon.

George s'adossa à son siège et ferma les yeux pour se concentrer. Il fallait empêcher qu'une telle explosion se produise dans l'autre dôme sous-marin. Celui qui l'avait provoquée, quel qu'il fût, devait beaucoup s'amuser en regardant la télévision ; il était certainement avide de destruction, se réjouissant de l'agonie et de la mort d'une petite ville.

George Sanford explora la cité avec toute la gamme de perceptions dont son être se composait.

« La police continue à enquêter sur les causes de l'explosion », disait la voix d'abord dans un murmure, puis plus nettement tandis qu'ils dépassaient un téléspectateur sur la voie lente. Quelqu'un tendit une note au présentateur. « Ah, une dernière nouvelle. La Compagnie de Téléphone Bell a livré aux enquêteurs huit enregistrements pris dans des cabines publiques de Brooklyn Dôme. Ces coups de téléphone ont été donnés au moment de la destruction de Brooklyn Dôme. »

Un visage apparut sur l'écran derrière le journaliste. C'était l'immense visage d'une femme en train de téléphoner. Après un instant d'ajustement mental, les traits de la femme prirent des proportions normales aux yeux des téléspectateurs tandis que le présentateur, réduit à la taille d'une fourmi, s'effaçait et que la femme parlait rapidement dans le combiné : « Je ne supporterai pas cet endroit une minute de plus. Si j'avais pu, je serais partie depuis longtemps. La station est bondée et il y a la queue devant les guichets. Je n'ai jamais vu autant de monde. Jerry s'occupe des billets. J'espère

qu'il ne va pas tarder. » La femme, l'air inquiète, regarda autour d'elle. « Je viens d'entendre un drôle de bruit. On dirait un orage. Ou une chute d'eau. » Puis elle se mit à hurler ; tout trembla ; le visage grimaçant et la cabine basculèrent. Une main passa devant l'objectif, un voile de ténèbres s'abattit et l'image disparut pour faire place aux parasites. Sur l'écran vide, il n'y avait plus que le journaliste, silhouette minuscule dans un coin ; la caméra s'avança et il reprit une dimension normale. Il montrait un plan.

George ouvrit les yeux et se redressa. Tout autour de lui, les gens dans leurs fauteuils regardaient les images qu'il venait de voir par l'esprit. Le plan indiquait les emplacements des cabines publiques de Brooklyn Dôme. Puis on passa un autre enregistrement ; quelqu'un qui appelait innocemment depuis une cabine vidéophone, quelqu'un qui allait mourir, quelqu'un qui ignorait ce qui était sur le point de se produire, le visage innocent d'un homme d'âge mûr.

Les voyageurs des sièges-métro, visages inexpressifs, scrutaient l'écran, mains plaquées de chaque côté du poste, doigts crispés dans l'attente de l'explosion. La soif du public ; amour du pouvoir, de la grandeur, de la catastrophe... de la force absolue et de la perfection... triomphe admiratif de la perfection d'une telle destruction. Du grand spectacle. Espoir de plus d'horreur encore.

Dans toute la ville, les gens avaient les yeux rivés sur le pauvre homme prononçant des mots insignifiants et ils attendaient et ils regardaient et ils se délectaient par avance du malheur à venir. *Cette fois ce sera plus énorme, plus horrible, plus effrayant, plus meurtrier.*

George ferma les yeux ; après les rauques hurlements il les rouvrit et les posa sur la nuque d'une téléspectatrice qu'ils dépassaient. Puis il se retourna et étudia ses traits. Elle ne remarqua rien, plongée dans la contemplation de l'écran. Le visage vide de toute émotion.

Cette femme aurait-elle avoué le plaisir qu'elle ressentait ? Savait-elle qu'elle incitait l'énorme masse d'eau à frapper, qu'elle plongeait avec l'océan pour écraser la ville ? Elle n'était pas différente des autres. Téléspectateur type, amoureux des extrêmes. Pourtant, lorsque l'écran montrait de jeunes amants, elle les poussait à s'aimer plus fort et se réjouissait de leurs baisers. Les amoureux de la vie sont également des amoureux de la mort.

George s'enfonça dans son fauteuil, ferma à nouveau les yeux et se laissa porter par les raz de marée des émotions de masse tandis que des millions de téléspectateurs, leurs réactions synchronisées par le spectacle, goûtaient les délices de leur participation collective aux rites de mort d'une petite ville. Et toujours l'attente, la panique, la défaite, la mort, la satisfaction.

Le dieu de la mort, adoré en secret, était tout-puissant.

Vingt minutes plus tard, après avoir changé plusieurs fois pour

passer par des sas donnant accès à des zones à l'atmosphère plus dense, ils empruntèrent le tunnel sous-marin et arrivèrent à la cité de Jersey Dôme. Population : dix mille habitants. Des fonctionnaires et leurs familles.

Le bâtiment abritant les bureaux du responsable de la ville était fait de grands blocs multicolores de mousse de plastique translucide ressemblant à des jeux de construction pour enfants. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent pour disperser ces cubes ultra-légers. A l'intérieur, le bureau du maire baignait dans un arc-en-ciel de couleurs. Le maire était un petit homme assis derrière un immense bureau ; il tenait un téléphone à la main tandis que le voyant rouge d'un second appareil posé sur son socle clignotait. « Je sais bien que les rames sont bondées. Nous avons mis en service toutes les voitures disponibles. Mais tout le monde veut partir en même temps. Non. Il n'y a pas de panique. Aucune raison de s'affoler. » Il raccrocha et contempla le voyant rouge qui était toujours allumé.

« Ce maudit téléphone, jura-t-il. C'est une ligne extérieure et ces imbéciles de journalistes ne cessent de me demander comment les dômes sont fabriqués et comment Brooklyn Dôme a bien pu exploser ou s'effondrer. Foutaises. Bon, et vous, qu'est-ce que vous voulez ? »

Ahmed sortit son portefeuille et présenta sa carte.

« Nous sommes de la Brigade de Secours Métropolitaine. Nous sommes spécialisés dans la recherche des gens par prédiction du comportement. On nous a envoyés pour essayer de localiser un éventuel psychopathe qui aurait pu saboter Brooklyn Dôme et qui aurait l'intention de faire de même avec Jersey Dôme.

— Ce n'est qu'une pure hypothèse, répondit le responsable de Jersey Dôme d'une voix tremblante de véhémence contenue. Et les seuls dangereux psychopathes ici, c'est certainement vous. Des fous qui prétendent que Jersey Dôme pourrait se rompre. Car c'est impossible, vous comprenez. La seule chose à craindre c'est la panique. Et rien d'autre.

— Bien sûr, fit Ahmed d'un ton apaisant. Mais nous n'en parlerons pas. Notre boulot consiste à rechercher un saboteur. Simple vérification de routine. »

Le maire sortit un pistolet d'un tiroir de son bureau et le braqua sur eux d'une main mal assurée.

« Vous venez encore d'évoquer cette possibilité. Je suis le responsable de cette ville. C'est un cas de force majeure et je peux appeler ma police pour vous faire taire et vous faire enfermer dans un hôpital psychiatrique.

— Ne vous inquiétez donc pas, dit Ahmed d'une voix douce en reprenant son portefeuille pour le glisser dans sa poche. Nous sommes ici pour admirer l'architecture et les machines de la ville. Vous avez

un plan ? »

Le maire abaissa son arme et la posa sur le bureau.

« Si vous vous montrez coopératifs, la fille de la réception vous donnera tous les plans et renseignements nécessaires. Un grand nombre de techniciens sont déjà au travail pour tout vérifier. Ils sont ici pour étudier d'éventuelles améliorations. C'est bien compris ? »

Il parlait plus calmement à présent.

« Compris, l'assura Ahmed. Il n'y a absolument aucun danger. Nous allons admirer les créations et les améliorations des techniciens. Tu viens, George. »

Il sortit du bureau, s'arrêta à la réception pour prendre un plan, le consulta et franchit à grandes enjambées la pelouse bien entretenue du parc, suivi par George.

Sur le trottoir incurvé baigné par l'innocente lueur bleu-vert du dôme, Ahmed se retourna.

« Je ne suis pas sûr qu'il ne représente pas lui-même un danger. Il est en train de craquer, hein, George ?

— Il n'en est pas loin. »

George jeta un regard chargé d'appréhension vers la clarté bleu-vert, croyant avoir aperçu une fissure ; ce n'était qu'une passerelle tout en haut du dôme.

« Qu'est-ce qu'il va faire quand il va craquer ? demanda Ahmed.

— Courir dans toutes les directions en hurlant « le Ciel va nous tomber sur la tête ! », marmonna George. Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse d'autre ? »

Il lança un coup d'œil inquiet au-dessus de lui. Est-ce que le dôme ne se fendait pas au milieu ? Non, ce n'était qu'un effet d'optique. Et cette cassure près du puits d'aération ? Rien qu'une autre passerelle accrochée comme une toile d'araignée au plafond.

Il fit un violent effort pour détacher son regard du dôme. Ahmed se tenait devant un petit bâtiment portant l'inscription « Centrale Électrique. Sous-Station 10002 » qui ressemblait à une construction d'enfant d'environ trois mètres de haut, en partie masqué par une haie assortie à celles du parc. Ahmed regardait par la porte ouverte. Il fit signe à George d'approcher et celui-ci s'exécuta. Il avait l'impression que l'air pressurisé avait la consistance de l'eau.

A l'intérieur, un homme était penché sur les gros câbles qui fournissaient la lumière et l'électricité au dôme sous-marin. Des panneaux étaient dévissés, exposant les connexions.

Le comportement et les pensées de l'homme étaient ceux d'un travailleur sérieux et attentif. Il brancha un compteur, nota un chiffre, puis le brancha à nouveau. George l'étudiait. Il se dégageait de cet homme une étrange impression de peur, quelque chose de plus violent que le sentiment de claustrophobie qu'on éprouve sous l'eau. George

ressentait une appréhension similaire. Une appréhension qui ne cessait de grandir. Il se tourna vers Ahmed d'un air hésitant.

Ahmed, adossé au montant de la porte, n'avait cessé d'observer George et l'inconnu. Il prit une profonde inspiration et s'avança, le poids de son corps parfaitement réparti sur ses deux pieds, prêt à l'action.

« Bien, et comment se présentent ces améliorations ? » demanda-t-il à l'ouvrier.

L'homme sourit par-dessus son épaule. Son front était légèrement dégarni.

« Pas la moindre amélioration. Même pas une petite bombe.

— Carte d'identité. Nous recherchons un saboteur. »

Ahmed tendit la main.

L'homme, obligeamment, détacha la carte épinglée à son revers et posa son pouce à côté de la photographie de ses empreintes pour qu'Ahmed pût vérifier qu'elles concordaient. Il paraissait calme et amical.

« Bien. » Ahmed lui rendit son badge.

L'ingénieur le remit à son revers.

« Amusez-vous bien, les flics. J'espère que vous coïncerez bientôt un plastiqueur quelconque pour qu'on puisse arrêter de tout vérifier et rentrer chez nous. Je ne supporte pas l'atmosphère ici. Une odeur dégueulasse. Je n'aime pas ça.

— Moi non plus », fit George.

Un épais parfum flottait dans l'air pressurisé.

George sentait la pression de l'eau qui, loin au-dessus de la ville, semblait comprimer l'atmosphère et lui conférer une certaine densité.

« L'air est vicié, ajouta-t-il.

— Il y a de l'hélium dedans », fit remarquer Ahmed.

Il consulta le plan de la ville et se tourna vers un puits d'ascenseur en verre. Une cabine grillagée s'élevait lentement qui brillait dans la pénombre comme une gigantesque cage d'oiseau, pleine de gens, suspendue au-dessus d'une immense salle.

George inspira profondément. Ce n'était pas de l'air qu'il respirait.

« Ça sent tout drôle. Comme de l'air artificiel.

— Peu importe ce que ça sent, répliqua Ahmed qui marchait devant. C'est pour que les gens n'aient pas d'accidents de décompression en sortant d'ici. Pourquoi tu n'as pas blanchi ce type, George ? Il était en règle.

— Il avait peur.

— Peur de quoi ?

— Pas de nous, en tout cas. Je ne sais pas.

— Alors, ce n'est pas grave. Il ne fait rien de dangereux. »

Les deux hommes traversèrent le petit parc de verdure dans l'air

épais et se dirigèrent vers l'étincelante cage d'ascenseur qui s'élevait en direction du dôme vert, le toit de la ville. Dans l'énorme tube de verre, la cabine brillamment éclairée progressait lentement, bourrée de gens qui regardaient la ville en dessous d'eux comme un canari regarderait une pièce depuis son perchoir.

— Maintenant, on vérifie les compresseurs, déclara Ahmed. Ils sont à côté de l'ascenseur. »

Ils croisèrent des passants, l'air guindé dans leurs luxueux vêtements, pâles et silencieux, raides et soignés. Pas le genre des gens qu'ils fréquentaient. Des fonctionnaires, des administrateurs, des comptables.

George, le souffle court, suivait Ahmed. L'air n'était plus de l'air mais quelque pâle substitut. De petits bâtiments colorés bordaient le parc, bien rangés, comme des dents sur une mâchoire. Il avait l'impression de se trouver dans la gueule d'un tigre. L'air sentait le lis des cimetières. Les gens dégageaient des vibrations de défaite inéluctable qui ne faisaient qu'accroître sa propre déprime. Ils passèrent devant une foule de personnes assez misérables, portant des cannes à pêche et des costumes de bain, qui attendaient l'ascenseur.

Au-dessus d'eux, la cabine descendait tout doucement.

« C'est moche, fit George. Tu le sens aussi, Ahmed ? »

— Quoi ? »

Ahmed s'arrêta devant une petite construction ronde accolée à la cage. Le bâtiment palpitait, tel un gigantesque cœur, avec une pulsation régulière.

« Je veux sortir d'ici, dit George. Tu ne sens donc rien ? »

— Je ne connais pas ce genre de sensations », fit Ahmed d'un air absent en tournant la poignée de la porte menant à la salle des compresseurs. Elle n'était pas fermée à clef. Elle s'ouvrit. Les trépidations se firent plus fortes.

« Ça aurait dû être fermé », marmonna Ahmed.

Ils regardèrent à l'intérieur.

Dans la salle des compresseurs, en bas d'un escalier, deux hommes travaillaient sur de grosses machines chaudes et vibrantes. Les détectives descendirent les marches.

« Contrôle d'identité. Montrez vos cartes », fit George.

Il étudia les badges que les deux hommes lui tendirent comme il avait vu Ahmed et ses collègues le faire. Il compara leurs empreintes digitales avec celles des photos, de même que leurs visages. L'un était grand et fort avec des traits durs, taillés à la serpe et des rides verticales le long des joues. L'autre était plus petit, plus marqué, un peu plus mince, avec un peu plus d'humour dans l'expression du

visage. Tous deux se présentèrent comme ingénieurs de la Société Électricité et Lumière, inspecteurs d'appareillages électriques et de systèmes de maintenance.

« A quoi servent les compresseurs ? demanda Ahmed en regardant autour de lui.

— A pomper l'air et à refouler l'eau, répondit l'un des deux hommes. Cette pompe refoule l'excès d'eau vers la surface où elle jaillit comme une petite fontaine ornementale au centre d'une île artificielle. La pression s'équilibre d'elle-même et il n'est donc pas nécessaire de faire appel à un matériel sophistiqué. Il faut juste de l'énergie.

— Mais pourquoi a-t-on besoin d'aspirer l'eau ? demanda Ahmed. La pression de l'air est si élevée qu'elle devrait refouler toute l'eau. »

L'homme éclata de rire :

« Ce n'est pas aussi simple que ça. La pression atmosphérique est à peu près la même ici qu'au sommet du dôme, mais par contre, la pression de l'eau augmente au fur et à mesure qu'on descend. Ici, au fond, elle est plus élevée que la pression de l'air. L'eau s'infiltre entre les dalles de ciment et pénètre dans la couche de terre. Des drains récupèrent les infiltrations d'eau et les amènent jusqu'à cette pompe. Nous avons tout prévu.

— Pourquoi ne pas pomper plus d'air ? Une pression atmosphérique plus élevée empêcherait l'eau d'entrer.

— Un excès de pression atmosphérique ferait éclater le sommet du dôme comme un ballon. Le poids de la masse d'eau ne serait pas suffisant pour équilibrer la poussée. »

George visualisa l'image floue de l'air luttant pour sortir et de l'eau luttant pour entrer.

« Et ça fonctionne bien ? demanda-t-il en rendant leurs badges aux deux ingénieurs.

— Parfaitement bien, répondit celui qui avait déjà fourni les explications précédentes. Il faudrait une bombe pour dérégler ces machines. Je me demande bien pourquoi on nous a envoyés faire des vérifications. Je préférerais être à la pêche.

— Ils cherchent une bombe, espèce d'idiot, intervint l'autre d'un ton aigre.

— Oh, fit le plus grand avec une grimace. Comme pour Brooklyn Dôme, tu veux dire ? (Il jeta un coup d'œil autour de lui.) S'il arrive quelque chose, on est juste à côté de l'ascenseur. On aura le temps d'arriver en haut.

— Certainement pas, répliqua le plus petit. L'ascenseur est bien trop lent. Et tu as vu la queue ? Il faut se résigner. Si Jersey Dôme saute, on saute avec.

— Pourquoi l'ascenseur est-il aussi lent ? » demanda George.

Réparez-le donc, souhaita-t-il intérieurement. Ils écoutèrent le bourdonnement du moteur de l'ascenseur. Il était lent. Très lent.

« Il peut aller plus vite. Le régulateur est par là. »

L'ingénieur aigri fit quelques pas et examina l'armoire.

« Quelqu'un l'a réglé au minimum. Je me demande bien pourquoi.

— Pour profiter de la vue, dit George. Mais j'ai vu la foule des gens qui attendaient. Ils avaient des cannés à pêche. Ils ne demandaient qu'à arriver en haut et pas à admirer le panorama, suspendus dans les airs.

— Très bien. »

Le grand ingénieur, le plus bavard des deux, s'approcha et mit résolument l'aiguille sur « maximum ». Le bruit de l'ascenseur leur parvenait à travers le mur. La cabine s'arrêta dans un grincement et les portes s'ouvrirent.

Ils tendirent l'oreille. Ils perçurent des voix et des bruits de pas tandis que les gens s'engouffraient dans la cabine. Les portes se refermèrent et l'ascenseur s'éleva. Le ronronnement du moteur était aigu, rapide. Le voyage jusqu'au sommet dura trois fois moins de temps qu'auparavant. Le moteur se tut.

Les deux ingénieurs hochèrent la tête en signe d'approbation.

« J'espère qu'ils sont contents.

— Ils arrivent plus vite, dit George. C'est logique. »

Ahmed acquiesça.

Ils sortirent et regardèrent l'ascenseur redescendre. La grande cage argentée semblait tomber en chute libre le long du puits de verre ; puis elle ralentit, s'arrêta et s'ouvrit. Elle était vide. Aucun de ceux qui étaient montés ne retournait à la ville.

Les gens entrèrent.

« Qu'est-ce qu'il y a là-haut ? demanda George, refrénant un désir panique de se précipiter dans l'ascenseur avec les autres pour échapper à cette ville close.

« J'ai l'impression qu'on devrait y aller, ajouta-t-il en espérant qu'Ahmed prendrait cela pour une intuition.

— Qu'est-ce que tu sens ? »

Ahmed le dévisageait attentivement. Les portes coulissèrent et la cabine s'éleva avec rapidité.

« Je sens qu'on n'aurait pas dû laisser partir l'ascenseur sans nous. Bon, eh bien, mon vieux, nous y voilà. Ravi de t'avoir connu. Je ne m'attendais pas à mourir si jeune.

— Ferme-la. » Ahmed fit claquer ses doigts devant les yeux de George. « Ce n'est pas toi qui parle ; chasse cette impression de ton esprit. Ce n'est pas ton comportement habituel. George Sanford n'a pas peur. Jamais. Tu ne penses pas comme ça.

— Si », répondit George avec tristesse.

Il entendit, très loin au-dessus, s'ouvrir les portes de la cabine. Là-haut, des gens venaient de s'échapper. Ils étaient à la surface de l'océan, pas au fond. Un dock ? Une île ? Là-haut, quelque part, des vents frais caressaient les vagues.

« Essaie de localiser ce sentiment de défaite, dit Ahmed. Notre plastiqueur est peut-être un suicidaire qui cherche à couler avec le navire. Ferme les yeux. Où es-tu ?

— En haut, sur une île baignée de soleil, répondit George avec mélancolie, voyant en imagination le sable et les mouettes. C'est trop tard, Ahmed. Nous sommes morts. »

De nouveaux arrivants se placèrent derrière eux. Le bruit de l'ascenseur s'éleva, encore ténu. Des gens venant de la gare traversaient le parc. George se rappela qu'il y avait des barrières afin de canaliser la foule qui attendait les rames pour sortir de la ville. Certains avaient dû s'impatienter et vouloir respirer un peu d'air pur. La queue s'allongea et les gens se mirent à pousser. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent juste devant George.

« Allons-y, George, fit Ahmed en le prenant par le coude. On monte là-haut.

— Merci. »

George entra. Ils se retrouvèrent coincés au fond de la cabine tandis que les portes se refermaient et que l'ascenseur montait à une vitesse qui faisait bourdonner les oreilles. George, par-dessus la tête des passagers, eut une vue panoramique de la ville sous-marine, petits bâtiments entourant un parc central artistiquement éclairé par des spots verts et bleus accrochés aux arbres et aux plantes grimpantes, lumière ondulante comme des algues. Les sentiers et les routes étaient illuminés par des lampes dorées à vapeur de sodium. De l'autre côté du parc, il y avait la gare, carré de douce lumière jaune, entourée d'un entrelacs de murs métalliques. Beaucoup de gens tout autour. Trop de gens. Une foule dense. Les allées du parc grouillaient de citoyens qui se dirigeaient vers l'ascenseur.

La cabine atteignit le sommet du dôme et s'engouffra dans un puits de ténèbres. Quelques instants plus tard, ils sentirent qu'ils ralentissaient, puis s'arrêtaient. Les portes coulissèrent avec un grand bruit et les gens se déversèrent, franchirent un portail de verre et dévalèrent un escalier. Il n'y avait plus personne au dernier étage.

George regarda autour de lui. Il y avait bien les grands espaces de ciel et d'océan dont il avait rêvé, mais le ciel était nuageux, l'océan gris et il les contemplait à travers une vitre épaisse. La plate-forme panoramique de l'île était composée d'une succession d'immenses paliers de verre ; l'ascenseur s'était arrêté au dernier étage, une salle

de verre qui ouvrait sur toutes les directions, offrant une vue claire de l'horizon, des pièces situées en dessous et des petits bateaux à moteur qui décrivaient des cercles près des quais d'une île artificielle.

« Et ton intuition ? Qu'est-ce que tu sens ? » lança Ahmed d'un ton brusque. Il était aux aguets, dressé sur la pointe des pieds, prêt à bondir sur quelque plastiqueur dément que George, espérait-il, allait localiser.

« L'air est vicié. Je n'arrive pas à respirer », répondit George.

Il respirait bruyamment par la bouche. Il avait envie de pleurer. Ce n'était pas ce qu'il avait cru. L'impression de malheur persistait et ne faisait qu'empirer.

« C'est le même air et la même pression atmosphérique qu'en bas, expliqua Ahmed avec impatience. On laisse une pression élevée pour que les gens puissent monter ici sans passer par des sas. Ils peuvent admirer le panorama, prendre des photos et redescendre. D'accord, ça pue, mais tu ferais bien de ne plus y penser.

— Tu veux dire que l'air, ici, est pressurisé, comme au fond de l'océan ?

— Évidemment, abruti. Pour eux c'est logique et c'est pour ça qu'ils l'ont fait.

— C'est donc pour ça que les vitres sont si épaisses, pour qu'elles n'éclatent pas », fit George.

Il avait le sentiment qu'il s'agissait des parois d'un cercueil dont il était prisonnier. Il regarda en dessous de lui, en direction du toit de verre de la pièce panoramique située à l'avant-dernier étage. Il vit des chaises et des magazines, comme dans une salle d'attente. Les gens qui étaient montés avec eux faisaient la queue derrière une porte vitrée et le premier tirait sur la poignée. La porte ne s'ouvrait pas.

« Qu'est-ce qu'ils font ? demanda-t-il.

— Ils attendent que la pression atmosphérique de la pièce diminue et arrive au niveau de celle de la cage d'escalier et de la pièce suivante. Pour le moment, la pression maintient la porte fermée et elle s'ouvrira vers l'intérieur dès que la pression aura suffisamment baissé, expliqua Ahmed avec un air de lassitude.

— Il faut qu'on sorte. »

George s'avança vers une porte donnant sur un escalier menant à la salle adjacente. Il tourna la poignée. La porte vitrée ne bougea pas.

« La pression ?

— Oui. Attends, l'ascenseur arrive. On dirait qu'il comprime l'air en montant. »

L'atmosphère dense conférait à la voix d'Ahmed une sonorité aiguë, lointaine.

George tira sur la poignée, sentant l'air s'épaissir encore et lui écraser les tympans.

« Il y a déjà assez de pression. On n'a plus besoin d'air artificiel. Juste de l'air pur. Je veux sortir d'ici. »

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Les gens se déversèrent en se bousculant ; certains portaient des valises, d'autres des équipements de pêche. Ils tournèrent en rond quelques instants puis se placèrent derrière George en se poussant et en se plaignant sur un ton beaucoup moins aimable qu'il n'était de règle au sein du fonctionnariat.

L'ascenseur fit claquer ses portes et replongea et la pression atmosphérique décrût comme si l'air était aspiré par le piston que formait la cabine. George déglutit. Ses tympan bourdonnaient. Il tira de toutes ses forces sur la poignée de la porte. Elle s'ouvrit avec un chuintement pneumatique et George s'écarta en tenant le battant. Les gens se précipitèrent dans l'escalier, le remerciant poliment au passage. George sentait la peur qui émanait de chacun d'eux. Il étudia les visages d'une femme, d'un adolescent, d'une jeune fille, d'un bel homme d'âge mûr, cherchant à trouver autre chose que la peur et ne découvrant que la peur et le désir de fuir de souris prises au piège, une peur qui les laissait muets, terrorisés à l'idée de formuler l'impression de désastre qui emplissait leurs imaginations.

« Vite, s'écria George tandis que le dernier disparaissait dans l'escalier. Dépêche-toi, Ahmed. Ils ont peut-être raison. »

Il laissa passer son ami et se lança derrière lui en direction de la grande salle panoramique avec ses tables et ses magazines chargés d'agrémenter l'attente. Il entendit, en haut des marches, se refermer la porte du sas et le bourdonnement de l'ascenseur qui repartait vers le sommet avec une nouvelle cargaison.

George appuya son front contre l'épaisse paroi de verre et regarda les petits bateaux s'approcher de la plate-forme, ballottés par une mer grise et agitée, sous de gros nuages gris.

« Qu'est-ce qu'il y a dehors ? demanda Ahmed.

— Le salut.

— Et le saboteur ? fit Ahmed avec une pointe d'impatience. Qu'est-ce qu'il pense ? Qu'est-ce qu'il ressent ? Tu trouves quelque chose ?

— Un de ces bateaux, mentit George pour éviter de retourner dans la ville sous-marine. Ou peut-être un sous-marin de poche ; tout près. On va faire sauter le dôme depuis la plate-forme d'observation. Fais venir des vedettes de secours. Vite, utilise ta radio et trouve-moi un hélicoptère. Je veux survoler cette zone pour repérer le bon bateau. »

Ce n'étaient pas uniquement des mensonges ; une partie de ce discours sonnait vrai. Il appuya à nouveau son front contre la vitre et jeta un coup d'œil à l'extérieur, sachant qu'il raconterait ou ferait n'importe quoi pour sortir d'ici. Il tenta de se brancher sur l'idée de

sabotage et il s'ouvrit aux pensées des autres. Mais le désir de fuir l'assaillit une nouvelle fois avec une force malade, occultant tout autre sentiment. *Pourquoi ?* demanda-t-il à la peur. *Que va-t-il arriver ?* Il eut la vision de chevaux ruant pour démolir les cloisons de leur écurie, d'un troupeau fuyant en désordre, d'un poussin essayant de briser sa coquille à coups de bec, un poussin qui n'était encore qu'un embryon incapable de survivre à l'air libre. Les pieds d'un squelette firent éclater une bulle qui l'emprisonnait et la bulle disparut. Les images devinrent confuses. George se détourna de ses pensées et regarda la plate-forme extérieure.

La plate-forme était noire de monde. Les gens frissonnaient dans le vent glacial, semblant attendre leur tour pour une promenade à bord des petits bateaux. George savait qu'ils étaient dehors seulement parce qu'ils ne supportaient plus de se trouver à l'intérieur.

Ahmed lui frappa doucement le bras. Il avait mis les deux écouteurs de sa radio-poignet. Sa voix était sourde, étrange.

« Le quartier général demande des explications, George. Tu peux me donner des détails ? »

— Dis-leur qu'ils ont cinq minutes, sept avec un peu de chance. Fais venir les patrouilleurs pour intervenir et (George hurla presque dans le micro poignet d'Ahmed) TROUVE-MOI CET HÉLICOPTÈRE. Et vite ! Il faut qu'il soit là dès qu'on aura franchi le sas ! »

La porte vitrée s'ouvrit et les gens s'engouffrèrent en se bousculant. De l'autre côté se trouvait une autre pièce toute en verre. La foule s'agglutina derrière les parois transparentes comme des phalènes attirées par une fenêtre éclairée.

« Pourquoi doit-on attendre si longtemps ? »

C'était un gémissement, un son plaintif telle une sirène d'ambulance dans la nuit. Les gens, hochant la tête, murmurèrent pour approuver la femme dont les mains griffaient le verre comme pour essayer de toucher la réalité extérieure.

« Je n'ai pas peur du mal des caissons, dit un vieillard corpulent. Ils prolongent la décompression pour ceux qui ont des problèmes de sinus ou de tympan. Est-ce que quelqu'un ici a une sinusite ou une otite ? »

— Dans ce cas, on n'a pas besoin d'attendre plus longtemps, reprit l'homme comme personne ne s'était manifesté. Quelqu'un sait comment ouvrir la porte ? On peut sortir tout de suite.

— Mon fils a un tournevis », suggéra une femme en poussant un adolescent devant elle.

Ahmed s'interposa. La femme le dévisagea et ouvrit la bouche pour protester.

Une vieille femme tira la porte qui céda brusquement. Oubliant toute querelle, les gens sortirent sur les quais dans le vent salin au bruit des vagues fouettant les piliers de ciment.

Un vrombissement sourd s'éleva au-dessus des docks.

Ahmed leva les yeux. Une échelle se déroula et vint se balancer devant eux. Ahmed saisit un barreau et tira l'échelle vers lui. Il posa le pied sur un échelon et commença à grimper.

George se tenait immobile, respirant profondément cet air qui sentait bon, qui sentait l'air et qui bouillonnait dans ses poumons, symbole de vie et d'énergie. Les voiles de panique et de résignation qui obscurcissaient son esprit se dissipèrent et il entendit les cris joyeux des mouettes qui suivaient le sillage des petits bateaux et plongeaient vers les reliefs de sandwiches. Les gens se pressaient au bord des quais et se mettaient à parler avec des voix normales.

L'échelle oscillait devant lui. Les barreaux de corde vinrent l'effleurer. Il les repoussa. Que s'était-il passé ? Quel était ce danger auquel il avait échappé ? Il tenta de se rappeler ce sentiment d'avoir été pris au piège, tenta de comprendre ce qu'il avait signifié.

« Tu viens, George », s'écria une voix au-dessus de lui.

Il attrapa l'échelle et se mit à monter, regardant les nuages gris et argentés qui filaient dans le ciel en partie occulté par un hélicoptère blanc et bleu de la police qui dansait dans les airs et dont les pales projetaient de violentes rafales de vent frais qu'il prenait plaisir à combattre. L'échelle de corde se terminait par un petit escalier de métal qui donnait sur le sol recouvert d'une moquette à l'intérieur du grand hélicoptère d'observation.

Ahmed était assis sur le sol, jambes croisées, et il tremblait d'impatience, les lèvres collées à sa radio-poignet. « Je répète, George s'est branché dessus. Qu'est-ce qui va faire exploser le bâtiment panoramique ? Qui, quoi, où ? Les garde-côtes attendent des informations ! »

Encore plongé dans le souvenir de l'étrange dépression qu'il avait éprouvée dans le bâtiment d'observation et dans l'atmosphère de Jersey Dôme, George regarda en bas, se brancha et apprit ce que ressentaient ceux qui se trouvaient encore à l'intérieur et ce qu'ils voulaient.

Dans cette brillante construction de trois étages, chaque pièce de verre était pleine de gens qui attendaient devant les portes. Il vit l'ascenseur arriver et déverser une nouvelle cargaison de passagers qui se bousculèrent et tirèrent en vain sur la porte du dernier niveau. Désespoir. Le besoin de sortir.

Avec un sentiment de grande tristesse, George sut enfin qui étaient les saboteurs. Tous les gosses avec des tournevis, tous les individus serviables doués de talents de techniciens et qui faisaient accélérer les ascenseurs, tous ceux qui ne comprenaient rien à la mécanique et laissaient ouvertes les portes des toilettes payantes pour ceux qui suivaient. Ils voulaient se montrer serviables. Ils passaient les sas en

bloquant grandes ouvertes les portes derrière eux. Plus rien pour retenir l'énorme pression atmosphérique qui pesait sur la cité pressurisée et s'engouffrait derrière l'ascenseur quand il montait.

Il avait feint de croire qu'il s'agissait d'un plastiqueur, d'un fou. Comment pourrait-il dire aux policiers et aux garde-côtes que ce n'étaient que les habitants de la ville qui, dans leur désir de fuir, détruisaient leur propre système protégé par des sas ?

George releva la tête, aveuglé par des visions de mort.

« Ils coinent en position d'ouverture les portes des sas dans le bâtiment panoramique, Ahmed. Il faut leur dire d'arrêter. Ils ne peuvent pas continuer comme ça. Ça va sauter ! »

Le besoin panique de fuir obscurcit à nouveau son esprit.

« Remontez ! s'écria George, grimaçant. Faites remonter ce putain d'hélicoptère.

— Il se sent pas bien ? » demanda le pilote à Ahmed.

Ahmed parlait rapidement dans le micro de sa radio-poignet, relayant le message de George.

D'un geste de la main il fit signe au pilote de se taire.

L'homme leur lança un drôle de regard et reprit de l'altitude. Lentement. Très lentement.

Brassant l'air de ses pales, l'hélicoptère, couché sur le flanc, s'éleva et s'éloigna de la plate-forme de verre étincelant s'amenuisant au milieu de l'océan gris.

George, honteux parce que ses mains tremblaient, regardait en dessous de lui, agrippé au rail de sécurité.

Il vit quelque chose d'étrange, d'indéfinissable, modifier la forme de la construction de verre.

« Et voilà », murmura-t-il.

Il s'assit brusquement sur le plancher et se cacha le visage dans ses mains.

« Accrochez-vous aux commandes. Ça y est. Ahmed, regarde, toi. Prends des photos, ou n'importe quoi. »

Il y eut un énorme craquement, puis une violente explosion. Quelque chose qui ressemblait à une cabine d'ascenseur tordue, bourrée de gens, jaillit dans le ciel, passa lentement à côté de l'hélicoptère puis retomba en tournoyant.

Une colonne d'air, rugissante, frappa l'hélicoptère et le fit bondir dans le ciel. L'appareil tangua, glissa sur le flanc, se retourna et commença à tomber, accompagné d'une pluie d'objets divers, valises, cannes à pêche, et autres débris impossibles à identifier. George s'accrocha au rail pour ne pas perdre l'équilibre. L'hélicoptère se redressa. Ses pales battaient frénétiquement l'air dans un ultime effort pour échapper à la tornade qui cherchait à le reprendre.

Avec un grondement assourdissant, Jersey Dôme éructa son

contenu par le puits d'aération, bâtiments écrasés, blocs de mousse, habitants, mobilier qui crevaient la surface dans une fontaine de mort avant de retomber, déchiquetés par la brutale décompression, à la surface de l'océan.

Le champignon de l'explosion obscurcit un long moment l'horizon avant de disparaître.

Accroché au rail par une jambe, Ahmed avait les mains collées à ses oreilles pour maintenir les écouteurs en place. Il parla dans le micro :

« Le maire est vivant et il diffuse des informations. Il dit que la voûte du dôme n'a pas craqué, qu'elle s'est juste affaissée. La conduite d'aération a aspiré tout ce qui se trouvait à sa portée et pour le moment elle est bouchée par les blocs de mousse des immeubles mais ils se compriment à l'intérieur. Il dit qu'ils entendent à nouveau le sifflement de l'air. Les survivants enfilent des scaphandres et cherchent à se mettre à l'abri au cas où la conduite serait à nouveau débloquée. Le maire craint que l'eau s'infiltre par en dessous et les noie car la pression atmosphérique diminue. Il voudrait qu'on colmate le puits d'aération par en haut. Il suggère qu'on le bombarde pour empêcher l'air de s'échapper. »

Puis Ahmed, là tête penchée, écouta attentivement.

« Les gens dans l'eau, fit George. Les bombes provoquent des ondes de choc. Il faut les sortir de là.

— Affirmatif, approuva le pilote de la police. Recherchons les survivants. »

L'hélicoptère rasait les flots et les trois occupants scrutaient la surface pour repérer d'éventuels survivants.

« Là. »

Ahmed désignait un bras et une tête qui émergeaient. L'hélicoptère décrivit un cercle et s'immobilisa juste au-dessus. Les hommes de la Brigade de Secours jetèrent l'échelle, descendirent et, à l'aide d'un large filet, repêchèrent le corps d'une jeune femme nue et inconsciente. Sa tête ballottait et les vagues vinrent lui lécher les genoux tandis qu'ils la tiraient hors de l'eau.

« ATTENTION, ATTENTION, proclama une énorme voix amplifiée. ORDRE À TOUS LES BATEAUX DE PATROUILLER DANS LA ZONE SINISTRÉE POUR RECUEILLIR LES SURVIVANTS. DANS CINQ MINUTES, AU PROCHAIN SIGNAL, TOUS LES BATEAUX DOIVENT S'ÉCARTER DANS UN RAYON DE CINQ CENTS MÈTRES DU CENTRE DU CONDUIT D'AÉRATION POUR PERMETTRE LE BOMBARDEMENT. ATTENDEZ LE SIGNAL. JE RÉPÈTE. VOUS AVEZ CINQ MINUTES POUR PATROUILLER ET RECUEILLIR LES SURVIVANTS.

— Parés », crièrent Ahmed et George à l'intention du pilote.

Celui-ci, à l'aide d'un treuil, fit remonter le filet emprisonnant la jeune femme et le tira à bord de l'hélicoptère par une porte qui s'ouvrait sous le ventre de l'appareil.

Ahmed et George, trempés, regagnèrent l'intérieur, puis ils allongèrent le beau corps nu sur le plancher pour pratiquer la respiration artificielle. La jeune femme était froide. Elle saignait des oreilles, du nez et de ses yeux fermés. On ne sentait plus son pouls. Sur sa peau lisse, il n'y avait nulle trace de fracture ou d'hématome. George appuya doucement sur sa cage thoracique pour essayer de rétablir la respiration. Du sang jaillit de sa bouche. George appuya à nouveau. Des gouttes de sang s'échappèrent de ses paupières comme des larmes.

« C'est inutile, George. Elle est morte », fit Ahmed avec lassitude.

George se redressa et s'écarta du corps à reculons.

« Qu'est-ce qu'on fait ? On la rejette à l'eau ?

— Non, il faut ramener les cadavres à l'hôpital. Le règlement », marmonna le pilote.

L'hélicoptère continua à décrire des cercles au-dessus de la mer agitée. Les essuie-glaces fonctionnaient. Le corps reposait sur le plancher entre Ahmed et George, effleurant leurs jambes.

Ils aperçurent un bras porté par les vagues.

« On le remonte ? demanda George.

— Non. On n'a pas besoin de ramasser les morceaux », répondit le flic d'un ton uni.

Ils patrouillèrent encore au-dessus des petits canots électriques dont les occupants étaient en train de pêcher quand le dôme avait explosé. Les visages qu'ils levaient sur l'hélicoptère étaient pâles et tirés.

Le cadavre reposait toujours entre eux, la peau lisse, intacte, belle. L'appareil vira et le corps roula sur le plancher. Les bras et les jambes suivirent le mouvement.

Ahmed alla s'asseoir dans le siège du copilote. Il boucla son harnais de sécurité et enfouit son visage dans ses mains pour ne plus voir la morte. George regarda par le pare-brise, observant les morceaux de mobilier et autres débris impossibles à identifier qui flottaient à la surface de l'océan. Il aperçut les vedettes des gardes-côtes qui approchaient de la zone sinistrée.

La radio de bord bourdonna avec insistance. Le pilote l'alluma :

« Commandement des gardes-côtes à l'hélicoptère de police PB 1005768. Merci pour votre coopération. Nous avons maintenant suffisamment de bateaux et d'appareils dans le secteur de recherche. Veuillez dégager la zone sinistrée. Je répète : veuillez dégager la zone sinistrée.

— Bien reçu. Nous dégageons », répondit le pilote qui éteignit la radio.

Il changea ensuite de longueur d'ondes, passa un bref message au quartier général de la Brigade de Secours et dirigea son hélicoptère vers le littoral lointain.

« Quel est votre boulot dans la police ? » demanda-t-il par-dessus son épaule.

George garda le silence.

« Secours, Détection et Prévention, répondit Ahmed. Nous étions encore à Jersey Dôme il y a dix minutes. »

Derrière eux, les bombes commençaient à exploser, détruisant et bloquant le haut du puits d'aération.

« Vous n'avez pas évité grand-chose », lâcha le pilote de l'hélicoptère.

Ahmed se tut.

« Ceci est un chantage. Une copie de cette bande a été expédiée à chacune des principales communes et agglomérations du district de New York.

« C'est nous qui avons provoqué la destruction de Brooklyn Dôme. C'était un avertissement, une démonstration de nos possibilités. Nous détenons un expert en futurologie dont la spécialité est de localiser et de prévoir les dangers accidentels qui menacent le complexe urbain à la suite d'éventuelles défaillances humaines ou mécaniques. Il est drogué et coopère sans réserve. Nous lui avons demandé comment Brooklyn Dôme pouvait s'autodétruire à la suite d'une panne mécanique simple et il nous l'a expliqué. Nous sommes à présent disposés à vendre ses services. Notre tarif est de 15 000 dollars la question. Si vous pensez que votre commune a des ennemis, vous pourrez en toute logique poser la question de savoir qui ou quoi peut détruire votre commune et comment prévenir cette attaque. Nous sommes prêts à fournir cette réponse à vos ennemis pourvu qu'ils paient. Peut-être sont-ils déjà en train de nous demander comment détruire votre commune. Souvenez-vous de Brooklyn Dôme. Le nom et l'adresse ci-joints sont ceux de votre contact personnel avec nous. Ce nom est réservé à vous seuls. Ne le communiquez pas à la police et utilisez-le lorsque vous serez décidés à payer. Si vous le livrez à la police, vous vous couperez définitivement de nos services et vos ennemis prendront contact avec nous grâce à d'autres personnes pour nous acheter des conseils pour vous détruire. Souvenez-vous de Brooklyn Dôme. Ne tardez pas à nous contacter. Notre prix est de 15 000 dollars la question. Ce n'est pas cher pour survivre. »

« Tous les départements de la police en possèdent un exemplaire. Tu veux que je le repasse ? » demanda Judd Oslow.

Il était assis jambes croisées sur son bureau, comme un gros

bouddha, et il buvait lentement un café.

« Une fois suffit, répondit Ahmed. Paranoïa et état de guerre entre les communes. Qu'est-ce que ces dingues s'imaginent ?

— Gagner de l'argent. (Judd Oslow avala une gorgée de café, gardant soigneusement son calme.) Ils en ont envoyé une copie à chaque commune située dans les limites de la ville et deux seulement nous ont fait parvenir l'enregistrement ou ont admis l'avoir reçu. Une seule nous a communiqué son adresse. Les autres préfèrent probablement garder le secret en prévision des questions qu'elles désirent poser.

— Armageddon, fit Ahmed.

— George, demanda Judd, qu'est-ce que tu attends pour te remuer un peu et nous ramener Carl Hodges ? Si on le récupère, ces malades ne pourront plus monnayer son cerveau. »

Ahmed intervint :

« Tu as refilé ce boulot à George seulement hier soir. Il l'avait presque retrouvé ce matin mais quand Brooklyn Dôme a explosé, on a reçu l'ordre d'abandonner la piste de Carl Hodges pour aller à New Jersey Dôme.

— Mais la journée n'est pas finie. George m'a habitué au succès et j'attends toujours des résultats immédiats. Bon, George, il me faut Carl Hodges emballé et ficelé dans ce bureau. »

George leva sur lui des yeux ronds.

« Je suis censé aider les gens. Chaque fois que j'essaie d'aider Carl Hodges, il arrive quelque chose de mal. Ce n'est pas normal. Il aime peut-être les ennuis. Des cadavres partout ! Tu ne veux quand même pas que je continue à l'aider. Avec ma veine.

— Ta gueule, George. Ce n'est pas le moment de nous sortir ta philosophie pessimiste. Va avec Ahmed, hypnotise-toi et dis-moi où est Carl Hodges.

— A quoi bon ? »

George se passa la main dans les cheveux d'un geste de lassitude qui ne lui était pas coutumier.

« Les habitants de Brooklyn Dôme sont déjà morts, poursuivit-il. Et ceux de Jersey Dôme ne vont pas tarder à suivre le même chemin. Ceux qui meurent restent morts. Des milliards de gens depuis le commencement des temps. Et comment envisages-tu de secourir ceux-là ? Pourquoi ne pas en laisser mourir quelques-uns de plus ? Quelle différence ?

— Épargne-nous un essai sur l'Éternité, George. Rien ne fait de différence aux yeux de l'Éternité. Nous ne vivons pas dans l'Éternité. Nous vivons dans le présent et c'est maintenant qu'il nous faut Carl Hodges.

— A quoi bon ? répéta George. Mes conseils ne font qu'amener des

ennuis. Je n'ai pas sauvé les gens de Jersey Dôme. Je n'ai pas été assez malin pour comprendre qu'ils voulaient détruire leurs propres sas. Ce n'était pas la panique mais la dépression. L'air a changé de charge électrique. Les animaux de laboratoire se comportent irrationnellement quand on fait passer à la masse le gradient de charge statique de l'air. J'aurais dû...

— George ! s'écria Judd. Ta mauvaise conscience ne m'intéresse pas. Si tu veux aider les gens, contente-toi de répondre aux questions qu'on te pose. »

George tressaillit et fixa Judd, le regard humble, louchant presque.

« George ?

— Fantastique ! (Ahmed s'avança.) Attends une seconde, Judd. George vient juste de réussir. C'était Carl qui te répondait. »

Judd oscilla, pris entre le désir de se pencher en avant et de reculer. Il esquissa enfin un geste, puis il se figea. Son indécision se lisait maintenant sur son visage. Il hurla :

« Foutez le camp d'ici, espèces de timbrés. Allez traîner vos fantasmes ailleurs. Et quand vous ramènerez Carl Hodges, je ne veux pas savoir comment vous vous y êtes pris !

— Compris, fit Ahmed. Tu viens, Carl ? »

* *

*

Troublé, habité par un sentiment de culpabilité, George se retrouva sur le trottoir bordé d'une haie d'érables. Le vent agitait les rameaux verts. Il savait qu'il avait échoué dans sa mission et il ne voyait pas comment il pourrait la mener à bien. Il se dirigea vers un banc et s'assit.

« Tu as compris ce qui s'est passé ? demanda Ahmed.

— Oui. (George fouilla dans son esprit et n'y trouva que confusion.) Non.

— Ferme les yeux. Tu crois être sur un banc dans un parc, mais ce n'est qu'une illusion. Ce n'est pas là que tu es. Où es-tu ? »

George avait fermé les yeux. La voix pénétra très loin dans un coin de son esprit où il savait être dans une pièce, prisonnier, et c'était uniquement de sa faute. Il n'aimait pas cette pensée. Mieux valait feindre. Il ouvrit les yeux.

« Je veux être ici, dans le parc. Faire semblant d'être réel. »

Il se pencha et effleura les pousses à ses pieds. Il sentit les petites feuilles des fougères.

« L'histoire ne compte pas. Seules les sensations comptent, affirmait-il avec beaucoup de sérieux. Même ces illusions sont réelles parce qu'elles existent à cet instant. Nous vivons dans l'instant. La mémoire

n'est pas réelle. Le passé n'existe pas. Pourquoi penser au passé ? Pourquoi se préoccuper du passé ? »

Ahmed se dit qu'il y avait de fortes probabilités pour que ce fut Carl Hodges qui s'exprimait par la bouche de George et qui regardait par ses yeux en quête d'évasion. La rationalisation était aisée et le vocabulaire utilisé n'était pas celui de George. Le choix des mots est une constante au même titre que les empreintes digitales.

C'était Carl Hodges qui parlait. Il fallait que ce fût lui.

« Carl Hodges. Voulez-vous sortir d'où vous êtes et vous allonger dans l'herbe de ce parc ?

— Vous êtes un interrogateur. Je ne devrais pas répondre.

— C'est donc mal de répondre aux questions ?

— Oui. Les réponses tuent. Des gens sont morts. Suzanne est morte. Ils sont tous morts. Est-ce que pleurer quelqu'un tue aussi les autres ? Ils se sont noyés eux aussi. Ils flottent. Vous avez vu cette fille dans l'eau... le rapport... ? »

George parlait comme dans un rêve, les yeux écarquillés fixés droit devant lui, vides. Il ferma les paupières et tous les muscles de son corps et de son visage se raidirent dans un spasme de douleur. Il glissa du banc et tomba à genoux dans la tendre bruyère.

« Faites-moi sortir de là. Faites que ce ne soit pas arrivé. Inversez le temps. Détruisez-moi avant que je ne le fasse. »

Ce spasme, était-ce de la douleur ou une prière ?

Devant cette image de la souffrance, Ahmed se livra à de rapides calculs. Il fallait s'occuper uniquement de ce désir honteux d'échapper au souvenir. L'utiliser.

« Carl, vous êtes sur une pelouse dans un petit parc entre East Avenue et la 5^e Rue. C'est une scène du futur. D'ici deux heures on viendra vous sauver. Vous serez libre, débarrassé de votre sentiment de culpabilité, détendu, et vous serez heureux d'être dehors. Nous sommes de la police. Nous prenons un hélico-taxi et nous venons vous chercher. Quel chemin devons-nous prendre ?

— Amsterdam Avenue et la 53^e Rue jusqu'à Columbus Avenue, l'îlot détruit, une des caves en bon état près du centre de la partie nivelée des ruines. Sonnez deux fois. Merci. Je pense que je pourrai assommer un gosse quand je vous entendrai, et sortir vous faire signe. Venez vite.

— O.K. ! fit Ahmed en se redressant et en s'écartant de la silhouette accroupie en position de prière.

George écarta les mains de son visage.

« O.K. quoi ? »

C'était la voix habituelle de George. Il se releva et enleva quelques brins d'herbes qui s'étaient collés à ses genoux.

« O.K. ! nous allons attaquer le territoire d'une autre bande, fit

Ahmed.

— Où est le Gros ? demanda George en regardant autour de lui comme s'il s'attendait à voir surgir les gosses de leur propre bande. Oh, c'est vrai, il est parti aux Canaries. Et les autres au Sahara, ils sont tous partis... (Il secoua la tête comme s'il se réveillait.) Ahmed, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'aller attaquer une autre bande ? Tout ça c'est fini. Nous sommes des adultes à présent.

— Nous allons délivrer cet informaticien qui a été enlevé. Une bande libre d'adolescents le tient prisonnier dans les ruines près de la 53^e Rue Ouest. Nous savons bien comment affronter une bande de gosses ! »

George se raccrochait au bon sens. Il se rassit sur le banc et se plongea dans la contemplation de la chaude verdure du parc en frottant la meurtrissure qui marquait un de ses bras.

« Appelons la police, c'est leur boulot.

— C'est nous la police, espèce d'abruti. »

Ahmed était debout. Il souriait, certain que la force de sa personnalité et son habitude du commandement contraindraient George à obéir. Celui-ci leva la tête vers lui, clignant des yeux dans le soleil. Une ecchymose courait le long de sa tempe et disparaissait sous ses cheveux.

« Ahmed, ne sois pas stupide. Les pensées rationnelles ne peuvent pas lutter contre des chaînes et des matraques. Tu es sans aucun doute très intelligent mais il nous faut des muscles pour combattre une armée d'ados parce qu'ils ne connaissent rien au raisonnement et qu'ils n'écoutent pas.

— Et s'ils sont tous dans leur cave, abruti ? On doit les mettre hors d'état de nuire avant qu'ils ne s'enfoncent plus loin en emmenant Carl Hodges. Qu'est-ce qui les ferait sortir pour qu'un hélicoptère puisse utiliser des gaz ? »

George se caressa d'un air absent la marque sombre qui lui zébrait la joue.

« Ils sortent quand quelqu'un pénètre sur leur territoire, Ahmed. Pas devant une armée de flics ou un hélicoptère, ce n'était pas ce que je voulais dire. Quand un pauvre type traverse leur territoire, cherchant un raccourci pour rentrer chez lui, là ils sortent tous pour le tabasser.

— Exactement.

— Comment supposes-tu... ah, je vois, tu ne pensais pas à hier. Tu parles de stratégie et tout ça. Ils sortent pour me cogner dessus, l'hélico les descend avec des gaz et peut-être qu'il ne restera personne en bas pour tuer Carl Hodges ou l'emmener ailleurs. (George se leva.) O.K. ! allons-y. »

Ils débouchèrent du métro à la 3^e Rue et prirent le trottoir en face

des carcasses des vieux immeubles bombardés. Au loin, on entendait un hélicoptère.

« Séparons-nous, mais restons en contact. Ouvre ta radio uniquement pour émettre mais n'oublie pas de l'éteindre après pour qu'aucun son ne s'en échappe. Le pilote de l'hélico restera à l'écoute. Je vais faire le tour du bloc et regarder dans les couloirs. Toi, tu passes tout droit. Il faut qu'on donne l'impression d'avoir une raison d'être ici, comme si je cherchais une adresse. Nous sommes des étrangers.

— Très bien, acquiesça George. J'ai une histoire toute prête pour expliquer ma présence. Ne t'en fais pas pour moi. »

Il fit demi-tour, tourna le coin d'une démarche nonchalante, traversa la rue, longea quelques ruines et pénétra dans la zone nivelée, là où se trouvaient jadis des cours pavées avec des marches menant aux caves des immeubles disparus. Des décombres et des pans de murs subsistaient encore à l'emplacement des bâtiments.

George atteignit le milieu d'une cour, près de deux escaliers qui s'enfonçaient dans le sol et s'arrêtaient devant des portes délabrées. Il s'avança lentement, étudiant le terrain, l'air troublé, maladroit, comme la dernière fois qu'il était venu ici.

Le soleil couchant projetait des ombres allongées sur le pavage blanc, défoncé par endroits. George se retourna, puis il reprit sa marche lorsqu'il vit une autre ombre venir effleurer la sienne. Il jeta un coup d'œil de côté et aperçut, tout près de lui, un adolescent à la carrure impressionnante, vêtu d'un étrange costume, qui se tenait immobile, une lourde batte à la main. L'adolescent ne le regardait pas ; il avait les yeux levés vers le ciel, les lèvres entrouvertes comme s'il sifflait en silence.

George tressaillit en voyant apparaître devant lui, débouchant d'un pan de mur en ruine, un garçon plutôt petit aux cheveux blonds et raides.

« Alors, on est revenu ? » fit le blond.

George sentit les ombres des autres s'amasser derrière lui.

Il dit :

« Je cherche une montre de gousset que j'ai perdue le soir où vous m'avez tabassé. Vous savez, c'est une véritable pièce de musée et elle me rappelle quelqu'un. Il faut absolument que je la retrouve. »

Il se mit à tourner en rond, scrutant le sol. Il était entouré par un cercle de pieds posés sur le seuil de portes délabrées ou sur des amas de décombres ; il distinguait les extrémités des gourdins sur lesquelles les jeunes s'appuyaient et les chaînes qui, lentement, se balançaient.

« Tu dois être complètement idiot », fit le chef, les lèvres retroussées en un sourire qui n'avait rien d'amical.

Où était Carl Hodges ? La zone où se trouvait George était bien dégagée, probablement aplanie par des allées et venues incessantes.

Les marches menant à la porte de la cave étaient lisses et la poignée de la porte avait la patine conférée par un usage répété. Le chef était apparu en dernier et George ne l'avait pas vu arriver. Il se tenait sur une pile de débris, un peu en retrait du secteur déblayé par les nombreux passages. Il n'avait probablement pas voulu surgir devant George par le chemin habituel, probablement la porte en face, celle qui avait l'air de servir souvent.

C'était un peu comme ces gosses qui jouaient à « tu brûles » avec un objet caché. Si Carl Hodges était derrière cette porte, les adolescents ne le laisseraient pas s'en approcher. George, lentement, l'air embarrassé, fit deux pas dans cette direction. Il y eut aussitôt des bruits de pieds et des froissements d'étoffe. Le cercle se refermait autour de lui. George s'arrêta et les bruits cessèrent.

Il était entouré d'adolescents armés. Deux d'entre eux s'interposaient entre les marches et lui. L'hélicoptère bourdonnait toujours dans le lointain, survolant l'îlot. George savait que s'il criait, ou même s'il s'exprimait clairement pour réclamer du secours, le pilote parviendrait à survoler l'endroit en quelques secondes.

Le blond n'avait pas bougé. Toujours souriant, il était resté adossé au mur et il étudiait George avec l'expression d'un savant examinant un étrange spécimen de gorille dans un zoo.

« J'ai quelque chose d'important à vous apprendre », lui dit George. Mais ils n'écoutaient pas.

« C'est vraiment dommage, fit le blond à l'intention des autres. Il est déjà tellement idiot que si on lui écrabouille la cervelle il ne se rendra même pas compte qu'il n'en a plus. »

George se tourna vers le chef et risqua un nouveau pas en direction de l'escalier ; il entendit aussitôt le bruit des pieds raclant le sol autour de lui. Il cessa tout mouvement et ils l'imitèrent. Cette porte dissimulait sans aucun doute quelque chose. Ils tenaient à en écarter les étrangers !

« Écoutez, si vous trouvez ma montre et que vous me la rendiez, je vous apprendrai quelque chose qui devrait vous intéresser. »

S'il parvenait à parler suffisamment longtemps et de façon suffisamment confuse, tous les membres de la bande finiraient par sortir pour écouter ce qu'il essayait de dire. Ils seraient alors tous à l'air libre. L'hélicoptère armé d'un équipement antiémeutes, pourrait pulvériser des gaz anesthésiants et les mettre tous hors de combat.

Il ne sentit même pas le coup. Il se retrouva soudain à genoux, un voile pourpre flottant devant ses yeux. Il tenta de se relever et retomba sur le flanc, en position de fœtus. Il s'aperçut qu'il ne respirait plus.

Un coup de karaté sur la nuque pouvait-il bloquer les centres respiratoires ? Qu'est-ce que le professeur avait dit à ce sujet ? Ses

poumons se contractèrent, laissant échapper encore un peu d'air, incapables d'en aspirer. On devait plutôt lui avoir enfoncé un gourdin dans le plexus. Mais dans ce cas pourquoi ne l'avait-il pas aperçu ? Le brouillard pourpre se transformait en un tourbillon de ténèbres. Il ne voyait plus rien.

« Qu'est-ce qu'il voulait nous raconter ?

— Demande-le-lui.

— Il ne peut pas répondre, imbécile. Il ne peut même pas pousser un grognement. Tu devras attendre.

— Ça ne me dérange pas », répondit la voix de celui qui tenait une chaîne.

George entendit la chaîne siffler, frapper quelque chose et il se demanda si c'était lui qu'elle avait atteint. Son corps n'enregistrait plus rien si ce n'était la brûlure de ses poumons avides d'air.

« Nous ne voulons pas qu'on empiète sur notre territoire, fit une voix. On veut simplement t'apprendre le respect. Tu dois rester sur les trottoirs publics libres et ne pas pénétrer dans le Royaume des autres. Sauf s'ils t'invitent. »

La chaîne s'abattit à nouveau.

George essaya de respirer, mais cet effort lui serra la poitrine comme dans un étau et il expira encore un peu d'air.

Il avait la terrifiante impression que ses poumons œuvraient contre lui. Le nœud qui les nouait demeura encore un instant puis il se relâcha. George inspira une petite bouffée d'air frais, puis une autre. L'air s'engouffra comme des flots de lumière, dissipant sa cécité et ramenant la vie dans ses membres. Il se déplia et resta allongé sur le dos, inspirant profondément et écoutant les bruits qui l'entouraient.

L'hélicoptère bourdonnait au loin. *Le pilote de l'hélicoptère est à l'écoute*, pensa George. *Mais il ne sait pas que j'ai des ennuis.*

Il entendit le souffle rauque d'une respiration, un halètement. Il roula soudain sur le côté et se protégea le visage. La chaîne frappa le sol à l'endroit où il se trouvait une fraction de seconde auparavant. Il se mit en boule, les deux pieds ramenés en dessous de lui et, pour la première fois, il regarda le cercle des visages de ces adolescents qui l'avaient roué de coups et s'étaient moqués de lui lorsqu'il avait fait semblant d'être ivre et de se prendre pour Carl Hodges en franchissant d'une démarche hésitante les limites de ce territoire interdit. Il s'était efforcé de reconstituer les actes de Carl Hodges et il n'avait eu aucune excuse à invoquer quand ils l'avaient puni pour avoir violé leurs frontières. Les visages étaient les mêmes. Jeunes mais froids ; certains d'entre eux paraissaient hésitants à l'idée de corriger un adulte mais ils puisaient du courage auprès des autres. Des jeunes de toutes tailles, vêtus de costumes de nombreuses communes ; pourtant, l'amitié et la complicité qu'il avait l'habitude de sentir au sein des groupes étaient

absentes.

« Dans le temps, j'étais dans une bande comme la vôtre, dit-il rapidement pour informer le radio. Je ne pensais pas que vous alliez m'attaquer. Je ne suis pas venu pour me faire assommer. Je veux juste retrouver ma montre et vous dire quelque chose. »

Il finit sa phrase avec un petit bond sur le côté mais la chaîne, cette fois, suivit le mouvement et l'atteignit, lui entaillant la cage thoracique et les bras. L'aimant fixé au bout se colla à un maillon. Celui qui maniait la chaîne tira sur la poignée et les dents d'acier mordirent dans sa chair pour se resserrer comme une corde autour de lui. Il tituba puis il se figea, prisonnier de l'étau meurtrier.

Il ne bougea plus.

« Eh, fit-il doucement. Ce n'est pas très gentil.

— Qu'est-ce que tu voulais nous dire ? »

Les adolescents qui l'entouraient attendaient avec curiosité le message qu'il allait leur délivrer.

George déclara alors :

« L'un de mes amis, voyant les bosses que j'ai récoltées ici la dernière fois, en a déduit que vous aviez quelque chose d'important à me cacher. Il s' imagine que vous détenez l'informaticien qui a disparu. L'homme qui a fait sauter Brooklyn Dôme. Il y a une récompense pour celui qui le retrouvera. »

Les visages autour de lui pâlirent sous le choc, mais il ne fallut pas longtemps au gamin blond pour saisir toute la menace que cela impliquait. Sans modifier son expression, il fit un geste de commandement et ordonna :

« Vous trois, allez patrouiller dans les rues. Il n'est peut-être pas venu seul. »

Trois jeunes s'élancèrent dans des directions opposées.

« Je ne fais que vous rendre un service en vous informant de ce qu'on raconte, dit George avec une note de stupidité. Maintenant, vous pourriez me rendre service à votre tour et m'aider à retrouver ma montre.

— Un service ? s'écria le grand adolescent mal proportionné, celui à la chaîne. Un service ? Espèce de sale indic, tu aurais mieux fait de fermer ta grande gueule. »

Il tira sur la chaîne dont les dents mordirent encore plus profondément.

La fureur qui habitait George gonfla sa poitrine. Il resta encore une seconde immobile, l'air humble, perdu, regardant ses ravisseurs ricaner, le haïssant pour avoir « rapporté », puis il se baissa, renversa le possesseur de la chaîne d'un coup de tête, bondit par-dessus lui et se laissa rouler en bas des trois marches en ciment, entraînant le serpent d'acier derrière lui. Il se releva sur un genou et saisit la chaîne ; elle

avait environ deux mètres de long et était munie d'une poignée à chaque extrémité ; c'était une arme terrible entre les mains d'un homme fort et si elle s'était trouvée plus près au moment où il avait agi, il aurait pu la faire tourner et les faucher tous comme un carré de mauvaises herbes. Il l'enroula, surveillant la foule des adolescents étrangement vêtus. Son unique cible. Il agit trop vite pour qu'on pût l'intercepter, et avec trop de souplesse pour sembler rapide. Il leva le bras et, tous les muscles tendus, ignorant deux matraques qui s'abattaient sur ses épaules avec un grognement, il projeta la chaîne en avant avec une puissance terrifiante née de la rage qui montait en lui. Les jeunes s'enfuirent en s'éparpillant tandis que l'acier meurtrier sabrait l'air à l'endroit où ils s'étaient tenus.

« Pauvres cons, fit George, haletant sous l'effort. Pourquoi vous n'avez pas agi en frères ? Personne ne peut devenir votre ami. Vous vous croyez malins sans savoir... »

Il se tut et laissa lentement retomber la chaîne. Il l'enroula à nouveau autour de son bras, puis autour de ses phalanges. Le soleil s'était couché. L'ombre envahissait les coins et il devenait difficile de voir. George détourna un gourdin avec sa chaîne puis, de sa main libre, il parvint à en saisir un autre. Quelque chose fendit l'air et rebondit contre le mur. Probablement un couteau. Le chef de la bande n'allait pas tarder à comprendre que George en savait trop et à ordonner qu'on le tue. Le gosse était logique, cruel, et il conclurait que la vie d'un étranger était peu de chose en comparaison des millions qu'il espérait gagner en vendant les réponses de l'informaticien.

« Carl Hodges, hurla George. Le chemin est libre. J'ai besoin d'aide. Informaticien Carl Hodges, sortez. Sortez vite. »

Le policier de la brigade anti-émeute dans l'hélicoptère allait entendre son appel au secours et arriver avec son appareil. Quant aux adolescents, ils l'entendraient seulement crier le nom de Carl Hodges ne sachant toujours pas si la police était dans les parages.

Deux coups sourds retentirent sur la porte de la cave. Avec un craquement, les gonds arrachés, elle s'écrasa sur les marches. Un homme tomba avec elle, se reçut à quatre pattes, rampa par dessus et, toujours à quatre pattes, grimpa l'escalier.

Parvenu en haut des marches, il se redressa et regarda George. Il était mince, chauve, nerveux, un peu plus petit que la moyenne, tout à fait différent de George tant par la carrure que par les traits du visage, mais l'impression de familiarité qui se dégageait d'eux était saisissante. Les yeux de George scrutaient l'étrange visage.

George lui tendit une matraque qu'il avait ramassée.

« Protégez-moi par derrière. Ils vont essayer de vous prendre vivant, je crois, mais pas moi. »

Il pivota lentement, tous les sens aux aguets. Tout était calme. Les

adolescents étaient cachés plus loin, surveillant les voies que George pourrait emprunter pour tenter de s'échapper.

George reporta son regard sur Carl Hodges ; le petit informaticien l'étudiait, perplexe, les sourcils froncés. Il avait le sentiment de contempler son image dans un miroir.

« Salut, c'est moi, fit George.

— Salut, c'est moi, fit l'homme. Vous êtes informaticien ? Quand je reprendrai mon travail, est-ce que vous viendrez jouer aux Échecs Urbains avec moi ? Vous pourriez peut-être obtenir un poste dans mon département.

— Non, mon vieux. Nous sommes nous, mais je ne joue pas aux Échecs Urbains. Je ne suis pas comme vous.

— Alors pourquoi...»

Carl Hodges se baissa pour esquiver un gourdin qui rebondit sur le ciment. *Alors pourquoi ai-je cette impression que nous ne formons qu'une seule et même personne ?* avait-il eu l'intention de demander.

« Nous avons une certaine communion d'idée, fit George. Mais je ne pense pas comme vous. Je ne fais que sentir ce que vous sentez.

— Que Dieu vienne en aide à tous ceux qui éprouvent ce que j'éprouve, répliqua Carl Hodges. Il y a des gosses qui s'approchent.

— Tenez-les à distance. Dos à dos. Nous avons juste besoin de gagner un peu de temps. »

George se détourna à nouveau de lui et fouilla des yeux les coins sombres, prêt à repousser l'attaque.

« A propos de ce que vous ressentez, fit-il. Ce n'est pas si moche que ça. Je pourrai le surmonter.

— Je l'ai fait, dit Carl Hodges. Mais comment ? J'ai l'impression... je veux dire, j'avais une raison, pour ressentir... je me suis soûlé et la bombe est entrée par le ventilateur. Comment ai-je pu surmonter ça ? »

Sa voix fut couverte par des grognements et par le bruit des projectiles qui, détournés, les manquaient et heurtaient les murs et le sol de ciment.

Ils restèrent dos à dos, évitant les briques, les bouts de bois et des objets brillants qui, l'espérait George, n'étaient pas des couteaux.

« Ils vont nous tuer si ça continue, dit George. Attention ! »

Un bâton fendit l'air et frappa George à l'oreille tandis qu'il l'écartait avec son gourdin. Les assaillants s'avancèrent dans la lumière pâle, leurs ombres se profilant sur les murs de pierre. L'un d'eux ramassa le bâton et le lança à nouveau.

« Aïe, s'écria Carl Hodges. Baissez-vous ! »

Ils s'accroupirent. Un large filet les manqua de peu.

« On se débrouille bien tous les deux, fit la voix sèche de Carl Hodges. Il faudra qu'on se retrouve et qu'on se batte contre une autre

bande. D'accord ? Aïe, merde ! »

George reçut un coup du plus grand de la bande ; il réussit à saisir l'extrémité du gourdin et il tira, amenant son adversaire à lui. Il essaya de le faire tomber lorsqu'il passa à sa portée, mais il échoua et se retourna pour le voir trébucher sur un bâton que Carl avait tendu à la hauteur de ses chevilles. L'adolescent tomba la tête la première, puis il roula sur lui-même, hors d'atteinte.

« Bien joué ! »

Frappé à la tête et aux épaules, George fut contraint de surveiller ce qui se passait de son côté. Légèrement étourdi, il pivota, empoignant son gourdin qu'il abattit des deux mains ; il le sentit heurter deux masses confuses. Il le leva à nouveau et assomma un assaillant avec un grognement de satisfaction.

Dans un sourd grondement accompagné d'une violente rafale de vent, l'hélicoptère apparut au-dessus d'un mur, volant très bas comme un rapace guettant sa proie, puis il lâcha un nuage de gaz sur groupe.

George inspira une profonde bouffée d'air pur avant que le nuage ne fut sur lui. Carl Hodges, surpris, ouvrit la bouche et respira une goulée de gaz avant de s'écrouler aussi soudainement que s'il avait été atteint par un coup de massue.

Retenant son souffle, George l'enjamba, et, dans le brouillard, il aperçut des silhouettes encore debout qui se déplaçaient. Qui étaient-elles ? Quatre-vingts secondes sans respirer. Pas de problèmes. Il pouvait tenir deux minutes d'habitude. Il tenta de percer les nuages blancs qui l'entouraient. Il entendait le bruit de l'hélicoptère qui décrivait des cercles de plus en plus larges, pulvérisant des nuages de gaz pour prendre au piège de ses serres tous ceux qui avaient fui le centre de l'action.

Les formes se matérialisèrent brusquement à côté de lui. Touché de plein fouet, George partit en arrière et atterrit sur le dos, glissant sur le sol de ciment. Après un premier hoquet de surprise, il se rappela qu'il ne devait pas respirer puis, se relevant en silence, il chargea.

La silhouette inconsciente de Carl Hodges avait disparu. George vit quelque chose bouger dans le brouillard blanc devant lui ; il perçut des bruits de pas raclant le sol de béton, puis résonnant sur du bois creux et il se lança à leur poursuite. Il dévala l'escalier de ciment, faillit tomber, marcha sur la porte et pénétra dans un couloir. Il distingua une ombre devant lui et entendit se refermer la porte d'un placard. Retenant toujours sa respiration, tâtonnant dans l'obscurité, il saisit la poignée, ouvrit la porte, vit une brèche au milieu d'un mur branlant, sentit l'odeur du ciment mouillé et de conduites souterraines, puis il passa par-dessus une pile de vieux balais pour bondir par l'ouverture.

Il pouvait respirer maintenant. Il prit une profonde bouffée d'air. La

lumière aveuglante d'une torche l'éblouit.

« J'ai un pistolet braqué sur toi, déclara, toute proche, la voix brusque de l'adolescent blond. Tourne à gauche et avance lentement. Je pourrais te tuer sur place et personne ne retrouverait jamais ton cadavre. Au moindre geste suspect, je tire.

— Où est Carl Hodges ? » demanda George en marchant les mains levées.

La lampe projetait devant lui son ombre qui, gigantesque, s'étalait sur les murs rapprochés.

« On va tous se cacher sous terre. Ici, à gauche. »

La voix était étrange.

En tournant, George jeta un coup d'œil par-des-sus son épaule et vit que l'adolescent trapu portait un masque à gaz. Alors qu'il s'apprêtait à en demander la raison, des volutes blanches s'engouffrèrent par une crevasse ouvrant sur le ciel au-dessus d'eux. Il s'en dégagait une odeur moite, légèrement alcoolisée.

« Continue à avancer », ordonna le gosse avec un geste de son arme.

George prit à gauche, s'interrogeant sur ce qui arrivait quand on respirait ce brouillard. Une journée bien remplie. Une nuit bien remplie. Les gens frappés par les gaz anti-émeutes de la police ont souvent déclaré avoir éprouvé un sentiment symbolique d'acuité sensitive. Quelle était la signification de cette journée ? Pourquoi de tels événements survenaient-ils ?

Flottant dans des brumes blanches, George échappa à son corps ; il survola la ville et aperçut une vaste entité spirituelle d'une logique froide et complexe qui menaçait l'agglomération et qui existait également dans son futur. George lui parla, se servant de pensées qui ne se formulaient pas en mots. « Ahmed utilise la vision du monde de sa grand-mère, la gitane. Il croit que tu es le Destin. Il croit que tu as des intentions et des plans. »

La créature éclata de rire et pensa : *Les roues du temps n'ont pas de jeu. Pas de place entre les pignons pour le changement. Le futur existe, logique et immuable. Pas de place pour le changement dans la logique. Quand tout s'additionne, tout se passe selon le même schéma final. La ville est une nécessité. Le futur est construit. Les rouages nous emportent vers lui. Je suis le Destin.*

George lui objecta une étrange pensée : « Le passé peut changer. Donc tout ce qui vient du passé peut changer. »

Il y eut un gémissement dans l'atmosphère. La vaste entité qui planait, menaçante, au-dessus de la ville disparut, détruite, s'évanouissant dans le néant, incréée, jamais devenue réalité, comme la Sorcière de l'Ouest dans *Le Magicien d'Oz* quand Dorothy verse un seau d'eau sur elle, avec la même plainte lancinante : « Mais toutes

mes belles catastrophes, la logique, la logique...

— Non, pas d'arithmétique, affirma George avec conviction. Si on peut voir l'avenir, on peut le changer. Si on ne peut pas voir le passé, il peut changer de lui-même et devenir n'importe quoi. Ça ne s'additionne jamais deux fois de la même façon. »

Toutes les visions cristallisées de la ville du futur se désintégrèrent et se fondirent dans un brouillard blanc, un brouillard créateur qui pourrait être modelé à volonté par la pensée. George se tenait au centre de la création. Il résistait. A nouveau, ils le tentaient, essayant de l'entraîner dans le jeu bureaucratique des lois et de la servitude.

« Non, fit-il. Je n'entraverai personne avec mes idées. Qu'ils choisissent leur propre passé ! »

Il revint à lui allongé sur le sol d'une petite pièce étroite ; l'adolescent blond était assis sur un lit et braquait une arme sur lui.

« Ils ont repris Carl Hodges, fit-il. Tu as tout gâché. Tu es peut-être un flic, je ne sais pas. Je devrais peut-être te tuer.

— Je viens de faire un rêve extravagant, dit George en soulevant légèrement la tête, évitant de trop bouger pour ne pas risquer d'être abattu. J'ai rêvé que je parlais au Destin de New York. J'ai dit au Destin que le futur pouvait changer à n'importe quel moment, de même que le passé. Au début était le milieu, je lui ai dit. Et le Destin s'est mis à pleurer, à sangloter et il a disparu. Plus de Destin. Disparu. »

Il y eut un long silence pendant lequel le blond garda son pistolet pointé sur la tête de George, le scrutant dans le prolongement du canon. Le gosse essaya de prendre une expression coriace, mais la curiosité finit par l'emporter. C'était avant tout un intellectuel, bien que très jeune, et la curiosité avait pour lui plus de sens que l'amour ou la haine.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Que le passé est variable ? Que tu peux le changer ?

— Ce que je veux dire, c'est que nous ne savons pas ce qui est exactement arrivé dans le passé. De toute façon, il n'est plus là. Il n'est plus réel. Nous pouvons par conséquent affirmer qu'il est arrivé tout ce que nous souhaitons qu'il soit arrivé. Si un passé doit amener des ennuis, on peut le changer simplement en se taisant et tout rentrera dans l'ordre. Par exemple, nous venons de nous rencontrer, ici, à cet instant précis. Nous venons juste de nous rencontrer. Rien d'autre n'est arrivé.

— Oh ! » Le gosse abaissa son arme, réfléchissant aux implications de ces paroles. « Ravi de te connaître. Je m'appelle Larry.

— Et moi George. »

George s'installa un peu plus confortablement sur le plancher, évitant tout mouvement brusque.

Ils eurent une longue discussion philosophique pendant que Larry attendait que la police ait fini de fouiller les environs et s'en aille. Larry reprit plusieurs fois son pistolet pour le braquer sur George, mais dans l'ensemble, ils parlèrent et se racontèrent des histoires en refusant tout passé.

Larry s'efforça avec sérieux de convaincre George que le monde possédait trop de techniciens.

« Ils ne savent pas se comporter en êtres humains. Ils aiment lire des livres sur Tarzan, ou voir de vieux films en se prenant pour Humphrey Bogart ou James Bond, mais ils ont seulement le courage de lire et d'étudier. C'est comme ça qu'ils gagnent de l'argent, fabriquent encore plus de gadgets et programment les ordinateurs pour penser à leur place et supprimer tous les défis et les conquêtes de l'existence. Ils versent une pension à ceux qui veulent vivre dans les forêts ou faire du surf plutôt que de rester enfermés à pousser des boutons ; ils appellent les surfeurs et ceux qui vivent dans les îles ou dans les bois des « Parias Libres » et ils veillent à ce qu'ils soient bien stérilisés et qu'ils n'aient pas d'enfants. C'est un génocide. Ils sont en train d'exterminer les gens véritables. L'espèce va se perpétuer à travers ces pousseurs de boutons et elle oubliera ce qu'est la vie. »

C'était un beau discours. George était mal à l'aise car les mots sonnaient justes et il était en outre persuadé que personne n'était assez intelligent pour réfuter les arguments du jeune tueur. Il essaya quand même.

« Est-ce qu'un type qui voudrait vraiment des enfants ne pourrait pas gagner suffisamment d'argent afin d'obtenir un permis d'accouplement pour lui et une opération pour sa femme ?

— Il n'y a plus assez de travail. Il ne reste plus que des boulots de pousseurs de boutons et il faut vingt ans d'études pour apprendre à appuyer sur le bon bouton. Ils ont l'intention de stériliser tout le monde sauf les polisseurs de boutons. »

George ne trouva rien à répondre. C'était logique, mais sa propre expérience ne s'intégrait pas à ce schéma.

« Moi, je ne suis pas stérilisé, Larry. Pourtant je suis un véritable crétin. Je n'ai jamais été au-delà du sixième échelon.

— Quand est-ce que tes subventions d'adolescent ont été coupées ?

— L'année dernière.

— Plus de logement et de nourriture gratuits. Et ta famille, ils t'aident ?

— Je n'ai pas de famille. Je suis orphelin. J'ai beaucoup d'amis, mais ils ont tous encaissé leurs allocations et sont partis. Sauf un. Il a trouvé un boulot.

— Tu n'as pas encore demandé la pension pour jeune sans emploi ?

— Non. Je voulais rester près de la ville. Je ne voulais pas être expédié au loin. Je croyais pouvoir trouver un travail.

— Tu me fais rire, George. Il faut beaucoup de chance pour trouver du boulot. Comment comptes-tu manger ?

— Je donne parfois un coup de main aux communes et ils me font partager leur repas. Généralement, on m'aime bien dans les communes de Fraternité. »

George changea de position et s'assit sur le plancher. C'était presque un mensonge. Il avait du travail maintenant, mais il ne tenait pas à parler de la Brigade de Secours car Larry pourrait le considérer comme un flic et le descendre.

« Mais je ne tape personne, ajouta-t-il.

— Combien de temps tu as déjà tenu sans manger ?

— Je n'ai jamais très faim. Je suis resté une fois deux jours sans rien avaler. Je suis en bonne santé. »

Le gosse s'installa jambes croisées sur le lit et éclata de rire.

« Ça, pour être en bonne santé ! Tu es couvert de muscles. De la tête aux pieds ! Alors tu essaies de combattre le système de l'intérieur ! Il est justement fait pour se débarrasser des tas de muscles comme toi. Si tu demandes l'assistance publique, on te stérilise. Si tu touches ton allocation d'emploi, on te stérilise. Si on te surprend à mendier, on te stérilise. L'argent finit toujours par avoir les types comme toi. Et tu n'y échapperas pas. Je parie que quand tu auras faim tu penseras à la bouteille de vin et à l'énorme repas gratuit de la clinique de stérilisation. Et tu penseras que tu pourrais gagner le million du sweepstake si l'opération te fait avoir le bon numéro de tatouage. C'est pas vrai ? »

George ne répondit pas.

« Tu ne le sais peut-être pas, mais ton allocation de sans emploi s'accumule et la moitié est mise de côté chacune des semaines où tu ne la réclames pas. Ça fait déjà presque un an que tu ne l'as pas touchée, c'est ça ? Quand la somme sera suffisamment élevée, tu iras demander ton argent et tu les laisseras te stériliser et t'expédier dans les petits bleds comme tous les autres.

— Non, pas moi.

— Et pourquoi donc ? »

George, à nouveau, garda le silence ; puis quelques instants plus tard, il demanda :

« Et toi, tu vas les laisser te stériliser ? »

Larry s'esclaffa. Il avait un visage de fouine avec de grandes oreilles.

« Tu crois ça ? Il y a un tas de façons pour un type intelligent d'échapper au système. Mes descendants seront là le jour où le soleil

déclinera et où nous quitterons la Terre à la recherche d'une autre planète. Mes descendants feront du surf dans l'espace sur les ondes lumineuses. Personne ne m'aura et personne ne fera de mes enfants des pousseurs de bouton.

— Très bien, je vois. »

George se leva et arpenta la petite chambre, deux pas d'un côté, deux pas de l'autre.

« Pour qui travailles-tu, Larry ? Sur qui pleures-tu ? Sur les gens qui se font acheter pour ne pas assurer leur descendance ? Ils ne sont pas comme toi, Larry. Est-ce qu'ils ont assez de cran pour mériter qu'on s'occupe d'eux ? Est-ce qu'ils valent la peine que tu te fasses laver le cerveau à la suite d'une décision de justice ? Je crois que tu as raison en ce qui concerne l'histoire. Je suis le genre de type dont les techs cherchent à se débarrasser. Mais toi, dans le fond, tu es aussi un tech. Alors pourquoi ne pas l'admettre et cesser de provoquer des troubles ? »

Arrivé au fond de la pièce, le dos tourné à Larry, George s'arrêta et contempla le mur, les poings serrés.

« Larry, est-ce que tu te rends compte de ce que tu as fait ?

— Je l'ai vu à la télévision, répondit Larry.

— Les gens que tu as tués étaient réels, fit George, le regard toujours fixé sur le mur. Cet après-midi, j'ai pratiqué la respiration artificielle sur une fille. Elle saignait des yeux. (Sa gorge se serra. Les muscles puissants de ses bras saillirent et ses phalanges blanchirent tandis qu'il faisait un violent effort pour se contrôler.) Elle était morte, m'ont-ils dit. Moi, elle me semblait presque normale, sauf ses yeux. Probablement parce que je suis stupide. »

Il se retourna. Au fond de ses yeux brillants de larmes dansait une lueur de folie. Il parcourut la pièce du regard, cherchant une arme.

Larry reprit son revolver et le pointa sur George avant de descendre hâtivement du lit.

« Ah, ah, on dirait que le passé est redevenu réel. Il est temps que je parte ! »

Tenant George en joue, il mit de grosses lunettes noires et passa son masque à gaz autour de son cou en se servant de sa main libre.

« Ne bouge pas, George, si tu ne veux pas que je te troue la cervelle. Tu es contre moi, alors pour qui travailles-tu ? Certainement pas pour des gens comme toi. Penses-y, George. »

Il recula vers la porte. George pivota lentement, sans le quitter des yeux, les mains écartées de son corps et prêt à bondir. Une expression déterminée se lisait sur son visage.

Larry fit quelques pas en arrière dans le couloir plongé dans l'obscurité.

« Ne me suis pas, George. Tu n'as pas intérêt à le faire. Ce pistolet

est muni d'infrarouges et peut tirer dans le noir ! Si tu passes la tête par la porte, je serai peut-être juste à côté pour y faire un joli petit trou. Reste ici dix minutes et tiens-toi tranquille. Cette arme est silencieuse. Si je te descends, tu n'auras pas la moindre médaille à titre posthume. Personne ne le saura. »

Larry disparut dans le couloir.

George était toujours accroupi. Il secoua la tête comme s'il essayait de chasser un voile qui était tombé devant ses yeux.

Il entendit Larry buter contre quelque chose dans le couloir. Il était déjà loin.

« Moi, je le saurai », fit une voix venue du plafond.

Ahmed se laissa glisser par un trou, accroché par ses longs bras, puis il sauta, atterrissant avec le silence et la souplesse d'un chat. Il était grand, sale, couvert de suie et de toiles d'araignée. Il sourit et ses dents brillèrent dans son visage noir.

« Tu viens de rater une médaille à titre posthume. Je croyais que tu allais tenter de le tuer. »

Il tripota le cadran de sa radio-poignet, mit un écouteur à son oreille et parla dans le micro :

« J'en ai débusqué un. Il se dirige vers l'ouest dans le couloir de la cave du centre. Il porte un masque à gaz, des lunettes. Il est armé et dangereux. C'est un type important, alors ne le ratez pas, les gars. »

George s'assit au bord de la couchette. Il transpirait.

« Je deviens vraiment fou, parfois. J'ai presque essayé de le tuer. Il avait probablement raison. Probablement. »

Ahmed ôta son écouteur.

« C'est surtout toi que j'écoutais, mon vieux. Ton exposé philosophique était particulièrement passionnant. J'avais envie d'éternuer. Comment as-tu fait pour te lancer dans une discussion philosophique après avoir été passé à tabac la veille ? Tout fonctionne à l'envers.

— C'est toi le cerveau de l'équipe. Ahmed, fit George lentement, acceptant d'avoir été protégé. Merci. »

Il baissa les yeux sur ses mains, tourmenté par une pensée qui ne quittait pas son esprit.

« Comment se fait-il que tout ce qu'a dit le gosse semblait logique ?

— Ce ne l'était pas, répondit Ahmed avec impatience. C'est toi qui l'as rendu logique.

— Mais Larry a dit que les techs se débarrassaient de tous les non-techs.

— C'est peut-être vrai, mais ils ne tuent personne. Les gosses, eux, ils tuent. »

George croisa les mains. Il sentit ses paumes moites de transpiration et il les essuya sur sa chemise.

« J'ai failli tuer ce gamin. Mais ce qu'il disait semblait juste. Il parlait des choses comme elles étaient et comme elles vont devenir, comme le Destin.

— Tuer est contraire à la philosophie, dit Ahmed. Tu es fatigué, George. Repose-toi. Nous avons encore une longue journée devant nous. »

Ils entendirent une sirène de police, puis de lointains coups de feu. Ahmed remit son écouteur.

« Ils viennent d'abattre quelqu'un avec des lunettes. Les gaz étaient inefficaces. Ils ont dû utiliser des hypo-balles. Probablement Larry. Essayons de sortir d'ici. »

Ils lancèrent une pile de couvertures dans le couloir. Aucune réaction. Ils quittèrent la chambre avec précaution et longèrent le couloir obscur à la recherche d'une issue.

Ahmed, après quelques instants de silence, déclara :

« Ainsi, tu crois que Larry était le doigt capricieux du Destin sur la main tâtonnante du futur. Aucune puissance sur la Terre ne peut s'opposer à la force d'une idée lorsque son heure est venue, a dit un jour quelqu'un. Mais bon Dieu, quand je t'écoutais là-haut avec les araignées qui rampaient sur ma peau, j'ai cru t'entendre inventer une nouvelle métaphysique. Est-ce que tu ne venais pas tout simplement d'abolir le Destin ? »

Le couloir s'élargit ; George sentit un courant d'air frais et aperçut une lueur par un trou. Ils grimpèrent et arrivèrent devant une porte fracturée.

« Je ne sais pas, Ahmed, fit George d'un ton vague. Tu crois ? »

Ils franchirent la porte, montèrent un escalier de pierre et débouchèrent dans une cour déserte au milieu des ruines. Tout était calme ici. Plus loin, à la lisière de l'îlot, les hélicoptères de la police survolaient les rues.

« Et comment ! répondit Ahmed. Tu as aboli le Destin. Je t'ai entendu. »

George leva les yeux sur la lune. Elle était pleine et brillait sur toute la ville comme le Destin malveillant de ses rêves, mais ce n'était que la lune, et la ville était paisible. Soudain, George bondit en l'air, faisant claquer ses talons.

« Je l'ai fait ! Je l'ai fait ! s'écria-t-il. Eh, vous entendez ! Je l'ai fait ! J'ai aboli le Destin ! »

Il se reçut sur le sol et cessa de sauter, haletant. La lueur rouge de l'enseigne gigantesque qu'ils ne pouvaient voir clignotait dans le ciel de New York.

« Félicitations, fit Ahmed, posant un instant sa main sur l'épaule de George. Puis-je t'offrir un tranquillisant ?

— Non, mais tu peux m'inviter à manger, répondit George. Et puis

non, oublie ça. Judd m'a donné de l'argent hier. Un steak, une douche chaude, une chambre d'hôtel. Fantastique ! J'ai trouvé du travail. (Il fit brusquement demi-tour et s'éloigna.) A demain. Fantastique ! »

Grand et seul, fatigué, couvert de poussière et de toiles d'araignée, Ahmed le regarda partir. Il se sentait trahi. Où était tout le respect que George avait l'habitude de lui témoigner ? George, jadis, était un petit gamin grassouillet qui traitait Ahmed comme son patron. Et maintenant il se dressait comme un géant et s'en allait sans demander la permission.

Ahmed leva les yeux sur la lune asymétrique.

« Miroir, miroir sur le mur, qui est l'homme le plus intelligent de tous ? Ne répondez pas, gente dame. Ce fut une longue journée et je suis fatigué. »

Traduit par MICHEL LEDERER.
The Missing Man.

© Katherine MacLean, 1971.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

NULLE PART CHEZ SOI

par Norman Spinrad

Au cours des années soixante, de grands espoirs et de grandes craintes ont été fondés sur le développement de drogues synthétiques, taillées sur mesure. De l'expansion de la conscience à la toxicomanie, des tranquillisants aux drogues dures, une gamme presque continue s'est constituée. Dans un avenir qui a tout éprouvé, tout essayé, où la conception de drogues est devenue un art, quelle nouvelle expérience saurait provoquer la grande secousse ?

Comment se sent-on
Lorsqu'on est seul ?
Nulle part chez soi...
Comme un parfait inconnu.
Comme une pierre qui roule.

Bob DYLAN, *Comme une pierre qui roule* (Like a Rolling Stone).

MAIS j'ai réussi une fois à tout remettre dans la boîte de Pandore, dit Richardson en prenant un autre hit. Tu te souviens de Pandore Deutchman, Will, non ? Au département de biochimie chacun finissait un jour ou l'autre par tout fourrer dans la boîte de Pandore. Je me souviens vaguement d'une soirée où tu l'as fait toi-même.

— Quel comédien tu fais, Dave, dit Goldberg en écrasant le mégot de son joint tout en mettant un bouchon sur la fiole qu'il venait de remplir au purgeur de l'appareil. Ça ne m'étonnerait pas qu'un de ces jours, tu mettes de la strychnine dans la marchandise. Ça serait une belle rigolade, d'ailleurs.

— Je te jure que je n'y avais jamais pensé, mais ce n'est peut-être pas si bête. On verrait des mecs sortir d'ici le sourire aux lèvres, satisfaction garantie. Je te jure que si on leur disait exactement ce qu'il y a dedans, tu en trouverais encore pour l'acheter.

— C'est pas drôle, mon vieux, dit Goldberg en tendant la fiole à

Richardson, qui la rangea précautionneusement à côté des autres dans une boîte en carton ondulé. Ce n'est pas drôle, parce que c'est vrai.

— Tu vas pas avoir une crise de morale, non ? Attends, je t'amène un peu de méthaline, ça te remettra les idées en place.

— Elles sont parfaitement en place, j'ai pris de l'acide canabinolique, notre propre invention.

— *De l'acide canabinolique ?* Où t'as trouvé ça, dans une pharmacie ? Ça fait trois ans qu'on ne se donne plus la peine d'en fabriquer, de ce machin. »

Goldberg plaça une fiole vide sous le purgeur et ouvrit le robinet. « Je l'ai acheté dans la rue, pour m'amuser. Les gosses en fabriquent dans leur baignoire, maintenant. » Il hocha la tête. « Tu te souviens du mal qu'on a eu pour le synthétiser, au début ?

— La science progresse !

— Dommage qu'on n'ait pas pu le breveter, dit Goldberg en regardant le mince filet de liquide vert couler dans la fiole. Avec les droits qu'on aurait touchés, on aurait pu prendre notre retraite.

— Si la Mafia les encaissait pour nous.

— Ça pourrait se faire.

— Ouais, je devrais peut-être m'en occuper, opina Richardson en prenant la fiole pleine que lui tendait Goldberg. Mais il ne faudrait pas être trop gourmands. Quelque dix pour cent prélevés à la fabrication, pas davantage. Il ne faut pas étouffer l'entreprise privée !

— Je parle sérieusement, Dave. On aurait dû essayer de breveter le produit. D'autres le font pour des psychédéliques combinés, tu sais.

— D'autres ? Pas des gens comme nous. Des boîtes comme American Marijuana & Psychedelics, Inc., oui. Elles peuvent payer les avocats et graisser la patte à l'administration. Elles ont les contacts qu'il faut. Pas nous. »

Goldberg ouvrit de nouveau le robinet. « En tout cas, il faudra bien six mois à l'industrie de la drogue pour découvrir comment synthétiser cette nouvelle saloperie, et d'ici là, j'aurais tout juste résolu le problème de l'altération dans le processus d'extraction du cocanol. Cela nous donne au moins un an d'avance sur les réglos.

— Tu sais ce que je pense, Will ? dit Richardson en tapotant affectueusement la boîte contenant les fioles. Nous avons une mission sacrée, voilà ce que je pense. Nous sommes les serviteurs du processus de l'évolution. Chaque fois que nous sortons un nouveau psychédélique, nous faisons progresser la conscience humaine. Nous créons un produit, et en vivons un certain temps, puis l'industrie de la drogue réussit la synthèse de notre produit et en lance la production à grande échelle, et alors, il faut que nous sortions une nouvelle drogue si nous voulons continuer à vivre avec un minimum de style. N'étaient l'industrie et les lois sur la drogue, nous pourrions devenir des

ploutocrates pourris de fric rien qu'en vendant la même vieille drogue pendant des années. Les choses étant ce qu'elles sont, nous faisons du bien en participant à l'évolution de l'homme. »

Goldberg lui tendit une fiole pleine : « L'évolution de l'homme peut aller se faire foutre, dit-il. Qu'a-t-elle jamais fait pour nous ? »

« Comme vous le savez sans doute, docteur Taller, nous avons quelques effets secondaires imprévus avec l'eucomorfamine », commença le général Carlyle en bourrant sa Dunhill préférée d'un mélange aromatique à grosse coupe. Taller prit un paquet de Golds, en sortit un joint qu'il alluma avec un briquet portant l'insigne, non de Psychedelics, Inc., mais de l'Air Force. Peut-être le geste était-il délibéré, mais ce n'était pas certain.

« L'on ne saurait parler d'effets imprévus à propos d'un psychédélique aussi nouveau que l'eucomorfamine, général, dit Taller. Après tout, le projet Marmotte est lui-même expérimental. »

Carlyle alluma sa pipe et aspira une bouffée de bonne fumée cancérigène ; le général estimait qu'un soldat devait avoir au moins un vice mineur dangereux. « Je vous en prie, docteur, ne jouons pas sur les mots. L'eucomorfamine est censée aider nos hommes dans les conditions claustrophobiques de la base lunaire Marmotte ; elle n'est pas censée faire d'eux des pédales. Or, les rapports que je reçois indiquent qu'elle a ces deux effets. L'Air Force ne désire pas qu'elle ait ces deux effets à la fois. Par conséquent et par définition, elle a des effets secondaires indésirables. Et par conséquent, il va falloir réviser notre contrat.

— Allons, allons, général, les drogues psychédéliques ne sont pas des uniformes, on ne peut pas les tailler sur mesure. Vous avez demandé un produit susceptible de combattre la claustrophobie sans affecter l'éveil, la capacité d'attention, le cycle du sommeil ni l'initiative. Pensez-vous que ce soit facile ? L'eucomorfamine produit de la claustrophilie sans autre effet secondaire qu'une augmentation de la pulsion sexuelle. Je la considère comme un des petits miracles de la science psychédélique.

— Sans doute, Taller, mais vous comprendrez sûrement que nous ne pouvons tolérer un comportement homosexuel violent chez nos hommes de la base lunaire. »

Taller sourit, avec un brin de fatuité. « Mais vous ne pourriez pas davantage tolérer un fort pourcentage de dépressions dues à la claustrophobie. Vous n'avez que quatre solutions, général Carlyle : continuer à utiliser l'eucomorfamine et accepter un certain niveau d'incidents homosexuels ; cesser l'usage de l'eucomorfamine et accepter un niveau très élevé de dépressions claustrophobiques ;

annuler le projet Marmotte ; *ou bien...*»

Le général finit par comprendre qu'il avait été soumis à une campagne de promotion-vente assez sophistiquée. « Ou bien utiliser une drogue qui éliminerait l'effet secondaire de l'eucomorfamine... Votre compagnie aurait-elle mis au point un tel produit ? »

Le docteur Taller lui lança un clin d'œil complice. « Psychedelics, Inc. a effectivement travaillé sur un calmant sexuel, admit-il sans se faire prier. Pas facile. Le problème étant que, si l'on diminue effectivement la pulsion sexuelle, on risque de diminuer également les performances des centres nerveux supérieurs, ce qui n'a guère d'importance dans des institutions pénitenciaires, mais ne serait guère apprécié dans le cas du projet Marmotte. L'astuce consiste à donner un autre débouché à la pulsion sexuelle excédentaire. Nous parvînmes à la conclusion que la seule solution valable était de la canaliser vers des états de fugue mystique. Ensuite, l'aspect purement biochimique ne présenta pas de difficultés. Le produit que nous avons mis au point – déposé sous l'appellation *nadabrine* – approche du stade de la production. »

La pipe du général s'était éteinte, mais il ne prit pas la peine de la rallumer. Il préféra prendre 5 mg de lébémil, ce qui paraissait plus adapté aux circonstances. « Cette nadabrine, dit-il avec une lenteur délibérée, canalise la sexualité en excès vers *quoi...* ? Des états de fugue ? De transe ? Nous ne voulons pas d'une drogue qui rendrait nos hommes psychotiques !

— Il ne saurait en être question ! Quelque trois cents microgrammes de nadabrine produisent chez l'homme une expérience mystique qui dure au maximum quatre heures. Pendant ce temps, les hommes vous seront certes de peu d'utilité, mais leur niveau de pulsion sexuelle restera très bas pendant une semaine environ. Trois cents microgrammes pour chaque homme prenant de l'eucomorfamine, disons tous les cinq jours, pour calculer large. »

Le général Carlyle ralluma sa pipe et réfléchit. Les choses semblaient s'arranger. « Ça ne m'a pas l'air mal, finit-il par admettre. Mais qu'en est-il du contenu de ces expériences mystiques ? Rien qui empêcherait les hommes d'être fidèles à leur devoir, j'espère ? »

Taller éteignit son joint. « J'ai moi-même essayé la nadabrine, dit-il. Aucun problème.

— Comment était-ce ? »

Taller sourit de nouveau avec une satisfaction béate. « C'est ce qu'il y a de bien avec la nadabrine, dit-il. Je ne me souviens de rien ! On ne garde aucun souvenir de ce qui se passe lorsque l'on est sous l'effet de la nadabrine. Une véritable fugue mentale. Comme cela, on est certain que les expériences mystiques n'ont aucun contenu indésirable, n'est-ce pas ? On peut en tout cas être certain qu'elles n'interféreront en

rien avec l'exécution des devoirs militaires.

— Ce dont les hommes ne se souviennent pas ne peut pas leur nuire, hein ? ronchonna Carlyle en mordant le tuyau de sa pipe.

— Vous disiez, mon général ?

— Je disais que je vais donner un avis favorable pour un essai. »

Assis l'un à côté de l'autre, côte à côte dans un coin enfumé, ils se jaugeaient mutuellement du regard, tandis qu'autour d'eux la foule qui emplissait la boîte braillait et tournoyait perdue dans une autre réalité.

« Qu'est-ce que t'as pris ? lui demanda-t-il, tout en admirant sa chevelure noire, sans raie, lisse comme une carapace de scarabée, auréolant son pâle visage d'un casque métallique.

— Peyotadrène, répondit-elle de ses lèvres pareilles à des pétales articulés, à un précieux bijou. Ça fait trois heures que je plane. Et toi, avec quoi tu trippes ?

— Acide canabinolique. » La distorsion de ses traits, suite au mouvement de sa bouche, formait une structure idéographique qu'elle réussit à déchiffrer comme la promesse d'une décharge d'énergie. Ils allaient peut-être y arriver.

« Ça fait des mois que je n'ai pas essayé ce truc, dit-elle. Je me souviens même plus comment c'est. » Sa peau était lumineuse, comme éclairée de l'intérieur, masque translucide de blanche porcelaine entourant la flamme d'une bougie. Elle était une splendide œuvre d'art, création de dieux raffinés et blasés.

« C'est bon », répondit-il, ses sourcils formant une série de courbes qui, intégrées à l'ensemble formé par le mouvement de ses lèvres contre ses dents, indiquait le désir manifeste d'un don d'énergie, afin de remplir son vide à elle. Oui, ils allaient le faire. « Tu me trouveras peut-être vieux jeu, mais je trouve l'acide canabinolique drôlement chouette.

— Tu penses que tu pourrais faire un sex-trip, après ? » demanda-t-elle. Les replis de son oreille étaient sculptés avec une précision exquise dans de l'ivoire rose.

« Oh, je crois, oui, d'une façon assez marrante », répondit-il en avançant les épaules dans un geste d'offrande. Elle vit clairement qu'il recoupait harmonieusement sa propre trajectoire spatio-temporelle.

« Je veux dire, si tu as envie que je te saute, je crois que j'y arriverais. »

Le fin duvet doré qui couvrait son visage devint pareil à un champ de blé ondoyant dans la brise de été, lorsqu'elle répondit : « Voilà la chose la plus sensée qu'on m'ait dite depuis des heures. »

Dans l'angle formé par les courbes de ses lèvres, se reflétait

lumineusement la convergence de toutes les énergies de l'univers vers la structuration idéale de leur rayonnement.

Une heure et demie avant son rendez-vous avec le cardinal Rillo, le cardinal McGavin prit un combi de peyotadrène-mescamil et 5 mg de metadrène. Il avait décidé de traiter avec Rome à un niveau mystique plutôt que politique, et il se sentait plus profondément chrétien lorsqu'il prenait ce mélange. Et Dieu savait combien il était difficile de se sentir profondément chrétien lorsqu'on négociait avec un représentant du pape.

Le cardinal Rillo arriva ponctuellement à trois heures, alors que McGavin approchait de son high mystique. La ponctualité du cardinal était légendaire. McGavin fut ému par la tristesse de la situation : un prince de l'Église dont la principale influence sur les âmes de ses frères venait du fait qu'il était esclave de l'horloge ! Mais, précisément parce que l'ascétique vieillard, avec ses yeux décolorés et ses lèvres minces et exsangues, était si peu digne d'amour, le cardinal McGavin se surprit à l'aimer à cause de sa misère existentielle même. Il pria en silence pour que lui – ou à défaut, quelqu'un d'autre – devienne l'instrument élu par lequel cette créature défavorisée pourrait bénéficier d'une certaine mesure de grâce divine.

Le cardinal Rillo accepta ses congratulations avec une politesse froide, mais ne refusa toutefois pas un verre de bordeaux. Le cardinal McGavin s'abstint de lui offrir un joint ; Rillo était au premier rang de l'opposition qui avait conduit le pape à retarder, depuis un nombre ridicule d'années, la publication de son encyclique sur la marijuana. Le fait que le Saint-Père eût choisi un tel émissaire en la circonstance était mauvais signe.

Le cardinal Rillo savoura son vin en silence ; le cardinal McGavin était profondément affligé en pensant à la solitude de l'âme de cet homme, incapable de rompre la solennité de son rôle pour raconter les derniers potins du Vatican en buvant un verre de vin. L'émissaire papal finit par s'éclaircir la gorge – comportement sec et archaïque – et entra sans transition dans le vif du sujet :

« Le Souverain Pontife m'a demandé de vous faire part de son inquiétude devant l'addition de psychédéliques à l'hostie dans l'archidiocèse de New York », dit-il, indiquant clairement par son ton qu'il eût préféré que le Saint-Père l'eût chargé d'émettre une mise en garde moins prudente. Mais si le pape avait appris quelque chose en cette ère schismatique, c'était bien l'art de la prudence – surtout dans ses relations avec la hiérarchie américaine, dont l'allégeance à Rome n'était fondée sur rien de plus solide qu'une vague nostalgie et une convenance symbolique. Le pape avait été le dernier à se convaincre

de sa propre faillibilité, mais les événements de ces dernières années avaient fini par imposer cette nouvelle subtilité concernant la Vérité divine.

« Je conçois et respecte l'inquiétude du Saint-Père, dit le cardinal McGavin, je prierai pour que Dieu l'aide à résoudre ses doutes.

— Je n'ai pas parlé de doutes ! rétorqua sèchement Rillo, entrouvrant à peine ses lèvres sèches et dures comme des tenailles. Comment pouvez-vous insinuer que le Saint-Père ait des doutes ! »

L'esprit du cardinal McGavin s'éleva au-dessus de sa première réaction de colère devant l'obstination de cet homme, et essaya d'apaiser l'âme du cardinal Rillo : « Je reconnais mon erreur, dit-il. Je vais prier pour que les inquiétudes du Saint-Père s'apaisent. »

Mais le cardinal Rillo demeura implacable. Sur son visage, seule une membrane d'impassibilité masquait la rage qui contractait les muscles : « Il vous serait facile d'apaiser les inquiétudes du Saint-Père en supprimant le peyotacrène de vos hosties !

— Sont-ce les termes du Saint-Père lui-même ? demanda le cardinal McGavin, bien qu'il connût d'avance la réponse à sa question.

— Ce sont les miens, cardinal McGavin, dit Rillo, et vous feriez bien de leur accorder foi. Il y va peut-être du salut de votre âme immortelle. »

Une intuition soudaine, semblable à un petit satori, traversa McGavin : Rillo était sincère. Pour lui, l'adjonction d'un produit chimique à l'hostie n'était pas une question de politique ecclésiastique, comme c'était sans doute le cas pour le pape, mais de profonde conviction religieuse. Le cardinal Rillo était réellement inquiet pour le salut de son âme ; il était de son devoir, en tant que cardinal et en tant que catholique, de considérer le problème à ce niveau. Après tout, la communion psychédélique était pour lui aussi une question de profonde conviction religieuse. Le cardinal Rillo et lui-même étaient séparés par un abîme théologique de proportions existentielles.

« Peut-être y va-t-il également du salut de la vôtre, cardinal Rillo, dit-il.

— Je ne suis pas venu de Rome pour recevoir des conseils spirituels de la part d'un homme qui est au bord de l'hérésie, cardinal McGavin. Je suis venu vous transmettre un avertissement solennel du Saint-Père : il n'est pas exclu qu'une encyclique contre votre position soit envoyée aux évêques. Est-il besoin de vous rappeler que si vous désobéissiez à une telle encyclique, vous risqueriez l'excommunication ?

— Seriez-vous réellement fâché si cela arrivait ? rétorqua McGavin tout en se demandant si cette menace exprimait réellement les intentions papales, ou seulement un désir personnel de Rillo. Ou estimeriez-vous simplement que l'Église se serait défendue comme il

convenait ?

— Les deux, répondit le cardinal Rillo sans hésitation.

— Votre réponse me plaît », dit McGavin en vidant le fond de son verre. C'était une bonne réponse, sincère sur les deux points. Le cardinal Rillo était inquiet et pour l'Église et pour l'âme de l'archevêque de New York, et il était hors de doute que, comme il convenait, il plaçait l'Église au premier plan. Sa sincérité était spirituellement rafraîchissante, bien qu'il fût dans l'erreur la plus totale. « Mais voyez-vous, une partie de la Grâce inhérente à la communion chimiquement amplifiée sur une base scientifiquement saine est la certitude que personne, pas même le pape, ne peut en quoi que ce soit vous couper de la communication avec Dieu. Dans la communion psychédélique, on fait l'expérience directe de l'amour divin. Il n'est pas plus loin qu'une hostie ; même la foi n'est plus nécessaire. »

Le cardinal Rillo se rembrunit : « Vous vous rendez compte, je suppose, qu'il est de mon devoir de rapporter cela au Saint-Père.

— A qui suis-je en train de parler, cardinal Rillo, à vous ou au pape ?

— Vous parlez à l'Église catholique, cardinal McGavin. Je suis un émissaire du Saint-Père. » McGavin ressentit une soudaine culpabilité : la colère éveillée en Rillo par la vivacité de sa réplique l'avait amené à exprimer un mensonge, car la mission dont le pape l'avait chargé était certainement plus limitée qu'il ne le laissait entendre. Le pape était infiniment trop réaliste pour brandir la vaine menace de l'excommunication contre un prince de l'Église qui estimait précisément que son pouvoir d'excommunication était dénué de signification.

De nouveau, une soudaine intuition illumina la conscience du cardinal : aux yeux de Rillo, et d'une importante fraction de la hiérarchie de l'Église, la menace d'excommunication avait conservé toute sa signification. Partager leur position sur la communion « chimique », c'était accepter la notion que le pape avait le pouvoir de priver un homme de la Grâce divine. Au contraire, accepter le caractère sacré et la validité de la communion psychédélique, c'était nier la validité de l'excommunication.

« Savez-vous, cardinal Rillo, je suis intimement persuadé que, si le pape m'excommuniait, cela ne nuirait en rien à mon âme.

— Ce n'est là qu'un blasphème gratuit !

— Désolé, dit le cardinal McGavin avec sincérité, je n'avais nullement l'intention de dire des choses gratuites ou blasphématoires. J'essayais simplement d'expliquer que l'excommunication ne peut plus guère avoir de signification, puisque Dieu a jugé bon, par le biais de la science psychédélique, de nous accorder, au moins dans une certaine

mesure, une expérience directe de Sa nature. Du plus profond de mon cœur, je crois que cela est vrai. Et du plus profond du vôtre, vous croyez que ce ne l'est pas.

— Je crois que ce dont vous faites l'expérience lors de votre communion psychédélique n'est rien d'autre qu'un coup de maître de Satan, cardinal McGavin. Le Malin est d'une infinie subtilité ; ne peut-il prendre le masque du Bien ultime ? Ce n'est pas sans raison que l'on appelle le Diable le prince des menteurs. Je crois que, pensant sincèrement servir Dieu, vous servez Satan. Pouvez-vous avoir la certitude que je me trompe ?

— Pouvez-vous être certain que *je* ne suis pas dans le vrai ? Si c'est le cas, vous tentez d'étouffer la volonté du Seigneur, et vous vous soustrayez volontairement à Sa grâce.

— Nous ne pouvons avoir raison tous les deux...» dit le cardinal Rillo.

La lumière aveuglante d'une sombre intuition mystique emplit de terreur l'âme du cardinal McGavin, jetant une lumière impitoyable sur ses relations existentielles avec l'Église et avec Dieu : ils ne pouvaient avoir raison tous les deux, mais rien ne s'opposait à ce qu'ils eussent tous les deux tort. En dehors de Dieu et de Satan, il y avait le vide.

Le docteur Braden adressa à Johnny un sourire empli de bienveillance et lui tendit une sucette à la mangue extraite du tiroir inférieur gauche de son bureau. Johnny prit la sucette, ôta prestement le papier, la fourra dans sa bouche et, s'installant confortablement sur sa chaise, se mit à la sucer avidement, oublieux du reste de l'univers. C'était bon signe – un pré-scolaire réagissant normalement au traitement se fixe entièrement sur l'élément le plus intéressant de son environnement, et aime les saveurs inhabituelles. Pendant les quatre premières années de sa vie, la sphère sensorielle d'un enfant doit s'habituer à accepter un spectre de stimulations sensuelles aussi large que possible.

Braden tourna son attention vers la mère du petit garçon, qui fumait nerveusement un joint, perchée sur le bord de sa chaise. « Allons, allons, madame Lindstrom, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Johnny répond tout à fait normalement à son traitement. Il ne peut fixer longtemps son attention, ce qui est normal à son âge ; son spectre sensuel excède légèrement la norme ; son sommeil est profond et d'un rythme régulier. Et, comme vous l'aviez demandé, nous lui avons donné un sens constant de l'amour universel.

— Dans ce cas, docteur Braden, pourquoi le médecin scolaire a-t-il demandé que l'on change son traitement de base ? Il a dit que le traitement donnait à la personnalité de Johnny une structure ne

convenant pas à un enfant d'âge scolaire. »

Le docteur Braden était contrarié, mais il le cachait soigneusement à la jeune mère nerveuse qu'il avait devant lui. Il connaissait ce genre de généralistes ratés qui finissent par devenir médecins scolaires. De vieux imbéciles dépassés par les événements, qui n'en savaient pas davantage sur la pédiatrie psychédélique que sur la chirurgie crânienne. En fait, ce qu'ils savaient était pire que rien : un saupoudrage de vagues généralités et de bêtises pures et simples, qui suffisait à leur faire croire qu'ils étaient des spécialistes. Ce qui leur donnait le droit, apparemment, d'effrayer les mères des patients d'autres médecins...

« Hum... Vous aurez mal compris ce que le médecin scolaire voulait dire, madame Lindstrom. Je l'espère, du moins, car dans le cas contraire, il se trompe. Voyez-vous, madame, la pédiatrie psychologique moderne estime que la conscience de l'enfant doit être fixée sur des centres d'intérêt changeant selon les stades de son évolution, afin qu'il devienne un adulte sain et vivant au maximum de ses capacités. Un enfant de l'âge de Johnny se trouve à un stade de transition. Afin qu'il soit prêt pour l'école, il me suffira de modifier son traitement de façon à augmenter sa faculté d'attention, de diminuer un soupçon son intensité sensorielle et d'augmenter son intérêt pour les abstractions. Ainsi, il fera une bonne scolarité, madame Lindstrom. En fait, madame, ajouta-t-il en fronçant les sourcils avec une sévérité modérée, vous auriez dû m'amener Johnny pour un check-up *avant* qu'il ne commence l'école. »

Mme Lindstrom tirait nerveusement sur son joint, tandis que Johnny continuait à sucer son bonbon avec ravissement. « Voilà, docteur... J'avais un peu peur, en fait. Je sais que c'est ridicule, mais je craignais que, si vous changiez le traitement conformément à ce que l'école désirait, vous lui supprimiez le paxum. Et je ne le voulais pas ; je pense qu'il est plus important pour Johnny de continuer à sentir l'amour universel que d'augmenter sa capacité d'attention ou quelque chose de ce genre-là. Vous n'allez pas arrêter le paxum, n'est-ce pas ?

— Au contraire, madame Lindstrom. Je vais légèrement augmenter la dose et lui donner en plus 10 mg d'orodalamine par jour. Il se soumettra à la nécessaire autorité de ses professeurs dans un esprit de confiance et d'amour, et non par peur. »

Mme Lindstrom sourit, pour la première fois depuis le début de la consultation. « Alors, il n'y a *réellement* pas de quoi s'inquiéter, docteur ? » Elle était radieuse de bonheur et de soulagement.

Le docteur Braden lui rendit son sourire, se chauffant au soleil de ce soudain afflux de vibrations positives. C'était là le meilleur moment de la pratique pédiatrique : sentir la sincère reconnaissance d'une mère inquiète dont les craintes avaient été dissipées. C'était là la

raison d'être de la médecine ! Elle avait confiance en lui. Elle remettait la conscience de son enfant entre ses mains, certaine que celles-ci n'hésiteraient ni ne se tromperaient. Il était fier et reconnaissant d'être un pédiatre psychédélique. Cela lui permettait d'accroître le bonheur humain.

« Oui, madame Lindstrom, tout ira bien, vous verrez. »

Dans son coin, Johnny Lindstrom suçait béatement sa sucette, le visage transfiguré par une extase enfantine.

Par moments, le design psychédélique donnait la nausée à Bill Watney, et ces moments de dégoût profond devenaient de plus en plus fréquents. Il fut content de trouver Spiegelman seul dans le salon du studio, car Lennie était bien le seul qui pût quelque chose pour son âme.

« J'me d'mande, dit-il, en avalant 15 mg de lébémil avec une bonne rasade de bourbon, mais je pense sérieusement à laisser tomber ce foutu métier. »

Léonard Spiegelman alluma une Gold avec son briquet en or 14 carats (rien n'était trop bon pour le meilleur dans la profession), sourit à Watney et lui dit avec entrain :

« Tu perds la tête, Bill. »

Légèrement penché en avant dans son fauteuil, Watney observait Spiegelman, le meilleur créateur de Psychedelics, Inc. et son aîné. Il l'enviait, non seulement pour son talent, mais pour son attitude à l'égard de son travail. Non seulement Lennie Spiegelman croyait en ce qu'il faisait, mais il y prenait plaisir. Watney aurait voulu être à sa place : Spiegelman était un homme heureux ; il avait l'aura satisfaite de celui qui possède réellement tout ce qu'il désire.

Spiegelman étendit les bras d'un geste englobant tout ce qui l'entourait, comme si c'était sa propriété personnelle. « Nous sommes les artistes les plus choyés de l'univers, dit-il. Nous sortons deux ou trois designs psychédéliques valables chaque année, et cela nous permet de vivre comme des rois. Sans compter que nous pratiquons la forme d'art la plus accomplie de tous les temps ; nous créons des réalités. Nous avons une chance folle ! Avec le talent que tu as, abandonner le design de drogues ? »

Watney eut du mal à trouver ses mots, ce qui était ridicule pour un homme dont le métier consistait à décrire de nouvelles possibilités de la conscience humaine d'une façon suffisamment précise pour que les biochimistes puissent mettre au point des psychédéliques créant, un nouveau style de réalité. C'était humiliant d'en arriver là, en présence de ce Lennie qu'il enviait et admirait à la fois. « Je passe par des moments pénibles ces derniers temps, finit-il par dire. De profonds

éclair de conscience qui traversent tous les styles de conscience que j'essaie, et qui me disent que je devrais avoir honte de ce que je fais, que cela devrait me dégoûter. »

Oho ! pensa Spiegelman, le petit commence à avoir le cafard du styliste. Il patauge dans le syndrome du « nulle part chez soi » et s'imagine que c'est la fin du monde. « Je sais ce qui te chiffonne, Bill, dit-il. On passe tous par là, à un moment ou à un autre. Tu penses que concevoir des styles psychédéliques mène au solipsisme, exact ? Tu estimes qu'il est moralement condamnable de concevoir de nouveaux styles de conscience à l'intention d'autrui, que nous jouons au bon Dieu, que modifier la conscience des gens d'une façon que nous seuls comprenons pleinement est une chose que de simples mortels n'ont pas le droit de faire – l'orgueil puni par les Dieux. Je me trompe ? »

Watney fut pris d'une soudaine admiration pour Spiegelman – l'assurance de ce dernier n'était donc pas fondée sur l'ignorance de la signification existentielle de la situation. Cela ranima son espoir. « Comment fais-tu pour continuer à aimer le design psychédélique comme tu le fais, bien que tu comprennes tout cela ?

— Parce que « tout cela » n'est qu'un tas de conneries, voilà pourquoi ! Écoute, mon vieux, nous sommes des artistes, et qui plus est, des artistes commerciaux. Nous concevons des psychédéliques, des styles de réalité – nous ne disons pas aux gens ce qu'ils doivent penser. S'ils aiment les réalités que nous créons pour eux, ils achètent les drogues, et s'ils n'aiment pas notre art, ils ne les achètent pas. Les gens ne vont pas acheter des aliments qui ont mauvais goût, ni écouter de la musique qui leur fait mal aux oreilles, et pas davantage des drogues qui les projettent dans des réalités moches. De toute façon *quelqu'un* va concevoir des styles de conscience pour l'humanité ; si ce n'est pas nous, ce seront des politiciens assoiffés de pouvoir.

— Mais en quoi valons-nous mieux qu'eux ? demanda Watney. Pourquoi aurions-nous plus qu'eux le droit de jouer avec la conscience de la race humaine ? »

Le petit est dur à la comprenette, se dit Spiegelman. Il sourit néanmoins, se souvenant qu'à l'âge de Watney, il s'était trouvé pris dans le même trip stupide. « Parce que nous sommes des artistes, et pas eux, dit-il. Notre but n'est pas de contrôler les gens. Ce qui nous fait jouir, c'est de créer de la beauté à partir du vide. Ce que nous cherchons à faire, c'est d'enrichir la vie des hommes. Nous créons de nouveaux styles de conscience qui, nous le pensons du moins, améliorent la réalité, mais nous n'obligeons pas les gens à les adopter. Nous mettons notre marchandise à la disposition du public, c'est tout – le bien et le mal n'ont rien à voir là-dedans. Quelque chose nous pousse à pratiquer cet art. Le bien et le mal sont des concepts arbitraires qui varient selon le style de conscience... Qu'est-ce qui te

permet de dire que le design psychédélique est bien ou mal ? Le seul critère applicable est d'ordre esthétique : l'art que nous produisons est-il bon ou mauvais ?

— Peut-être, mais *cela* ne varie-t-il pas aussi selon le style de conscience ? Qui peut juger dans l'absolu si notre production est artistiquement agréable ou non ?

— Sacré nom, Bill, *je* peux en juger, non ? Je sais parfaitement quand une série de spécifications psychédéliques constitue ou non une œuvre d'art réussie. Elle me plaît ou pas, voilà tout. »

Watney finit par comprendre que c'était précisément cela qui le chiffonnait : le styliste psychédélique modifiait sa propre réalité grâce à un vaste spectre de drogues, puis concevait des psychédéliques destinés à modifier la réalité des autres. A quelle certitude pouvait-il s'accrocher, dans ces circonstances ?

« Lennie, dit-il, ne comprends-tu donc pas que nous n'avons pas la moindre idée de ce que nous faisons ? Nous entraînons la race humaine dans une évolution dont nous ignorons où elle mène ! Nous avançons dans le noir ! »

Spiegelman aspira une profonde bouffée de son joint. Le petit commençait à l'énerver avec ses récriminations. Watney ne voulait rien de bizarre, non – rien de plus qu'une certitude ! « Tu voudrais sans doute que je te dise qu'il existe un moyen de savoir si un style est « bien » ou « mal » dans un contexte évolutionnaire absolu ? Désolé, Bill, mais il n'existe rien d'autre que nous et le vide, et ce que nous arrivons à en tirer. Nous sommes nos propres créations : nos réalités sont nos propres œuvres d'art. En dehors de nous, il n'y a rien, ici. »

Watney passait justement par une de ses périodes d'angoisse et se rendit compte que les mots de Spiegelman en décrivaient exactement la nature. « Mais c'est précisément ce qui me torture ! s'exclama-t-il. Où donc se trouve notre réalité fondamentale ?

— Il n'y a pas de réalité fondamentale. Je croyais qu'on apprenait ça dès la maternelle, de nos jours.

— Alors, l'état fondamental, l'état de base ? Notre réalité telle qu'elle était avant l'existence du design psychédélique ? Le style de conscience qui s'est formé naturellement au fil des millénaires ? C'était ça, la réalité de base, et nous l'avons perdue !

— Tu parles que c'était ça ! dit Spiegelman. Notre conscience pré-psychédélique évoluait au hasard, sans le contrôle de l'esprit. En quoi cette réalité serait-elle supérieure à une autre ? Parce qu'elle était là au départ ? Nous avançons peut-être à l'aveuglette, mais l'évolution naturelle était bien pire – c'était un processus imbécile avec pas un soupçon de conscience derrière !

— Le pire, c'est qu't'as raison, Lennie ! s'exclama Watney avec angoisse. Raison de A à Z ! Mais pourquoi cela te rend-il si joyeux,

alors que ça me donne la nausée ? Je voudrais bien me sentir comme toi, mais je ne peux pas !

— Bien sûr, que tu peux, Bill », dit Spiegelman. Il se souvenait dans l'abstrait que, des années plus tôt, il s'était senti comme Watney, mais pour lui, cela n'avait plus de réalité existentielle. Que pourrait-on désirer de plus qu'un univers dirigé par le hasard, où rien n'est prévu et qui est tout ce qu'on est capable d'en faire, et rien de plus ? Qui ne préférerait un style de conscience créé par un artiste à un autre résultant d'une suite de stupides accidents dans le processus de l'évolution ?

Il parle avec une telle assurance, une telle certitude, pensait Watney. Ciel ! que j'aimerais qu'il ait raison ! Comme j'aimerais faire face à ce vide, à cette absence de toute certitude, avec le courage d'un Lennie Spiegelman ! Cela faisait quinze ans que ce dernier était dans la profession ; peut-être avait-il réellement trouvé toutes les réponses.

« J'aimerais pouvoir le croire », dit Watney.

Spiegelman sourit, se rappelant quel fat stupide et solennel il avait lui-même été dix ans auparavant... « Il y a dix ans, je me sentais exactement comme toi en ce moment, dit-il. Mais je me suis repris en mains, et me voilà, parfaitement heureux de ce que je suis et de ce que je fais.

« Mais comment fais-tu, Lennie, pour l'amour du Ciel, *comment fais-tu* ?

— 50 mcg de méthaline, 40 mg de lébémil et 20 mg de peyotadrène quotidiennement, dit Spiegelman. Cela a fait de moi un homme nouveau, et cela en fera un de toi aussi. »

« Comment ça va, mon vieux ? » demanda Kip en ôtant le joint de sa bouche et en fixant Jonesy dans les yeux. Jonesy avait vraiment l'air bizarre – pâle, délirant, peut-être vraiment un peu dingue. Kip ne regrettait plus que Jonesy n'ait pas essayé de le convaincre de tripper avec lui.

« Oooh, fit Jonesy d'une voix rauque, pas très bien. Je me sens bizarre, *vraiment* bizarre, c'est pas très chouette... »

Le soleil était haut dans un ciel bleu sans un nuage, fontaine dorée emplissant l'être de Kip d'une énergie radieuse. L'écorce et le bois de l'arbre auquel ils étaient adossés étaient une réalité organique reliant la peau de son dos aux entrailles de la terre dans un circuit ininterrompu d'électricité protoplasmique. Il était une fleur de la planète, profondément enracinée dans le riche terreau, se délectant du nectar cosmique de la lumière solaire.

Mais une sorte de terrible tourbillon gris se devinait dans le regard de Jonesy. Jonesy avait vraiment une sale mine. Il flottait à coup sûr

aux abords de l'abîme.

« Je me sens pas bien du tout, dit Jonesy. Dis, tu sais, le sol est couvert d'un tas de trucs durs et morts, et l'herbe grouille d'insectes inconscients, et le soleil est chaud, je te dis, comme si j'allais brûler...

— Allons, mon vieux, du calme, ne décroche pas. Tu flippes, voilà tout ! » lui dit Kip avec une supériorité imbécile. C'est qu'il ne comprenait absolument pas à quel point ce trip était dur, ni ce que c'était que d'être nu et sans protection. Comme si on était coupé de l'énergie de l'univers – fragile structure matérielle, boue protoplasmique, isolée dans un vide énergétique, n'existant qu'en relation à ce vide absolu de l'horrible matière inconsciente.

« Tu ne comprends pas, Kip, dit-il. C'est la réalité telle qu'elle est réellement et c'est horrible, je te dis, une énorme et laide machine faite d'un tas d'autres machines, et toi aussi t'es une machine, je suis une machine. Tout ça, c'est comme un mécanisme d'horlogerie, rien que de la mécanique. Nous sommes des tas de matière morte animés par un mécanisme, maintenus en vie par des processus chimiques et électriques. »

La lumière dorée du soleil imprégnait la peau de Kip, faisait du centre de son être un phénix stellaire en miniature. Le vent passant à travers les herbes disposées par le hasard faisait l'amour avec la plante de ses pieds. Quelles conneries racontait-il sur un mécanisme ? Jonesy était sans doute atteint d'un doux délire. Il fallait être dingue pour se mettre dans une réalité aussi moche...

« Tu fais un mauvais trip, Jonesy. Calme-toi. Tu ne vois pas l'univers comme il est réellement, en admettant que ça veuille dire quelque chose. La réalité est toute entière dans ta tête. Tu décroches de rien du tout.

— C'est ça, c'est exactement ça. Je décroche de rien du tout. Comme un zéro. Comme rien. Comme le vide. En réalité, nous en sommes au néant. »

Comment expliquer ? Comment expliquer que la réalité n'était rien d'autre qu'un vide immense s'étendant à l'infini dans l'espace et le temps ? Par-ci, par-là, ce néant parfait était contaminé par de petites quantités de matière morte. Par une complexe série d'incidents fortuits, une parcelle de cette matière avait contaminé cette mort universelle avec des traces de vie, de boue protoplasmique, de mécanisme biochimique. Et ce mécanisme était parfois devenu complexe au point d'engendrer la pensée, la conscience. C'était là tout ce qui existait, tout ce qui existerait jamais dans l'espace et le temps. Des mécanismes d'horlogerie s'épuisant rapidement pour retourner au vide froid et noir. Tout ce qui n'était pas déjà matière morte devait tôt ou tard se terminer ainsi.

« C'est comme ça que c'est *réellement*, dit Jonesy.

Jadis, les gens flippaient tout le temps comme ça. C'est ainsi, et nous ne pouvons rien faire pour y changer quoi que ce soit.

— Moi, je peux changer ça, dit Kip en sortant une boîte à pilules de sa poche. Il suffit de le vouloir. Dis-moi quand tu en auras assez et je te sortirai de là. Lébémil, peyotadrène, mescamil, tu n'as qu'à choisir.

— Mais tu comprends pas, mon vieux, c'est *réel*. C'est ça, mon trip : ça fait douze heures que je n'ai absolument *rien pris*. C'est l'état naturel, la réalité toute nue, et je te dis que c'est horrible, tu m'entends ? C'est *moche*. Seigneur, pourquoi est-ce que je suis allé me fourrer là-dedans ? Je ne veux pas voir l'univers de cette façon, ça sert à rien ! »

Kip commençait à être de mauvais poil. Jonesy lui donnait le cafard. Qu'avait-il besoin de choisir une aussi belle journée pour s'embarquer dans ce stupide trip à rien ?

« Alors, *prends* quelque chose », dit-il en lui tendant la boîte à pilules.

D'une main tremblante, Jonesy prit une capsule de peyotadrène et un comprimé de 15 mg de lébémil, qu'il avala avidement à sec. « Comment les gens pouvaient-ils *vivre* avant les psychédéliques ? dit-il. Comment faisaient-ils pour supporter ça ?

— Qui sait ? dit Kip, fermant les yeux face au soleil, laissant sa conscience s'emplir de l'univers de lumière orangée délimité par ses paupières. Ils avaient peut-être trouvé un moyen pour ne pas y penser. »

Traduit par FRANK STRASCHITZ.
No Direction Home.

© Michael Moorcock, 1971.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

LE TEST

par Richard Matheson

La tentation d'une société surpeuplée – en quelque sorte assiégée par elle-même –, certains diront : la solution logique, c'est de supprimer les bouches inutiles. Mais les gens manifestent une curieuse tendance à désirer durer un peu plus longtemps, même si leur vie, du point de vue rationnel d'un observateur extérieur, ne leur donne plus grande satisfaction. Ils s'entêtent à survivre. Heureusement, l'administration veille, qui définit des critères rigoureux et les fait respecter avec une miséricordieuse impartialité.

LA veille du test, Leslie aida son père à étudier dans la salle à manger. En haut, Jim et Tommy dormaient déjà, tandis que, dans le living-room, Terry cousait, le visage impassible, enfonçant et tirant l'aiguille d'un mouvement vif et cadencé.

Tom Parker était assis le buste droit sur sa chaise, ses mains décharnées aux veines saillantes jointes sur la table, ses yeux bleu pâle rivés sur les lèvres de son fils comme si cela eût dû lui permettre de mieux comprendre.

Il avait quatre-vingts ans et en était à son quatrième test.

« Voyons, dit Leslie, jetant un coup d'œil sur le modèle de test que le docteur Trask leur avait procuré. Répète les séries de nombres suivantes.

— Séries de nombres », murmura Tom, cherchant à assimiler les mots à mesure qu'il les entendait prononcer. Mais les mots ne se laissaient plus assimiler rapidement ; ils semblaient s'attarder sur les tissus de son cerveau, tels des insectes sur un carnivore indolent. Il les répéta mentalement : *série de... série de nombres*. Là, ça y était. Il regarda son fils et attendit.

« Alors ? dit-il avec impatience après un moment de silence.

— Papa, je t'ai déjà donné la première, lui dit Leslie.

— Euh... » Son père fit un effort pour trouver les mots propres.
« Veux-tu me dire la... la... Sois assez gentil pour... »

Leslie soupira avec lassitude. « Huit, cinq, onze, six », dit-il.

Les lèvres desséchées remuèrent ; le cerveau de Tom se mit à

fonctionner comme une mécanique rouillée.

« Huit... cinq... » Ses paupières se fermèrent et se rouvrirent lentement sur ses yeux pâles. « Onze-six », finit-il d'une seule haleine avant de se redresser avec fierté.

Oui, c'est bien, pensa-t-il... très bien. Demain, on ne le posséderait pas comme ça ; il échapperait à leur loi criminelle. Il serra les lèvres et pressa fermement ses mains l'une contre l'autre sur le dessus de table blanc.

« Comment ? demanda-t-il, ramenant ses yeux sur Leslie qui avait repris la parole. Plus fort, dit-il d'un ton irrité. Parle plus fort.

— Je viens de te donner une autre série, dit Leslie avec calme. Tiens, je la relis. »

Tom se pencha légèrement en avant, l'oreille tendue.

« Neuf, deux, dix-huit, sept, trois », dit Leslie.

Tom s'éclaircit la gorge avec effort. « Parle plus lentement », dit-il à son fils. Il n'avait pas bien compris cette fois-ci. Comment pouvait-on penser que quelqu'un retienne une suite de nombres d'une longueur si ridicule ?

« Comment, *comment* ? demanda-t-il en colère tandis que Leslie relisait les nombres.

— Papa, l'examineur lira les questions plus vite que moi en ce moment. Tu...

— Je le sais parfaitement, coupa Tom d'un ton cassant. Parfaitement. Permits-moi de te rappeler cependant... que tu ne me fais pas... passer un test. Tu me fais étudier ; c'est une révision. Une *révision*, un point c'est tout. C'est stupide de me bousculer ainsi. *Stupide*. Il faut que je prépare ce... *ce test* », acheva-t-il, irrité contre son fils et énervé de voir fuir devant lui les mots qu'il cherchait.

Leslie haussa les épaules et reporta son regard sur le test.

« Neuf, deux, dix-huit, sept, trois, lut-il lentement.

— Neuf, deux, huit, sept...

— Dix-huit, sept, Papa.

— C'est ce que j'ai dit.

— Tu as dit huit, Papa.

— Crois-tu par hasard que je ne sais plus ce que je dis ? »

Leslie ferma les yeux un moment.

« C'est bon, Papa, fit-il.

— Alors, est-ce que tu les relis, oui ou non ? » questionna Tom avec aigreur.

Leslie relut les nombres, puis, tout en écoutant son père les répéter non sans mal, il tourna la tête vers le living-room.

Terry était assise, les traits figés, et continuait de coudre. Elle avait éteint le poste de radio et Leslie savait que, de là-bas, elle pouvait entendre le vieillard énoncer avec hésitation les suites de nombres.

D'accord, s'entendit-il penser comme s'il parlait à sa femme. D'accord, je sais qu'il est vieux et qu'il n'est plus bon à rien. Mais est-ce que tu veux que je le lui dise en face et que je lui plonge ainsi un poignard dans la poitrine ? Tu sais comme moi qu'il échouera à son test. Pardonne-moi au moins cette brève hypocrisie. Demain, la sentence sera prononcée. Ne me demande pas de la prononcer ce soir et de briser le cœur du pauvre vieux.

« C'est bien ça, je crois », entendit-il son père dire d'une voix digne. Il fixa de nouveau les yeux sur le visage maigre, sillonné de rides.

« Oui, c'est ça », s'empressa-t-il d'approuver.

Il eut l'impression d'avoir commis une trahison en voyant un léger sourire trembler sur les lèvres de son père. C'est de l'abus de confiance, pensa-t-il.

« Passons à autre chose », dit son père.

Leslie regarda vivement sa feuille. Qu'est-ce que je pourrais lui demander de facile ? s'interrogea-t-il, se méprisant secrètement de nourrir une telle pensée.

« Allons, dépêchons-nous, Leslie, dit son père d'une voix contenue. Nous n'avons pas de temps à perdre. »

Tom regarda son fils feuilleter ses papiers et serra les poings. Demain, sa vie serait en jeu et son fils se contentait de compulsuer distraitemment le test comme si rien d'important n'allait se passer d'ici vingt-quatre heures.

« Allons, allons », dit-il d'un ton bourru.

Leslie prit un crayon auquel était attachée une ficelle, traça un cercle d'un peu plus d'un centimètre de diamètre sur une feuille de papier blanc et tendit le crayon à son père.

« Tu dois tenir la pointe du crayon suspendue au-dessus du cercle pendant trois minutes », dit-il avec la crainte soudaine d'avoir choisi justement l'épreuve qu'il aurait dû éviter. Il avait vu les mains de son père trembler en mangeant ou tripoter gauchement les boutons et les fermetures métalliques de ses vêtements.

Avalant sa salive nerveusement, Leslie tira son chronomètre, le fit démarrer et fit un signe de tête à son père.

Tom prit une longue inspiration, se pencha sur le papier et s'efforça de maintenir au-dessus du cercle le crayon qui oscillait doucement. Leslie le vit prendre appui sur son coude, ce qui ne lui serait pas permis lors du test, mais il s'abstint de lui en faire la remarque.

Il restait immobile, sans quitter son père des yeux. Le visage du vieillard perdait le peu de couleurs qu'il avait eues jusque-là et Leslie distinguait nettement sous la peau de ses joues les minuscules lignes rouges des vaisseaux sanguins éclatés. Il regarda la peau desséchée, parcheminée, jaunâtre et semée de taches brunes. Quatre-vingts ans, pensa-t-il... Quel effet cela fait-il d'avoir quatre-vingts ans ?

Il tourna une nouvelle fois la tête en direction de Terry. Celle-ci leva les yeux et leurs regards se croisèrent, mais ni l'un ni l'autre ne sourit ni ne fit aucun signe. Terry se remit à coudre.

« Je crois que ça fait trois minutes », dit le vieux Tom d'une voix tendue.

Leslie consulta son chronomètre.

« Une minute et demie, Papa, dit-il, se demandant s'il avait bien fait de mentir une fois de plus.

— Eh bien, garde les yeux sur ta montre alors, dit son père d'un ton troublé, tandis que son crayon passait nettement en dehors du cercle. C'est un test, n'est-ce pas ? Et non un... un... un *amusement*. » :

Leslie regardait sans ciller la pointe instable du crayon. Il se rendait parfaitement compte de la vanité de cette comédie et songeait avec amertume qu'aucun effort de leur part ne pourrait sauver la vie de son père.

Encore heureux, se disait-il, que les examinateurs ne fussent pas les fils et les filles qui avaient voté la loi. Ainsi, il n'aurait pas à appliquer le timbre en lettres noires « INAPTE » sur le dossier de son père et, par là, à prononcer sa condamnation.

Le crayon franchit de nouveau la limite du cercle pour revenir à l'intérieur lorsque Tom eut déplacé imperceptiblement son bras sur la table, geste qui lui vaudrait une disqualification immédiate dans cette épreuve.

« Cette montre ne marche pas ! » dit Tom, éclatant soudain de fureur.

Leslie retint son souffle et regarda sa montre. Deux minutes et demie.

« Trois minutes », annonça-t-il, appuyant sur le bouton d'arrêt.

Tom reposa bruyamment le crayon sur la table.

« Voilà ! dit-il avec irritation. Épreuve stupide en tout cas. » Une note de tristesse passa dans sa voix. « Ça ne prouve rien. Pas la moindre chose.

— Tu veux résoudre des questions d'argent, Papa ?

— Est-ce que ce sont les questions suivantes du test ? demanda Tom, jetant un coup d'œil soupçonneux sur le papier pour s'en assurer par lui-même.

— Oui, mentit Leslie qui savait que la vue de son père était très faible, bien que le vieillard se fût toujours refusé à admettre qu'il avait besoin de verres. Oh ! attends une seconde, il y en a une avant celles-là, ajouta-t-il, pensant qu'elle serait plus facile pour son père. On vous demande de lire l'heure.

— Question idiote, marmonna Tom. Qu'est-ce qu'ils...»

Il étendit la main au-dessus de la table d'un air courroucé, se saisit de la montre et en observa le cadran.

« Dix heures quinze », fit-il avec dédain.

Avant d'avoir eu le temps de réfléchir, Leslie s'était écrié : « Mais non ! Il est onze heures quinze, Papa ! »

Cette révélation fit à son père l'effet d'une gifle.

Quand il se ressaisit, il prit de nouveau la montre et la regarda, les lèvres agitées d'un fin tremblement. Leslie eut l'horrible pressentiment que le vieux allait soutenir qu'il était réellement dix heures quinze.

« Eh bien, c'est ce que je voulais dire, fit Tom avec brusquerie. Ma langue a fourché. Évidemment qu'il est onze heures un quart, le premier imbécile venu peut le constater. Onze heures quinze. Cette montre ne vaut rien. Chiffres trop rapprochés. Bonne à jeter. Tiens... »

Tom plongea la main dans la poche de son gilet et en tira sa propre montre en or. « Ça, c'est une montre, dit-il avec fierté. Elle donne l'heure exacte depuis... soixante ans ! Voilà ce que j'appelle une montre. Pas comme celle-là. »

Il lança le chronomètre de Leslie sur la table d'un air dédaigneux. Le chronomètre se retourna en tombant et le verre se cassa.

« Regarde-moi ça, dit vivement Tom pour couvrir sa confusion. Une montre qui ne peut même pas supporter... »

Il évita le regard de Leslie en reportant le sien sur sa propre montre. Ses lèvres se contractèrent quand il ouvrit le boîtier pour examiner la photographie de Mary. Mary à trente ans, avec son visage angélique et ses boucles dorées.

Dieu merci ! pensa-t-il, elle n'avait pas à subir ces tests. Cette chose au moins lui était épargnée. Tom n'aurait jamais cru qu'il pourrait en arriver à considérer un jour comme heureuse la mort accidentelle de Mary à cinquante-sept ans, mais celle-ci était survenue avant l'introduction des tests.

Il referma la montre et la remit dans sa poche.

« Laisse-moi la tienne, dit-il d'un ton revêché. Demain, je m'occuperai de te faire mettre un bon... euh... un bon verre.

— Mais non, ça ne fait rien, Papa. Ce n'est qu'une vieille montre.

— Mais si. Justement. Laisse-la-moi et je te ferai mettre un... un verre comme il faut. Un verre qui ne cassera pas. Laisse-la-moi. »

Tom répondit alors aux questions portant sur des sommes d'argent, telles que : *Combien de quarts dans cinq dollars ?* ou : *Si je vous prends trente-six cents sur votre dollar, combien vous reste-t-il ?*

C'étaient des questions écrites et Leslie attendait, chronomètre en main. La maison était silencieuse et il y faisait bon. Tout semblait normal et dans l'ordre tandis qu'ils étaient là assis tous deux et que Terry cousait dans le living-room.

Mais c'est cela qui était horrible.

La vie poursuivait son cours habituel. Personne ne parlait de mourir. Le gouvernement adressait aux vieillards des convocations aux

tests et ceux qui échouaient étaient invités à se présenter au Centre médical officiel pour y subir l'injection réglementaire. La loi fonctionnait, le taux de mortalité était stable, la population maintenue dans les limites fixées, le tout officiellement, impersonnellement, sans un cri ni une protestation.

Mais c'étaient ceux qu'on aimait que l'État supprimait.

« Tu n'as pas besoin d'être penché comme ça sur ta montre, dit son père. Je peux résoudre ces questions sans que tu sois là, les yeux cloués sur cette montre.

— Papa, les examinateurs regarderont leur montre.

— Les examinateurs sont les examinateurs, fit Tom d'une voix cassante. Tu n'en es pas un.

— Papa, j'essaie de t'aider...

— Eh bien, aide-moi alors, *aide-moi*. Ne reste pas à couvrir cette montre.

— C'est toi qui passes le test, Papa, pas moi, fit remarquer Leslie, le rouge de la colère lui montant aux joues. Si...

— Eh bien, oui, c'est moi qui passe le test ! hurla son père avec une rage soudaine. Vous avez tous fait ce qu'il fallait pour cela, n'est-ce pas ? Vous avez tous fait en sorte que... que...»

Les mots lui manquaient de nouveau. Des pensées furieuses s'accumulaient dans son esprit.

« Il est inutile de crier, Papa.

— Je ne crie pas !

— Papa, les enfants dorment ! intervint Terry.

— Qu'est-ce que ça peut me fiche que...» Il s'interrompit et se renversa en arrière dans son fauteuil. Le crayon lui échappa des doigts sans qu'il s'en aperçût et roula sur le dessus de la table. Le vieillard frissonnait, sa poitrine efflanquée se soulevant et retombant à un rythme accéléré, ses mains se crispant involontairement sur ses genoux.

« Veux-tu continuer, Papa ? demanda Leslie, contenant sa colère et sa nervosité.

— Je ne demande pas grand-chose, murmura Tom entre ses dents. Pas grand-chose dans la vie.

— Papa, est-ce que nous continuons ? »

Son père se redressa sur son siège.

« *Si tu en as le temps*, dit-il lentement, d'un ton à la fois fier et indigné. *Si tu en as le temps.* »

Leslie regarda ses documents, ses doigts étreignant nerveusement les feuillets brochés. Des questions psychologiques ? Non, il ne pouvait en poser. Comment demander à un père de quatre-vingts ans son opinion sur le problème sexuel ? A un père rigoriste pour qui la remarque la plus innocente était « obscène ».

« Alors ? demanda le vieux d'une voix plus forte.

— Il ne paraît plus rien y avoir, dit Leslie. Voici bientôt quatre heures que nous travaillons.

— Et toutes ces pages que tu viens de passer ?

— La plupart concernent l'examen... d'aptitude physique, Papa. » Il vit les lèvres de son père se crispier et craignit que le vieillard n'eût quelque chose à dire de nouveau à ce sujet. Mais il se contenta de grommeler : « Comptez toujours sur un ami ! Un joli coco !

— Papa, tu...»

Leslie ne poursuivit pas. Il était inutile de reprendre la discussion. Tom n'ignorait nullement que le docteur Trask ne pouvait lui délivrer un bulletin de santé pour ce test comme il l'avait fait pour les trois tests précédents.

Leslie savait combien le vieillard était indigné et inquiet par avance d'avoir à se dévêtir et à comparaître devant des médecins qui le palperaient et le tapoteraient de partout et lui poseraient des questions choquantes. Il savait combien Tom craignait le moment où il se rhabillerait tandis que quelqu'un le surveillerait par un trou dans la cloison pour noter sur une fiche la façon dont il passait ses vêtements. Il savait combien il était épouvanté à la pensée que, lorsqu'il déjeunerait à la cantine de l'État vers le milieu de cet examen qui ne durerait pas moins de la journée, des yeux l'épieraient de nouveau pour voir s'il faisait tomber une fourchette ou une cuiller ou s'il renversait un verre d'eau ou laissait dégoutter de la sauce sur sa chemise.

« On te demandera d'inscrire ton nom et ton adresse », dit Leslie qui voulait faire oublier à son père l'examen médical et qui savait à quel point Tom était fier de sa belle écriture.

Feignant de s'y prêter de mauvaise grâce, le vieillard prit le crayon et écrivit. Ils vont être bien attrapés, pensa-t-il tout en faisant courir le crayon sur la page d'une main assurée.

Mr. Thomas Parker, 2719 Brighton Street, Blairtown New York.

« Et la date », dit Leslie.

Le vieux écrivit : *17 janvier 2003* et une main de glace lui tordit les entrailles. Le test était pour demain.

* *

*

Ils étaient couchés l'un près de l'autre, mais ils ne dormaient pas. Ils s'étaient à peine adressé la parole en se déshabillant et quand Leslie s'était penché pour l'embrasser et lui souhaiter bonne nuit, elle avait murmuré quelque chose qu'il n'avait pas entendu.

Il se retourna vers elle avec un profond soupir. Dans l'obscurité,

elle ouvrit les yeux et regarda dans sa direction.

« Tu dors ? demanda-t-elle doucement.

— Non. »

Il ne dit rien de plus. Il attendait qu'elle commençât.

Mais elle ne commençait pas et, après un court instant, ce fut lui qui dit :

« Voilà... ça y est. Il n'y a plus qu'à attendre. » Il baissa la voix sur les dernières syllabes parce que les mots lui déplaisaient ; ils avaient une résonance ridiculement mélodramatique.

Terry ne répondit pas tout de suite. Puis, comme si elle réfléchissait tout haut, elle dit :

« Penses-tu qu'il y ait une chance que... »

Leslie se raidit en entendant cette question trop facile à compléter.

« Non, dit-il. Il ne réussira jamais. »

Il entendit Terry faire un bruit de déglutition. Ne le dis pas, pensa-t-il avec ferveur. Ne me dis pas que je répète la même chose depuis quinze ans. Je le sais. Je le disais parce que je pensais que c'était vrai.

Soudain, il regretta de n'avoir pas signé la Demande de Séparation des années auparavant. Ils avaient absolument besoin d'être débarrassés de Tom ; pour le bien de leurs enfants et pour le leur propre. Mais comment exprimer ce besoin par des mots qui ne vous donnent pas le sentiment d'être un assassin ? On ne pouvait pas dire : j'espère que le vieux échouera, j'espère qu'ils vont le tuer. Et pourtant tout ce qu'on pouvait dire d'autre n'était qu'un hypocrite euphémisme parce qu'on ne pensait pas autre chose.

Il se rappelait comment on avait utilisé tous les arguments possibles pour obtenir le vote de la loi par référendum : termes médicaux, graphiques montrant le déclin de la production agricole et l'abaissement du niveau de vie, la menace de famine, la dégradation de la santé. Et tout cela n'était que mensonges. Mensonges flagrants et inutiles, car la loi avait été votée parce que les gens voulaient être tranquilles, parce qu'ils voulaient vivre à leur guise.

« Et s'il réussissait, Leslie ? » demanda Terry.

Il sentit ses doigts s'enfoncer dans le matelas.

« Leslie ?

— Je ne sais pas, ma chérie », dit-il.

La voix de sa femme était ferme dans l'obscurité. C'était une voix à bout de patience.

« Tu devrais savoir », dit-elle.

Il remua nerveusement la tête sur l'oreiller.

— « Ma chérie, pense à autre chose, dit-il d'un ton implorant. Je t'en prie.

— Leslie, si jamais il passe ce test, en voilà encore pour cinq ans. Cinq ans, Leslie. As-tu songé à ce que cela signifie ?

— Ma chérie, il ne peut pas réussir ce test.
— Mais s'il y parvient malgré tout ?
— Terry, il n'a pas su répondre aux trois quarts des questions que je lui ai posées ce soir. Il n'entend presque plus, sa vue est mauvaise, son cœur est faible, il a de l'arthrite. » De son poing, Leslie martelait désespérément le lit. « Il ne sera même pas admis à l'examen médical », dit-il, se crispant sous l'effet de la haine qu'il éprouvait pour lui-même à convaincre sa femme que Tom était condamné d'avance.

Si seulement il avait pu oublier le passé et voir en son père l'homme qu'il était maintenant : un vieillard inutile et radoteur qui gâchait leur vie. Mais il était difficile d'oublier combien il avait aimé et respecté son père, difficile d'oublier les randonnées dans la campagne, les parties de pêche, les longues conversations le soir et toutes les choses que son père et lui avaient partagées.

C'était pour cela qu'il n'avait jamais eu le courage de signer la demande. Il aurait pourtant été simple de remplir la formule, autrement plus simple que d'attendre les tests renouvelés tous les cinq ans. Mais cela n'eût signifié rien de moins que mettre d'un trait de plume un terme à la vie de son père, en demandant au gouvernement de se défaire de celui-ci comme d'un déchet. Il n'avait jamais pu s'y résigner.

Et, pourtant, son père avait maintenant quatre-vingts ans et malgré leur éducation morale, malgré les principes chrétiens qui leur avaient été inculqués toute leur vie, Terry et lui avaient une crainte terrible que le vieux Tom fût admis à son test et vive cinq ans de plus avec eux... cinq ans de plus à fureter dans la maison, à donner aux enfants des ordres contradictoires à ceux de leurs parents, à briser les objets, à vouloir aider, mais sans réussir à faire autre chose que gêner, et à faire de la vie un supplice parce qu'il faudrait continuellement se retenir de le malmenier.

« Tu devrais bien dormir », lui dit Terry.

Il essaya, mais ce fut en vain. Il restait couché sur le dos, les yeux grands ouverts dans le noir. Il cherchait une solution, mais il ne trouvait rien.

* *

*

Le réveil sonna à six heures. Leslie n'avait pas besoin de se lever avant huit heures, mais il voulut dire au revoir à son père. Il sortit du lit et s'habilla sans bruit pour ne pas réveiller Terry.

Elle se réveilla néanmoins et le regarda sans lever la tête de sur son oreiller. Au bout d'un moment, elle se souleva sur un coude et le

considéra d'un air endormi.

« Je vais me lever pour te préparer ton petit déjeuner, dit-elle.

— Pas la peine, dit Leslie. Reste au lit.

— Tu ne veux pas que je me lève ?

— Ne te tourmente pas, ma chérie, dit-il. Je veux que tu te reposes. »

Elle se laissa retomber dans le lit et se retourna pour que Leslie ne vît pas son visage. Elle ne comprenait pas pourquoi elle pleurait en silence. Était-ce parce qu'il ne voulait pas qu'elle vît son père ou était-ce à cause du test ? Mais elle ne pouvait retenir ses larmes. Elle ne put que se raidir dans le lit jusqu'à ce que la porte de la chambre se fût refermée.

Alors ses épaules furent secouées d'un tremblement et un sanglot emporta la barrière qu'elle avait dressée en elle-même.

La porte de la chambre de son père était ouverte quand Leslie passa devant. Il regarda à l'intérieur et vit Tom assis sur son lit, le buste penché pour lacer ses chaussures noires, il vit les doigts nouveaux trembler en manipulant les lacets.

« Tout va bien, Papa ? », s'enquit-il.

Surpris, son père leva les yeux.

« Que fais-tu déjà levé à cette heure ?

— J'ai pensé que je prendrais bien le petit déjeuner avec toi », répondit Leslie.

Un moment, ils s'entre-regardèrent en silence. Puis son père se pencha de nouveau sur ses chaussures.

« Ce n'est pas nécessaire, dit-il.

— Eh bien, je vais toujours déjeuner, en tout cas, dit-il, et il tourna les talons pour ne pas avoir à discuter plus longtemps avec son père.

— Oh... *Leslie.* »

Leslie se retourna.

« J'espère que tu n'as pas oublié de laisser cette montre ici, dit son père. Je veux la porter au bijoutier aujourd'hui pour qu'il y mette un bon verre, un verre qui ne se cassera pas.

— Ce n'est qu'une vieille montre, Papa, dit Leslie. Elle ne vaut pas cinq cents. »

Son père hocha la tête et balaya l'objection d'un geste de la main. « Peu importe, fit-il lentement. Je veux le faire.

— C'est entendu, Papa. Je te la mettrai sur la table de la cuisine. »

Son père le regarda longuement d'un air vague, puis comme s'il eût obéi à une impulsion plutôt qu'exécuté un acte conscient un instant retardé, il se remit à lacer ses chaussures.

Leslie observa un moment ses cheveux gris et ses doigts maigres et tremblants. Puis il s'éloigna.

La montre était encore sur la table de la salle à manger. Leslie la

prit et la porta sur celle de la cuisine. Le vieillard avait dû concentrer son esprit sur cette montre pendant toute la nuit. Sinon il n'aurait jamais pu s'en souvenir.

Il mit de l'eau dans le réservoir sphérique de la cafetière et pressa les boutons de réglage pour obtenir deux portions d'œufs au bacon. Puis il emplit deux verres de jus d'orange et se mit à table.

Un quart d'heure plus tard environ, son père descendit. Il avait revêtu son costume bleu marine ; ses chaussures étaient consciencieusement cirées, ses ongles faits, ses cheveux brossés, peignés et lissés. Jamais il n'avait paru si soigné et si vieux. Il alla regarder dans la cafetière.

« Assieds-toi, Papa, dit Leslie. Je vais te servir.

— Je ne suis pas impotent, dit son père. Reste où tu es. »

Leslie parvint à lui faire un sourire.

« Je vais nous mettre en train des œufs au bacon, dit-il.

— Pas faim, répliqua son père.

— Tu auras besoin d'avoir un bon déjeuner dans le corps, Papa.

— Je n'ai jamais mangé grand-chose le matin, dit son père avec raideur, toujours tourné vers le réchaud. Je n'en suis pas partisan. Ce n'est pas bon pour l'estomac. »

Leslie ferma les yeux un moment et une expression d'impuissance et de découragement passa sur son visage. Pourquoi ai-je pris la peine de me lever ? se demanda-t-il avec un sentiment de défaite. Nous ne faisons que nous chamailler.

Non. Il sentit sa volonté se tendre. Non, sa mort serait un soulagement.

« Tu as bien dormi, Papa ? demanda-t-il.

— Bien sûr que j'ai bien dormi, répondit le vieillard. Je dors toujours bien. Très bien. Tu croyais peut-être que je ne dormirais pas parce qu'il faut que j'aille passer ce...»

Il s'interrompit et se tourna vers Leslie d'un air accusateur. « Où est cette montre ? » demanda-t-il impérieusement.

Leslie poussa un soupir de lassitude et tendit la montre. Son père s'approcha d'une démarche saccadée, la lui prit des mains et la considéra un instant en plissant ses lèvres sèches.

« De la camelote, dit-il. De la pure camelote ! » Il la mit soigneusement dans la poche de son veston. « Tu auras un bon verre, murmura-t-il. Un verre qui ne cassera pas. »

Leslie acquiesça de la tête.

« Ça sera parfait, Papa. »

Le café était prêt et le vieux Tom en versa une tasse pour chacun. Leslie se leva et éteignit le gril automatique. Lui non plus n'avait pas envie d'œufs au bacon à présent.

Il était assis face au visage sévère de son père. Il sentait le café

chaud lui descendre péniblement dans la gorge. Le café avait mauvais goût, mais rien au monde, il en avait la certitude, n'aurait pu lui sembler bon ce matin.

« A quelle heure faut-il que tu y sois, Papa ? demanda-t-il pour rompre le silence.

— Neuf heures, répondit Tom.

— Alors, c'est vrai, tu ne veux pas que je t'y conduise avec la voiture ?

— Non, non, dit son père comme s'il parlait patiemment à un enfant insupportable et têtue. Le métro est bien bon pour moi. Il m'y amènera largement à temps.

— C'est bon, Papa », dit Leslie, qui se mit à contempler son café. Il aurait dû pouvoir dire quelque chose, mais il ne trouvait rien à dire. Le silence pesa sur eux pendant de longues minutes, tandis que Tom buvait son café noir à petites gorgées, lentement et méthodiquement.

Leslie s'humectait nerveusement les lèvres et en cachait le tremblement derrière sa tasse. Parler, pensait-il, parler sans discontinuer – de voitures, de transport par métro et d'horaires d'examen – alors que, pendant ce temps, ils savaient l'un comme l'autre que la condamnation à mort pouvait être pour le jour même.

Il regretta de s'être levé. Mieux eût valu s'éveiller pour s'apercevoir simplement du départ de son père. Il eût souhaité que les choses se passent de cette façon... Il eût souhaité pouvoir se lever un de ces matins et trouver la chambre de son père vide – ses deux costumes disparus, ses chaussures noires disparues, ses vêtements de travail aussi, et ses mouchoirs, ses chaussettes, ses fixe-chaussettes, ses bretelles, son nécessaire pour se raser – toutes ces preuves muettes d'une vie disparue.

Mais les choses ne se passeraient pas ainsi. Quand Tom aurait échoué à son test, plusieurs semaines s'écouleraient avant que parvienne la convocation finale et encore environ une semaine avant le jour indiqué dans cette convocation. Ce serait l'horrible et longue attente pendant laquelle on emballerait les affaires dont on voulait se débarrasser ou faire cadeau. Ce serait la longue suite de repas pris ensemble, de conversations gênées, puis un dernier dîner, un long voyage jusqu'au centre gouvernemental, la montée dans un ascenseur bourdonnant, et enfin...

Dieu du ciel !

Il s'aperçut qu'il tremblait comme une feuille et craignit de se mettre à pleurer.

Il redressa la tête avec une expression de stupeur lorsque son père se leva.

« Je vais partir maintenant », dit Tom.

Leslie jeta un regard sur la pendule murale.

« Mais il n'est que sept heures moins le quart, dit-il d'une voix tragique. Il ne faut pas si longtemps pour... »

— J'aime être à l'heure, dit fermement son père. J'ai toujours détesté arriver en retard.

— Mais mon Dieu, Papa, il ne faut pas plus d'une heure pour aller en ville », dit-il, éprouvant une terrible sensation de vide dans la région de l'estomac. Son père secoua la tête et Leslie comprit qu'il n'avait pas entendu.

« Il est encore trop tôt, Papa, dit-il d'une voix forte et qui tremblait légèrement.

— Ça ne fait rien, dit son père.

— Mais tu n'as *rien* mangé.

— Je ne mange jamais beaucoup le matin, répliqua Tom. Ce n'est pas bon pour... »

Leslie n'entendit pas le reste... les phrases sur l'habitude de toute une vie, le petit déjeuner copieux qu'on a trop de mal à digérer et toutes les autres affirmations de son père. Il sentit une frayeur insurmontable l'assaillir en vagues furieuses et il eût voulu se lever pour se jeter au cou de son père et lui dire de ne pas se tourmenter pour le test parce que cela n'avait pas d'importance, parce qu'ils l'aimaient et qu'ils le garderaient avec eux et prendraient soin de lui.

Mais il ne le put pas. Il resta assis, paralysé par la peur, les yeux levés sur son père. Il ne put même pas articuler un mot quand celui-ci franchit la porte de la cuisine et que, d'une voix qu'il eut toutes les peines du monde à rendre calme et indifférente, il eut dit simplement : « A ce soir, Leslie. »

La porte se referma et l'air qui effleura les joues de Leslie le glaça jusqu'au cœur.

Il se leva d'un bond en poussant un grognement de détresse et traversa la cuisine comme une flèche. Il poussa la battant et aperçut son père qui avait presque atteint la porte d'entrée.

« Papa ! »

Tom s'arrêta et se retourna, surpris, tandis que Leslie s'approchait en entendant résonner ses pas dans sa tête... *un, deux, trois, quatre, cinq.*

Il s'arrêta devant son père et parvint à lui faire un pâle sourire.

« Bonne chance, Papa, dit-il. A ce soir. » Il avait été sur le point de dire : « Je fais des vœux pour ton succès », mais il ne le put pas.

Son père fit un signe d'acquiescement, un seul signe, bref et discret, comme lorsqu'on s'approuve entre gens bien élevés.

« Merci », dit-il enfin, et il tourna les talons.

Quand la porte se fut refermée, Leslie eut l'impression qu'elle était soudain devenue un mur impénétrable par où son père ne pourrait jamais plus repasser.

Il alla à la fenêtre et regarda le vieil homme descendre lentement l'allée et tourner à gauche dans la rue. Il le vit se redresser, rejeter en arrière ses épaules maigres et s'enfoncer d'un pas alerte dans le matin gris.

Leslie crut d'abord qu'il pleuvait. Mais il comprit aussitôt que le voile humide qui lui troublait la vue n'était pas sur les vitres.

Il se sentit incapable d'aller travailler. Il téléphona qu'il était malade et resta à la maison. Terry prépara les enfants pour l'école et, quand ils eurent pris leur petit déjeuner, Leslie l'aida à débarrasser la table et mit les tasses dans la machine à laver la vaisselle.

Terry ne dit rien en voyant qu'il restait à la maison. Elle faisait comme si sa présence auprès d'elle un jour de semaine eût été chose normale.

Il passa la matinée et l'après-midi à bricoler dans son atelier, où il entreprit sept projets différents et les abandonna successivement parce que n'y trouvant plus d'intérêt.

Vers cinq heures, il revint à la cuisine pour boire une bouteille de bière tandis que Terry préparait le dîner. Il ne dit rien à sa femme. Il alla dans le living-room qu'il se mit à arpenter, ne s'interrompant que pour regarder par la fenêtre le ciel couvert de nuages.

« Je me demande où il est, dit-il enfin quand il eut regagné la cuisine.

— Il rentrera », dit-elle. Il se dressa, croyant entendre du dégoût dans sa voix. Puis il se détendit en se rendant compte que ce n'était qu'un effet de son imagination.

Il était cinq heures quarante quand il se rhabilla après avoir pris une douche. Les enfants venaient de rentrer de jouer et ils prirent tous place à table pour dîner. Leslie remarqua un couvert pour son père et se demanda si Terry l'avait mis par habitude.

Il ne put rien manger. Il coupait sa viande en morceaux de plus en plus petits et écrasait du beurre sur sa pomme de terre rôtie sans rien porter à sa bouche.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il comme Jim s'adressait à lui.

— Papa, si grand-père ne réussit pas son test, on lui donne un mois, n'est-ce pas ? »

Leslie sentit les muscles de son estomac se nouer quand il regarda son fils aîné. *Donne un mois, n'est-ce pas ?* – la fin de la question de Jim continuait de lui marteler le cerveau.

« De quoi parles-tu ? demanda-t-il.

— Mon livre d'Instruction Civique dit qu'on donne aux vieux un mois à vivre quand ils n'ont pas réussi leur test. C'est bien ça, pas vrai ?

— Non, intervint Tommy. La grand-mère d'Harry Senker a reçu sa lettre au bout de deux semaines seulement.

— Comment le sais-tu ? demanda Jim à son frère qui avait neuf ans. Est-ce que tu l'as vue ?

— Ça suffit, dit Leslie.

— Pas eu besoin de la voir ! déclara Tommy. Harry m'a dit que...

— *Ça suffit*, j'ai dit ! »

Les deux garçons regardèrent leur père dont le visage avait pâli.

« Ne parlons pas de ça, dit-il.

— Mais qu'est-ce que...

— *Jimmy !* » fit Terry d'un air impératif.

Jimmy regarda sa mère un instant, puis ramena son attention sur son assiette et le repas se poursuivit en silence.

La mort de leur grand-père ne les affecte pas, pensa amèrement Leslie – pas du tout. Il avala sa salive et essaya de détendre ses muscles raidis. Après tout, pourquoi devrait-elle les toucher d'une façon quelconque ? se dit-il. Ils ont bien le temps de se tourmenter. Pourquoi leur imposer de participer à ce deuil ? Leur tour viendra bien assez tôt.

Quand la porte d'entrée s'ouvrit et se referma à six heures dix, Leslie se leva de table si brusquement qu'il renversa un verre vide.

« *Non*, Leslie ! » s'écria Terry, et Leslie comprit aussitôt qu'elle avait raison. Son père n'aimerait pas le voir se précipiter à sa rencontre pour le presser de questions.

Il se laissa retomber comme une masse sur sa chaise et, le cœur battant, contempla la nourriture qu'il avait à peine touchée. Comme il empoignait sa fourchette avec des doigts raides, il entendit le vieillard traverser la salle, à manger et commencer à monter l'escalier. Il regarda Terry dont la gorge se contracta.

Il ne pouvait pas manger. Il restait là, la respiration courte, triturant ses aliments du bout de sa fourchette. En haut, il entendit se refermer la porte de la chambre de son père.

Terry était en train de mettre la tarte sur la table quand Leslie balbutia une excuse et se leva.

Il était au pied de l'escalier lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit derrière lui. « Leslie », fit Terry d'une voix pressante.

Il resta sur place sans dire un mot tandis qu'elle venait à lui.

« Ne vaut-il pas mieux le laisser tranquille ? demanda-t-elle.

— Mais, ma chérie, je...

— Leslie, s'il avait réussi son test, il serait venu nous le dire à la cuisine.

— Ma chérie, il ne saurait pas si...

— S'il avait réussi, il le saurait. Les deux dernières fois, il nous a annoncé le résultat. S'il avait réussi, il aurait...»

Elle s'interrompit et frissonna en voyant la façon dont il la regardait. Dans le silence lourd, elle entendit la pluie fouetter soudain

les vitres.

Ils échangèrent un long regard, puis Leslie dit : « Je monte.

— Leslie, murmura-t-elle.

— Je ne dirai rien qui puisse le frapper, dit-il. Je vais...»

Ils se regardèrent encore un moment, puis il fit demi-tour et monta les marches du pas d'un homme éreinté. Terry le suivit des yeux, la tristesse et l'impuissance se reflétant sur son visage.

Leslie resta une bonne minute devant la porte fermée, rassemblant son courage. Je ne lui causerai pas d'émotion, se dit-il. *Non*.

Il frappa doucement, se demandant, en cet instant même, s'il ne commettait pas une faute. Peut-être ferais-je mieux de le laisser tranquille, songea-t-il tristement.

A travers la porte, il devina qu'on bougeait sur le lit, puis il entendit le bruit que firent les pieds de son père en touchant le plancher.

« Qui est-ce ? » demanda Tom.

Leslie prit une profonde bouffée d'air.

« C'est moi, Papa, répondit-il.

— Que veux-tu ?

— Puis-je te voir ? »

A l'intérieur, le silence.

« Ma foi...» dit enfin son père sans achever. Leslie l'entendit se lever et marcher dans la pièce. Puis il y eut un bruit de papier froissé et d'un tiroir de bureau soigneusement refermé.

Finalement la porte s'ouvrit.

Tom portait sa vieille robe de chambre rouge par-dessus ses vêtements. Il avait enlevé ses chaussures et mis ses pantoufles.

« Puis-je entrer, Papa ? » demanda calmement Leslie.

Son père hésita un moment avant de répondre : « Entre », mais ce n'était pas une invitation. C'était davantage comme s'il eût dit : « C'est ta maison ; je ne peux pas t'empêcher d'entrer dans cette chambre. »

Leslie allait dire à son père qu'il ne voulait pas le déranger, mais il ne le put pas. Il s'avança jusqu'au centre de la moquette où il attendit, immobile.

« Assieds-toi », dit son père. Leslie prit place sur la chaise au dossier de laquelle Tom accrochait ses vêtements le soir. Quand il fut assis, son père se laissa tomber sur le lit avec un grognement.

Longtemps ils se regardèrent sans un mot, comme de parfaits étrangers, chacun attendant que l'autre prît la parole. Comment a été le test ? Leslie entendait ces mots répétés dans son esprit. Comment a été le test, comment a été le test ? Il ne parvenait pas à émettre un son. Comment a été...

« Je suppose que tu veux savoir... ce qui s'est passé, dit enfin son père, faisant un visible effort pour se dominer.

— Oui, dit Leslie. Je... » Il se reprit. « Oui », répéta-t-il, et il attendit.

Le vieux Tom considéra le plancher un moment. Puis, soudain, il leva la tête et regarda son fils d'un air de défi.

« *Je n'y suis pas allé* », dit-il.

Leslie eut l'impression que toute sa force venait d'être aspirée dans le plancher. Il restait assis immobile, regardant son père avec des yeux égarés.

« Je n'avais pas l'intention d'y aller, reprit aussitôt son père. Pas l'intention de subir toutes ces imbécillités. Tests physiques, tests mentaux, placer des blocs sur un tableau... Dieu sait quoi ! Je n'avais pas l'intention d'y aller. »

Il s'interrompit et jeta à son fils un regard sombre comme s'il mettait Leslie au défi de dire qu'il avait eu tort.

Mais Leslie restait sans réaction.

Un temps interminable s'écoula et enfin Leslie parvint à ordonner les mots dans sa tête pour demander :

« Que vas-tu... faire maintenant ? »

— Ne t'inquiète pas de ça. Ne t'inquiète pas, dit son père, presque reconnaissant, eût-on dit, de s'entendre poser cette question. Ne te tourmente pas pour ton père. Ton père est assez grand pour s'occuper de lui. »

Et soudain, Leslie entendit le tiroir du bureau se fermer de nouveau et le bruissement d'un sac en papier. Il se tourna presque vers le bureau pour voir si le sac y était toujours. Il sentit des élancements dans sa tête comme il combattait cette envie.

« Eh bien... alors, dit-il avec hésitation, une expression stupide se peignant sur son visage.

— Ne t'inquiète pas pour l'instant, répéta son père d'un ton calme, presque bienveillant. Le problème ne te concerne pas. Tu n'as rien à y voir. »

Mais si ! s'entendait crier Leslie intérieurement. Mais il restait muet. Quelque chose dans le vieillard l'empêchait de parler ; une sorte de force terrible, une dignité farouche à quoi il ne pouvait s'attaquer.

« Je voudrais me reposer maintenant », dit Tom, et ces mots firent à Leslie l'effet d'un coup violent au creux de l'estomac. Je voudrais me reposer maintenant. Reposer maintenant... les mots résonnaient dans son esprit comme dans un long tunnel. *Reposer maintenant, reposer maintenant...*

Il se sentit poussé jusqu'à la porte. Sur le seuil, il se retourna et regarda son père. *Au revoir*. Mais les mots se refusaient à sortir.

« Bonne nuit, Leslie, dit son père avec un sourire.

— *Papa.* »

Il sentit la main du vieillard dans la sienne – plus forte, plus ferme

que la sienne – qui le calmait, le rassurait. Il sentit la main gauche de son père sur son épaule.

« Bonne nuit, fiston », dit son père et, tandis qu'ils se tenaient ainsi l'un près de l'autre, Leslie aperçut, par-dessus l'épaule du vieillard, le sac du *drugstore* dans le coin de la pièce où il paraissait avoir été jeté une fois chiffonné pour qu'on ne le remarque pas.

Quelques secondes plus tard, il était debout dans le vestibule, écoutant avec terreur le déclic de la serrure à la porte de son père. Il savait que celui-ci ne mettait pas le verrou, mais que néanmoins il ne pouvait pas remonter dans la chambre de son père.

Il resta longtemps à regarder cette porte, en proie à un tremblement irréprensible. Puis il s'éloigna.

Terry l'attendait au pied de l'escalier, le visage exsangue. Elle l'interrogea du regard lorsqu'il fut près d'elle.

« Il... n'y est pas allé », fit-il simplement.

Elle exprima son étonnement par un infime bruit de gorge.

« Mais...

— Il est allé au *drugstore*, dit Leslie. J'ai... vu le sac dans le coin de la chambre. Il l'a jeté pour que je ne puisse pas le voir, mais je... l'ai vu. »

Un instant, il sembla qu'elle allait s'élancer dans l'escalier, mais ce n'avait été qu'un mouvement involontaire.

« Il a dû montrer au pharmacien la lettre de convocation au test, dit Leslie. Le... pharmacien a dû lui donner des... pilules. Comme ils font tous. »

Ils restèrent debout en silence dans la salle à manger tandis que la pluie battait les vitres.

« Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle, d'une voix à peine perceptible.

— Rien », murmura-t-il. Sa gorge remuait convulsivement et chaque aspiration le faisait frissonner intérieurement. « Rien ».

Il retourna à la cuisine la tête vide et sentit le bras de sa femme l'enlacer étroitement comme si elle eût cherché à lui communiquer son amour autrement que par des mots qu'elle ne pouvait prononcer.

Toute la soirée, ils restèrent dans la cuisine. Lorsqu'elle eut mis les enfants au lit, elle revint et ils restèrent assis à boire du café, et à parler tristement à voix basse.

Vers minuit, ils quittèrent la cuisine et, au moment de monter l'escalier, Leslie s'arrêta près de la table de la salle à manger et y trouva sa montre avec un verre tout neuf. Il ne put se décider à la toucher.

Ils montèrent et passèrent devant la porte de la chambre à coucher de Tom. Aucun son ne venait de l'intérieur. Ils se déshabillèrent et se mirent au lit et Terry régla le réveil comme elle le faisait chaque soir.

Quelques heures plus tard, ils parvinrent à s'endormir.

Et toute la nuit ce fut le silence dans la chambre du vieillard. Et le lendemain, toujours le silence.

Traduit par ROGER DURAND.

The Test.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LA MORT DE SOCRATE

par Thomas M. Disch

On vient d'examiner une solution par un bout au problème de la surpopulation, en quelque sorte par le haut. Il y en a une autre par le bas : limiter le droit d'avoir des enfants. Et pour faire d'une mesure administrative deux coups, exclure de ce droit tous ceux qui présentent une tare génétique. C'est à peine si nous sommes encore ici dans la science-fiction ou déjà dans l'avenir, tant l'eugénisme hante le monde contemporain. Comme disait (à peu près) Socrate, la loi de la cité s'impose même à ceux qui la trouvent injuste.

UNE douleur sourde, une sorte de creux, lui tenaillait le ventre dans la région du foie – le siège de l'intelligence d'après la psychologie d'Aristote – comme si quelqu'un s'amuse à gonfler une baudruche à l'intérieur de sa cage thoracique, ou comme si son corps tout entier était cette baudruche. Elle profitait de ce qu'il était collé derrière ce bureau pour le lanciner comme une dent malade qu'on ne peut s'empêcher de palper constamment du bout du doigt ou de la langue. Et pourtant on ne pouvait pas exactement parler de maladie.

C'était quelque chose d'indéfinissable.

Le professeur Ohrengold leur parlait de Dante Bla, bla, bla, bla, né en 1265. 1265, écrivit-il sur son cahier.

Ses jambes étaient ankylosées à force d'être coincées sous ce bureau – ça au moins c'était quelque chose de clair et de précis.

Et Milly – pour ce qui était de la clarté et de la précision, on ne pouvait pas faire mieux. *Je mourrai*, pensa-t-il (bien qu'en l'espèce, le terme penser soit impropre) *je mourrai d'un cœur brisé*.

Le professeur Ohrengold disparut pour céder la place à l'embrouillamini d'un tableau abstrait. Birdie étira ses jambes dans l'allée centrale en pressant les genoux l'un contre l'autre et en contractant les muscles des cuisses. Il bâilla. Pocahontas lui décocha un regard désapprobateur. Il sourit.

Et voilà que le professeur Ohrengold réapparaissait, reprenant son « bled bled bled Rauschenberg et bla bla bla, l'enfer de Dante est un enfer atemporel. C'est l'enfer que chacun de nous recèle au plus profond de son âme. »

Merde, se dit Birdie, avec une grande précision.

Tout ça c'était de la merde. Il écrivit *Merde* sur son cahier, puis donna aux lettres un effet de perspective et hachura soigneusement leurs côtés. Tout ça ne méritait vraiment pas le nom d'enseignement. La Section d'enseignement non spécialisé était la risée des étudiants à part entière de Bar-nard. C'est Milly qui l'avait dit. Une façon de dorer la pilule, ou quelque chose comme ça. De la merde enrobée de chocolat.

Ohrengold leur parlait maintenant de Florence et des papes et de trucs comme ça, et puis soudain il disparut. « Bon. Qui peut me dire ce

que c'est que la simonie ? » demanda l'appariteur. Personne ne leva la main. L'appariteur haussa les épaules et appuya sur le bouton commandant la reprise du cours. On vit une image représentant les pieds d'un homme en train de brûler.

Il écoutait mais ce qu'il entendait n'avait ni queue ni tête. A vrai dire, il n'écoutait pas. Il essayait de dessiner un portrait de Milly dans son cahier, mais il n'était pas très doué pour le dessin. Sauf quand il s'agissait de têtes de mort. Il savait dessiner des têtes de mort, des serpents, des aigles, des avions nazis d'un réalisme saisissant. Peut-être aurait-il dû faire les Beaux-Arts. Il transforma le portrait de Milly en un crâne doté d'une longue chevelure blonde. Il ne se sentait pas bien.

Il avait comme mal au cœur. C'était peut-être la barre chocolatée qu'il avait mangée en guise de déjeuner chaud. Il n'avait pas une alimentation équilibrée. C'était une erreur. Pendant la moitié de sa vie il avait mangé dans des cafétérias et dormi dans des dortoirs. C'était pas une vie. Il avait besoin d'une vie de famille, de régularité. Il avait besoin de baiser un bon coup. Quand il épouserait Milly, ils auraient des lits jumeaux, un deux-pièces-cuisine à eux tout seuls, avec seulement deux lits dans une des pièces. Il imagina Milly dans son chouette petit uniforme d'hôtesse. Puis, les yeux fermés, il commença à la déshabiller dans son imagination. D'abord la petite veste bleue avec l'insigne Pan Am au-dessus du sein droit. Puis il fit sauter la boucle de la ceinture et défit la fermeture Éclair. La jupe glissa sans bruit sur l'Antron lisse du slip. Rose. Non – *noir*, bordé de dentelle. Elle avait un de ces chemisiers démodés, avec des tas de boutons. Il essaya d'imaginer qu'il les déboutonnait un à un, mais Ohrengold choisit ce moment précis pour balancer un de ses jeux de mots à la con. Ha, ha. Il ouvrit les yeux, et vit Liz Taylor, de son cours de l'année dernière sur l'histoire du cinéma, avec ses gros nichons roses et ses cheveux de fil bleu.

« Cléopâtre et Francesca di Rimini, dit Ohrengold, sont là parce que leur péché était moindre. »

Comme Rimini était une ville italienne, on leur montra une fois de plus la carte d'Italie.

Italie, chie-talie.

On ne s'attendait tout de même pas qu'il s'intéresse à ce genre de conneries ? Ça intéressait *qui*, de savoir la date de naissance de Dante ? Peut-être qu'il n'était *jamaïs* né. En quoi est-ce que ça le concernait, *lui*, Birdie Ludd ?

En rien.

Il devrait carrément se lever et lui poser cette question-là, au professeur Ohrengold, et sans y aller par quatre chemins. Mais on ne discute pas avec un écran de télé, et le professeur Ohrengold n'était rien de plus – une nuée de points lumineux. L'appariteur avait même

dit qu'il était mort depuis longtemps. Encore un satané expert mort sur une satanée cassette.

C'était ridicule : Dante, Florence, les « châtiments symboliques » (c'était précisément ce que cette bonne vieille Pocahontas notait au même moment sur son bon vieux cahier). On n'était plus au foutu Moyen Age. On était au XXI^e siècle, et il s'appelait Birdie Ludd et il était amoureux et il était seul et il était sans emploi (et probablement incapable d'en occuper un, de surcroît) et il ne pouvait rien faire, mais alors rien de rien, pour se sortir de la merde, et il n'y avait pas un seul endroit où se réfugier dans tout ce putain de pays.

Et si un jour Milly n'avait plus *besoin* de lui ?

L'impression de creux dans sa poitrine s'accrut. Il essaya de le chasser en pensant aux boutons de la blouse imaginaire, au corps chaud qu'elle renfermait, à sa Milly. Il ne se sentait vraiment pas bien. Il arracha de son cahier la feuille sur laquelle il avait dessiné une tête de mort. Il la plia en deux et la déchira avec soin le long du pli. Il répéta l'opération jusqu'à ce que les morceaux fussent trop petits pour pouvoir être déchirés, puis les mit dans la poche de sa chemise.

Pocahontas le regardait avec un sourire mauvais qui disait ce que disait l'affiche accrochée au mur : Le papier est précieux. Ne le gaspillez pas ! Le bouton de Pocahontas, c'était l'écologie, et Birdie avait appuyé dessus. Comme il comptait sur ses notes de cours pour les examens de fin d'année, il lui adressa un doux sourire en manière d'excuse. Il avait un sourire formidable. Les gens n'arrêtaient pas de le féliciter pour l'éclat et la chaleur de son sourire. Son seul véritable problème, c'était son nez, qui était petit.

Ohrengold fut remplacé par le symbole du cours – un homme nu enfermé dans un carré et un cercle – et l'appariteur, qui aurait pu faire preuve de moins de zèle, demanda s'il y avait des questions. A la grande surprise de tout le monde, Pocahontas se leva et balbutia quelque chose au sujet de quoi ? De Juifs, d'après ce que Birdie avait compris. Il n'aimait pas les Juifs.

« Pourriez-vous répéter votre question ? demanda l'appariteur. Il y en a au fond qui n'ont pas entendu.

— Eh bien, si j'ai bien compris le docteur Ohrengold, ça disait que le premier cercle était réservé aux gens qui n'étaient pas baptisés. Ils n'avaient rien *fait* de mal, ils étaient simplement nés trop *tôt*.

— C'est exact.

— Eh bien moi, ça ne me paraît pas juste.

— Oui ?

— Je veux dire, je n'ai pas été baptisée, moi.

— Moi non plus, dit l'appariteur.

— Alors comme ça, d'après Dante, on irait tous les deux en enfer.

— En effet.

— Mais ce n'est pas juste. » Sa voix était passée du ton plaintif au glapissement suraigu.

Il y avait des gens qui riaient, et d'autres qui se levaient. L'appariteur leva la main.

« Il y a interrogation écrite. »

Birdie fut le premier à gémir.

« Ce que je veux dire, insistait Pocahontas, c'est que si c'est la faute à quelqu'un que ces gens soient nés d'une certaine façon et pas d'une autre, c'est bien à *Dieu*.

— C'est une remarque judicieuse, dit l'appariteur. Je ne sais pas s'il y a moyen de répondre. Rasseyez-vous, je vous prie. Il va y avoir un bref test de compréhension. »

Deux vieux surveillants commencèrent à distribuer des markers et des formulaires.

Le malaise de Birdie s'était précisé, et le fait qu'il avait maintenant un motif d'affliction qu'il pouvait partager avec tous les autres n'était pas étranger à la chose.

La lumière baissa, et la première question à choix multiple apparut sur l'écran : 1. Dante Alighieri est né en (a) 1300 (b) 1265 © 1625 (d) Date inconnue.

Pocahontas cachait ses réponses, la chienne. Alors, quand était-il né, ce connard ? Il se souvint avoir noté la date dans son cahier de cours, mais ne se rappelait pas la date elle-même. Il regarda de nouveau les quatre possibilités qui lui étaient offertes, mais la question numéro deux était déjà sur l'écran. Il fit une croix dans la case (c) puis, sentant obscurément que ce choix était mal inspiré, il l'effaça, mais finit quand même par cocher cette case de toute façon.

La quatrième question apparut à l'écran. Il n'avait jamais vu un seul des noms qu'on lui proposait, et la question lui parut incompréhensible. Dégoûté, il cocha la case (c) de chaque question et porta sa feuille-réponse au surveillant qui gardait la porte et qui refusa de toute façon de le laisser sortir avant la fin du test. Il resta planté là à promener un regard furibond sur tous ces pauvres cons en train de cocher les mauvaises réponses sur leurs formulaires.

La sonnerie retentit. Tout le monde poussa un soupir de soulagement.

Le n° 334 de la Onzième Rue Est était une unité parmi vingt autres unités semblables sans jamais être identiques, qui avaient été construites dans le cadre du premier projet fédéral MODICUM pendant le boom des années 80, juste avant les restrictions. Un mât en aluminium pour les drapeaux et un bas-relief en ciment précontraint représentant le numéro de l'immeuble décoraient l'entrée principale, à deux pas de la Première Avenue. Hormis ces deux détails, l'immeuble ne portait aucun signe distinctif. Une nuit, bien des années

auparavant, l'Assemblée des locataires était parvenue, en signe de protestation, à faire sauter un morceau du gigantesque « 4 », mais en gros (en admettant que les arbres et les opulentes vitrines n'y eussent jamais figuré que par pure politesse), la maquette initiale telle qu'elle avait été publiée dans le *Times* était encore fort ressemblante. Du point de vue architectural, le 334 était l'égal des pyramides – à peine dépassé et pas du tout dégradé.

Sa peau de verre et de brique jaune abritait une population de trois mille habitants environ (sans compter les temporaires) qui se répartissait sur 812 appartements (quarante par étage plus douze au rez-de-chaussée, derrière les magasins), ce qui était un chiffre à peine supérieur de 30 p. 100 au plafond idéal de 2 250 fixé par l'agence. Ainsi donc, pour peu qu'on acceptât de voir la chose d'un œil réaliste, 334 était, de ce point de vue également, un succès assez honnête. Pour sûr, bien des gens acceptaient de vivre dans des endroits bien pires que celui-là... surtout s'ils étaient, comme Birdie Ludd, des temporaires.

En ce moment, à sept heures et demie ce jeudi soir, Birdie était un temporaire installé sur le palier du seizième étage, deux étages au-dessous de l'appartement des Holt. Le père de Milly n'était pas chez lui, mais comme de toute façon personne ne l'avait invité à rentrer, il resta là à se geler les miches et à écouter quelqu'un engueuler quelqu'un d'autre pour une question d'argent ou de sexe. (« L'argent ou le sexe » était le refrain d'une comédie à succès que Milly lui repassait constamment. « L'argent ou le sexe. Tout se réduit toujours à l'un ou à l'autre. » Ouarf ouarf.) Cependant une tierce personne leur disait de la fermer et de très loin, comme le vrombissement d'un avion survolant Central Park, lui parvenait le vagissement strident et ininterrompu d'un bébé qu'on assassinait. *Voici mon amour*, chantait une radio. *Si tu n'en veux pas je mourrai. Je mourrai d'un cœur brisé.* Classé troisième au hit-parade des États-Unis. Ça faisait une journée, une semaine entière que Birdie avait cet air-là dans la tête.

Avant de rencontrer Milly, il n'avait jamais soupçonné que l'amour pouvait être quelque chose de plus compliqué ou de plus redoutable que faire joujou à deux. Même pendant les deux premiers mois de leur liaison il s'était borné à faire joujou comme d'habitude, avec un petit quelque chose en plus. Mais maintenant, il lui suffisait d'entendre la moindre chanson cucul à la radio, et même parfois les pubes, pour se trouver au bord des larmes.

La chanson fut coupée net et les gens s'arrêtèrent de gueuler, et Birdie entendit un bruit de pas qui montait lentement vers lui dans la cage d'escalier. Ça devait être Milly. Les pieds se posaient sur chaque marche avec le bruit mat du talon plat d'une chaussure de femme – et sa gorge commença à se serrer sous l'effet de l'amour, de la peur, de la

douleur, de tout sauf du bonheur. Si c'était Milly, que lui dirait-il ? Mais oh ! si ce n'était pas elle...

Il ouvrit son livre de cours et fit semblant de lire, non sans avoir sali la page avec la crasse dont il s'était couvert les mains en essayant d'ouvrir la fenêtre qui donnait dans l'escalier de service. Il essuya le reste sur son pantalon.

Ce n'était pas Milly. Une vieille bonne femme portant un sac de provisions. Elle s'arrêta un demi-étage au-dessous de lui, sur le palier, s'appuya sur la rampe et posa son sac à terre avec un grand ouf. Elle avait un bâtonnet d'Oraline au coin de la bouche, avec, fixé dessus, un de ces boutons qu'on donne en prime, une sorte de rosace qui semblait tourbillonner quand elle bougeait la tête, comme une boussole ayant perdu le nord. Elle regarda Birdie, et Birdie fixa d'un air buté la mauvaise reproduction de *La Mort de Socrate*, par David, qui figurait sur la page ouverte de son livre. Les lèvres flasques formèrent un sourire.

« On apprend ses leçons ? demanda la femme.

— Ouais. C'est ça. On apprend ses leçons.

— C'est bien, ça. » Elle retira le bâtonnet vert pâle de sa bouche et, brandissant la chose comme si elle consultait un thermomètre, l'examina pour voir ce qui lui restait de ses dix minutes chronométrées. Son sourire se contracta imperceptiblement, comme si elle méditait une plaisanterie, l'affûtait comme une lame avant de la lâcher.

« C'est bien, ça, jeune homme, finit-elle par dire presque en gloussant. C'est bien de faire des études. »

La radio ressuscita avec la nouvelle publicité Ford. C'était une des pubs préférées de Birdie – gaie comme tout mais en même temps solide. Il aurait tellement voulu que la vieille sorcière ferme sa gueule pour qu'il puisse l'entendre.

« On ne peut rien faire de nos jours quand on n'a pas fait d'études. »

Birdie ne répondit pas.

Elle changea son angle d'attaque.

« Ces escaliers », dit-elle.

Birdie leva les yeux de son livre, exaspéré.

« Qu'est-ce qu'ils ont, ces escaliers ?

— Qu'est-ce qu'ils ont ? Les ascenseurs sont en panne depuis des semaines ! Voilà ce qu'ils ont ! Des semaines !

— Et alors ?

— Alors, pourquoi est-ce qu'ils ne réparent pas les ascenseurs ? Mais essayez donc de poser une question comme celle-là au bureau du secteur, histoire de voir ce que ça donnera. Rien, voilà ce que ça donnera. »

Il avait envie de lui dire d'aller se laver les cheveux. Elle parlait comme si elle avait passé sa vie dans une cellule et non dans le grand ensemble, pouilleux qu'elle portait tatoué sur son visage. D'après Milly ça faisait des années, et non des semaines, qu'il n'y avait plus un seul ascenseur en état de marche dans tout ce complexe d'immeubles.

Avec une expression dégoûtée il se rapprocha du mur pour laisser passer la vieille dame. Elle gravit trois marches, de sorte que son visage se trouva exactement au niveau du sien. Elle puait la bière et le chewing-gum et la vieillesse. Il détestait les vieillards. Il détestait leurs visages ridés et le contact de leur peau froide et sèche. C'était parce que les vieillards étaient tellement nombreux que Birdie Ludd ne pouvait pas épouser la fille qu'il aimait et avoir une famille à lui. C'était fichtrement injuste.

« Et qu'est-ce qu'il étudie, le jeune homme ? »

Birdie jeta un coup d'œil au tableau. Il lut la légende qu'il n'avait pas lue auparavant.

« Ça, c'est Socrate, dit-il en se souvenant vaguement de quelque chose que son prof de civilisation avait dit l'année dernière au sujet de Socrate. C'est un tableau, expliqua-t-il. Un tableau grec.

— Vous voulez devenir un artiste ? Ou quoi ?

— Quoi ! rétorqua Birdie.

— Vous êtes le gars de la petite Milly Holt, pas vrai ? »

Il ne répondit pas.

« C'est elle que vous attendez ?

— C'est pas interdit d'attendre quelqu'un, que je sache ? »

La vieille dame lui éclata de rire en pleine figure, et ce fut comme s'il fourrait son nez dans le con d'une morte. Puis elle se mit en devoir de gravir les marches une à une jusqu'au palier suivant. Birdie essaya de résister à la tentation de se retourner pour la regarder, mais son envie fut la plus forte. Leurs regards se croisèrent, et elle éclata à nouveau de rire. Finalement il dut lui demander pourquoi elle riait. « C'est pas interdit de rire, que je sache ? » répliqua-t-elle, aussi sec. Puis son rire se transforma en une quinte de toux sortie tout droit d'un vieux film d'éducation sanitaire sur les dangers du tabac. Il se demanda s'il était possible qu'elle soit une toxicomane. Elle était assez vieille pour ça. Le père de Birdie, qui devait bien avoir dix ans de moins qu'elle, fumait du tabac chaque fois qu'il pouvait s'en procurer. Birdie trouvait que c'était une façon idiote de jeter l'argent par les fenêtres, mais l'aversion que lui inspirait ce vice n'allait pas au-delà d'une vague répugnance. Milly, en revanche, l'abhorrait – surtout chez les femmes.

Quelque part, du verre vola en éclats, et quelque part des enfants se tiraient dessus – *Acka ! Ackitta ! Ack !* – et tombaient avec force cris en jouant au commando de gorilles. Birdie jeta un coup d'œil dans

l'abysse de la cage d'escalier. Une main toucha la rampe beaucoup plus bas, s'immobilisa, se souleva, toucha la rampe en se rapprochant de lui. Les doigts étaient minces (comme le seraient ceux de Milly) et les ongles semblaient recouverts d'un vernis doré. Dans cette lumière et à cette distance, c'était difficile à dire. Une soudaine vague d'espoir fou lui fit oublier le rire de la vieille femme, la puanteur, les cris ; la cage d'escalier devint un décor romantique, une brume d'action au ralenti. La main se soulevait, s'immobilisait et touchait la rampe.

La première fois qu'il était entré dans l'appartement de Milly, il avait gravi ces escaliers derrière elle, les yeux fixés sur son petit cul bien ferme qui se tortillait de gauche à droite en faisant frémir et scintiller comme l'étalage d'un marchand de vin les franges pailletées de son short. Pas une fois il ne s'était retourné pendant toute la montée.

Au onzième ou douzième étage, la main quitta la rampe et ne réapparut pas. Ce n'était donc pas Milly en fin de compte.

Il bandait rien que de s'en souvenir. Il défit sa fermeture Éclair et passa la main dans son slip pour se donner deux ou trois coups, mais le cœur n'y était pas et c'était parti avant qu'il ait pu démarrer.

Il consulta sa montre Timex sous garantie. Huit heures pile. Il pouvait se permettre d'attendre encore deux heures. Ensuite, s'il ne voulait pas payer plein tarif dans le métro, ce serait quarante minutes de marche jusqu'à son dortoir. S'il n'avait pas été à l'essai à cause de ses notes, il aurait bien attendu toute la nuit.

Il s'installa pour étudier *L'Histoire de l'Art*. Il contempla l'image de Socrate dans la mauvaise lumière de l'escalier. D'une main il tenait une grande coupe ; de l'autre il désignait quelqu'un d'un geste accusateur. Il n'avait pas l'air de mourir du tout. L'examen de fin de semestre avait lieu le lendemain à deux heures de l'après-midi. Il fallait vraiment qu'il s'y mette. Il examina l'image de plus près. Et puis de toute façon, pourquoi les gens peignaient-ils des tableaux ? Il fixa l'image jusqu'à ce que ses yeux lui fassent mal.

Le bébé recommença son piqué sur Central Park. Une poignée de partisans birmans dévalèrent l'escalier en poussant des cris inarticulés, suivis de peu par une bande de gosses portant des masques noirs – des gorilles de l'*U.S. Army* – qui les poursuivaient en hurlant des obscénités.

Il se mit à pleurer. Il était certain, bien que ce fût une certitude encore presque inconsciente, que Milly le trompait. Il l'aimait tant, et elle était si belle. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle l'avait traité de con. « T'es tellement con, mon pauvre Birdie Ludd, avait-elle dit, qu'il y a des fois où tu m'écœures. » Mais elle était si belle. Et il l'aimait.

Une larme tomba dans la coupe de Socrate et fut immédiatement absorbée par le mauvais papier. Il s'aperçut qu'il pleurait. C'était la

première fois qu'il pleurait de toute sa vie d'adulte. Il avait le cœur brisé.

Birdie n'avait pas toujours été un tel raseur, loin de là. Il y avait eu un temps où son caractère ouvert, amical, décontracté, où sa joie de vivre faisaient plaisir à voir. Il ne se croyait pas obligé de se mesurer à vous dès qu'il vous rencontrait, et quand par hasard il s'y voyait contraint par les circonstances, il savait se montrer bon perdant. Son esprit compétitif avait reçu une note médiocre à l'école communale 141, et une note encore moins bonne au centre où il avait été transféré après le divorce de ses parents. Un bon bougre qui se débrouillait – voilà ce qu'on disait de Birdie.

Et puis un jour, pendant l'été qui avait suivi son examen de fin d'études secondaires, au moment où ça commençait à devenir vraiment sérieux avec Milly, il avait été convoqué dans le bureau de M. Mack et en l'espace de quelques minutes sa vie avait été réduite en miettes. Norman Mack était un homme d'âge mûr, maigre et doté d'une calvitie naissante, d'un ventre bedonnant et d'un nez juif – bien que Birdie n'eût aucun moyen de savoir s'il était ou non réellement juif, et que sur ce point il en fût réduit aux conjectures. La principale raison, hormis son nez, qui l'incitait à le penser était que lors de toutes leurs entrevues d'orientation, Birdie avait la sensation désagréable – sensation qu'il éprouvait également en présence des Juifs – que M. Mack jouait avec lui, que sa bonne volonté débonnaire et professionnelle dissimulait un mépris sans bornes, que tous ses conseils si raisonnables étaient un piège. Le plus triste de l'histoire c'était que, de par sa nature même, Birdie ne pouvait pas ne pas s'y laisser prendre. C'est M. Mack qui avait établi les règles du jeu et il fallait s'y conformer.

« Assieds-toi, Birdie. »

Première règle.

Birdie s'était assis, et M. Mack avait expliqué qu'il avait reçu une lettre d'Albany(x), des services centraux de la Sélection génétique, – il tendit à Birdie une grande enveloppe grise de laquelle Birdie tira une épaisse liasse de papiers et de formulaires – et qu'en gros elle disait – Birdie remit les papiers dans l'enveloppe – que Birdie avait été reclassé.

« Mais j'ai passé les tests, monsieur Mack ! Il y a quatre ans. Et j'ai

été reçu !

— J'ai téléphoné à Albany pour m'assurer qu'une erreur ne s'était pas glissé quelque part. Mais ce n'était pas le cas. La lettre...

— Regardez ! – Il extirpa son portefeuille de sa poche et en sortit sa carte. – Regardez, c'est écrit là, noir sur blanc – vingt-cinq ! »

M. Mack prit la carte fatiguée en faisant une moue compatissante.

« Birdie, je suis navré de devoir te dire que sur la *nouvelle* carte il y a écrit vingt-quatre.

— Un point ? Pour un point vous allez... – Il ne pouvait pas se résoudre à penser à ce qu'ils allaient faire. – Oh ! monsieur Mack !

— Je sais, Birdie. Ça me fait autant de peine qu'à toi, tu peux me croire.

— J'ai passé leurs fichus tests et j'ai été *reçu*.

— Comme tu sais, Birdie, il y a d'autres facteurs qui entrent en ligne de compte en plus des notes de test, et en ce qui te concerne, un de ces facteurs a changé. Il semble que ton père fasse du diabète.

— Première nouvelle.

— Il est possible que ton père ne le sache pas encore lui-même. Les hôpitaux sont reliés par un lien informatique automatique au Centre de sélection génétique – lequel Centre de sélection génétique t'a à son tour envoyé cette lettre automatiquement.

— Mais qu'est-ce que mon père vient faire dans tout ça ? »

Au fil des ans, les rapports de Birdie avec son père s'étaient réduits à une voix au bout du fil les jours fériés et à une moyenne de quatre visites expéditives par an à l'asile fédéral de la Seizième Rue, à l'occasion desquelles M. Ludd recevait des tickets-repas valables dans un restaurant de la ville. La vie de famille étant la plus grande sinon la seule force de cohésion de toute société, les responsables du MODICUM essayaient de lutter bon gré mal gré contre la désagrégation des familles, même des familles aussi peu unies que celle constituée d'un père et d'un fils se réunissant toutes les douze semaines pour manger des lasagnes aux *Vêpres siciliennes*. Son père ? Il y avait de quoi rigoler.

Avant tout, M. Mack expliqua qu'il n'y avait pas de quoi avoir honte. Deux pour cent et demi de la population, soit plus de douze millions de personnes – ce qui était loin d'être négligeable – totalisaient moins de vingt-cinq points. Une mauvaise note de test ne faisait pas de Birdie un débile mental, ça ne le privait d'aucun de ses droits civiques ; ça voulait seulement dire, comme bien sûr il le savait, qu'il n'aurait pas le droit d'avoir des enfants, que ce soit directement, par le mariage, ou indirectement, par insémination artificielle. Il voulait être bien sûr que Birdie le comprenait bien. Birdie le comprenait-il bien ?

Oui, il le comprenait.

Le visage de M. Mack s'éclaira, et il fit remarquer qu'il était toujours possible, probable même, étant donné qu'il était juste à la limite, d'être reclassé une nouvelle fois, vers le haut. Patiemment, point par point, il passa en revue avec Birdie les composantes de sa note, en indiquant les façons dont il pouvait espérer l'améliorer et les façons dont il ne le pouvait pas.

Le diabète était une maladie héréditaire. Elle exigeait des soins coûteux et parfois fort longs. Le propos initial des instigateurs de la loi avait été de classer le diabète dans la même catégorie que l'hémophilie et le chromosome XYY. C'était plutôt draconien, mais Birdie pouvait certainement comprendre pourquoi une tendance génétique vers le diabète devait être découragée à tout prix.

Certainement. Il le pouvait.

Et puis il y avait cet autre problème fâcheux concernant son père le fait qu'au cours des dix dernières années il avait travaillé moins de 50 p. 100 du temps. A première vue, il pouvait paraître injuste de pénaliser Birdie pour l'insouciance de son père, mais les statistiques montraient que ce trait tendait à être aussi héréditaire que, disons, l'intelligence.

La vieille opposition hérédité-environnement ! Mais avant que Birdie proteste trop vigoureusement, il ferait mieux de jeter un coup d'œil au paragraphe suivant. M. Mack le tapota au bout de son crayon. Voilà, à n'en point douter, une curieuse illustration de l'histoire au travail. La loi révisée sur l'évaluation génétique avait finalement été votée par le Sénat en 2011 à la suite de ce qu'on avait appelé le Compromis Jim Crow, et voilà que ce Compromis avait pratiquement volé à la rescousse de Birdie puisque ces cinq points qu'il avait perdus à cause de la tendance au chômage qui se manifestait chez son père, il les avait regagnés du seul fait qu'il était noir !

En aptitude physique, Birdie avait eu un 9, ce qui le plaçait au point moyen, ou apogée, de la courbe normale. M. Mack fit une petite plaisanterie à ses propres dépens sur la note que *lui* aurait probablement obtenue en aptitude physique. Birdie pouvait demander à repasser le test physique, mais bien rares étaient ceux qui parvenaient à améliorer leur note dans ce domaine ; par contre ceux qui la faisaient baisser étaient légion. Par exemple, dans le cas de Birdie, la plus légère tendance à l'hypoglycémie pouvait maintenant, eu égard au diabète de son père, le mettre définitivement hors d'atteinte du seuil des 25 points. Ne paraissait-il pas plus raisonnable, par conséquent, de se contenter de sa note actuelle dans ce domaine-là ?

Effectivement, cela paraissait plus raisonnable.

M. Mack se montrait plus optimiste en ce qui concernait les deux autres tests, le Stanford-Binet (Version courte) et le Skinner-Waxman.

Birdie n'avait pas obtenu une mauvaise note à ces deux tests (7 et 6), mais d'un autre côté il n'en avait pas obtenu de bonnes non plus. Les gens faisaient souvent des progrès saisissants d'une fois sur l'autre. Un mal de tête, le trac, l'indifférence, même – il y avait tellement de facteurs qui pouvaient gêner une performance mentale optimale. Quatre ans, c'était long, mais Birdie avait-il quelque raison de croire qu'il n'avait *pas* donné toute la mesure de ses moyens ?

Et comment ! Il se souvenait d'avoir voulu se plaindre à l'époque, mais comme il avait été reçu aux tests, il ne s'en était pas donné la peine. Le jour du test, un moineau était entré dans la salle d'examen. Il n'arrêtait pas de voler de droite à gauche, de gauche à droite, d'une fenêtre hermétiquement fermée à l'autre. Qui aurait pu se concentrer avec un cirque pareil ?

Ils décidèrent que Birdie demanderait à repasser à la fois le Stanford-Binet et le Skinner-Waxman. Si pour une raison ou pour une autre il ne se sentait pas sûr de lui le jour fixé par le Centre de sélection génétique, il n'aurait qu'à reporter l'épreuve à une date ultérieure. M. Mack était convaincu que les gens seraient disposés à se plier en quatre pour un garçon dans sa situation.

Le problème semblait être résolu, et Birdie s'apprêtait à prendre congé, mais M. Mack dut passer en revue deux ou trois détails supplémentaires, pour la forme. Hormis les facteurs héréditaires et les tests du Centre de sélection génétique, qui mesuraient tous deux les potentialités, il existait un autre groupe d'éléments déterminant, la performance individuelle. Tout service exceptionnel rendu au pays ou à l'économie donnait automatiquement 25 points, mais Birdie ne devait pas trop compter là-dessus. De même, une manifestation d'aptitudes physique, intellectuelle ou créative nettement au-dessus de la moyenne indiquée par *et caetera, et caetera*.

Birdie était également d'avis qu'on pouvait sauter ce passage.

Mais là, en revanche, sous la gomme du crayon, il y avait quelque chose d'intéressant – le facteur niveau d'études... Déjà Birdie avait eu cinq points pour avoir terminé ses études secondaires. S'il entrait à l'Université...

Hors de question. Birdie ne pourrait jamais faire un étudiant. Il n'avait rien d'un imbécile, mais d'un autre côté il n'avait rien non plus d'un Isaac Einstein.

Normalement, M. Mack aurait applaudi au réalisme d'une telle décision, mais dans les circonstances présentes, il valait mieux ne pas brûler ses vais¹seaux. Tout résident de la ville de New York avait le droit de fréquenter l'une quelconque des universités de la ville comme étudiant à part entière ou, s'il ne remplissait pas un certain nombre de conditions, dans le cadre de la Section d'enseignement non spécialisé. Birdie avait intérêt à y réfléchir avant d'écarter définitivement cette

solution.

M. Mack était vraiment désolé. Il espérait que Birdie apprendrait à considérer sa reclassification comme un accident de parcours plutôt qu'un échec définitif. L'échec n'était qu'une façon d'envisager la réalité.

Birdie acquiesça, mais M. Mack ne lui rendit pas la liberté pour autant. M. Mack invita Birdie à envisager la question de la contraception et de la génétique avec une ouverture d'esprit aussi large que possible. Déjà les ressources disponibles ne suffisaient plus à nourrir la population de la planète ; si l'on n'instaurait pas un système volontaire de limitation des naissances, cette population s'accroîtrait dans des proportions catastrophiques. M. Mack espérait que Birdie en viendrait un jour ou l'autre à voir que la Sélection génétique était, malgré ses inconvénients évidents, à la fois souhaitable et nécessaire.

Birdie promit qu'il s'efforcerait de considérer la chose sous cet angle, moyennant quoi il put partir.

Parmi les papiers que contenait l'enveloppe grise, Birdie trouva un livret intitulé *Votre test d'aptitude génétique* publié par le Conseil national de l'éducation, qui expliquait que la seule façon efficace de se préparer à son réexamen était de l'aborder avec un esprit ouvert et confiant. Un mois plus tard, fidèle au rendez-vous, Birdie se rendit à Center Street dans un état d'esprit ouvert et confiant. Ce ne fut que plus tard, en discutant des tests avec ses compagnons d'infortune autour de la fontaine, sur la place, qu'il s'aperçut qu'on était un vendredi 13. Manque de pot ! Il n'avait pas besoin d'attendre la lettre recommandée pour savoir que sa note allait être gratinée. Pourtant quand il reçut les résultats, ce fut comme un coup de massue : son Q.I. avait baissé d'un point ; sur l'échelle de créativité de Skinner-Waxman il était tombé à 4 – une note de débile mental. Son nouveau total : 21.

Le 4 le mettait hors de lui. La première partie du Skinner-Waxman consistait en un test à choix multiples où il fallait sélectionner parmi quatre jeux de mots celui qu'on considérait comme le meilleur, et aussi la meilleure des quatre fins d'histoire. Jusque-là, pas de surprise – il se souvenait de cette partie du test. Mais ensuite ils l'introduisirent dans une drôle de pièce toute vide. Deux cordelettes pendaient au plafond. Ils lui donnèrent une pince et lui dirent de les nouer ensemble. On n'avait pas le droit de décrocher les cordes.

C'était impossible. En tenant l'extrémité d'une des cordes dans une main, on ne pouvait tout simplement pas attraper l'autre, même en allant la chercher avec la pointe du pied. Les quelques centimètres supplémentaires qu'on gagnait avec la pince n'étaient d'aucune utilité. Au bout des dix minutes imparties il avait envie de hurler. Il y avait

trois autres problèmes impossibles, mais il n'était plus en état de se concentrer sur quoi que ce fût.

A la fontaine, une espèce de petit branleur avec une grosse tête leur expliqua ce qu'ils auraient tous dû faire : attacher la pince à l'extrémité d'une des cordes et lui imprimer un mouvement de balancier ; ensuite aller chercher...

« Tu sais ce que j'aimerais voir, dit Birdie en interrompant la grosse tête, en train de se balancer au bout de cette corde à la con, hein, duchnoque ? *Toi !* »

Ce qui, de l'avis de tous, était une bien meilleure blague que tous leurs choix multiples.

Ce ne fut qu'après avoir été recalé à ses tests que Birdie annonça son reclassement à Milly. Une certaine fraîcheur avait gagné leurs relations depuis quelque temps – un nuage passager dans le ciel de leur bonheur – mais Birdie redoutait néanmoins sa réaction, les noms dont elle allait peut-être le traiter. Ce fut le contraire qui se produisit ; Milly se montra héroïque, déploya des trésors de tendresse, de sollicitude et de ferme résolution. Elle ne s'était pas aperçue jusqu'alors, dit-elle, à quel point elle aimait Birdie et avait besoin de lui. Elle l'aimait *d'avantage* maintenant, parce que... mais elle n'avait pas besoin d'expliquer pourquoi. C'était écrit sur leurs visages, dans leurs yeux – ceux de Birdie sombres et luisants, ceux de Milly noisette mouchetés d'or. Elle jura de rester à ses côtés pour l'aider à traverser cette épreuve. Du diabète ! Et ce n'était même pas le sien ! Plus elle y pensait, plus ça la mettait en colère, plus elle était décidée à ne pas laisser un Moloch bureaucratique jouer les dieux tout-puissants avec Birdie et elle. (Moloch ?) Si Birdie acceptait de suivre les cours à la S.E.N.S. de Barnard, Milly se déclarait prête à l'attendre aussi longtemps qu'il le faudrait.

Quatre ans, d'après leurs calculs. Le système des points était conçu de telle sorte que chaque année ne comptait qu'un demi-point jusqu'au diplôme de fin de cycle, mais que ce diplôme valait, lui, quatre points. Si Birdie s'était contenté de son ancienne note rectorale, il aurait pu regagner le terrain perdu en deux ans. Maintenant il lui fallait essayer de décrocher un diplôme.

Mais il l'aimait, sa Milly, et il voulait l'épouser, sa Milly, et ils pouvaient dire ce qu'ils voulaient, un mariage n'est pas un mariage si l'on ne peut pas avoir d'enfants.

Il s'inscrivit à Barnard. Qu'aurait-il pu faire d'autre ?

Le matin du jour où il devait passer son examen d'histoire de l'art, Birdie se prélassait au lit dans le dortoir vide du S.E.N.S., la tête pleine de sommeil et d'amour. Il ne pouvait pas se rendormir, mais il ne voulait pas encore se lever. Il se sentait déborder d'énergie, remonté à bloc, mais ce n'était pas le genre d'énergie qui pousse à se lever pour se brosser les dents ou pour descendre prendre le petit déjeuner. De toute façon l'heure du petit déjeuner était passée, et il était très bien où il était.

Le soleil entrait à flots par la fenêtre sud. Une brise fit frémir les petites annonces périmées qui étaient épinglées sur le panneau d'affichage, tournoyer une chemise qui pendait d'une tringle à rideau, vint terminer sa course sur le dos de la main de Birdie, où le nom de sa bien-aimée n'était plus qu'une tache estompée dans un cœur tracé au stylo à bille. Birdie rit, heureux de sentir cette plénitude qui lui gonflait la poitrine, heureux de la belle journée qui s'annonçait. Il se retourna sur le flanc gauche en laissant la couverture glisser jusqu'au sol. La fenêtre encadrait un rectangle parfait de ciel bleu. Magnifique ! On était en mars, mais on se serait cru en avril ou en mai. Ç'allait être une superbe journée, un superbe printemps. Il le sentait dans les muscles de sa poitrine et les muscles de son ventre quand il aspirait une bouffée d'air.

Le printemps ! Ensuite l'été. La brise. Torse nu.

L'été dernier à Great Kills Harbour, le sable chaud, la brise marine dans les cheveux de Milly. Encore et encore sa main se levait pour les repousser comme un voile. De quoi avaient-ils parlé ce jour-là ? De tout. De l'avenir. De son fumier de père. Milly attendait désespérément le jour où elle pourrait quitter le 334 et vivre sa vie. Maintenant avec son boulot à la Pan Am, elle avait une option sur un dortoir, mais c'était dur pour elle qui n'avait pas, contrairement à Birdie, une grande habitude de la vie communautaire. Mais bientôt, bientôt...

L'été. Marcher avec elle, un slalom entre les autres corps étendus sur le sable, pelouse de chair. Lui masser la peau pour faire pénétrer la crème solaire. La magie de l'été. Sa main se faufile sur sa peau. Rien de précis, et puis tout à coup ce *serait* précis – clair comme le jour.

Comme si le monde entier faisait l'amour – la mer, le ciel, tout le monde. Ils seraient des chiots et ils seraient des porcs. L'air se remplirait de chansons, de centaines de chansons à la fois. En de tels moments il savait quelle impression cela devait faire d'être un grand compositeur ou un grand musicien. Il devenait un géant, gonflé de grandeur. Une bombe à retardement.

L'horloge murale affichait onze heures sept. *C'est mon jour de chance* : il se le promit. D'un bond, il s'extirpa du lit et fit dix pompes sur le carrelage encore humide de la serpillière matinale. Puis dix de plus. Après la dernière pompe Birdie se reposa à même le sol, ses lèvres pressées contre le carrelage humide et frais. Il bandait.

Il se saisit à pleines mains, en fermant les yeux. Milly ! Tes yeux. Oh ! Milly, je t'aime. Milly, oh ! Milly. Tellement ! Les bras de Milly. La cambrure de ses reins. Son corps arqué vers l'arrière. Milly, ne me quitte pas ! Milly ? Tu m'aimes ? Je !

Il éjacula à longs jets continus, inondant de sperme ses doigts, le dos de sa main et le cœur bleu et « Milly ».

Onze heures trente-cinq. L'examen d'histoire de l'art était à deux heures. Il avait déjà raté une sortie de groupe prévue à dix heures en consommatologie. Embêtant, ça.

Il enveloppa sa brosse à dents, son Crest, son rasoir et sa crème à raser dans une serviette et se rendit à ce qui avait été, au temps où les locaux de la section avaient été un immeuble de bureaux, les toilettes réservées aux cadres du service des statistiques de la New York Life. La musique se déclencha lorsqu'il ouvrit la porte : *Et hop, et vlan ! Pourquoi suis-je si content ?*

Et hop, et vlan !

Pourquoi suis-je si content ?

C'est pas moi

Qui pourrai vous le dire, les gars.

Il décida de mettre son pull blanc avec son Levis blanc et ses tennis blanches. Il passa un agent blanchissant dans ses cheveux, qui avaient repris leur couleur normale. Il contempla son image dans la glace de la salle de bain. Il sourit. La sono entama sa pub préférée, celle de Ford. Seul devant les urinoirs, il commença à danser tout seul en chantonnant le jingle publicitaire.

Il y avait quinze minutes de trajet jusqu'à l'arrêt de South Ferry. Dans l'immeuble du ferry il y avait un restaurant Pan Am où les serveuses portaient le même uniforme que Milly. Bien qu'il ne pût se le permettre, il y prit son déjeuner, le même déjeuner que celui que

servait peut-être Milly au même moment à 2 500 mètres d'altitude. Il laissa un pourboire de vingt-cinq *cents*. Maintenant il n'avait plus un sou en poche à part son jeton de transport pour revenir au dortoir. Vive la liberté.

Il déambula devant les bancs où les vieillards venaient s'asseoir tous les jours pour contempler la mer en attendant la mort. Birdie n'éprouvait plus ce matin la même haine pour les vieillards que la veille au soir. Alignés en rang d'oignons, pathétiques dans la lumière crue de midi, ils paraissaient lointains, inoffensifs, insignifiants.

La brise qui soufflait de l'Hudson charriait des relents de sel, de pétrole et de pourriture. Ça n'était pas désagréable du tout, comme odeur. Vivifiant. S'il avait vécu des siècles auparavant, il serait peut-être devenu marin. Des séquences de films sur les bateaux lui revinrent à l'esprit. D'un coup de pied, il envoya une canette vide de Fun à travers les barreaux du garde-fou et la regarda danser sur les taches vertes et noires.

Le ciel était rempli d'avions à réaction qui filaient dans toutes les directions. Elle était peut-être à bord de l'un d'eux, qui sait ? Qu'avait-elle dit, la semaine dernière ? « Je t'aimerai toujours. » La semaine dernière ?

« Je t'aimerai toujours. » S'il avait eu un couteau sous la main, il aurait pu sculpter ça dans quelque chose.

Il se sentait en pleine forme. Absolument.

Un vieux bonhomme habillé d'un vieux complet remontait la promenade en se tenant au garde-fou. Son visage était envahi d'une épaisse barbe blanche et bouclée bien que sa tête fût aussi dégarnie qu'un casque de police. Birdie se recula pour le laisser passer.

Il fourra sa main sous le nez de Birdie et dit :

« T'as pas un p'tit queq'chose pour moi, mec ? »

Birdie plissa le nez.

« Désolé. »

— Il me faudrait vingt-cinq *cents*. »

Un accent étranger. Espagnol ? Non. Il rappelait quelque chose, quelqu'un à Birdie.

« A moi aussi. »

Le vieux barbu brandit l'index devant sa figure et tout à coup Birdie se rappela à qui il ressemblait. Socrate !

Il jeta un coup d'œil à son poignet, mais comme sa montre ne cadrait pas avec son projet de s'habiller en blanc de pied en cap ce jour-là, il l'avait laissée au vestiaire. Il fit volte-face. La gigantesque horloge publicitaire de la First National Citibank affichait deux heures quinze. Ce n'était pas possible. Birdie demanda si c'était bien l'heure à deux des petits vieux assis sur les bancs. Leurs montres concordaient.

C'était inutile d'essayer d'aller à l'examen à l'heure qu'il était. Sans

trop bien savoir pourquoi, Birdie sourit. Il poussa un soupir de soulagement et s'assit pour regarder l'Océan.

En juin il y eut la traditionnelle réunion de famille aux *Vêpres sicilienne*s. Birdie nettoya son plateau sans trop prêter attention ni à ce qu'il mangeait ni à l'interminable récit que racontait son père, une histoire de type de la Seizième Rue qui avait pris une option sur la chambre n° 7, après quoi on avait découvert que le bonhomme en question avait été un prêtre catholique. M. Ludd paraissait soucieux. Birdie ne savait trop si c'était à cause de la chambre n° 7 ou du régime que lui imposait son diabète. Finalement, histoire de donner à son vieux l'occasion d'attaquer ses nouilles, Birdie lui fit part du projet d'article mis au point par M. Mack bien que (comme M. Mack l'avait fait remarquer tant et plus) les problèmes et les dissertations de Birdie relevassent de la S.E.N.S. de Barnard et non pas de l'école communale 141. En d'autres termes, ce serait sa *dernière chance*, bien que cela pût être, si Birdie le voulait bien, une source de motivation. Et il le voulait bien.

« Et tu vas écrire un livre ?

— Mais bon sang, *écoute* ce que je te dis, papa ! »

M. Ludd haussa les épaules, entortilla les spaghettis sur sa fourchette et écouta :

Ce que Birdie devait faire pour remonter à 25, c'était manifestement des aptitudes nettement supérieures à celles qu'il avait manifestées en ce malheureux vendredi 13. M. Mack avait passé en revue les différentes composantes de son profil, et puisque c'était en aptitudes verbales qu'il avait eu la meilleure note, ils décidèrent que ce serait en écrivant quelque chose qu'il aurait les meilleures chances de réussir. Quand Birdie avait demandé quoi, M. Mack lui avait donné – offert – un exemplaire de *A la force des poignets*.

Birdie le prit sur le banc où il l'avait posé en s'asseyant. Il le brandit à bout de bras pour que son père puisse le voir : *A la force des poignets*, publié et préfacé (d'une façon encourageante mais quelque peu obscure) par Lucille Mortimer Randolph-Clapp. Lucille Mortimer Randolph-Ciapp était l'architecte du Système de sélection génétique.

Le dernier spaghetti fut entortillé et mangé. Respectueusement, M. Ludd toucha la surface du spumoni du bout de sa cuillère. Avant de savourer cette première bouchée, il demanda :

« Et alors comme ça, ils te paient simplement pour que tu puisses ?...

— Cinq cents dollars. Pas mal, hein ? Ils appellent ça une indemnité. Je suis censé vivre avec ça pendant trois mois, mais je ne sais pas si j'y arriverai. Mon loyer à Mott Street n'est pas trop mal, mais il y a d'autres trucs.

— Ils sont dingues.

— C'est un système qu'ils ont. Tu comprends, j'ai besoin de temps pour développer mes idées.

— Tout le système est dingue. Écrire ! Tu peux pas écrire un livre.

— Pas un *livre*. Seulement une histoire, un essai, quelque chose comme ça. Ça n'a pas besoin de faire plus d'une page ou deux. Ils disent dans le bouquin que les meilleures choses sont généralement très... je ne me souviens plus du mot exact, mais ça voulait dire court. Tu devrais lire un peu certains des trucs qui ont été acceptés. De la poésie et des machins où, un mot sur deux est une grossièreté. Mais alors *vraiment* une grossièreté. Mais il y a aussi des trucs chouettes. Il y a un type qui a quitté l'école en quatrième et qui raconte comment c'était quand il travaillait dans une réserve de crocodiles, en Floride. Et puis il y a de la philosophie. Il y a l'histoire d'une fille qui était aveugle et infirme. Je vais te montrer. »

Birdie retrouva la page : — « Ma Philosophie », par Délia Hunt. Il lut le premier paragraphe à haute voix :

« Il y a des fois où j'aimerais être une grosse philosophie, et il y a des fois où j'aimerais arriver avec une grosse hache pour m'abattre. Si j'entendais quelqu'un crier « Au secours ! Au secours ! », je pourrais rester là, assise sur mon tronc d'arbre à me dire : On dirait que *quelqu'un* est en difficulté. Mais pas moi, parce que je suis assise là à regarder les lapins et tout courir et sauter. Eux aussi, ils doivent fuir la fumée. Mais je resterais là assise sur ma philosophie en me disant : on dirait que cette fois, la forêt est vraiment en feu. »

M. Ludd, tout absorbé qu'il était par son spumoni, se contenta de hocher plaisamment la tête. Il refusait de se laisser étonner par quoi que ce fût, de protester ou d'essayer de comprendre pourquoi les choses ne se passaient jamais comme prévu. Si les gens voulaient qu'il fasse quelque chose, il le faisait. S'ils voulaient qu'il fasse autre chose, il le faisait aussi. Sans discuter. *La vida*, comme le faisait également remarquer Delia Hunt, *es un sueño*.

Plus tard, tandis qu'ils retournaient à la Seizième Rue, son père dit : « Tu sais ce que tu devrais faire, hein ?

— Quoi ?

— Tu devrais utiliser un peu de cet argent qu'on t'a donné et payer une grosse tête pour qu'il t'écrive ton truc.

— Impossible. Ils ont des ordinateurs qui repèrent ce genre de truc.

— Ah ! bon. » M. Ludd soupira.

Quelques centaines de mètres plus loin, il demanda à emprunter dix dollars pour un Fadeout. C'était une tradition lorsqu'ils se rencontraient, et traditionnellement Birdie refusait, mais comme il venait juste de se vanter de son indemnité, il dut s'exécuter.

« J'espère que tu seras capable d'être un meilleur père que moi, dit M. Ludd en mettant le billet plié dans son porte-cartes.

— Ouais. Ben, moi aussi. »

Ce qui les fit tous les deux rigoler un bon coup.

Le lendemain matin, suivant l'unique suggestion qu'il avait réussi à arracher au conseiller à qui il avait payé vingt-cinq dollars pour la consultation, Birdie fit sa première visite seul à la Bibliothèque nationale. (Des années auparavant, il avait eu droit à une visite guidée des locaux de New York. Nord en compagnie de plusieurs dizaines d'autres élèves de quatrième.) L'immeuble qui abritait la branche de Nassau était un vieux bâtiment aux façades en verre situé un peu à l'ouest du quartier de Wall Street. A l'intérieur il y avait un véritable nid d'abeilles d'alvéoles destinés à recevoir les chercheurs. Seul le vingt-huitième et dernier étage en était dépourvu, occupé qu'il était par les câbles reliant Nassau à la branche nord de la bibliothèque, puis par un système de relais, à toutes les grandes bibliothèques du monde – à l'exception de celles de France, du Japon et de l'Amérique du Sud. Un appariteur qui ne devait pas être beaucoup plus âgé que Birdie lui montra comment taper ses questions sur le clavier à touches. Lorsque l'appariteur fut parti, Birdie contempla d'un œil morne l'écran éteint qui était devant lui. Il ne pensait qu'à une chose : le plaisir qu'il aurait à pulvériser l'écran d'un coup de poing. « Tapez vos questions ici, monsieur. »

Après avoir mangé un déjeuner chaud au restaurant, au sous-sol de la bibliothèque, il se sentit mieux. Il se souvint de Socrate avec ses grands gestes et de l'essai philosophique de la fille aveugle. Il demanda à consulter les cinq meilleurs livres écrits sur Socrate à un niveau de fin d'études secondaires et commença à y piocher au hasard.

Tard dans la nuit Birdie finit de lire le passage de *La République* de Platon qui contient le célèbre mythe de la caverne. Ébloui, un peu abasourdi, il déambula dans la féerie de Wall Street à l'heure de la troisième relève dans les bureaux. Bien qu'il fût minuit passé, les rues et les places grouillaient de monde. Il se retrouva en train de boire un Kafé brûlant dans un hall encombré de distributeurs automatiques. Promenant son regard sur les visages qui l'entouraient, il se demanda si, parmi eux, il y avait quelqu'un – la femme plongée dans la lecture du *Times*, les vieux coursiers qui discutaient avec animation – qui soupçonnait la vérité. Ou étaient-ils, comme les pauvres prisonniers de la caverne, tournés vers la paroi rocheuse à regarder des ombres, sans se douter que dehors il y avait un soleil, un ciel, tout un monde d'une éclatante beauté ?

Il n'avait jamais compris auparavant ce que c'était que la beauté – que c'était plus qu'une brise entrant par la fenêtre ou la courbe des seins de Milly. Ça n'avait rien à voir avec ce que lui, Birdie Ludd, ressentait, ou avec ce qu'il voulait. C'était là, dans les choses ; elles en rayonnaient. Même les stupides distributeurs automatiques. Même les visages aveugles.

Il se souvint du vote du sénat athénien condamnant Socrate à mort. Corruption de la jeunesse, ha ! Il haïssait le Sénat athénien, mais ce n'était pas le même genre de haine que celui auquel il était habitué. Il les haïssait au nom de quelque chose : la justice !

La beauté. La justice. La vérité. L'amour aussi, probablement. Quelque part il devait y avoir une explication à tout. Un sens. Tout ça tenait debout. Ce n'était pas qu'un tas de mots.

Il sortit. De nouvelles émotions le submergeaient sans arrêt à une cadence telle qu'il dut renoncer à les analyser, comme de gros nuages filmés en accéléré. Tantôt, en regardant son image dans la vitrine obscurcie d'une épicerie fine, il avait envie d'éclater de rire. L'instant d'après, en se souvenant de la jeune prostituée qui habitait à l'étage au-dessous de la chambre où il vivait maintenant, étendue sur son mauvais lit dans une robe en résille ajourée, il avait envie de pleurer. Il lui semblait voir la souffrance et le désespoir qui pesaient sur la vie de cette pauvre fille avec autant de clarté que si son passé et son avenir étaient un objet tangible posé devant lui, une statue dans un parc.

Il resta seul, accoudé à la rambarde face à la mer, dans Battery Park. Des vagues noires léchaient le rivage en béton. Des feux de position clignotaient, rouges et verts, blancs et blancs, en se frayant un chemin entre les étoiles vers Central Park.

La beauté ? Le concept semblait un peu faible maintenant. Il y avait quelque chose de plus que la simple beauté derrière tout ça. Quelque chose qui, inexplicablement, lui faisait froid dans le dos. Et pourtant c'était grisant en même temps. Son âme nouvellement éveillée luttait pour empêcher ce sentiment, ce principe, de lui échapper sans qu'il pût le définir. Chaque fois, au moment même où il pensait le tenir, il lui échappait. Finalement, aux premières lueurs de l'aube, il rentra chez lui, provisoirement vaincu.

Au moment où il gravissait les escaliers jusqu'à sa chambre, un gorille, en civil mais reconnaissable grâce au drapeau américain tatoué sur son front, sortit de la chambre de Frances Schaap. Birdie sentit une brève flambée de haine à l'encontre de l'individu, suivie immédiatement d'une vague de compassion pour la fille. Mais cette nuit il n'avait pas le temps d'essayer de l'aider, à supposer qu'elle voulût de son aide.

Il dormit par intermittence, comme un corps qui tour à tour

s'enfonce dans l'eau et remonte à la surface. A midi il se réveilla au milieu d'un rêve qui était sur le point de tourner au cauchemar. Il s'était trouvé dans une pièce dont le plafond avait des poutres apparentes. Deux cordes pendaient des poutres. Il était debout entre les deux et essayait de saisir l'une ou l'autre, mais chaque fois qu'il croyait tenir l'une des cordes, elle s'écartait brusquement de lui en oscillant comme un pendule déréglé.

Il savait ce que signifiait le rêve. Les cordes étaient destinées à tester sa *créativité*. Il tenait enfin le concept qu'il avait essayé de définir la veille, debout face à la mer. La créativité était la clef de tous ses problèmes. S'il se donnait la peine d'étudier la question, de l'analyser, il serait en mesure de résoudre ses problèmes.

Il n'avait pas encore une idée très précise de ce qu'il cherchait, mais il était sur la bonne voie. Il mangea quelques œufs améliorés et but une tasse de Kafé en guise de petit déjeuner, puis se rendit directement à la bibliothèque pour poursuivre ses recherches. Les choses avaient perdu de leur éclat exaltant de la veille. Les immeubles étaient redevenus des immeubles. Les gens semblaient aller et venir un peu plus vite que d'habitude, mais c'était tout. Malgré cela, il se sentait dans une forme éblouissante. Jamais de sa vie il ne s'était senti en aussi bonne forme qu'aujourd'hui. Il était libre. Ou bien était-ce autre chose ? Il y avait une chose au moins dont il était sûr : tout ce qui appartenait au passé était de la merde, tandis que l'avenir, ah ! l'avenir était chargé d'ineffables promesses.

PROBLÈMES DE CRÉATIVITÉ

Par Berthold Anthony Ludd

Résumé.

Depuis la nuit des temps jusqu'à nos jours nous avons vu qu'il y a plus d'un critère par lequel le critique analyse les produits de la Créativité. Peut-on savoir laquelle de ces mesures utiliser ? Doit-on s'attaquer directement au sujet ? Ou indirectement ?

Il y a une autre source pour étudier la Créativité dans le grand drame du philosophe Wolfgang Goethe appelé le Faust. Personne ne peut nier à cette œuvre l'apogée incontesté de « chef-d'œuvre ». Toutefois quelle motivation a pu le pousser à décrire le Paradis et l'Enfer de cette étrange façon ? Qui est Faust, sinon nous-mêmes ? Cela ne montre-t-il pas un authentique besoin de communication ? Nous ne pouvons répondre que par l'affirmative.

Ainsi une fois de plus nous revenons au problème de la Créativité. Toute beauté doit respecter trois conditions : 1° Le sujet sera de format littéraire. 2° Toutes les parties seront comprises dans le tout. Et 3° la signification sera libre de toute équivoque. La véritable créativité n'est présente que dans l'œuvre d'art. C'est aussi la philosophie d'Aristote qui est valable de nos jours.

Non, les critères de la Créativité ne se trouvent pas seulement dans le domaine du « langage ». Le scientifique, le prophète, le peintre ne proposent-ils pas leurs propres critères de jugement en vue du même but ? Quelle route choisirons-nous si c'est le cas ? Ou bien est-il vrai que toutes les routes mènent à Rome ? Nous vivons à une époque où il est plus important que jamais de définir les responsabilités de chaque citoyen.

Un autre critère de Créativité fut avancé par Socrate, si cruellement mis à mort par ses propres concitoyens, et je cite : « Ne rien savoir est la condition première de tout savoir. » Ne pouvons-nous nous inspirer de la sagesse de ce grand philosophe grec pour tirer nos propres conclusions au sujet de ces problèmes ? La Créativité est l'aptitude à voir des rapports là où il n'y en a pas.

Pendant que Birdie restait au lit à se curer les ongles des pieds, Frances descendit chercher le courrier. En dehors des heures où elle travaillait, Birdie vivait plus ou moins dans sa chambre, la sienne étant devenue quasiment inhabitable pendant la période où il avait écrit son essai. Leurs rapports n'étaient pas des rapports sexuels, bien qu'une fois ou deux, histoire de lui faire plaisir, Frances lui eût proposé de lui tailler une pipe, ce que Birdie avait accepté ; mais ç'avait été une corvée pour l'un comme pour l'autre.

Ce qui les rapprochait, en dehors du fait qu'ils partageaient la même salle de bain, c'était le fait triste et irrémédiable que la note génétique de Frances se montait en tout et pour tout à 20. A cause d'une maladie qu'elle avait. Hormis un gosse à l'école communale 141, une sorte de nain à moitié demeuré, c'était la première fois que Birdie avait rencontré quelqu'un ayant une note inférieure à la sienne. Frances n'était guère affectée par son propre 20, à moins qu'elle ne fût tout simplement assez sage pour refuser de l'être, mais pendant les deux mois que Birdie avait passés à travailler sur ses « problèmes de Créativité », elle avait écouté religieusement chaque version successive de chaque paragraphe. Sans ses applaudissements constants, son soutien de tous les instants, les encouragements qu'elle lui avait prodigués chaque fois qu'il flanchait ou perdait le moral, Birdie n'aurait jamais été jusqu'au bout de son essai. Aussi le fait qu'il allait retrouver Milly maintenant qu'il avait surmonté l'épreuve semblait-il quelque peu injuste. Mais Frances avait dit que cela non plus ne la dérangeait pas. Birdie n'avait jamais rencontré quelqu'un de si peu égoïste, mais elle avait dit que non, que ce n'était pas ça. L'aider avait été sa façon à elle de lutter contre le système.

« Alors ? demanda-t-il quand elle revint.

« Rien. Seulement ça. » Elle jeta une carte postale sur le lit. Un coucher de soleil entre des palmiers. Adressé à elle.

« Je ne savais pas que ces gars-là savaient écrire.

— Jock ? Oh ! il m'envoie constamment des trucs. Tiens, ça – elle saisit une poignée de son peignoir rutilant – ça vient du Japon. »

Birdie émit un grognement. Lui-même avait eu l'intention d'acheter un cadeau à Frances en signe de reconnaissance, mais il n'avait plus

un sou. Il vivait, en attendant sa lettre, avec ce qu'il pouvait lui emprunter.

« On ne peut pas dire que ce soit passionnant, ce qu'il raconte.

— Non, on peut pas dire. »

Elle avait l'air déprimée. Avant d'aller chercher le courrier, elle avait été gaie comme une pute. La carte postale avait dû l'affecter plus qu'elle ne voulait le laisser paraître. Peut-être était-elle amoureuse de ce Jock ? Pourtant en juin, la nuit de leur première soûlographie à cœur ouvert, après qu'il lui eut parlé de Milly, elle lui avait confié qu'elle attendait toujours le prince charmant.

Quelle qu'en fût la cause, il décida de ne pas se laisser gagner par son cafard, et se brancha sur l'idée de s'habiller. Il sortirait ses vêtements bleu-ciel et son foulard vert et irait se balader du côté du fleuve dans ses pieds-nus bien propres. Ensuite vers les quartiers nord. Pas jusqu'à la Onzième Rue, non. De toute manière c'était jeudi et Milly ne rentrait jamais chez elle le jeudi après-midi. De toute manière il avait décidé de ne pas aller la voir avant de pouvoir lui balancer l'histoire de son succès en plein dans sa jolie petite figure.

« Elle arrivera sans doute demain.

— Sans doute. »

Frances était assise par terre en tailleur et coiffait ses cheveux d'un brun terne en les ramenant devant son visage ;

« Ça va faire deux semaines.

— Birdie ?

— C'est mon nom.

— Hier quand j'étais à Stuyvesant Town, au marché, tu sais ? – Elle trouva sa raie et tira de côté une moitié du voile. – J'ai acheté deux pilules.

— Extra, ça.

— Pas du genre que tu crois. Des pilules qu'on prend pour... tu sais, pour pouvoir de nouveau avoir des enfants. Elles changent le truc qu'ils mettent dans l'eau. Je me suis dit que peut-être si on en prenait chacun une...

— Tu sais bien qu'on ne peut pas faire ça comme ça, Frances. Mais enfin bon Dieu, ils te feraient avorter avant que t'aies le temps de dire Lucille Mortimer Randolph-Clapp. »

C'était la plaisanterie préférée de Frances, et elle l'avait trouvée elle-même, mais cette fois elle n'esquissa même pas un sourire.

« On ne serait pas obligés de leur signaler. Je veux dire, pas avant qu'il soit trop tard.

— Tu sais ce qu'ils font, non, aux gens qui essaient de faire ce coup-là en douce ? A l'homme comme à la femme ?

— Ça m'est égal.

— Eh bien moi pas. » Puis, pour mettre un point final à la

discussion : « Nom de Dieu ! »

Elle ramena ses cheveux vers l'arrière et les attacha maladroitement avec un bout de ruban jaune. Elle essaya de faire croire qu'elle venait d'avoir une idée.

« On pourrait aller au Mexique.

— Au Mexique ! Mais bon Dieu, tu ne lis donc jamais que des bandes dessinées ? » L'indignation de Birdie était d'autant plus violente que dans un passé fort proche il avait fait essentiellement la même proposition à Milly. « Au Mexique ! Mais c'est pas vrai, ma parole ! »

Frances, blessée, alla se poster devant la glace et se mit au travail avec sa crème. Birdie l'avait vue passer jusqu'à une demi-journée à décaper, à frotter et à lisser. Pour tout résultat, elle obtenait invariablement le même visage abîmé de femme entre deux âges. Frances avait dix-sept ans.

Leurs regards se rencontrèrent l'espace d'un instant dans la glace. Celui de Frances se déroba. Il comprit que sa lettre était arrivée. Qu'elle l'avait lue. Qu'elle savait.

Il s'approcha d'elle par-derrière et saisit ses bras maigres à travers l'étoffe épaisse de son peignoir.

« Où est-elle, Frances ?

— Où est quoi ? » Mais elle savait, elle savait.

Il rapprocha ses coudes l'un de l'autre comme s'il actionnait un musclateur à ressort.

« Je... je l'ai jetée.

— Tu l'as jetée ! Ma lettre personnelle ?

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû. Je voulais que tu sois... je voulais juste qu'on passe encore une journée comme celles qu'on a passées ces derniers temps.

— Qu'est-ce qu'elle disait ?

— Birdie, arrête !

— Tu vas me le dire, oui ou merde ?

— Trois points. Tu as gagné trois points. »

Il la lâcha.

« C'est tout ? C'est tout ce qu'elle disait ? »

Elle se frotta les bras là où il l'avait saisie.

« Elle disait que tu pouvais être fier de ce que tu avais écrit. Trois points, c'est une bonne note. L'équipe qui t'a noté ne savait pas combien de points il te fallait. Tu n'as qu'à la lire toi-même si tu ne me crois pas. Elle est là. »

Elle ouvrit un tiroir, révélant l'enveloppe jaune avec son cachet d'Albany et le flambeau du savoir dans le coin opposé.

« Tu ne la lis pas ?

— Je te crois sur parole.

— Elle dit que si tu veux le point qui te manque, tu peux l'obtenir en t'engageant dans l'Armée.

— Comme ton copain Jock, hein ?

— Je suis désolée, Birdie.

— Moi aussi.

— Peut-être que maintenant tu voudras bien changer d'avis.

— Au sujet de quoi ?

— Des pilules que j'ai achetées.

— Tu vas pas bientôt me foutre la paix avec cette histoire de pilules ? Hein, dis ?

— Je ne leur dirai jamais qui est le père. Je le jure. Birdie, regarde-moi. Je le jure. »

Il regarda les yeux noirs et humides, la peau grasse et pelée, les lèvres minces et dures qui ne souriaient jamais assez loin pour trahir ses dents.

« Je préférerais me branler dans les chiottes plutôt que de t'en donner. Tu sais ce que tu es ? T'es une débile.

— Tu peux me traiter des noms que tu veux, Birdie. Ça m'est égal.

— T'es rien qu'une pauvre tarée.

— Je t'aime. »

Il savait ce qu'il lui restait à faire. Il avait repéré la chose la semaine passée en fouillant dans ses tiroirs. Ce n'était pas vraiment un fouet, mais il ne connaissait pas le nom exact. Il le retrouva sous le linge.

« Qu'est-ce que tu viens de dire ? » Il lui fourra la chose sous le nez.

« Je t'aime, Birdie. En vrai. Et je crois que je suis la seule personne au monde qui t'aime vraiment.

— Eh bien, *moi* je vais te montrer les sentiments que j'ai pour *toi*. »

Il saisit le col de son peignoir et le lui arracha des épaules d'une secousse. Elle ne l'avait encore jamais laissé la voir nue, et à présent il comprit pourquoi. Son corps était couvert de bleus et d'ecchymoses. Ses fesses avaient été fouettées au point de n'être plus qu'une plaie béante. C'était pour ça qu'on la payait. Pas pour la sauter. Pour ça.

Il lui rentra dedans de toutes ses forces. Il continua à cogner jusqu'à ce que cela n'ait plus d'importance, jusqu'à ce qu'il soit vidé de tout sentiment.

L'après-midi, sans même prendre la peine de se soûler la gueule, il se rendit à Times Square et s'engagea comme volontaire dans les *Marines* pour aller défendre la démocratie en Birmanie. Il y avait huit autres types qui prêtaient serment en même temps que lui. Ils levèrent le bras droit, firent un pas en avant et récitèrent le serment d'allégeance ou quelque chose dans ce genre-là. Puis le sergent s'approcha et passa le masque noir du *Marine Corps* sur le sombre visage de Birdie. Son nouveau matricule était inscrit sur le front en

gros caractères blancs : USMC 100-7011-D07. Et voilà, ils étaient des gorilles.

Traduit par RONALD BLUNDEN.
Problems of Creativeness.

© Thomas M. Disch, 1972.

© Éditions Denoël, 1976, pour la traduction.

LES POSSÉDANTS

par John Brunner

Il y a bien entendu ceux à qui tous ces maux – surpopulation, pollution, misère – sont épargnés. Il y a une façon de s'en prémunir : être riche, fabuleusement, totalement riche. Un mythe peut-être fondé sur une vérité partielle s'attache aux super-riches, aux possédants ultimes, aux maîtres secrets de la planète. John Brunner le renouvelle de façon étonnante. Est-ce que pour autant l'avenir appartient à ceux qui ont tout ?

ILs possèdent la richesse absolue. Vous n'avez jamais entendu parler d'eux car ce sont les seules personnes au monde suffisamment riches pour s'offrir ce qu'elles désirent : une existence totalement discrète. La foudre peut s'abattre sur votre vie ou sur la mienne ; vous gagnez le gros lot, ou bien votre voisin tue sa femme à coups de hache, ou encore vous achetez un perroquet atteint de psittacose : et vous voilà placé sous les feux de l'actualité, ne sachant plus où vous fourrer et priant Dieu de vous délivrer de l'existence.

Eux, ils ont gagné le gros lot du simple fait de leur naissance. Ils n'ont pas de voisins, et si un crime est nécessaire, ils utiliseront des outils plus subtils qu'une hache. Ils n'achètent pas de perroquets. Et si, par un hasard rarissime, les projecteurs viennent à être braqués sur eux, ils achètent celui qui les manie et lui ordonnent de les éteindre.

J'ignore combien ils sont. J'ai tenté de l'estimer en additionnant le produit national brut de tous les pays du monde et en divisant le total par la somme nécessaire pour acheter le gouvernement d'une grande puissance industrielle. Il va sans dire que l'on ne saurait avoir la paix si l'on n'a pas de quoi acheter deux gouvernements, n'importe lesquels.

Je pense qu'ils sont une centaine. J'en ai rencontré un, et j'ai failli en rencontrer un autre.

Dans l'ensemble, ils ont des habitudes nocturnes. La victoire de la lumière sur l'obscurité fut le premier progrès économique. Mais, pas plus qu'à deux heures de l'après-midi, vous ne les trouverez à deux heures du matin dans les clubs exclusifs, ni sur un terrain de polo, ni

dans la Loge Royale d'Ascot et pas davantage sur la pelouse de la Maison Blanche.

On ne les trouve pas sur les cartes. Vous comprenez ce que cela signifie ? Littéralement, les lieux où ils vivent deviennent des espaces blancs dans les atlas. Ils ne figurent pas sur les listes de recensement, ni dans le *Who's Who* ou dans le Bottin Mondain, pas plus que sur les rôles du percepteur, et aucun bureau de poste ne possède leurs adresses. Pensez à tous les endroits où votre nom figure – les registres jaunissants de l'école, les fiches des hôpitaux, les factures des commerçants, les lettres que vous avez écrites... Leurs noms ne figurent en *aucun* de ces endroits.

Combien sont-ils... ? En fait, je l'ignore. Je ne peux que hasarder l'hypothèse que, sur la quasi-totalité des êtres humains, la perspective d'avoir tout ce dont ils ont jamais pu rêver, et davantage encore, agit comme un choc traumatique. C'est le lavage de cerveau instantané. Dès l'instant où ils se mettent à croire à cette promesse, le modèle de soumission est imprimé en eux, comme diraient les psychologues. Mais « ils » ne prennent aucun risque. Ce ne sont pas des monarques absolus – en fait, ils ne gouvernent rien qui ne les concerne directement – mais ils ont beaucoup en commun avec ce calife de Bagdad qui fit un jour venir un sculpteur auquel il avait commandé une fontaine. Cette fontaine était la plus belle du monde, et le calife en était totalement satisfait. Il demanda alors au sculpteur si quelqu'un d'autre aurait pu construire une fontaine aussi belle, et le sculpteur répondit fièrement que personne d'autre au monde n'en aurait été capable.

« Payez-lui la somme promise, dit le calife. Et ensuite... crevez-lui les yeux. »

Ce soir-là, j'avais envie de champagne, de musique, de filles, de lumières... Tout ce que j'avais, c'était une boîte de bière, mais du moins elle était fraîche. J'allai la chercher à la cuisine ; en revenant, je m'arrêtai sur le seuil de mon... living, atelier, laboratoire, ce que vous voudrez. C'était un peu tout cela à la fois.

C'est vrai, je n'arrivais pas à y croire. On était le 23 août, cela faisait un an et un mois que j'étais ici, et le travail était terminé. Je n'y croyais pas, et je n'y croirais pas avant de l'avoir dit à d'autres personnes – avant d'avoir rassemblé mes amis pour qu'ils portent un toast en se passant la boîte de bière à la ronde.

Je levai la boîte en disant « À la fin du travail ! » et bus une gorgée. Non, ça ne faisait pas le poids. « À l'effet Cooper ! » C'était déjà un peu mieux, mais pas encore vraiment bien.

Je plissai le front, puis, pensant que cette fois, ça y était, je

m'exclamai triomphalement : « À Santadora, le plus bel endroit sur terre, sans lequel une telle concentration eût été impossible ; que Dieu le bénisse, ainsi que tous ceux qui partent de ses rives ! »

Je buvais mon troisième toast, non sans une certaine satisfaction, lorsque la voix de Naomi me parvint du porche plongé dans l'obscurité :

« Buvez à ma santé, Derek. Vous approchez, mais ce n'est pas encore tout à fait ça. »

Je lançai la boîte de bière sur la table la plus proche, traversai la pièce en trois enjambées, et la pris dans mes bras. Elle ne réagit pas ; elle ressemblait à un beau mannequin présentant dans une vitrine les dernières créations des couturiers parisiens. Je ne l'avais jamais vue qu'en noir ; ce soir, c'étaient un chemisier de grosse soie noire tissée à la main et un pantalon collant dont le bas s'évasait sur des espadrilles également noires. Ses cheveux couleur d'or pâle, ses yeux bleu-saphir, sa peau, lumineuse sous le bronzage éclatant, m'avaient toujours paru d'une perfection irréelle. C'était la première fois que je la touchais. Parfois, la nuit, je me demandais pourquoi elle vivait seule. J'avais rationalisé mon attitude en me disant que je tenais trop à ce havre de paix, et à la concentration qu'il me permettait, pour entamer une liaison avec une femme qui ne demandait jamais rien, mais qui – c'était évident – ne se satisferait de rien qui fut moins que tout.

« Ça y est ! m'exclamai-je en faisant volte-face, le bras tendu. L'âge d'or est arrivé ! J'ai réussi ! » Me précipitant vers la machine hérissée de mille fils, que je n'avais jamais cru pouvoir réaliser, j'ajoutai : « Il faut fêter ça ! Je vais aller chercher tous ceux qui voudront... »

J'entendis ma voix s'éteindre. Elle avait levé le bras, et sa main tenait un objet jusqu'alors resté dans l'ombre. A la lumière, je vis que c'était une bouteille de champagne.

« Mais comment... ? » dis-je. En même temps, je me surpris à penser que, depuis treize mois que j'étais arrivé à Santadora, c'était la première fois que je me trouvais seul avec Naomi.

« Asseyez-vous, Derek, dit-elle, posant la bouteille à côté de la boîte de bière. Cela ne sert à rien d'aller chercher les autres. Il n'y a personne ici, en dehors de vous et de moi. »

Je gardai le silence.

Elle leva un sourcil moqueur. « Vous ne me croyez pas ? Cela ne tardera pas. »

Elle alla dans la cuisine et revint avec les deux verres qui me servaient lorsque j'avais de la compagnie. Je me tenais penché en avant, les mains sur le dossier d'une chaise, et me surpris à penser qu'inconsciemment, j'avais peut-être voulu mettre la chaise entre cette inconcevable étrangère et moi.

Elle déboucha habilement la bouteille, recueillit la mousse dans le

premier verre, puis emplit l'autre et me le tendit. Je m'avançai pour le prendre, avec les gestes lourds d'un animal stupide.

« Asseyez-vous, me dit-elle de nouveau.

— Mais... où sont passés tous les autres ? Où est Tim ? Où sont Conrad et Ella ? Où... ?

— Ils sont partis. » Son verre à la main, elle vint s'asseoir face à moi, sur l'unique autre chaise qui ne fût pas encombrée de pièces et d'appareils cassés. « Ils ont quitté le village il y a environ une heure.

— Mais... Pédro ? Et...

— Ils ont pris la mer. Ils sont allés ailleurs. » Elle eut un geste d'indifférence. « Je ne sais pas où, mais on s'est occupé de tout. »

Levant son verre, elle poursuivit : « À vous, Derek. Et toutes mes félicitations. Je n'étais pas certaine que vous réussiriez, mais il fallait essayer. »

Je courus à la fenêtre donnant sur la mer, l'ouvris et essayai de percer l'obscurité. Quatre ou cinq bateaux de pêche sortaient du port, leurs feux de position se balançant comme des étoiles. Sur le quai, je distinguai un tas de meubles abandonnés et du matériel de pêche. Cela ressemblait vraiment à un départ définitif.

« Asseyez-vous, Derek, me dit-elle pour la troisième fois. Nous perdons du temps, et de plus le champagne va être éventé.

— Comment peuvent-ils...

— ...abandonner leurs maisons ancestrales, se couper de leurs racines, partir pour de nouveaux pâturages ? (Son ton était léger, presque moqueur.) Ils ne font rien de semblable. Ils n'ont aucune attache particulière à Santadora. Santadora n'existe pas. Le village a été construit il y a un an et demi, et sera rasé le mois prochain. »

Après un silence digne de l'éternité, je demandai : « Naomi, vous êtes certaine que... vous vous sentez bien ?

— Merveilleusement bien, merci. » Elle sourit, et la lumière fit resplendir ses dents d'une incomparable blancheur. « En outre, les pêcheurs n'étaient pas des pêcheurs, pas plus que le père Francisco n'était un prêtre ; et pour Conrad et Ella, la peinture n'était qu'un violon d'Ingres. Mon nom n'est d'ailleurs pas Naomi, mais puisque vous y êtes habitué – et moi aussi – il continuera à servir. »

Il fallait que je boive mon champagne. Il était fantastique. Le meilleur que j'eusse jamais bu. Je n'étais malheureusement pas en état de l'apprécier pleinement.

« Vous voulez dire que le village entier était un trompe-l'œil ? Une sorte de gigantesque... décor de cinéma ?

— En un sens. Un décor de théâtre serait une description plus exacte. Sortez sur le porche, et tirez fort sur le feston qui surplombe les marches ; il se détachera. Examinez la surface ainsi découverte. Et faites de même pour les autres maisons du village ayant des porches

semblables. Il y en a cinq. Ensuite, nous pourrions parler sérieusement. »

Elle croisa ses jambes exquises et but doucement son champagne. Elle ne doutait pas un instant que je ferais ce qu'elle m'avait dit.

D'un pas déterminé (surtout pour ne pas paraître stupide), je sortis sur le porche, allumai la lumière – une lampe qui se balançait au bout d'un fil visiblement fixé par un amateur et regardai le feston qui décorait le bord du petit toit en surplomb. Les insectes de l'été arrivaient, attirés par la lumière.

Je tirai sur la pièce de bois sculpté, qui se détacha facilement. Le tournant vers la lumière, je pus lire sur la surface jusqu'alors cachée, un cachet bleu pâle qui disait : « *Numéro 14.006 – José Barcos, Barcelona.* »

Sur le moment je n'eus aucune réaction ; je revins dans la maison et me plantai face à Naomi, tenant devant moi le morceau de bois comme si c'était un talisman. Je préparais un commentaire rageur, mais, avant même de savoir ce qu'il serait, mon regard tomba sur l'étiquette de la bouteille. Ce n'était pas du champagne, et le nom de la firme m'était inconnu.

« C'est le meilleur vin mousseux du monde, dit Naomi, qui avait suivi mon regard. On en fait... oh... une douzaine de bouteilles par an. »

Mon palais me dit qu'il y avait certainement une part de vérité dans ce qu'elle disait. J'avançai d'un pas incertain vers mon fauteuil et m'y affalai. « J'avoue ne pas comprendre. Je... je n'ai tout de même pas passé une année entière dans un endroit qui n'existe pas ?

— Mais si ! » Parfaitement calme, elle prit le verre entre ses longues et belles mains et s'accouda sur les bras crasseux du fauteuil. « À propos, avez-vous remarqué qu'il n'y a pas un seul moustique parmi les insectes attirés par la lampe ? Il n'y avait guère de chances que vous attrapiez la malaria, mais il fallait éliminer le moindre risque. »

Cela me fit sursauter. Plus d'une fois, j'avais fait remarquer en plaisantant à Tim Hannigan que l'un des grands avantages de Santadora était l'absence de moustiques...

« Bien. Les faits commencent à vous impressionner. Reportez-vous à l'avant-dernier hiver. Vous souvenez-vous avoir fait la connaissance d'un homme disant se nommer Roger Gurney, et que vous avez revu une fois par la suite ? »

Bien sûr, je me souvenais de Roger Gurney. Souvent, depuis mon arrivée à Santadora, je m'étais dit que cette première rencontre avec lui avait constitué l'un des deux événements cruciaux qui avaient transformé ma vie.

« Par une assez vilaine nuit de novembre, vous l'avez emmené à Londres – sa voiture était en panne ; il était impossible de la réparer

avant le lendemain car il manquait une pièce, et il avait un rendez-vous urgent dans la capitale le lendemain matin. L'ayant trouvé très sympathique, vous l'avez emmené dans votre appartement, où vous avez dîné, puis parlé jusqu'à quatre heures du matin de ce qui a maintenant pris une forme concrète dans cette pièce : vous avez parlé de l'effet Cooper. »

Je sentis un frisson me parcourir, comme si un doigt surgi de cette sinistre nuit de novembre m'avait frôlé la colonne vertébrale. « Et ensuite, enchaînai-je, cette même nuit-là, je lui ai dit que je voyais un seul moyen de parvenir à faire les expériences nécessaires : trouver un village sans distractions, sans journaux ni téléphone, sans même un poste de radio, et où la vie serait si bon marché que je pourrais me consacrer à mon travail pendant deux ou trois ans sans avoir à me soucier de gagner ma vie. »

Oh ! mon Dieu ! me dis-je en posant une main sur mon front. J'avais l'impression que ma mémoire se révélait, comme de l'encre sympathique exposée à une flamme.

« Exactement, dit Naomi avec satisfaction. Et vous avez revu une seconde et dernière fois ce charmant Gurney, le jour où vous célébriez votre petit gain au tiercé. Deux mille cent quatre livres, dix-sept shillings et un penny. A cette occasion, il vous parla d'un petit village espagnol nommé Santadora, où toutes les conditions nécessaires à vos recherches seraient réunies. Il vous raconta qu'il avait été y voir des amis, Conrad et Ella Williams. Vous n'aviez jamais examiné sérieusement la possibilité de réaliser votre rêve, mais après quelques verres en compagnie de Gurney, il vous sembla étrange de ne pas encore avoir fait de projets précis. »

Je posai si brusquement mon verre sur la table qu'il faillit se briser, et demandai d'une voix rauque : « Qui êtes-vous ? Et à quel jeu jouez-vous avec moi ? »

— Ce n'est pas un jeu, Derek. » Elle s'était penchée en avant, et ses yeux d'un bleu dur de pierre précieuse étaient fixés sur mon visage. « C'est une affaire très importante, dans laquelle vous avez aussi un enjeu. Pourriez-vous honnêtement dire que, si vous n'aviez pas rencontré Roger Gurney, et si vous n'aviez pas gagné cette modeste somme, vous seriez ici – ou n'importe où, d'ailleurs – ayant réussi à transposer l'effet Cooper dans la réalité ? »

Après un long moment passé à me remémorer toute une année de ma vie, je répondis : « Non. Non, honnêtement, je ne peux pas le dire. »

— Et voilà la réponse à la question que vous m'avez posée il y a un instant. » Elle abandonna son verre sur la table et sortit un mince étui à cigarettes de sa poche. « Je suis la seule personne au monde qui voulait obtenir et *utiliser* l'effet Cooper. Personne d'autre n'y tenait suffisamment pour le réaliser – même pas Derek Cooper. Prenez une

cigarette. »

Elle me tendit l'étui, dont s'échappait un parfum délicieux et inconnu. Il n'y avait pas de nom sur la cigarette ; seul le filigrane du papier pouvait indiquer leur provenance. Mais dès la première bouffée, je sus que, comme le vin, c'étaient les meilleures du monde.

Elle avait observé ma réaction avec amusement, le me détendis un peu – son sourire me la faisait paraître plus familière. Combien de fois ne l'avais-je pas vue sourire ainsi, ici même, ou, plus souvent, chez Tim ou Conrad ?

« Je voulais l'effet Cooper, répéta-t-elle. Et maintenant, je l'ai.

— Un moment ! dis-je. Je...

— Dans ce cas, je veux le louer. » Elle haussa légèrement les épaules, comme s'il se fût agi d'un problème dénué d'importance. « Après quoi, il est à vous, et le sera à jamais. Vous avez reconnu que, sans – disons, sans certaines interventions décisives – donc si *je* n'avais pas été là, vous en seriez encore au stade de la théorie. Un jouet intellectuel. Néanmoins, je ne vous demanderai pas de considérer que cette aide constitue un juste prix de location. Pour utiliser votre machine dans un but unique et précis, je vous paierai suffisamment pour que pendant tout le reste de votre vie vous puissiez obtenir *tout* ce dont vous aurez envie. Tenez ! »

Elle me lança un objet – j'ignore où elle l'avait caché – que j'attrapai automatiquement. C'était un portefeuille long et étroit, en cuir souple, muni d'une fermeture à glissière.

« Ouvrez-le. »

Son ton était sans réplique. A l'intérieur, je trouvai une, deux, trois cartes de crédit et un chéquier à mon nom. Chaque carte possédait un détail que je n'avais encore jamais vu, un seul mot imprimé en travers, en rouge. Et ce mot était : **ILLIMITÉ**.

Je remis le tout dans le portefeuille. Un doute sur la véracité de ce qu'elle me disait traversa mon esprit, mais il se dissipa aussitôt. Oui, Santadora avait été créé afin de me permettre de travailler dans des conditions idéales. Oui, *elle* l'avait créé. Après ce qu'elle m'avait dit de Roger Gurney, il n'y avait plus de place pour le doute.

Je pouvais donc aller à Madrid, entrer dans un hall d'exposition et en ressortir au volant d'une Rolls-Royce. Je pouvais me rendre ensuite dans une banque et libeller un premier chèque d'un million de pesetas, et les toucher – si l'agence disposait d'assez d'argent liquide.

Ouvrant et fermant mécaniquement le portefeuille, je lui dis : « Bon. Vous êtes la personne qui voulait l'Effet. Qui êtes-vous ?

— La personne qui pouvait l'obtenir. » Elle eut un petit rire sec et secoua la tête ; sa chevelure fouetta son visage, pareille à des ailes. « Ne m'embêtez pas avec vos questions, Derek. Je n'y répondrai pas parce que les réponses n'auraient pas de sens. »

Je restai silencieux un moment, puis, ne trouvant aucun autre commentaire à faire : « Il faudra bien que vous me disiez pourquoi vous vouliez ce que je pouvais vous donner. Après tout, je suis encore la seule personne au monde qui le comprenne.

— Oui. » Elle me regarda attentivement. « Reprenez du vin. Il semble vous plaire. »

Pendant que je m'exécutais, sentant mon corps se calmer après le choc et la tempête des dix dernières minutes, elle parla, sans me regarder. « Vous êtes unique, le savez-vous ? Un génie sans égal dans sa spécialité. C'est pour cela que vous êtes ici, pour cela que j'ai pris quelque peine pour vous. Je peux obtenir tout ce que je veux, mais pour certaines choses, je dépends inévitablement de l'*unique* personne susceptible de les fournir. »

Son regard se tourna vers la machine à l'aspect presque délabré – mais qui fonctionnait.

« Je voulais que cette machine me rende un homme, dit-elle. Il est mort depuis trois ans. »

Le temps sembla s'arrêter. J'avais été aveuglé par cette vision d'une fortune illimitée. Je m'étais dit que, puisque Naomi pouvait obtenir tout ce qu'elle désirait, elle savait ce qu'elle obtenait. Mais il était évident qu'elle ne le savait pas.

Une petite scène imaginaire se déroula dans mon esprit, jouée par des poupées sans visage sur fond de nuages roses. Une poupée vêtue de noir, aux longs cheveux pâles, disait : « Il est mort. Je veux le retrouver. Ne discutez pas. Trouvez un moyen. »

Les autres poupées s'inclinèrent et sortirent. Finalement, l'une d'elles revint : « J'ai trouvé un certain Derek Cooper qui a des idées sortant de l'ordinaire. C'est le seul homme au monde qui ait réfléchi au problème.

— Veuillez à ce qu'il obtienne ce dont il a besoin », dit la poupée en noir.

Je reposai la bouteille de vin. J'hésitais... oui, j'hésitais encore, tellement j'avais été ébloui. Mais je finis par prendre le portefeuille de cuir souple pour le lancer sur les genoux de Naomi :

« Vous vous êtes dupée vous-même.

— Comment ! » Elle ne pouvait y croire. Le portefeuille qui avait atterri sur ses genoux dut lui faire l'effet d'une apparition ; elle ne fit pas un geste pour le prendre, comme si le simple fait de le toucher risquait de changer un mauvais rêve en une réalité tangible.

Je me mis à parler, lentement, en réfléchissant au fur et à mesure : « Vous disiez avoir besoin de ma machine pour une tâche spécifique. J'étais trop éberlué pour me demander laquelle – après tout, elle *peut*

accomplir certaines tâches. Vous êtes très riche, Naomi. Vous avez toujours eu tellement d'argent que vous ignorez l'unique autre élément qui sépare la formulation d'un problème de sa solution. Et cet élément, Naomi, c'est *le temps* ! »

Je tapotai le haut de la machine. J'en étais toujours aussi fier ; à juste titre.

« Vous êtes... comme cette, impératrice de la Chine ancienne. Peut-être a-t-elle réellement existé, peut-être pas. Toujours est-il qu'un jour, elle déclara : « Il m'a été révélé que mes ancêtres résident sur la Lune. En fille obéissante, je veux aller leur présenter mes respects. Trouvez un moyen. » Ils passèrent l'empire au peigne fin, et un courtisan finit par ramener un pauvre homme en haillons devant l'impératrice : « Altesse, cet homme a inventé une fusée. »

« Très bien, dit l'impératrice. Perfectionnez-la pour qu'elle puisse m'emmener sur la Lune. » J'avais voulu conter cette petite fable sur un ton badin, et la terminer par un éclat de rire. Mais un coup d'œil sur Naomi m'en ôta le moindre désir.

Elle était pâle et immobile comme une statue de marbre, les yeux exorbités, les lèvres légèrement entrouvertes. Sur une de ses joues, une larme brillait comme un diamant.

Je regrettai ma légèreté. C'était comme si j'avais cru donner un coup de pied dans une pierre, pour m'apercevoir que j'avais brisé un vase précieux.

« Non, Derek, me dit-elle après un moment. Vous n'avez pas besoin de m'apprendre ce qu'est le temps. » Elle se redressa, se tourna de côté sur son siège et regarda la table. « Ce verre est le mien ? » demanda-t-elle sur un ton plus léger, en avançant sa main fine et longue. Elle n'essuya pas la larme, qui resta accrochée à sa joue jusqu'à ce que le baiser de l'air chaud et sec l'eût fait disparaître.

Prenant son verre sur mon signe affirmatif, elle se leva et s'approcha de la machine. Elle l'examina un moment sans faire de commentaires, puis : « Je n'avais pas l'intention de vous dire ce que je désirais. C'est le temps qui m'y a poussée. » Elle vida avidement son verre avant de poursuivre : « Et maintenant, dites-moi de façon précise ce que votre prototype *peut* faire. »

J'hésitais. Il y avait tant de choses que je n'avais pas encore formulées. Pendant l'année écoulée, j'avais compartimenté mon esprit : d'un côté, ce qui concernait le travail, de l'autre, tout le reste ; lorsque je me détendais en compagnie d'amis, je ne parlais que de choses insignifiantes. Plus j'approchais du but final, plus je devenais superstitieux, et m'abstenais de mentionner la nature de mes recherches.

Et, comble de l'absurdité, maintenant que je savais ce qu'elle voulait, je me sentais vaguement honteux de voir mon triomphe réduit

à aussi peu de chose.

Devinant mes pensées, elle me regarda avec un soupçon de sourire : « Alors, Mr. Faraday – ou est-ce Humphry Davy ? A quoi cela sert-il ? Je suis désolée. »

Un nouveau-né. L'expression était bonne, et soudain, je saisis toute sa signification émotionnelle. Tout sentiment de honte avait disparu. J'étais aussi fier qu'un père ; bien plus en réalité.

Repoussant une pile de schémas et de graphiques, je me perchai sur la table, tout près de la machine. Je tenais le verre entre mes mains, et le silence était tel que je crus entendre les bulles qui venaient crever à la surface du liquide.

« Si j'ai une dette de reconnaissance envers vous, ce n'est pas parce que vous m'avez aidé matériellement, avec cette somme d'argent par exemple. Non, c'est pour m'avoir envoyé ce charmant et persuasif Roger Gurney. Je n'avais jamais rencontré une personne prête à prendre mes idées au sérieux, au lieu de les considérer comme un amusant sujet de conversation. J'en avais discuté avec quelques-uns des esprits les plus brillants que je connaisse ; d'anciens collègues de l'université par exemple, qui depuis ont fait carrière, me laissant loin derrière eux. » C'était étrange, je n'y avais jamais pensé auparavant. Il y avait apparemment bien des choses auxquelles je n'avais jamais songé.

« Mais Gurney, lui, en faisait une réalité, continuai-je. En gros, je lui avais dit la même chose qu'aux autres. Je lui avais parlé de... de l'espace que, par son comportement, un organisme vivant définit autour de lui. Même un mobile le fait. C'est pourquoi j'en ai un là-bas. »

Je désignai un coin mal éclairé de la pièce ; comme sur commande, un souffle de vent entra par la fenêtre et fit bouger les panneaux métalliques suspendus au plafond. Ils grinçaient légèrement ; j'avais eu trop de travail ces derniers temps pour penser à huiler les roulements.

J'avais les sourcils froncés, les muscles du front crispés ; cela allait me valoir un mal de tête, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

« Il doit exister une relation mutuelle intégrale entre l'organisme et son environnement, tout particulièrement avec les autres organismes de la même espèce. Lors d'expériences de simulations mécaniques d'êtres vivants, un des premiers phénomènes que l'on remarqua fut celui de l'auto-identification. Cela n'avait pas été prévu ; on avait construit des tortues mécaniques avec des petites lampes sur la tête et une attirance pour la lumière ; mais lorsqu'on mettait un miroir devant cette créature, elle semblait se reconnaître elle-même... Voilà la bonne direction : non pas la reconstitution délibérée d'un homme, un détail après l'autre, mais un essai pour définir la forme que

l'homme lui-même définit en réagissant avec ses semblables.

« Jusque-là, rien de bien difficile. Quant à traiter un milliard de bits d'information, les enregistrer, les ordonner dans le temps, les réexprimer dans l'intention de reproduire ce que... eh ! ce que quoi ? Je ne vois vraiment pas. Ce que vous voulez, c'est... »

Je haussai les épaules, vidai mon verre et me levai : « Ce que vous voulez, c'est l'effet Cooper. Tenez, prenez ceci. » De l'une des fentes situées en haut de l'appareil, je sortis un disque translucide de la taille approximative d'une pièce d'un franc, mais plus épais. Pour le manier, j'utilisai une clef si précise qu'une fois insérée dans l'orifice au centre du disque, elle le retenait par le seul frottement. Je le tendis à Naomi. D'une voix qui tremblait légèrement – c'était mon premier essai non préparé – je lui dis :

« Tenez-le entre vos mains. Maniez-le, frottez-le avec vos doigts ; refermez votre main dessus. »

Tout en faisant ce que je lui disais, elle me demanda : « Qu'est-ce que c'est ? »

— Un cristal piézo-électrique artificiel. Bien, cela devrait suffire. Remettez-le sur la clef. Je crains d'influencer les résultats en le touchant. »

Comme elle avait du mal à le fixer, elle se retint à ma main. Ses doigts vibraient comme si son corps entier résonnait, tel un instrument de musique.

« Voilà », dit-elle sur un ton neutre.

Je ramenai le disque à la machine et l'insérai prudemment dans le lecteur ; il glissa comme un disque se posant sur une platine. Je retins ma respiration pendant une ou deux secondes, guettant la réaction de l'appareil.

Ensuite, je lus attentivement les cadrans. Ce n'était pas parfait. J'étais un peu désappointé : j'avais espéré mieux, pour cette première fois. C'était toutefois extrêmement précis, d'autant plus qu'elle n'avait manié le disque que pendant une dizaine de secondes.

« La machine dit que vous êtes une femme, mince, aux cheveux blonds, aux yeux probablement bleus, de tempérament artistique, n'ayant pas l'habitude du travail manuel, Q.I. entre 120 et 140, sous l'emprise d'un état émotionnel violent... »

Elle m'interrompit d'une voix qui claqua comme un coup de fouet : « Qu'est-ce qui me dit que c'est la machine qui dit cela, et non vous-même ? »

Sans lever les yeux, je lui répondis : « La machine me transmet les modifications que vous avez fait subir au disque de cristal en le touchant. Je lis les cadrans comme on interpréterait un graphique... »

— Vous dit-elle autre chose ?

— Oui, mais il doit y avoir une erreur quelque part. Je crains que le

calibrage n'ait pas été très précis ; il faudrait le compléter par un échantillonnage statistique portant, disons, sur un millier de personnes de toutes conditions sociales. » Avec un rire mal assuré, je poursuivis : « Voyez-vous, elle dit que vous avez entre quarante-huit et cinquante ans, ce qui est tout simplement absurde. »

Je m'approchai dans l'intention de remplir mon verre lorsque je m'aperçus qu'elle était figée dans une immobilité absolue. La main sur le col de la bouteille, je lui demandai :

« Quelque chose ne va pas ? »

Elle sortit instantanément de sa stupeur et dit sur un ton léger : « Non, non, tout va bien. Vous êtes l'homme le plus étonnant du monde, savez-vous, Derek. Je vais avoir cinquante ans la semaine prochaine.

— Vous plaisantez... J'aurais dit... oh, trente-cinq ans, n'ayant pas eu d'enfant et prenant grand soin de son apparence. Mais pas un jour de plus.

— C'est vrai, dit-elle avec une trace d'amertume dans la voix. Je voulais être belle – il me paraît inutile d'expliquer pourquoi. Et je voulais continuer à être belle, parce que c'était la seule chose que je pouvais donner à quelqu'un qui avait, comme moi, tout ce qu'il pouvait désirer. Et je... j'y ai veillé.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je préférerais que vous ne le sachiez pas. » Son ton était sans réplique. Elle allongea délibérément les jambes et se détendit avec un sourire d'aise. Son pied ayant touché quelque chose sur le sol, elle se pencha pour voir ce que c'était :

« Ah, ça ! » Elle ramassa le portefeuille, qui avait glissé de ses genoux lorsqu'elle s'était levée. « Prenez-le, Derek. Vous l'avez gagné, je le sais. Par accident, par erreur, peu importe le mot, vous avez prouvé que vous étiez capable de faire ce que j'espérais. »

Je le pris, mais au lieu de le mettre tout de suite dans ma poche, je le tournai et le retournai mécaniquement entre mes mains.

« Je n'en suis pas certain. Écoutez-moi, Naomi. » Prenant le verre que je venais de remplir, j'allai me rasseoir face à elle. « Le but final de ma recherche, c'est de reconstituer l'individu à partir des traces qu'il a laissées. Vous le savez : c'était le rêve dont je m'étais ouvert à Roger Gurney. Mais nous n'en sommes pas là. Entre une simple analyse superficielle de matériaux spécialement préparés et l'exploitation, un par un, de dix mille objets affectés non seulement par l'individu en question mais par de nombreux autres, dont tous ne pourront pas être retrouvés afin d'identifier leur influence parasite, puis le traitement de toutes ces données afin d'en faire un ensemble cohérent, il s'écoulera des années et peut-être des décennies de travail et de recherche, mille fausses pistes, mille expériences préliminaires

sur l'animal... Et pour utiliser les données réunies il faudra inventer de toutes pièces des techniques entièrement nouvelles ! Admettons même que vous ayez votre... votre « analogue » d'un homme, qu'allez-vous en faire ? Allez-vous essayer de *fabriquer* artificiellement un homme correspondant à ces spécifications ?

— Oui. »

Ce petit « oui » tout simple me coupa le souffle, comme si j'avais reçu un coup de poing dans l'estomac. Elle me fixa de son regard étincelant et eut de nouveau un léger sourire :

« Ne vous inquiétez pas, Derek. Ce n'est pas votre job. Il y a longtemps, me dit-on, que diverses équipes de chercheurs travaillent sur ce problème. La seule chose que vous ayez été le seul à étudier, c'était le problème de la personnalité globale. »

J'étais incapable de répondre quoi que ce soit. Elle se reversa du vin avant de reprendre, d'une voix plus tendue :

« Il faut que je vous pose une question, Derek. Elle est tellement cruciale que j'ai peur d'entendre la réponse. Mais je ne peux supporter cette incertitude plus longtemps. Je veux savoir combien de temps il faudra, selon vous, pour que je puisse avoir ce que je veux. En supposant – tenez cela pour acquis – que les plus grands spécialistes du monde se mettent au travail sur les problèmes secondaires, ce qui leur vaudra probablement la célébrité, et certainement la fortune. Je veux savoir ce que vous en pensez.

— Votre question est difficile... J'ai déjà mentionné le problème consistant à isoler les traces...

— Cet homme menait une existence différente de la vôtre, Derek. Si vous vous donniez la peine de réfléchir un moment, vous vous en douteriez. Je peux vous emmener dans un lieu qui était exclusivement à *lui*, et où sa personnalité a façonné jusqu'au moindre grain de poussière. Ce n'est pas une ville où des millions de personnes sont passées, ni une maison où une douzaine de familles ont vécu. »

Ne serait-ce qu'une heure auparavant, cela m'aurait paru incroyable, mais cela devait être vrai. Je hochai la tête.

« Très bien, dis-je. Évidemment, il faudra que je trouve des méthodes permettant d'exploiter le potentiel de substances non préparées – il sera nécessaire de calibrer les propriétés de chacune de ces substances. Et le passage du temps risque d'avoir brouillé les traces par des mouvements moléculaires anarchiques. Sans compter que ces tests préalables risquent eux aussi de perturber les traces nécessaires à la lecture.

— N'oubliez pas, répéta-t-elle patiemment, que les meilleurs spécialistes mondiaux s'attaqueront aux problèmes secondaires.

— Ce ne sont pas des problèmes secondaires, Naomi. » J'aurais voulu pouvoir être moins honnête. Mon insistance la blessait, et je

commençais à me douter que, en dépit de sa situation on ne peut plus enviable, elle avait déjà été gravement blessée. « C'est simplement un fait, et il ne sert à rien de le nier. »

Elle vida son verre et le reposa sur la table. « Je suppose, dit-elle d'un ton songeur, que l'objet qu'une personne affecte le plus, et le plus directement, c'est son propre corps. Si le simple fait de toucher votre petit disque avec les mains révèle autant de choses, que ne saurait révéler l'examen des mains elles-mêmes, des lèvres, des yeux !

— Certes, dis-je, mal à l'aise. Mais il n'est guère possible d'analyser un corps humain.

— J'ai son corps », dit-elle.

Le silence qui s'ensuivit fut terrible. Un scarabée stupide, gros comme une balle de fusil, s'assommait contre la lampe du porche, et d'autres insectes bourdonnaient, tandis que la mer bruissait dans le lointain. Pourtant, le silence était aussi profond que celui de la tombe.

« Tout ce qu'il était possible de préserver a été préservé, poursuivit-elle enfin. Par tous les moyens existants. J'ai... » Sa voix se brisa un instant. « J'ai veillé à ce que tout fût prêt. Seule la chose qui est *lui*, est morte : ces petits courants électriques, ce réseau dans le cerveau. Curieux, qu'une personne soit aussi fragile... »

Reprenant courage, elle me posa de nouveau sa question :

« Combien de temps, Derek ? »

Je me mordis les lèvres, et, fixant le sol, passai tous les facteurs en revue, en retenant certains, en rejetant d'autres, envisageant des problèmes, les supposant résolus – et ramenant tout à l'ultime et irréductible facteur *temps*. J'aurais pu lui répondre « dix ans », tout en me trouvant d'un optimisme ridicule.

En fin de compte, je ne lui donnai aucune réponse.

Elle attendit, patiemment ; soudain, elle se leva d'un bond et s'exclama en riant :

« Ce n'est pas juste, Derek ! Vous venez de réussir une chose fantastique, vous avez bien mérité de vous détendre et de célébrer ça, et vous en avez visiblement envie ! Et au lieu de cela, je vous assaille de questions, exigeant des réponses immédiates. Je sais très bien que vous êtes trop honnête pour me répondre sans avoir eu le temps de réfléchir, voire de faire quelques calculs. Et je vous oblige à rester dans cette pièce exiguë, quand votre plus cher désir est sans doute de sortir. Je me trompe ? »

Elle me tendit la main, le bras tendu, comme pour me tirer de mon fauteuil. Son visage soudain lumineux semblait exprimer le plaisir à l'état pur. Je pouvais moins que jamais croire qu'elle avait cinquante ans. Elle était littéralement transfigurée. On aurait dit une jeune fille à

son premier bal.

Mais cette transformation ne dura qu'un instant. Son expression redevint grave et calme lorsqu'elle me dit : « Je suis désolée, Derek. Il y a... il y a une chose que je déteste dans l'amour. Il vous rend incroyablement égoïste – y aviez-vous jamais songé ? »

Nous sortîmes main dans la main, dans la douce nuit estivale. Il y avait un mince croissant de lune et les étoiles émettaient une lumière implacable. Pour la centième fois au moins, je descendis l'étroite ruelle mal pavée menant au port, passant une fois encore devant la maison de Conrad, devant l'épicerie et le marchand de vin ; le toit de l'église luisait comme de l'argent, et les petites maisons des pêcheurs étaient sagement alignées face à la mer. Et là, se trouvaient les rebuts de deux cent soixante-dix existences qui n'avaient jamais réellement existé, nées sur ordre comme un coup de baguette magique.

Lorsque nous fûmes arrivés sur le quai, je lui dis : « Je ne peux pas le croire, Naomi, bien que je sache que c'est vrai. Ce village n'était pas une façade, un décor. Il était réel. Je le *sais*. »

Elle regarda autour d'elle. « Oui. Il était destiné à être réel. Cela exige de la pensée et de la patience, c'est tout.

— Qu'avez-vous dit ? Leur avez-vous dit – peu importe à qui – « Construisez-moi un vrai village » ?

— Ce n'était pas nécessaire. Ils savaient. Cela vous intéresse donc, de savoir comment cela a été fait ? » Elle tourna vers moi son visage interrogateur, que j'avais du mal à discerner dans la faible lumière.

« Bien sûr ! Mon Dieu ! Créer des personnes réelles et un lieu réel... comment cela ne m'intéresserait-il pas, alors que l'on me demande de recréer une personne réelle ?

— S'il était aussi facile de recréer que de créer, dit-elle, je ne serais pas... seule. »

Nous nous arrê tâmes près du muret de pierre qui allait du quai au petit promontoire rocheux protégeant le port. Derrière nous, la rangée de petites maisons ; devant nous, rien que la mer. Penchée en avant, elle s'était accoudée sur le muret et regardait le large. Je m'y adossai à moins d'un mètre d'elle, et, les mains jointes devant moi, l'observai comme si je la voyais pour la première fois. De fait, je ne l'avais jamais *vraiment* regardée.

« Craignez-vous de ne pas être belle ? lui demandai-je. Quelque chose vous tourmente. »

Elle haussa les épaules : « Un mot comme « toujours » – cela n'existe pas, n'est-ce pas ?

— A vous voir, il semblerait que cela existe.

— Non, non ! fit-elle en riant. Merci d'avoir dit cela, Derek. Même

si je sais – même si je peux voir dans le miroir – qu'il en est toujours ainsi, j'adore qu'on me rassure. »

Comment y était-elle parvenue, d'ailleurs ? J'avais à la fois envie, et guère envie, de le lui demander. Peut-être ne le savait-elle pas elle-même ; elle avait simplement dit qu'elle le désirait, et ce fut fait. Ma question fut donc différente :

« Parce que c'est... ce qui vous *appartient* le plus ? »

Elle se tourna un instant vers moi, puis se replongea dans la contemplation de la mer. « Oui. C'est la *seule* chose qui m'appartienne. Vous avez de la compassion ; c'est une qualité rare. Merci.

— Comment vivez-vous ? »

Je sortis de ma poche quelques cigarettes écrasées et lui en offris ; elle refusa de la tête et j'en allumai une pour moi.

« Comment je vis ? Oh... de bien des façons. Comme des personnes différentes, bien entendu, sous divers noms. Je n'ai même pas de nom que je puisse vraiment dire le mien, vous savez. Deux femmes qui me ressemblent parfaitement existent pour moi, et lorsque j'en ai envie, je prends leur place, en Suisse, en Suède ou en Amérique du Sud. J'emprunte leurs existences, je les utilise un certain temps, puis je les leur rends. Je les ai vues vieillir, je les ai remplacées par d'autres, faites à mon image. Mais ce ne sont pas réellement des personnes : ce sont des masques. Je vis derrière des masques. C'est du moins ce que vous diriez, je suppose.

— Vous ne pouvez faire autrement.

— Non. Non, bien sûr, je ne le peux pas. Et avant que *cela* ne m'arrive, je n'avais jamais imaginé que je pourrais le désirer. »

Oui, je pouvais la comprendre. Je fis tomber la cendre de ma cigarette dans les eaux du port. Changeant de sujet, je lui fis observer : « Vous savez, cela me semble une honte de démonter Santadora. Cela pourrait devenir un adorable petit village. Un vrai, pas un décor.

— Non », dit-elle. Puis, se redressant et faisant brusquement volte-face : « Non ! Regardez ! » Elle se précipita vers la ruelle et désigna les pavés de son bras tendu : « Vous ne voyez donc rien ? Des pierres qui n'étaient pas fissurées se fendent déjà ! Et les maisons ! » Elle courut vers la plus proche.

« Le bois joue déjà ! Et ce volet, qui ne tient plus ! Et ces marches ! » Elle s'agenouilla pour passer ses mains sur la marche basse qui donnait accès à la maison.

Surpris par cette passion soudaine, je l'avais suivie.

« Touchez ! m'ordonna-t-elle. Touchez la pierre ! Elle est déjà usée par les pas ! Même le mur, vous ne voyez donc pas que la fissure au coin de la fenêtre s'est élargie ? »

Elle était de nouveau debout, et tâtait les pierres rugueuses du mur. « Le temps les ronge, comme un chien rongerait un os. Oh non,

Derek ! Voudriez-vous que je laisse tout ça, en sachant que le temps le détruit, le détruit, le *détruit* ? »

Je restai muet de stupeur.

« Écoutez ! s'exclama-t-elle soudain. Mon Dieu, écoutez... » La tête levée, elle s'était figée comme une biche prise de peur.

« Je n'entends rien, dis-je, la gorge serrée.

— On dirait des clous que l'on enfonce dans un cercueil... » Elle s'était précipitée sur la porte, et essayait de l'ouvrir. « Vous devez l'entendre ! »

Maintenant, je l'entendais, en effet. Un tic-tac lent et majestueux provenait de l'intérieur de la maison, si discret que je ne l'aurais pas entendu si elle ne m'avait pas contraint à prêter l'oreille. C'était une horloge. Rien qu'une horloge.

Alarmé par sa violence, je la pris par les épaules. Elle se retourna et s'accrocha à moi comme un enfant en larmes, enfouissant sa tête contre ma poitrine. « Je ne peux pas le supporter », dit-elle, les dents serrées. Je la sentais trembler.

« Venez. Si cela vous fait tellement mal, allons-nous-en.

— Non, je ne veux pas m'en aller. Je continuerais à l'entendre – vous ne comprenez donc pas ? » Elle s'écarta légèrement et leva la tête pour me regarder. « Je continuerais à l'entendre ! » Ses yeux se voilèrent ; toute son attention était concentrée sur ce bruit venant de la maison. « Tic tac, tic tac... Mon Dieu, c'est comme si j'étais enterrée vivante ! »

J'hésitai un moment avant de lui dire : « Soit. Je vais arranger ça. Écartez-vous. »

Elle recula d'un pas. Je levai la jambe et abattis mon pied sur la porte. J'entendis un craquement, et la violence de l'impact retentit jusqu'à ma hanche. Je recommençai. Cette fois, le montant se fendit et la porte s'ouvrit violemment. Immédiatement, le tic-tac devint plus fort.

Et, visible dans un rai de lune, face à nous, il y avait une énorme horloge ancienne, plus haute que moi. Un éclat de lumière marquait chaque battement du lourd pendule.

Une bribe d'un ancien et macabre negro spiritual me revint à l'esprit :

Le marteau frappe et frappe sur le cercueil...

Brusquement, ce bruit me parut aussi fatal qu'à Naomi. En quelques enjambées, j'arrivai devant l'horloge et ouvris la porte vitrée ; d'un geste décidé, j'arrêtai le pendule. Le silence apporta un soulagement comparable à un verre d'eau fraîche après une longue soif.

Elle me suivit prudemment, regardant comme hypnotisée le cadran de l'horloge. Je remarquai alors qu'elle ne portait pas de montre, et, à y bien réfléchir, je ne lui en avais jamais vu une.

« Ôtez-la d'ici, dit-elle d'une voix mal assurée. Je vous en prie, Derek. Otez-la. »

Je jaugeai le monstre du regard. « Ça ne va pas être facile ! Vous vous rendez compte de ce que ça pèse ? »

— Derek. S'il vous plaît. » Son ton me fit peur. Elle se détourna, regardant fixement un coin de la pièce. Comme toutes ces petites maisons faussement anciennes, celle-ci n'avait que trois pièces, et celle où nous nous trouvions était encombrée de meubles : un grand lit, une table paysanne, des sièges, un coffre à linge... Autrement, j'avais l'impression qu'elle serait allée se cacher dans ce coin d'ombre.

Soit. Je pouvais toujours essayer.

En examinant le problème, je parvins à la conclusion que le mieux serait de la démonter.

« Il y a une lampe ? demandai-je. Ce serait plus facile si j'y voyais. »

Elle murmura quelque chose d'incompréhensible, puis j'entendis le bruit d'un briquet. Peu après, une lumière jaune et vacillante emplît la pièce. Elle posa la lampe sur la table. Une odeur de pétrole monta à mes narines.

Je commençai par décrocher les poids, et les mis dans mes poches. Ensuite, je sortis un tournevis et ôtai le cadran. Comme je l'avais espéré, je pus alors retirer tout le mouvement, y compris les chaînes semblables à des cordons ombilicaux, qui grincèrent en passant sur le cadre.

« Voilà », dit Naomi d'une voix étranglée en me l'arrachant des mains. Il ne représentait qu'une partie étonnamment faible du poids total de l'horloge. Elle se précipita dans la rue avec sa charge. Un moment plus tard, j'entendis un plouf.

Un instant, mon cœur se serra, mais je le regrettai aussitôt. Ce n'était très probablement pas une rare antiquité, mais une vulgaire imitation. Comme tout le village. Prenant le corps de l'horloge à bras le corps, je le fis pivoter jusqu'à la porte. J'avais gardé ma cigarette à la bouche, mais comme la fumée me piquait les yeux, je la crachai et l'écrasai du talon.

Je parvins, je ne sais trop comment, à le sortir dans la rue, et à le traîner jusqu'à la petite digue. Je m'arrêtai un moment pour souffler, puis, prenant mon élan, le poussai de toutes mes forces. L'horloge culbuta par-dessus la digue, exécuta une pirouette et frappa l'eau.

Je me penchai pour regarder, et le regrettai aussitôt. Flottant sur la mer, l'horloge ressemblait exactement à un cercueil.

Pendant une bonne minute, je ne pus en détacher mon regard, possédé par la certitude que je venais d'accomplir un acte à une signification symbolique impossible à traduire en mots, mais bien réelle... aussi réelle que cette lourde masse de bois qui s'éloignait lentement du quai.

Je revins pensivement sur mes pas, et ne levai les yeux qu'en atteignant la porte de la maison. Je m'immobilisai soudain, un pied sur la marche dont Naomi avait dit qu'elle était déjà usée par les pas. La flamme jaunâtre de la lampe vacillait dans le courant d'air, et la mèche mal réglée noircissait le verre.

Avec une lenteur délibérée, comme pour prolonger le délice de chaque mouvement, Naomi, les yeux fixés sur la lampe, déboutonna son chemisier noir. Elle fit glisser les manches et le laissa tomber au sol. Son soutien-gorge était également noir. Je remarquai qu'elle avait déjà ôté ses espadrilles.

« C'est peut-être un acte de défi, dit-elle, se parlant plutôt à elle-même. Je vais quitter mes vêtements de deuil. » Elle défit la fermeture de son pantalon et le laissa tomber à ses pieds. Même son slip était noir.

« J'en ai fini avec le deuil. Je crois que c'est possible. Ce sera fait à temps. Oh, oui ! A temps ! » Ses bras minces et dorés passèrent derrière son dos pour défaire l'agrafe du soutien-gorge. Elle le laissa également tomber ; quant à son ultime vêtement, elle l'empoigna et le lança contre le mur. Ensuite, elle resta un moment immobile et parut s'apercevoir de ma présence pour la première fois. Lentement, elle se tourna vers moi :

« Suis-je belle ? »

La gorge serrée, je lui dis : « Ciel, oh, oui ! Vous êtes une des plus belles femmes que j'aie jamais vues. »

Elle se pencha vers la lampe et la souffla. A l'instant même où l'obscurité se faisait, elle dit : « Prouve-le-moi. »

Un peu plus tard, sur la rude couverture du lit, lorsque je l'eus appelée deux ou trois fois : « Naomi... Naomi ! » elle parla de nouveau, d'une voix froide qui semblait venir de très loin :

« Je n'avais pas l'intention de m'appeler Naomi. En fait, j'avais pensé à Niobé, mais j'avais été incapable de m'en souvenir. »

Et, bien plus tard, lorsque, ses bras autour de moi, ses jambes nouées aux miennes, – nous étions sous la couverture, maintenant, parce que la nuit était fraîche – elle semblait s'accrocher à la vie même, je sentis ses lèvres contre mon oreille :

« Combien de temps faudra-t-il, Derek ? »

C'est à peine si je savais encore où j'étais ; jamais encore je ne m'étais senti aussi vidé, comme si j'avais été ballotté sur une mer déchaînée et assommé contre les rochers. Incapable d'ouvrir les yeux, je dis d'une voix sourde « Hein ?

— *Combien de temps ?* »

J'arrachai de force une réponse à mon esprit défaillant, sans guère me soucier de ce qu'elle signifiait. « Avec un peu de chance, marmonnai-je, cela ne prendra même pas dix ans. Je ne sais pas,

Naomi...» Dans un ultime effort, je réussis à ajouter : « T'imagines-tu que je suis encore capable de penser, après tout cela ? »

Il se produisit alors une chose extraordinaire. J'avais cru que j'allais sombrer dans la nuit, dans le coma, comme un cadavre. Au lieu de cela, tandis que mon corps dormait, mon esprit s'éveilla à un état de conscience suraigu, me projetant sur un sommet d'où je pouvais embrasser l'avenir. J'avais conscience de ce que j'avais fait ; je vis que de ma grossière machine expérimentale, en naîtrait une seconde, puis une troisième, et que cette dernière suffirait à la tâche. Je vis clairement les corollaires, et aussi que ces problèmes étaient solubles. Des noms me vinrent, des gens que je connaissais et qui, si on leur en donnait la chance, pourraient créer dans leurs domaines respectifs des techniques nouvelles, exactement comme je l'avais fait. S'unissant comme des rouages façonnés à la main, les parties devinrent un tout.

Pendant tout ce temps, un calendrier et une horloge étaient présents à mon esprit.

Ce n'était pas seulement un rêve ; une bonne partie était de la nature de l'inspiration, avec la différence que j'étais conscient de ce qui se passait et que je savais que c'était vrai. A la fin toutefois, je fis un vrai rêve – fait, non pas d'images visuelles, mais d'une atmosphère émotionnelle. J'éprouvais une sensation totalement satisfaisante, découlant du fait que j'étais sur le point de rencontrer pour la première fois un homme qui était d'ores et déjà mon meilleur ami, et que je connaissais plus intimement qu'aucun être humain n'en a jamais connu un autre.

Je commençais à émerger du sommeil. J'aurais voulu prolonger encore un peu cette extraordinaire chaleur émotionnelle, et luttai pour ne pas m'éveiller, tout en sentant que je souriais depuis si longtemps que les muscles de mes joues commençaient à me faire mal.

J'avais pleuré, aussi, et l'oreiller était tout humide.

Je me retournai et allongeai doucement le bras vers Naomi, répétant déjà dans ma tête le merveilleux cadeau que j'avais pour elle : « Naomi ! Maintenant, je sais combien de temps cela va prendre ! Pas plus de trois ans, peut-être seulement deux ans et demi. »

Ma main ne rencontra que le drap grossier. Je tâtai plus loin, puis ouvris les yeux et me redressai brusquement.

J'étais seul. La lumière du jour inondait la pièce ; le soleil était déjà haut dans un ciel immaculé, et il faisait très chaud. Où était-elle ? Il fallait que j'aille à sa recherche pour lui annoncer la merveilleuse nouvelle !

Mes vêtements étaient par terre au pied du lit. Je m'habillai hâtivement, glissai mes pieds dans mes sandales et allai d'un pas incertain vers la porte ; là, appuyé contre le chambranle, j'attendis que

mes yeux se fussent accoutumés à l'aveuglante clarté du jour.

En bas de la ruelle, accoudé sur le muret du port, un homme me tournait le dos. Il ne bougea pas, ne se sentant apparemment pas observé. Je l'avais immédiatement reconnu, bien que je ne l'eusse rencontré que deux fois dans ma vie. C'était Roger Gurney.

Je l'appelai par son nom. Il ne se retourna pas, mais leva simplement le bras, comme pour me faire d'approcher. Je compris alors ce qui s'était passé ; je descendis vers lui et m'immobilisai à un pas, attendant qu'il me le confirme.

Toujours sans me regarder, il désigna de la main le promontoire escarpé qui prolongeait le muret : « Elle est sortie à l'aube, et est venue là. Tout en haut des rochers. Elle portait ses vêtements à la main. Un à un, elle les a jetés à la mer. Et ensuite... » Il retourna la paume de sa main, comme pour verser un peu de sable.

Je voulus parler, mais ma gorge était si serrée que j'en fus incapable.

« Elle ne savait pas nager, ajouta Gurney au bout d'un moment. Bien entendu. »

Soudain, la voix me revint : « Mon Dieu ! m'exclamai-je. Vous avez tout vu ? »

Il fit un signe d'assentiment.

« Vous n'avez pas couru après elle ? Vous n'avez pas essayé de la sauver ? »

— Nous avons retrouvé son corps.

— Vous n'avez rien tenté ? La respiration artificielle...

— Elle avait perdu sa course contre le temps, dit Gurney après un moment de silence. Elle avait fini par le reconnaître.

— Je... » Soudain, tout devint terriblement clair.

Quel imbécile j'avais été ! Lentement, je repris : « Pendant combien de temps aurait-elle continué à être belle ? »

— Oui... Oui, c'était cela qu'elle fuyait. Elle voulait *qu'il* revienne pendant qu'elle était encore belle, et personne au monde ne pouvait lui promettre plus de trois ans. Après cela, disaient les docteurs, elle se serait... » Il eut un geste vague. «... effritée.

— Elle aurait toujours été belle, dis-je. Mon Dieu ! Même en paraissant son âge, elle aurait été belle !

— C'est ce que nous pensons.

— Tout cela est tellement stupide, tellement vain ! » J'abattis mon poing sur ma paume ouverte. « Et vous, Gurney... vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait, espèce d'imbécile ? » Ma voix vibra de colère, et pour la première fois, il me regarda. « Pourquoi diable ne l'avez-vous pas ranimée, et pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? Cela n'aurait pas pris plus de trois ans ! Hier soir, elle avait exigé une réponse, et je lui avais dit dix ans, mais au cours de la nuit, je me suis

rendu compte qu'il n'en faudrait même pas trois !

— C'est plus ou moins ce que j'avais pensé », dit-il. Son visage était très pâle ; seule l'extrémité de ses oreilles était d'un rose ridicule. « Si vous n'aviez pas dit cela, Cooper. Si seulement vous n'aviez pas dit cela. »

Ce fut alors seulement (j'étais toujours ce bouchon ballotté par les vagues, un moment au sommet, le suivant, dans le creux) que je me rendis compte de toutes les implications de mon inspiration nocturne. Je me frappai le front de la main.

« Quel idiot je suis ! m'exclamai-je. Je ne suis vraiment pas encore réveillé ! Vous avez son corps, n'est-ce pas ? Emmenez-le... là où est l'autre. Sans perdre un instant ! Enfin quoi ! tout mon travail avait pour but de recréer un être humain, n'est-ce pas ? Et maintenant, je sais comment m'y prendre.

Je peux le faire – je peux *la* recréer aussi bien que *lui* ! » J'étais pris d'une excitation fiévreuse, et me sentais transporté dans cet étrange avenir que j'avais visité dans mon rêve ; mes théories à peine visualisées m'apparaissaient comme des faits solides.

Il me fixait d'un regard étrange. Pensant qu'il n'avait pas bien compris, je continuai : « Pourquoi restez-vous à ne rien faire ? Je vous dis que j'en suis capable : j'ai vu comment cela pouvait se faire. Il faudra des hommes et de l'argent, bien sûr, mais il est facile d'obtenir cela.

— Non, dit Gurney.

— Comment ? fis-je, laissant retomber mes bras et battant des paupières pour me protéger du soleil aveuglant.

— Non », répéta-t-il.

Il se redressa et s'étira, engourdi d'être resté si longtemps appuyé sur les pierres rugueuses. « L'argent n'est plus à elle, vous savez. Maintenant qu'elle est morte, il appartient à quelqu'un d'autre. »

Abasourdi, je fis un pas en arrière. « Mais à qui ?

— Comment pourrais-je vous le dire ? Et à quoi cela vous servirait-il de le savoir ? Vous devriez commencer à savoir à quel genre de gens vous avez affaire. »

Je cherchai mécaniquement une cigarette dans ma poche, tout en essayant de comprendre : maintenant que Naomi était morte, elle ne contrôlait plus les ressources qui auraient pu la ramener à la vie. Mon rêve n'était donc... qu'un rêve. Oh ! mon Dieu...

Je fixais stupidement l'objet que j'avais retiré de ma poche. Ce n'était pas mon paquet de cigarettes, mais le portefeuille qu'elle m'avait donné.

« Vous pouvez le garder, dit Gurney. On m'a dit que vous pouviez le garder. »

Je le regardai. Et je compris.

Lentement, très lentement, j'ouvris le portefeuille et en sortis les trois cartes. Elles étaient plastifiées. Je les pliai en deux, et le plastique craqua. Je pus alors les déchirer. Les morceaux tombèrent sur le sol. Ensuite, j'arrachai un à un les chèques du carnet. Ils s'envolèrent vers la mer, pareils à des confettis.

Tandis qu'il me regardait faire, la couleur lui revint peu à peu ; à la fin, il était rouge comme une tomate. De culpabilité, de honte ? Je l'ignore. Lorsque j'eus terminé, il dit d'une voix qu'il contrôlait encore : « Vous êtes stupide, Cooper. Cela aurait pu vous servir à réaliser vos rêves. »

Je lui lançai le portefeuille au visage et me détournai. Aveugle de rage et de douleur, j'avais bien fait une dizaine de pas lorsque je l'entendis m'appeler. Je me retournai ; il tenait le portefeuille à deux mains, et criait :

« Que le diable... Que le diable vous emporte, Cooper ! Je... je croyais l'aimer, mais j'aurais été incapable de faire ce que vous avez fait. Pourquoi tenez-vous à ce que je me sente tellement *sale* ?

— Parce que vous l'êtes, répondis-je. Et maintenant, vous le savez. »

Trois hommes que je n'avais jamais vus entrèrent dans la maison alors que je mettais la machine dans sa caisse. Silencieux comme des fantômes, impersonnels comme des robots, ils m'aidèrent à mettre mes possessions dans la voiture. J'acceptai leur aide uniquement parce que je voulais m'échapper le plus vite possible de ce village truqué. Je leur dis de jeter les objets que je voulais emporter dans le coffre et sur la banquette arrière, sans prendre la peine de faire les valises. Pendant que je triais ce qu'il me fallait, je vis Gurney approcher de la maison et rester un moment près de la voiture, comme s'il essayait de trouver le courage de m'adresser une fois encore la parole, mais je fis comme si je ne l'avais pas vu ; lorsque je sortis, il avait disparu.

Je ne trouvai le portefeuille qu'une fois arrivé à Barcelone, en déchargeant la voiture. Il l'avait simplement glissé sous une pile de vêtements. Cette fois, il contenait trente-cinq mille pesetas en billets neufs.

Écoutez-moi bien. Ce n'était pas le temps qui avait vaincu Naomi. Ce n'étaient pas trois ans, ou dix ans, ou n'importe quel nombre d'années. Je finis par comprendre cela – trop tard. (Ainsi, j'avais moi aussi été vaincu par le temps, comme tout le monde, et comme toujours.)

J'ignore comment était mort l'homme qu'elle aimait. Mais je suis certain de savoir pourquoi elle voulait qu'il revienne. Non pas, comme elle le croyait elle-même, parce qu'elle l'aimait. Mais parce qu'il l'aimait. Et sans lui, elle avait peur. Il ne fallait pas trois ans pour la recréer. Ni même trois heures. Il suffisait de *trois mots*.

Et ce salaud de Gurney aurait pu les prononcer, ces mots, bien avant que je le puisse – alors qu’il en était encore temps. Il aurait pu dire : « Je vous aime. »

Ils possèdent la richesse absolue. Ils habitent la même planète que vous et moi, respirent le même air. Pourtant, petit à petit, ils se muent en une espèce différente, parce que ce qu’il y avait de plus humain en eux – telle est du moins mon opinion – est mort.

Comme je l’ai déjà indiqué, ils mènent une existence à part. Et – mon Dieu, oh, mon Dieu ! Cela ne vous soulage-t-il pas ?

Traduit par FRANK STRASCHITZ.
The Totally Rich.

© Brunner Fact and Fiction Ltd., 1967. Reproduit avec l’autorisation de l’auteur et de ses agents américains, Paul R. Reynolds Inc., et de l’Agence Hoffman, Paris.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

BENFORD (GREGORY). – Né en 1941, docteur ès sciences physiques – dont il est professeur adjoint à l'université de Californie –, Gregory Benford a publié, depuis 1965, un nombre relativement petit de nouvelles et de romans, dont plusieurs – notamment *If the Stars are Gods* (1977, *Les Étoiles, si elles sont divines*) – se fondent sur le thème du contact avec des intelligences extra-terrestres.

Il est habituellement attentif à la composante scientifique de ses récits, qu'il sait concilier avec un style souvent travaillé, comme en témoigne *Timescape* (1980, *Un paysage du temps*), son « best-seller » à ce jour, qui eut tellement de succès aux États-Unis qu'un éditeur en utilisa le titre pour baptiser sa collection de science-fiction.

BRUNNER (JOHN). – Né en 1934, John Brunner a été un des auteurs les plus précoces de la science-fiction anglaise ; il a vendu son premier roman à dix-sept ans, sa première nouvelle à dix-huit. Depuis lors, il s'est consacré à une carrière littéraire, bien qu'il ait à plusieurs reprises exprimé son amertume devant les difficultés que rencontre celui qui a décidé de ne vivre que de sa plume. Après avoir écrit de très nombreux textes qui se rattachent plus ou moins au *space opera*, il s'est consacré à des récits où ses préoccupations psychologiques et sociales se fondent sur des extrapolations de caractères actuellement discernables dans nos collectivités. Il s'attache en général à montrer au lecteur l'ensemble des forces en jeu dans les sociétés qu'il décrit, et, pour cela, il recourt soit à la multiplication des points de vue narratifs, soit à une édification particulièrement méticuleuse des décors. Il fait rarement la leçon, et ne cherche pas à transmettre un message unique ; la part du pessimisme et de l'optimisme, dans sa vision, peut varier d'un récit au suivant. Ce tournant dans sa carrière est marqué, en 1964-1965, par *The Whole Man* (*L'Homme total*) et *The Squares of the City* (*La Ville est un échiquier*), pour culminer avec *Stand on Zanzibar* (1968, *Tous à Zanzibar*) (son chef-d'œuvre), *The Jagged Orbit* (1969, *L'Orbite déchiquetée*) et *The Sheep Look up* (1972, *Le Troupeau aveugle*). Depuis, et parce que ses romans majeurs n'ont pas suffi à lui assurer définitivement le minimum vital, John Brunner s'est vu, sauf pour *The Shockwave Rider* (1975, *Sur l'onde de choc*), contraint à revenir à une science-fiction plus « grand public ».

BUSBY (F.M.). – Né en 1921, F.M. Busby, après des études

scientifiques, exerça son activité professionnelle dans le domaine des télécommunications. Longtemps productif au sein du *fandom*, il ne s'attaqua au roman qu'à partir de 1970, pour donner, entre autres, deux séries de *space opéras*, la première composée de *Cage of Man* (1974, *Dans la cage*), *The Proud Enemy* (1975, *Le Choc des races*) et *The End of the Line* (1980, *La Fin du voyage*).

DISCH (THOMAS MICHAEL). – Né en 1940, Thomas M. Disch travailla dans une agence de publicité et dans une banque avant de se lancer dans une carrière littéraire. Ses récits de science-fiction, proches des textes expérimentaux de la *new wave* anglaise – alors qu'il est lui-même américain –, se caractérisent souvent par leur allure sombre, soit qu'ils décrivent la totale indifférence d'entités qui manipulent les humains, comme *The Genocides* (1965, *Les Génocides*), soit qu'ils baignent dans le pessimisme comme *Camp Concentration* (1968, *Camp de concentration*). Pénétrant, ironique, cruel, alternant la froideur et l'austérité, Thomas M. Disch, comme le confirment également 334 (1972, 334) ou *On Wings of Song* (1978, *Sur les ailes du chant*), paraît avoir hérité quelque chose de la noirceur inspirée qui distinguait C.M. Kornbluth, pour l'unir à une facture qui lui est personnelle.

HARRISON (HARRY). – Né en 1925, Harry Harrison a réalisé une mutation unique en science-fiction ; il est, en effet, le seul illustrateur devenu écrivain – et même rédacteur en chef. Après des études d'art graphique et quelques bandes dessinées, il se consacra à l'activité littéraire, signant des récits policiers, des westerns et des « confessions ». Ses textes flirtent très souvent avec l'humour et l'aventure – cf. les cycles de *Deathworld* (*Le Monde de la mort*) et du *Stainless Steel Rat* (*Ratinox*) –, mais on lui doit également des récits sombres, tel *Make Room ! Make Room !* (1966, *Soleil vert*), porté à l'écran par Richard Fleischer. Avec Brian W. Aldiss, son colla-orateur attitré, il a dirigé *SF Horizons*, un éphémère mais remarquable magazine de critique littéraire, réuni neuf anthologies annuelles, et publié *Hell's Cartographers* (1975), un recueil de textes autobiographiques. On lui doit également *Great Balls of Fire* (1975, *La Queue de la comète*), une « histoire » du sexe dans les illustrations de science-fiction.

HARRISON (WILLIAM). – William Harrison a peu œuvré pour la science-fiction, et c'est la littérature générale qui a assuré son renom grâce à des nouvelles et des romans, tel *Lessons in Paradise* (1971). Cependant, le succès de *Rollerball*, le film tiré d'un de ses textes et réalisé par Norman Jewison, aura permis la traduction partielle de son recueil, qui porte d'ailleurs le même nom (1975).

HERBERT (FRANK). – Né en 1920, Frank Herbert fut journaliste avant

de se consacrer à la science-fiction. S'il attira l'attention avec son premier roman, *The Dragon in the sea* (1956, *Le Monstre sous la mer*), c'est bien évidemment avec le cycle de *Dune* (1965-1984) qu'il s'imposa comme un auteur de premier plan. Plusieurs motifs s'y enchevêtrent : intrigues politiques, rivalités de clans, religion, pouvoirs parapsychiques, et surtout relations entre l'être vivant et son milieu, le tout décrit avec une minutie et une cohérence de décor exceptionnelles. Frank Herbert est un « créateur de mondes », un très brillant écrivain d'idées, fasciné par les intelligences supérieures et différentes, qu'elles soient artificielles ou étrangères, et c'est une autre constante de son œuvre que de vouloir les faire appréhender par le lecteur, que ce soit dans *Dune*, mais aussi dans ses autres séries, *Destination : Void* (1966, *Destination : vide*), *The Jésus Incident* (1979, *L'Incident Jésus*) et *The Lazarus Effect* (1983, *L'Effet Lazare*), d'une part – les deux derniers textes sont écrits en collaboration avec Bill Ransom –, *Whip-ping Star* (1970, *L'Etoile et le fouet*) et *The Dosadi Experiment* (1977, *Dosadi*), d'autre part. Dernier retour sur *Dune*, l'adaptation cinématographique, longtemps confiée à Alexandre Jodorowsky, a été menée à bien par David Lynch, le réalisateur de *The Eléphant Man*.

HOUSTON (JAMES D.). – Auteur dont l'unique incursion dans le domaine de la science-fiction a été particulièrement remarquée, puisqu'on la trouve au sommaire de quatre anthologies différentes aux États-Unis.

MACLEAN (KATHERINE). – Née en 1925, Katherine MacLean publia son premier récit de science-fiction en 1949, et s'est maintenue, depuis cette date, parmi les plus estimables spécialistes du genre. En général, elle reste fidèle à la rigueur scientifique en imaginant ses extrapolations, tout en s'attachant plus particulièrement aux sciences dites douces : psychologie, sociologie, etc. Elle a étendu *The Missing Man*, la nouvelle qui lui a valu le Nebula en 1971, aux dimensions d'un roman : *Missing Man* (1975, *Le Disparu*).

MATHESON (RICHARD BURTON). – Né en 1926, il a gardé de ses études de journalisme le goût des effets chocs et du style à l'emporte-pièce. Il s'imposa dès son premier récit, *Born of Man and Woman* (1950, *Journal d'un monstre*), et produisit en quelques années une série de nouvelles à la frontière de la science-fiction, du fantastique et de l'insolite, où l'essentiel n'est pas dans le sujet traité, mais dans le climat de malaise proprement indicible où il plonge le lecteur grâce à des procédés d'écriture très raffinés, utilisant souvent l'ellipse et la narration à la première personne. Il a aussi écrit des romans noirs, dont le plus connu est *Someone is Bleeding* (1953, *Les Seins de glace*). En science-fiction, *I am Legend* (1954, *Je suis une légende*), *The Shrinking Man*

(1956, *L'Homme qui rétrécit*) et *Bid Time Return* (1975, *Le Jeune Homme, la Mort et le Temps*) ont été adaptés à l'écran ; il s'agit de *L'Ultimo Uomo délia Terra* de Sidney Salkow (1964) et de *The Oméga Man* de Boris Sagal (1971, *Le Survivant*), pour le premier, de *The Incredible Shrinking Man* de Jack Arnold (1957, *L'Homme qui rétrécit*), pour le deuxième, et de *Somewhere in time* de Jeannot Szwarc (1980, *Quelque part dans le temps*), pour le dernier. Richard Matheson est lui-même devenu scénariste pour la télévision – quelques épisodes de la série *The Twilight zone* (1959, *La Quatrième Dimension*), et le fameux *Duel* de Steven Spielberg (1971) – et le cinéma, signant notamment dans ce dernier domaine des adaptations d'Edgar Poe mises en scène par Roger Corman. En littérature, son succès croissant lui a ouvert la porte des magazines non spécialisés, comme *Playboy*, et la qualité de sa production est allée diminuant. Il s'est de plus distancié des périodiques de *science-fiction*, et restera sans doute avant tout comme un auteur des années 50.

PECK (RICHARD E.). – Né en 1936, Richard E. Peck enseigne l'anglais à la Temple University de Philadelphie. Son œuvre est plus particulièrement critique, que ce soit en littérature générale ou en science-fiction. On lui doit également un certain nombre de pièces de théâtre.

ROBERTS (KEITH). – Né en 1935, Keith Roberts étudia les arts graphiques, et travailla dans le domaine de la publicité avant de se mettre à écrire. Il s'est imposé comme un des auteurs les plus originaux de la science-fiction anglaise avec *Pavane* (1968, *Pavane*), une uchronie située dans l'Angleterre du XX^e siècle, une Angleterre vaincue, vers 1600, par l'invincible Armada... On retrouve l'intelligence lucide et le sens subtil de la poésie de *Pavane* dans *The Chalk Giants* (1974, *Les Géants de craie*) évocation d'un monde post-apocalyptique. En tant qu'illustrateur, Keith Roberts a dessiné les couvertures de plusieurs numéros de *Science Fantasy* et *New Worlds* entre 1965 et 1967.

SMITH (EVELYN E.). – Polygraphe adroite spécialisée dans la transposition des thèmes familiers dans un cadre science-fictif, Evelyn Smith, née en 1927, a publié de nombreuses nouvelles dans les années cinquante, avant de ralentir sa production. Son roman le plus ambitieux s'intitule *Unpopular Planet* (1975, *Planète impopulaire*).

SPINRAD (NORMAN). – Né en 1940, Norman Spinrad travailla quelque temps comme agent littéraire. Ses textes significatifs sont à rattacher à la nouvelle vague, comme en témoigne *Bug Jack Barron* (1969, *Jack Barron et l'éternité*), son quatrième roman, qui lui valut la célébrité. Ce récit choqua certains par des passages jugés pornographiques – d'où le

refus de W.H. Smith, la chaîne de librairies anglaise, de distribuer les numéros de *New Worlds* le contenant –, et en séduisit d'autres par le renouvellement qui y était proposé d'un thème familier : le redresseur de torts combattait les puissances mauvaises. Il témoignait surtout d'une solide connaissance du monde de la télévision, et extrapolait avec intelligence son influence croissante dans la vie quotidienne d'un proche avenir. Norman Spinrad attira à nouveau l'attention avec *The Iron Dream* (1972, *Rêve de fer*), dans lequel Adolf Hitler, médiocre écrivain d'origine autrichienne émigré aux États-Unis – il s'agit d'une uchronie ! –, gagne un Hugo... Signalons également *Mind Game* (1980, *Les Miroirs de l'esprit*), thriller à la limite de la science-fiction sur le monde des sectes et leurs mécanismes totalitaires.

Fin du tome Deuxième série

-
- i Laboratoire de Prospective Appliquée, 6, rue Dante, 75 005 Paris.
- ii Sur la futurologie et la prospective, on se reportera au *Que sais-je ?* d'André-Clément Decouflé, *La Prospective* (P.U.F., 1979) et au monumental *Traité de prévision et de prospective*, publié sous sa direction aux P.U.F. en 1978, ainsi qu'à l'irremplaçable ouvrage de Bertrand de Jouvenel, *L'Art de la conjecture* (Futuribles, 1972).
- iii Voir *Les Mille Sentiers de l'Avenir*, Jacques Lesourne, Éditions Seghers, 1981.
- iv Éditions Robert Laffont.
- v Éditions Robert Laffont.
- vi Éditions Robert Laffont.
- vii Éditions Robert Laffont.
- viii Éditions Robert Laffont.
- ix Éditions Robert Laffont.
- x Capitale de l'État de New York et siège de l'administration.